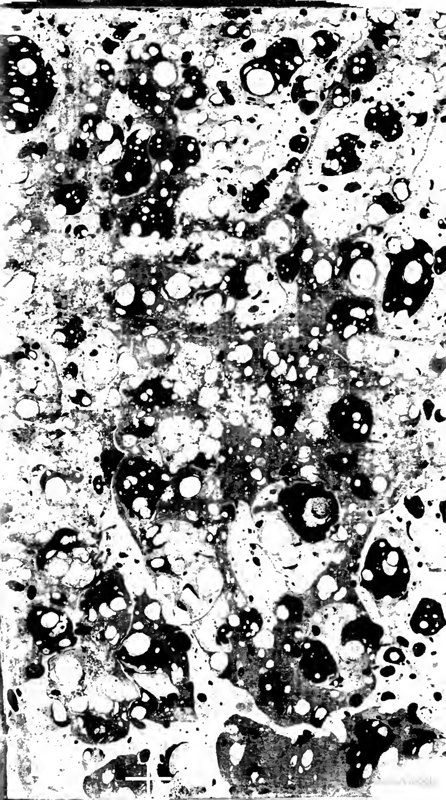



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
F
9
6
84
RACCOLTA NENCINI




OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1872



OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.
TOME TROISIEME.

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

CONSIDERABLEMENT AUGMENTÉE,

avec des très-belles Figures en taille-douce.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTEE & MERKUS.*

M D C C L I V.





TABLE

Du Contenu de ce Troisiéme Volume.



* Mémoire de Martin Scribler.

L'Anti-Sublime, ou l'Art de ramper en Poësie.

CHAP.

TABLE.



M.E-

MEMOIRES
DE
MARTIN SCRIBLER.



AVIS AU LECTEUR.

SOus le Régne de la Reine Anne (que le bonheur dont on a joui depuis, ne doit cependant pas faire oublier) tu as vu peut-être, Lecteur Bénévole, un Personnage vénérable, qui fréquentoit les dehors du Palais de *St. James*, & que tout le monde, trompé par son habillement & par sa gravité, prenoit pour un pauvre Gentilhomme Espagnol. Il avoit la taille avantageuse, le visage long, le teint couleur d'olive, les sourcils noirs, les yeux vifs quoiqu'enfoncés dans la tête, le nez tirant sur l'aquilin; &, pour achever son Portrait,

il négligeoit extrêmement sa barbe, parsemée de poils gris. Tout cela, joint ensemble, contribuoit à répandre sur lui un air de mélancolie solemnelle. Pythagore n'étoit pas plus silentieux, Pyrrhon se donnoit aussi peu de mouvement, & Zénon ne le surpassoit point en austérité. Sa perruque étoit noire & unie comme les plumes d'un Corbeau, & avoit aussi peu de frisure que les cheveux du Dieu d'un Fleuve qui sort du sein de l'Eau. Son habit couvroit si parfaitement toute sa personne, qu'il n'est pas possible de dire avec certitude, s'il avoit sous cet habit quelque autre vêtement (bien moins encore quelque linge,) ou non; mais son épée, d'une longueur demesurée, sembloit, par la maniére roide dont il la portoit, avoir été entée sur sa cuisse. Toute sa figure ressembloit si peu à aucune chose de ce Monde, que qui que ce soit ne pouvoit lui faire une question sans éprouver un petit mouvement de frayeur. Ceux qui n'avoient jamais

vu de *Jésuites*, s'imaginoient qu'il en étoit un, pendant que d'autres le prenoient pour quelque *Grand-Prêtre des Juifs*.

Mais sous cet extérieur bizarre étoit cachée une ame douée de mille connoissances, brulant du desir d'éclairer le Genre-Humain, & remplie du sentiment de son propre mérite, & d'un fier dédain pour tout ce qui étoit le moins du monde capable de choquer la dignité d'un Philosophe. Par un effet de cette orgueilleuse délicatesse, son ame n'auroit jamais accepté aucune charité, tandis que son pauvre corps paroissoit n'en avoir que trop besoin. Il logeoit dans une petite chambre au quatriéme étage, où il payoit réguliérement ce qu'on lui fournissoit, quand il s'avisoit de demander à manger ou à boire, ce qui lui arrivoit rarement. Il ne daignoit parler à personne, excepté la Reine, ou son premier Ministre, dont il tâcha plus d'une fois d'obtenir audience, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il vouloit leur dire.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ſe rendit ſuſpect au Miniſtére de Sa Majeſté; qui, par jalouſie ou par envie, le fit enlever, & tranſporter hors du Païs, contre les Loix du Royaume. Un jour, qu'il ſe promenoit ſeul au Mail, vers le tems du diner, il tomba de deſſous ſon habit un Manuſcrit, que mon valet ramaſſa, & vint me donner. L'Ouvrage étoit en Latin, & contenoit divers ſecrets profonds, exprimés dans un goût, & par des termes, qui ne m'étoient pas familiers. La premiére page portoit un titre conçu en ces mots, *Codicillus, ſeu Liber Memorialis,* MARTINI SCRIBLERI. Le Livre même étoit d'une nature ſi merveilleuſe, que je ſentis à l'inſtant un deſir incroyable de faire connoiſſance avec l'Auteur, que je comprenois parfaitement devoir être quelque grand Philoſophe déguiſé. J'eſſayai, à diverſes repriſes, de lier converſation avec lui, mais inutilement. A la fin, j'eus le bonheur de le rencontrer ſous un portique près de *St. James*,

mes, & profitai de cette occasion pour lui dire en Langue Latine, que son Manuscrit étoit tombé entre mes mains. En achevant ces mots, je le lui présentai, sans oublier les éloges dûs au savant Auteur. Aussitôt il me prend à part, m'examine attentivement depuis la tête jusqu'aux pieds, & tenant son Manuscrit en main, m'adresse (à mon extrême surprise) en Anglois, le Discours suivant.

„ Obligeant Etranger, qui que „ tu sois, je t'embrasse comme le „ meilleur de mes Amis; car les „ Etoiles & mon Art m'abusent, „ ou le Tems, qui doit manifester „ *Martinus Scriblerus* au Monde, est „ venu; & c'est à toi, que le Sort „ a choisi pour remplir cette tâche, „ que j'en aurai l'obligation.

„ Tes yeux ne contemplent en „ moi qu'un corps épuisé par les „ travaux de l'ame. J'ai trouvé „ dans Dame Nature une Maîtres„ se sage, & cependant rien moins „ que cruelle. De longues veilles,

„ de maigres repas, & des études
„ éternelles, doivent être le parta-
„ ge de tous ceux qui la poursui-
„ vent à travers ses labyrinthes &
„ ses méandres. Le Soleil m'éclai-
„ ra de ses premiers rayons dans
„ cette Ile (Terre féconde en Phi-
„ losophes) mais mon teint est de-
„ venu hâlé, & mon corps aride,
„ pour avoir visité des Païs *alio sub*
„ *Sole calentes.* J'ai, durant tout le
„ cours de ma vie, passé sous dif-
„ férens déguisemens, & sous des
„ noms inconnus, pour me garan-
„ tir des effets de la malice & de
„ l'envie que le Genre-Humain pro-
„ fesse contre tous ceux qui sont en
„ possession du *Grand Arcane.* Mais
„ à présent je suis contraint de cher-
„ cher un azile à la Cour Britanni-
„ que, afin de me soustraire à la ven-
„ geance d'un cruel Espagnol, qui a
„ parcouru, toujours en me pour-
„ suivant, la plus grande partie de
„ notre Globe. Etant il y a environ
„ quatre ans à Madrid, dans le dessein
„ d'acquérir de nouvelles connois-
„ san-

„ sances, j'appris qu'il y avoit dans
„ cette Capitale une Dame, qui au
„ côté intérieur de sa cuisse droite
„ étoit marquée d'une Grenade, mû-
„ re dans la Saison, après avoir été
„ auparavant en fleur. A l'instant
„ même, je fus possédé d'une cu-
„ riosité insatiable de voir cet éton-
„ nant phénoméne. Une passion si
„ juste augmenta à mesure que la
„ Saison approchoit, jusqu'à ce que,
„ le mois de Juillet étant venu, il
„ ne me fut plus possible d'en être
„ le maître. Je gagnai sa Douégne,
„ je fus admis dans le Bain, & je me
„ convainquis par mes propres yeux
„ de la vérité du prodige. La chose
„ ne tarda guéres à être sue du Mari,
„ qui, trouvant quelques Lettres que
„ j'avois écrites à la Douégne, & qui
„ contenoient des expressions ambi-
„ gues, me soupçonna d'un crime
„ bien éloigné de la pureté de mes
„ intentions. Par déférence pour le
„ conseil de mes Amis je quittai Ma-
„ drid, mais mon jaloux me suivit
„ à travers presque tous les Païs que

„ j'ai parcourus, & je me crois à „ peine en sureté dans l'enceinte des „ murs sacrés de ce Palais. Je puis me „ vanter d'avoir vu tous les grands „ Phénoménes de la Nature, excep„ té un Tremblement de Terre, que „ j'ai attendu à Naples envain pen„ dant trois ans ; & présentement, „ au moyen de quelque Vaisseau An„ glois (dont (1) le Pavillon fait peur „ aux Espagnols) je meurs d'envie „ de passer à la Jamaïque, pour con„ tenter ma curiosité à cet égard. „ Et toi, mon Ami, que le Sort „ destine à être mon Historiogra„ phe, je te laisse mes Commentai„ res & quelques autres de mes Ou„ vrages. Je n'en dis pas davanta„ ge — sois fidéle & impartial".

Outre ces différentes Productions il me donna aussi d'amples éclaircissemens dans plus d'une conférence, quand il fut malheureusement enle„ vé

[1 *Dont le Pavillon fait peur aux Espagnols.*] Ces paroles aideront à déterminer le tems où cet Avis au Lecteur a été composé.

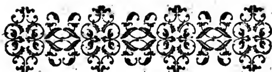
vé (comme il a déjà été dit) par un effet de la jalousie du Ministére de la Reine.

Quoique par-là je me sois vu, à mon éternel regret, privé de sa conversation, notre correspondance ne laissa pas de continuer quelques années, durant lesquelles il me communiqua plusieurs de ses projets en faveur du Genre-Humain. Il m'envoya quelques-uns de ses Ecrits, & me chargea du soin d'en recouvrer d'autres, qui couroient le Monde, & dont de très-habiles Ecrivains se faisoient honneur. La derniére fois que je reçus de ses nouvelles, fut à l'occasion des Remarques qu'il a faites sur la *Dunciade*; & comme il y a bien des années de cela, j'ai lieu de croire que ce Grand-Homme est mort, ou que, pour étancher cette soif de connoissances qui le dévore, il se trouve dans quelque Région lointaine & inconnue. Quelle de ces deux suppositions qu'on veuille adopter, je ne puis me dispenser plus longtems de révéler ce que je sais de ce

Prodige de Science, & de donner l'Abrégé de l'Hiſtoire de ſa Vie & des Services qu'il a rendus au Genre-Humain.



ME-



MEMOIRES (1) DE MARTIN SCRIBLER.



CHAPITRE I.

Des Parens & de la Famille de Scribler; comment il fut engendré; quel soin on prit de lui avant qu'il vînt au monde, & de quels prodiges sa naissance fut accompagnée.

IL y avoit dans la Ville de Munster en Allemagne, un Gentilhomme grave & savant, Antiquaire de profession;

[1 *Mémoires.*] Mr. Pope, le Dr. Arbuthnot, & le Dr. Swift, formérent le projet de composer ensemble une Satire *sur les abus dans la manière d'enseigner les Sciences.* Pour exécuter cette entreprise avec plus de succès, ils résolurent d'imiter le fameux Cervantes, & de cacher leurs critiques sous les apparences de quelques avantures feintes. Ils avoient observé que les abus en question

sion; qui, entre plusieurs autres choses rares & sans prix, estimoit principalement une Peau de vrai Parchemin de Pergame, qu'il avoit suspendue au haut bout de sa sale à manger. Sur cette peau étoit tracée, en beaux caractéres, l'ancienne Généalogie des *Scribleri*, avec toutes leurs Alliances & Parentages collatéraux. On y lisoit les noms d'*Albert le Grand*, de *Paracelse Bombast*, & des illustres *Scaligers*, Princes de Vérone; & cette admirable Généalogie, qui commençoit depuis le tems de Pline l'Ancien, finissoit par *Cornelius*

tion se maintenoient en dépit de tout ce que de graves Auteurs pouvoient faire pour les détruire; & inférérent de-là, que le ridicule seul pouvoit guérir une pareille maladie. Ce remède étoit surement ici à sa place, le mal ayant été mis dans tout son jour à l'aide du raisonnement, & la vérité ne courant aucun risque de souffrir par l'usage prématuré d'un aussi puissant Spécifique. Mais la mort d'un de ses Amis, & les infirmités de l'autre, empêchérent que l'Ouvrage ne fût continué, dans le tems qu'ils venoient à peine d'achever le premier Livre.

Les Belles-Lettres firent en cette occasion une perte irréparable: car chacun de ceux qui composoient cet illustre Triumvirat, avoit son talent particulier, qu'il possédoit dans un degré éminent. Le Dr. Arbuthnot étoit versé dans tout ce qui avoit rapport aux *Sciences*; Mr. Pope étoit Maître passé en *Beaux-Arts*; & le Dr. Swift excelloit dans la *Connoissance du Monde*. Tous trois avoient de l'esprit, autant que la Nature en ait jamais donné à trois hommes contemporains, & jamais l'Art ne fit mieux valoir aucun présent de la Nature.

lius Scriblerus: car c'est ainsi que s'appelloit ce vénérable Personnage.

Sa Femme étoit fort belle; cependant ce ne fut pas uniquement pour sa beauté qu'il l'épousa, mais parce qu'il savoit indubitablement qu'elle étoit fille ou du grand Scriverius, ou de Gaspar Barthius. Il arriva un jour que le dit Gaspar, allant rendre visite à Scriverius à Harlem, prit avec lui une Dame de sa connoissance. Cette Dame (entr'autres charmes) entendoit fort bien le Grec; ce qui rendit le docte Scriverius si amoureux d'elle, qu'il enyvra son Ami, & réussit à toucher le cœur de sa Maîtresse. Je sais bien que (*a*) Columesius affirme, que Barthius ne fut pas si yvre qu'il ne s'apperçût de la chose; & que pour s'en venger, il laissa, à son retour, cette Dame infortunée se noyer dans le Rhin, où elle avoit eu le malheur de tomber. Mais Madame Scribler (fruit de cet amour) fut une preuve vivante de la fausseté de ce rapport. Le Dr. Cornelius contracta ce mariage par encore un autre motif, que voici. La Dame que Scriverius avoit trouvée si fort à son gré, & qui devint dans la suite Mére de la Femme de Scribler, étoit apparentée à Cardan du côté de son Pére, & à Aldrovandus du côté de

(*a*) Columesius raconte ceci d'Isaac Vossius dans ses *Opuscul. p.* 102.

de sa Mére. Outre cela, ses Ancêtres avoient été Professeurs en Médecine, en Astrologie ou en Chymie, dans des Universités d'Allemagne, de génération en génération.

Notre Antiquaire avoit vécu avec sa belle Epouse, dans une parfaite union, l'espace d'environ dix ans. Cependant, sans infirmité naturelle, ou aucune négligence de leur part, ils n'avoient pas eu la moindre espérance de se voir renaître en d'autres eux-mêmes. Le Bon-homme fut d'autant plus sensible à ce malheur, qu'il s'étoit servi de toutes les plus sages précautions pour se procurer cette bénédiction: chaque cohabitation étoit précédée de l'examen attentif des Régles que les Anciens ont prescrites pour la génération d'Enfans d'esprit. Il suivit dans sa diéte les conseils de Galien (*a*), & ne permit à sa Femme, non plus qu'à lui-même, durant la premiére année de leur mariage, aucune autre nourriture que du Lait de Chévre & du Miel. Il arriva malheureusement, qu'étant entrée dans le quatriéme mois de sa grossesse, Madame Scribler eut envie de quelque mets, que ce Médecin déclare propre à offusquer l'intelligence d'un Enfant. Son Mari ne voulut jamais consentir qu'elle en mangeât, disant, qu'il

(*a*) Galen. *Lib. de Cibis boni & mali succi*, cap. 3.

qu'il valoit beaucoup mieux mourir sans postérité, que d'être Mére d'un Sot. Madame fit une fausse couche; mais comme l'Avorton auroit été une Fille, il s'en consola, préférant, dans son cœur, le Sexe Savant au Beau Sexe. Il ne laissa pas néanmoins de conserver l'Embryon dans une phiole, parmi les curiosités de sa Famille.

Ayant découvert que la recette de Galien ne déterminoit pas le Sexe, il eut d'abord recours à Aristote. Par déférence pour ce Prince des Philosophes, qui (a) assure que la grossiéreté & l'humidité des vents de Sud aident à engendrer des femelles, Scribler s'abstint de tout témoignage de tendresse conjugale toutes les fois que le vent venoit de quelque pointe du Sud. Mais en revanche il se montroit d'autant plus caressant quand le vent étoit à l'Ouest: car, suivant Aristote, ce vent engraisse la terre, rafraîchit les Champs Elysiens, & a bien d'autres propriétés merveilleuses encore. Car notre savant Homme croyoit fermement, que les Semences dont naissent les Animaux, sont composées d'Animalcules déjà formés, & qu'on reçoit à l'aide de la respiration (b). Tan-

(a) Arist. XIV. Sect. Prob. 5.

(b) *Religion of Nature*, Sect. V. Parag. 15. L'air grave avec lequel cette étrange Opinion, sur un point aussi obscur, est avancée, mérite bien ce petit ridicule.

Tandis qu'il observoit religieusement ces Régles, sa Femme, à son indicible joye, se trouvá enceinte une seconde fois; & (ce qui n'augmenta pas peu son contentement) il fit, précisément dans le même tems, un héritage considérable par la mort d'un riche Juif, qui demeuroit à Londres, & qui étoit Oncle de sa Femme. Cette succession l'obligea à faire un tour en Angleterre, où il eut soin de mener avec lui la Niéce du défunt. Durant son voyage, il songeoit uniquement, d'un côté, à l'usage qu'il feroit de ses grandes richesses, & de l'autre, à tout ce qui devoit entrer dans l'éducation de son Enfant. Il avoit déjà résolu de mettre annuellement à part différentes sommes, pour recouvrer des *Manuscrits*, faire creuser bien avant en terre dans l'espérance d'y trouver des *Médailles*, & acheter des *Momies*, ne doutant pas que, par ces moyens, il ne devînt (comme il avoit accoutumé de dire) un second *Peireskius* (*a*). Avant que le neuviéme mois fût expiré, tout ce qu'on peut imaginer de plus excellent pour l'éducation d'un Garçon, & d'une Fille (en cas de malheur), se trouva réduit par écrit de sa façon, en forme de deux Traités sur l'Edu-

(*a*) Il y avoit beaucoup de pédanterie & de vaine curiosité dans le caractére de ce Savant.

l'Education; l'un intitulé, *Le Miroir d'une Fille*, & l'autre, *le Pédagogue d'un Fils.*

Voilà tout ce que nous avons pû découvrir au sujet de Martinus, pendant qu'il étoit encore dans le sein de sa Mére, excepté qu'on le régaloit, une fois en vingt & quatre heures, d'un Concert de Musique suivant la coutume des Mages: & que, par des mouvemens extraordinaires, il témoigna beaucoup de joye un (a) jour, qui étoit le premier d'Avril, jour de la naissance du grand *Basilius Valentinus.*

Ce fait, & tous les autres qui l'ont précédé dans ce narré, sont indubitables, ayant été tirés mot à mot des Mémoires. Mais il faut que j'avoue ingénûment, que le tems & le lieu de sa naissance n'ont pas le même degré de certitude. Pour ce qui est du premier, Scribler avoit le foible des Vieillards, de cacher son âge: & rélativement au second, je lui ai entendu dire, qu'il vit la premiére fois le jour dans la Paroisse de *St. Giles.* Mais cela même étant trop vague pour un Hom-

(a) *Le Cyrus de Ramsey.* C'est avec jugement que nos trois Auteurs ont mieux aimé tourner en ridicule le moderne Historien de cette ridicule pratique, que les Anciens dont il l'a empruntée. Car il y a surement de la folie, quand parmi quantité d'excellentes choses qui se rencontrent dans les Ouvrages de l'Antiquité, un Ecrivain y recueille industrieusement des extravagances.

Homme unique comme lui, la Fortune a ſecondé les recherches que j'ai faites pour déterminer l'endroit plus exactement. Car un jour que je paſſois près des *Sept Cadrans*, j'entendis une diſpute concernant le lieu de la nativité d'un grand Aſtrologue, que chacun des Acteurs prétendoit être né dans ſa rue. Les circonſtances du tems, & la deſcription du Perſonnage, me firent juger que ce pourroit fort bien être le Génie Univerſel dont je donne ici la vie au Public. Je revins chez moi, & après avoir mûrement conſidéré leurs divers argumens, qui me parurent tous également ſolides; je ſatisfis ma curioſité par cette conclusion Géométrique; que comme ils avoient tous raiſon, il falloit que Scribler fût né dans le point commun où toutes ces rues ſe coupent, & qui ne peut être autre que celui où la Colomne eſt placée préſentement. Ce fut avec un plaiſir infini, que je trouvai enſuite ma conjecture confirmée par le paſſage ſuivant du Codicille, que Mr. Neale ajoûta à ſon Teſtament.

J'ordonne à mes Exécuteurs Teſtamentaire de graver l'Inſcription ſuivante, ſur la Colomne que j'ai érigée au centre des ſept rues.

LOC. NAT. INCLUT. PHILOS. MAR. SCR.

Mais ceux qui étoient chargés de cette commiſſion, n'oſérent jamais s'en ac-

acquitter. La naissance de ce Grand-Homme ne manqua pas aussi d'être accompagnée de prodiges. Lui-même m'a dit plus d'une fois, que la nuit qui précéda sa naissance, Madame Scribler songea qu'elle venoit d'accoucher d'une Ecritoire prodigieuse, dont sortoient plusieurs ruisseaux d'encre, qui jaillissoient en l'air comme autant de fontaines. Son Epoux comprit d'abord la signification du songe, & déclara que c'étoit un présage que l'Enfant qu'elle alloit mettre au monde, passeroit la plus grande partie de son tems à écrire. Outre cela, un (a) *Pommier sauvage*, après avoir été stérile jusqu'alors, se trouva chargé de pommes. Notre Savant décida, que c'étoit un pronostic que son Fils auroit l'esprit perçant. Un nombreux Essaim de (b) Guêpes vola autour de son berceau sans le piquer, & n'eut le même égard pour aucun de tous les autres qui étoient dans la chambre. Ceci parut un augure certain des effets de sa satire. Un Tas de Fumier se trouva, dans l'espace d'une seule nuit, tout couvert de *champignons*: quelques Devins conjecturérent que ce présage promettoit à l'Enfant une extrême fertilité d'imagination, quoique de peu de

(a) Virgil's Laurel. Donat.
(b) Plato, Lucanus &c.

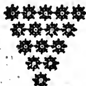
de durée, à ses Ouvrages; mais le Pére ne fut pas de ce sentiment. Ces prodiges, très-étonnans sans-doute, l'étoient cependant bien moins encore, que celui d'un monstrueux *Oiseau*, qui, vers ce même tems, tomba à travers l'abbat-jour, près de l'appartement de Madame. Cet animal avoit le corps excessivement grand, deux petites aîles disproportionnées, une prodigieuse queue, mais point de tête. Comme il étoit blanc, Scribler le prit à la premiére vue pour un Cygne, & en inféra que son Fils seroit Poëte. Examinant ensuite l'Oiseau de plus près, il s'apperçut que la superficie de son corps étoit parsemée de quelques taches noires, en forme de Lettres; & que c'étoit réellement un Cerf-volant, dont la corde avoit été rompue par la violence du vent. Jamais le Docteur n'avoit vu tant de savoir réuni dans un petit espace, que ce nouveau prodige offrit à ses yeux. Le corps du Cerf-volant contenoit jusqu'à des recettes de Médecine, & quelques problêmes rélatifs à l'Art Militaire; & les nœuds de son immense queue étoient consacrés chacun à quelque Science particuliére. Il y avoit un nœud pour la Logique, un autre pour la Métaphysique, un troisiéme pour l'Art de résoudre les Cas de Conscience, un nœud de Théologie Polémique, &

en-

enfin un gros nœud de Droit Coutumier.

On disoit dans la Famille, qu'aussitôt qu'il vint au monde, il contrefit la voix de neuf différentes sortes d'Animaux: il beugla comme un Veau, bêla comme une Brebis, caqueta comme une Pie, grogna comme un Porc, hennit comme un Poulain, croassa comme un Corbeau, miaula comme un Chat, imita le cri des Oyes qui sauvérent le Capitole, & se mit à braire comme un Âne. Et le lendemain on le trouva jouant dans son lit avec deux Hiboux, qui avoient passé par la cheminée. Son Pére fut extrêmement réjouï de tous ces signes, qui marquoient la variété de son éloquence, & l'étendüe de son savoir; mais le dernier de tous le charma le plus, à cause de la conformité qu'il avoit avec ce qui arriva à la naissance d'Homére (a).

(a) Vid. Eustath. in *Odyss.* L. XII. ex Alex. Paphio, & Leo Allat. *de Patriâ Homeri. p.* 45.



CHA-



CHAPITRE II.

Discours de Cornelius sur son Fils, qui venoit de naître.

A Peine le cri de l'Enfant se fit-il entendre, que le Pére entra brusquement dans la chambre, & prenant le nouveau-né entre ses bras, l'examina soigneusement depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fut ravi de trouver que son Fils avoit la verrue de Cicéron, le cou de travers comme Alexandre, les jambes nouées comme Marius, & l'une d'elles plus courte que l'autre comme Agésilas. Le bon Cornelius souhaita aussi qu'il fût bègue comme Démosthéne, afin d'égaler un jour cet Orateur en éloquence, & qu'il eût avec le tems la plupart des défauts des Grands-Hommes. Il tint l'Enfant si longtems, que la Sage-femme, perdant patience, le lui arracha pour l'emmailloter. „ L'emmailloter! „ (dit-il) à Dieu ne plaîse que j'acquiesce à une si pernicieuse coutume! Mon Fils n'est-il pas un Homme? & l'Homme n'est-il pas le Dominateur de l'Univers? Est-ce ainsi que vous traitez ce Monarque à son arrivée dans ses Etats, en lui ôtant

„ ôtant l'ufage des mains & des pieds? „ Eſt-ce là ce que vous appellez être „ né libre ? Si vous n'avez aucun „ égard à la Liberté qu'il tient de la „ Nature, ayez-en au moins pour fes „ Facultés naturelles. Voyez avec „ quelle agilité il remue les doigts de „ fes pieds : puiffance qui, dans le „ cercle borné d'un petit nombre d'an„ nées, fera peut-être entiérement „ détruite par le gênant ufage des „ fouliers & des bas. Ses oreilles „ (que d'autres Animaux tournent „ avec grand avantage vers l'objet fo„ nore) pourroient, par la faute de „ quelque maudite Nourrice, refter „ toujours immobiles. Les Anciens, „ infiniment plus fages, les remuoient „ à plaifir, & font à caufe de cela „ même fréquemment décrits *arrectis* „ *auribus*". Comment, (dit la Sage-Femme) voudriez-vous que votre Fils remuât les oreilles comme un Magot? „ Oui, folle (répondit-il) pourquoi „ n'auroit-il pas les perfections d'un „ Magot, ou de tout autre Animal"? Madame Scribler, qui durant ce beau dialogue, s'impatientoit des difcours de fon Mari, rompit à la fin un filence gardé avec bien de la peine „. Mon „ cher, dit-elle, j'ai eu bien des dis„ putes avec vous fur cet article, dans „ le tems que j'étois à peine groffe „ d'un mois : nous n'avons qu'un En-

„ fant, & je ne faurois confentir à le „ mettre en expériences. Je prétens „ que mon Enfant foit élevé comme „ d'autres Enfans de la même condi- „ tion que lui, dans notre maifon, „ & toujours fous mes yeux ". Toutes les Comméres criérent d'une voix: Oui, fans-doute; mais Cornelius fit auffi-tôt une fortie en ces termes. „ Comment, élevé dans la maifon! „ Aurois-je pris tant de peines pour „ une créature qui méneroit la vie „ ignoble d'un Chou, qui ne fait que „ fucer le fuc nutritif de l'endroit où „ il a d'abord été planté? Non, il „ ne fuffit pas même qu'il parcoure „ ce Globe Terreftre: fi la chofe étoit „ permife, il devroit au moins faire „ le tour du Syftême Planétaire. Que „ d'autres Mortels pâliffent fur des „ Cartes Géographiques, & ajoûtent „ foi aux Légendes des Voyageurs: le „ Fils de Cornelius fera de fes pro- „ pres jambes fes Compas, & s'en „ fervira pour mefurer des Continens, „ des Iles, des Promontoires, des „ Bayes, des Détroits, & des Ifthmes: „ il prendra lui-même la hauteur „ des plus hautes Montagnes, depuis „ le Pic de Derby jufqu'à celui de „ Ténérife: quand il aura vifité le „ fommet du Mont Taurus, du Mont „ Imaüs, du Mont Caucafe, & du „ fameux Mont Ararat, où l'Arche „ de

„ de Noé s'arrêta, il pourra voir en
„ paſſant les Monts Riphéens couverts
„ de neige, pourvu qu'il n'oublie pas
„ le Mont Athos, & l'Olympe, ſi
„ vantés par les Poëtes. Les Monts
„ qui vomiſſent des flammes, exige-
„ ront de ſa part une attention parti-
„ culiére: je veux donc qu'il obſer-
„ ve avec grand ſoin le Véſuve, Æt-
„ na, la Montagne brulante de Ja-
„ va, mais ſur-tout Hécla, la plus
„ admirable merveille des Régions
„ du Nord. Il contemplera auſſi tout
„ ce que la Caverne Méphitique ren-
„ ferme d'étonnant dans ſon ſein.
„ Quand il aura pénétré dans les en-
„ trailles de la Terre, & qu'il y aura
„ pris la Nature ſur le fait, & ſe ſera
„ entiérement mis au fait des Vol-
„ cans, des Tremblemens de Terre,
„ de la Foudre, des Tempêtes, &
„ des Ouragans, j'eſpére qu'il enrichi-
„ ra le Monde d'une deſcription plus
„ exacte des Déſerts de l'Arabie & de
„ la Tartarie, qu'on n'en a juſqu'à-
„ préſent. Après cela, par mon or-
„ dre, il traverſera les ſept Golphes,
„ déterminera la force des Courans
„ dans les quinze fameux Détroits,
„ & cherchera où ſont proprement ces
„ Fontaines d'eau douce, qui ſe trou-
„ vent au fond de l'Océan" —. A ces
mots, il prit à Madame Scribler un

horrible tremblement: la description de tant d'Objets effrayans fit une trop forte impression sur une Dame qui venoit d'accoucher, & lui causa un accès de passion hystérique, qui auroit pu avoir de fâcheuses suites, si toutes les Comméres n'avoient pas réuni leurs forces pour mettre Cornelius dehors par les épaules.



CHAPITRE III.

Ce qui arriva au Fils du Docteur le jour qu'il fut baptisé. Avanture du Bouclier.

LE jour que l'Enfant devoit être baptisé étant venu, la maison se trouva remplie de Comméres, dont la conversation peu grave assortissoit fort mal à la gravité du Dr. Cornelius. Ce Savant, qui ne prenoit aucun intérêt à leurs discours, songea à passer ce jour de la façon la plus agréable pour lui, c'est-à-dire, en ayant quelque *docte Conférence*, & en observant quelque *ancienne Coutume*

Il se souvint d'avoir lu dans Théocrite, que le Berceau d'Hercule fut un Bouclier. Or comme il avoit le bonheur de posséder un antique *Ecu*, qu'il regardoit comme une piéce rare, il

il résolut d'y faire mettre l'Enfant, avec ordre qu'on l'apportât ainsi dans son Cabinet, où il vouloit le montrer à quelques Savans de sa connoissance.

Le cas infini qu'il faisoit de ce Bouclier, l'avoit engagé autrefois à composer une Dissertation (a), dans laquelle il prouva l'antiquité de la Piéce, par quelques-unes de ses propriétés, & nommément par la couleur de la rouille.

Il se proposoit de régaler ses Convives de ce Traité & d'un Souper frugal, quoiqu'il eût encore un autre dessein, qui étoit de se faire aider par eux dans le calcul de la *nativité* de son Fils.

Il tira donc le Bouclier d'un Etui, où cette Piéce merveilleuse étoit toujours renfermée, de peur qu'elle ne contractât quelque rouille moderne, & la remit à sa Servante, en lui recommandant, que dès que la Compagnie seroit arrivée, elle eût à mettre l'Enfant dans le Bouclier, & par dessus une petite couverte de satin bleu.

A peine les Savans furent-ils venus, qu'ils commencérent à disputer sur le *Triclinium*, & sur la maniére dont se faisoit proprement le *Decubitus* des Anciens;

(a) Voyez *la Dissertation sur le Bouclier du* Dr. Woodward.

ciens; mais Cornelius les interrompit, en leur adreſſant ce Diſcours.

„ J'ai deſtiné ce jour, mes Amis, à „ vous préſenter mon Fils: Enfant „ que les doctes Ancêtres, dont il „ deſcend, rendent digne de vos re- „ gards. Que les Phyſionomiſtes exa- „ minent ſes traits; que ceux qui s'en- „ tendent en Chirographie contem- „ plent les paumes de ſes mains; mais „ ſur-tout, calculons le thême de ſa „ nativité. Pour cet effet, comme „ ce n'eſt pas un Enfant vulgaire, je „ ne vous le préſenterai point non „ plus d'une façon triviale. Son Ber- „ ceau eſt mon ancien Bouclier, ſi „ fameux dans toutes les Univerſités „ de l'Europe. Vous ſavez tous com- „ ment je me ſuis procuré ce monu- „ ment de la plus haute antiquité, „ aux dépens de la Vaiſſelle de toute „ ma Famille, & comment je le tranſ- „ portai ici en triomphe, au regret „ inexprimable de toute l'Allemagne. „ Melchior Inſipidus en mourut de „ douleur; &, malgré mon bonheur, „ la perte de ce Grand-Homme ne „ laiſſa pas de me couter quelques „ larmes".

Il s'arrêta en cet endroit de ſa Harangue, à la vue de la Servante qui entroit avec l'Enfant: L'ayant pris d'abord entre ſes bras, „ Voyez donc

„ mon

„ mon Fils, dit-il, mais regardez pre-
„ miérement le Bouclier: Contemplez
„ cette rouille — précieux vernis du
„ Tems, & production vénérable de
„ tant de Siécles —.

En achevant ces mots, il leva lentement, & peu à peu, la couverte de satin; mais à mesure qu'il procédoit dans cette opération, une pâleur mortelle se répandoit sur son visage, & sa main trembloit. A la fin, voyant le tout, ses forces l'abandonnérent au point qu'il laissa tomber le Bouclier & l'Enfant à terre, en disant d'une voix lamentable, mon Bouclier! ô Ciel! mon Bouclier!

Son étonnement douloureux venoit de ce que la Servante (qui se piquoit de propreté, & qui s'intéressoit à l'honneur de son jeune Maître) avoit écuré le Bouclier si bien qu'on s'y pouvoit mirer.

Cornelius, ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes, s'assit, pendant que les Convives étonnés s'entre-regardoient, & que l'Enfant jettoit les hauts cris. La Servante accourut à la voix du nouveau-né, & l'ayant pris entre ses bras, le porta à sa Maîtresse, qu'elle informa de ce qui venoit d'arriver. Les Comméres, curieuses de voir une scéne, gagnérent au plus vite l'appartement du Docteur, qu'elles trou-

trouvérent ſans connoiſſance. L'eau de la Reine de Hongrie, de la Corne de Cerf, & le bruit confus des voix, le firent revenir à lui-même: quand, ouvrant les yeux, il apperçut le Bouclier entre les mains de la Servante.
„ ô Femme! Femme! cria-t-il, (& en
„ prononçant ces mots, il le lui arra-
„ cha aveç violence) eſt-ce à ton
„ ignorance que cette Relique doit ſa
„ ruine? Où eſt, où eſt cette belle
„ croute, qui t'a couvert ſi longtems?
„ Ou ſont ces traces du Tems, &,
„ pour ainſi dire, ces doigts de l'An-
„ tiquité? Que ſont devenues tant
„ d'admirables obſcurités, ſource in-
„ tariſſable de ſavantes conteſtations,
„ dans leſquelles le doute & la curio-
„ ſité ſe tenoient par la main; & ſer-
„ voient éternellement d'exercice aux
„ plus doctes Perſonnages. Le rude
„ attouchement d'une Femme ignara
„ a détruit tout cela"!

Les Comméres, qui ne ſe mettoient guéres en peine de la cauſe de ſes regrets, demandérent ſeulement ſi l'Enfant ne s'étoit point fait de mal, & dirent, „ Là, là, tout eſt bien; la
„ Servante n'a fait que ſon devoir:
„ elle écure, on ne peut pas mieux;
„ quel tintamare il fait pour un *Baſ-*
„ *ſin*, qu'un Barbier de village n'au-
„ roit, il y a deux heures, pas voulu
„ pen-

„ pendre à la porte de sa boutique".
„ Un Bassin (s'écria une autre) ce
„ n'est tout au plus qu'un mauvais
„ vieux *Chandelier* sans tuyau". Les Savans, qui jusqu'à cet instant avoient gardé le silence, ayant considéré attentivement le Bouclier, déclarérent qu'ils adoptoient ce dernier sentiment, & tâchérent de consoler Cornelius par l'idée, qu'au bout du compte ce n'étoit qu'un *Chandelier*: Mais cette consolation, bien loin de calmer le Docteur, le mit dans une si furieuse colére, qu'il fallut l'emporter, & le coucher dans son lit; où, fatigué de tant d'agitations, il ne tarda guéres à s'endormir.





CHAPITRE IV.

De la manière dont le Grand Scriblerus fut nourri durant son enfance, & des premiers Rudimens de son savoir.

DEs que Cornelius se fut réveillé, il s'appuya sur son coude, & regardant Madame Scribler, lui parla en ces termes. „ Homére a bien „ eu raison de dire, que dans la ca„ ve de Jupiter il y avoit deux bari„ ques, dont l'une contient du Nec„ tar, & l'autre une très-mauvaise „ Boisson, & que ce Dieu ne donne „ jamais aux Mortels quelqu'une de „ ces liqueurs à part, mais toujours „ un mêlange de l'une & de l'autre. „ C'est ainsi que le Ciel m'a en mê„ me tems béni de la naissance d'un „ Fils, & affligé du spectacle de mon „ Bouclier écuré. Mais au-lieu de „ nous plaindre de ce malheur, qui „ sans-doute a été dispensé pour de „ sages raisons, prions plutôt que la „ rouille d'Antiquité qui a été enle„ vée de mon Bouclier, puisse être „ ajoûtée à mon Fils; & que toute „ celle que l'Education que je lui „ destine, lui fera contracter, ne

„ soit

„ soit jamais ôtée par la fureur mo„ derne d'être poli ".

La vue du Bouclier lui étant devenue insupportable, il ordonna qu'on l'ôtât pour toujours de devant ses yeux. Il fut acheté peu de tems après par le Dr. Woodward, qui, graces au secours de Mr. Kemp, l'incrusta d'une nouvelle rouille; & c'est ce même Bouclier dont la Figure a été gravée, au grand contentement des Savans.

Cornelius commença alors à prendre des mesures pour que le lait que son Fils devoit sucer, fût bien conditionné. Il se passoit rarement de jour qu'il n'eût quelque dispute avec la Mére, ou avec la Nourrice, sur ce sujet. Celle-ci essuyoit presque toujours quelque refus, quand elle souhaitoit de manger de tel ou tel plat, qu'il croyoit préjudiciable à son lait. Un jour qu'une piéce de bœuf la tentoit, & qu'elle avançoit la main pour en prendre, le Savant tira le plat à lui, & parla en ces termes. „ Si tu avois lu les An„ ciens, ô Nourrice! tu préférerois l'a„ vantage de l'Enfant auquel tu don„ nes le sein, au plaisir de contenter „ un appétit vorace & irrégulier. Le „ Bœuf à-la-vérité rendra mon Fils „ plus robuste, mais il offusquera les „ lumiéres de sa Raison". Pendant qu'il

tenoit ce Discours, la Nourrice le regardoit de mauvais œil, & de tems en tems jettoit un regard de convoitise sur le Bœuf —. „ La colére (continua le Docteur, tenant toujours le plat) cause à l'ame une violente fermentation, & est une espéce de fiévre pour l'entendement, ou, comme Horace l'appelle, une *courte fureur*. Considére, Femme, qu'avec ton lait mon Fils auroit pu sucer aujourd'hui plusieurs passions indomtables, & perdre à jamais le calme philosophique. Romulus n'a été si féroce que pour avoir sucé une Louve; & si je devois élever quelque Empereur Ottoman, ou le Fondateur de quelque République Militaire, je pourrois peut-être avoir de l'indulgence pour ton appétit carnacier" —. Quoi, interrompit la Nourrice, le Bœuf nuit à l'intelligence? en voilà d'un autre —. Comment, si cela étoit, notre Ministre, après avoir bien mangé du Bœuf & du Pudding, prêcheroit-il comme il fait? „ Il faut nécessairement, repliqua Cornelius, que la petite indisposition que mon Fils a eue hier, soit venue de quelque nourriture indigeste que tu auras prise le jour d'auparavant. Considére, ô Femme, les tempéramens différens des différentes Nations.

„ tions. Qu'eſt-ce qui rend les Anglois
„ phlegmatiques & ſujets à la mélan-
„ colie, ſinon le Bœuf? Qu'eſt-ce
„ qui rend les Gallois ſi emportés,
„ ſinon le Fromage & les Porreaux?
„ Les François tirent leur légéreté de
„ leurs Soupes, de leurs Grenouilles,
„ & de leurs Champignons. Je ne vou-
„ drois pas que mon Fils fût nourri
„ comme un Italien, de peur qu'il ne
„ devînt jaloux & vindicatif. La Dié-
„ te d'un Eſpagnol vaudroit mieux
„ pour lui, en ce qu'elle le rendroit
„ d'une extrême gravité, mais mal-
„ heureuſement auſſi, d'un orgueil in-
„ ſupportable. C'eſt pourquoi, Nour-
„ rice, en un mot, je trouve néceſ-
„ ſaire de vous refuſer à préſent, non
„ ſeulement du Bœuf, mais auſſi tout ce
„ qu'aucun de ces Peuples a accoutumé
„ de manger". En dépit de tous ces raiſonnemens, l'indocile Nourrice continuoit toujours à faire la mine, & ne voulut goûter de rien durant tout le reſte du diner. Cornelius s'en étant apperçu, défendit que de tout le jour l'Enfant prît le ſein d'elle, & lui fit donner du beurre mêlé avec du miel, ſuivant une Recette qu'il avoit trouvée quelque part dans le Commentaire d'Euſtate ſur Homére. L'Enfant en eut un terrible cours de ventre; mais c'eſt de quoi ſon Pére ſe mit d'autant

moins en peine, qu'il étoit persuadé que l'ame y gagneroit davantage, que le corps ne pouvoit y perdre. Dès lors il insista sur la diéte particuliére qui devoit être observée par la Nourrice, qui, ne pouvant plus soutenir un pareil régime, demanda enfin, & obtint son congé. Son Maître & elle se brouilérent, parce qu'elle refusoit de manger des *Mammelles* de *Truye qui venoit de mettre bas*, regardant ce mets comme une insulte faite à son sexe & à sa vocation.

Quatre années de la vie du jeune Martin se passérent en querelles de cette nature. Madame Scribler jugea qu'il commençoit à être tems qu'il apprît son *Catéchisme*, & se donna bien de la peine pour cela. Mais Cornelius envisagea cette maniére d'instruire son Fils comme ennuyeuse, & tâcha d'imaginer quelques Méthodes plus agréables, & qui lui donnassent en même tems du goût pour les Sciences. Il le menoit souvent aux *Marionettes*, surtout quand on y représentoit la Création du Monde, ou quelque autre Histoire de la Bible. Pour ce qui est de l'Histoire prophane, il en grava les premiers rudimens dans sa mémoire, en lui faisant voir des *Lanternes Magiques*, & par ce moyen l'Enfant se forma bientôt une idée de tous les Princes de l'Europe. En un mot, notre

Antiquaire prit si bien ses arrangemens, que tout, jusqu'aux habits, contribua à l'instruction de son Fils. Il inventa pour lui un assortiment Géographique d'habits, très-propre à lui faire concevoir les principes généraux de cette Science, & en même tems du commerce des différens Peuples. Il portoit un chapeau de France avec un plumet d'Afrique, de la toile de Hollande, des dentelles de Brabant; des bas de soye d'Angleterre, des gands d'Italie, & des souliers d'Espagne. Son Pére l'interrogeoit chaque jour sur tout cela, & appelloit cet exercice „ Voyager en restant au lo„ gis". Il ne lui donna jamais, ni Figue, ni Orange, qu'il ne l'obligeât de dire auparavant de quels Païs ces fruits étoient originaires. En fait d'Histoire Naturelle, ses progrès furent puissamment secondés par sa curiosité pour les *Enseignes*, jusques-là, qu'on lui a entendu avouer plus d'une fois, qu'il leur avoit l'obligation de connoître divers Animaux, dont tous les Auteurs, qu'il eut occasion de consulter dans la suite, ne disent pas un mot, comme des Lions blancs, des Dragons d'or, &c. Il fut pendant quelque tems dans les mêmes idées au sujet des Hommes verds, mais il trouva dans la suite que Kircher en fait men-

mention, & qu'il en est aussi parlé dans l'Histoire de Guillaume de Newbury (*a*).

Ses talens naturels pour les Mathématiques se manifestérent de bonne heure, par le moyen des Lignes paralléles (*b*) qu'il traça sur ses beurrées, & qu'il coupa toutes si bien à angles droits, que la superficie se trouvoit partagée en divers rectangles. Mais au milieu de tant de progrès, Cornelius jugea lui-même à propos d'arrêter son Fils dans l'*Alphabet*, ne voulant point lui permettre d'apprendre la Lettre D avant qu'il sût prononcer la Lettre C distinctement, & à la maniére des Anciens, ce qui couta trois mois entiers de travail au pauvre Enfant, avant que d'en venir à bout.

Cornelius ayant lu, & soigneusement examiné les Méthodes employées dans l'Education du fameux Montagne (*c*), & souhaitant de renchérir par dessus, résolut de ne faire apprendre & parler à son Fils que des Langues Savantes, &

(*a*) Guil. Neubury. L. I. Ch. 27.

(*b*) Dans la vie de Pascal on trouve plusieurs fots mensonges pour prouver les dispositions étonnantes que Pascal avoit, dès sa premiére jeunesse, pour l'étude des Mathématiques.

(*c*) On lui apprit le Latin entre les bras de sa Nourrice, sans permettre qu'on prononçât devant lui un seul mot de sa Langue maternelle, avant qu'il sût parler l'autre dans la perfection. Voici ce

& particuliérement la Langue Grecque, dans laquelle il devoit demander, en ſtile d'Homére, ce qu'il vouloit manger ou boire. Mais ce qui lui facilita le plus l'intelligence de cette Langue, fut ſon goût pour le Pain d'épices, ce que ſon Pére n'eut pas plutôt obſervé, qu'il fit imprimer ſur du Pain d'épices les Lettres de l'Alphabet Grec; & dès le premier jour l'Enfant mangea juſqu'au Jota incluſivement. Par ces différens moyens il fit de ſi étonnans progrès, que Gronovius confeſſe ingénûment, qu'il n'oſa point s'entretenir en Grec avec le jeune Scriblerus, qui n'avoit alors que huit ans. Six ans plus tard, ce jeune Prodige compoſa une Tragédie dans cette même Langue, ce que Pline le jeune avoit pourtant fait avant lui (*a*).

Il apprit les Langues Orientales d'Erpenius, qui paſſa quelque tems chez ſon Pére uniquement dans ce deſſein. Il eut de ſi bonne heure du goût pour la maniére d'écrire des Orientaux, que, dans ſa premiére jeuneſſe, il imita parfaitement bien leur génie & leur ſtile dans

ce que Montagne dit de ſon Latin — George Buchanan & Marc-Antoine Muret, mes Précepteurs domeſtiques, m'ont dit ſouvent que j'avois ce langage en mon enfance ſi prêt & ſi à main, qu'ils craignoient à m'accoſter.

(*a*) Plin. Epiſt. Lib. 7.

dans deux Ouvrages de sa façon, intitulés *Les Mille & une Nuits*, *Contes Arabes*, & *Les Mille & un Jours*, *Contes Persans*. Ces excellentes Productions ont été traduites en différentes Langues, & depuis peu en Anglois avec une élégance toute particuliére, par Mr. Ambroise Philips. Dans ces Ouvrages de son enfance, il fut puissamment aidé par les Traditions historiques de sa *Nourrice*.



CHAPITRE V.

Dissertation sur les Jouëts.

VOici les instructions que Cornelius Scriblerus a laissées concernant les Jeux & les Jouëts qui pourroient convenir à son Fils. „ Le *Jeu* fut inventé „ par les *Lydiens* comme un reméde „ contre la *Faim*. Sophocle dit de Palaméde, qu'il inventa le Jeu des *Dez*, „ pour tenir quelquefois lieu d'un repas. Ainsi la Nature a sagement établi, que les Enfans, qui ont l'appétit toujours ouvert, aiment tant les „ *Jeux*. La même cause, jointe à la pureté naturelle de leurs inclinations, „ qui n'ont pas encore eu le tems de „ se corrompre, fait que les Jeux en

„ usage

„ ufage parmi les Enfans des Anciens, „ nous ont été plus fidélement transmis qu'aucune autre de leurs coutumes (*a*). Sur cet article, je recommande à tous ceux qui pourront „ avoir quelque part à l'éducation de „ mon Fils, qu'ils ne s'éloignent en „ rien de la fimple & primitive Antiquité.

„ Pour commencer par le *Sifflet*, qui „ eft le premier de tous les Jouëts, je „ veux qu'il reffemble exactement à „ l'ancienne *Fiftula*, & qu'ainfi il foit „ compofé de *feptem paribus disjuncta* „ *cicutis*.

„ Je fouhaite de tout mon cœur, „ qu'on recherche avec foin quel a été „ le vrai *Crepitaculum* ou *Hochet* des „ Anciens; car ce Jouët (à ce qu'a cru „ Archytas de Tarente) empêchoit les „ Enfans de caffer de la Fayence. Les „ Taffes de la *Chine*, dont on fe fert „ aujourd'hui, ne fe trouvent nullement en fureté, malgré tous les *Hochets* modernes; ce qui démontre „ manifeftement, combien les *Crepitacula* des Anciens l'emportoient fur „ les nôtres.

„ Je

(*a*) Le Dr. Arbuthnot avoit accoutumé de dire: „ Les Hommes vanteront tant qu'ils voudront la „ certitude de la *Tradition*: elle n'eft confervée „ pure & fans mêlange que parmi les Enfans, „ dont les Coutumes & les Jeux paffent, fans „ varier, d'une génération à une autre".

„ Je ne veux pas que mon Fils fouette une *Toupie*, avant que je sois informé au juste, si le *Trochus*, tant recommandé par *Caton*, est réellement la même chose que notre *Toupie*, ou plutôt le *Cerceau*, que les Enfans chassent devant eux avec un bâton. Le Jeu de *Croix* ou *Pile*, & celui des *Ricochets*, sont moins anciens que celui du *Pied de bœuf*, quoique Macrobe & St. Augustin fassent mention du premier, & que Minutius Felix décrive l'autre; mais le *Pied de bœuf* a été connu d'Aristote, de Platon, & d'Aristophane.

„ Le Jeu que les Italiens appellent *Cinque* & les François *Mourre*, est fort ancien. L'*Hymen* & *Cupidon* le jouérent aux nôces de *Psyché*. Les Latins le désignent par les mots de *digitis micare*.

„ Julius Pollux décrit l'*Omilla*, ou *la Fossette*: quoique divers Savans prétendent que le Jeu de *la Fossette* des Modernes approche davantage de l'*Apbetinda* des Anciens. Pollux fait aussi mention du *Basilinda*, ou *Roi de la Fève*, & du *Myinda*, ou *Cache cache mitoulas*.

„ Mais le *Chytrindra* décrit par le même Auteur, n'est certainement pas notre Jeu de *la Main chaude*. Car ce Jeu se jouoit autrefois en pin-

„ çant,

„ çant, & point en frappant comme
„ nous faisons, quoique des Ecrivains
„ de nom affirment que le *Rathapygis-*
„ *mus* approchoit davantage du Jeu
„ moderne de *la Main chaude*. Mon
„ Fils pourra les jouer indifféremment,
„ car ils sont également anciens. —*Bâtir*
„ *de petits châteaux*, & *aller à cheval*
„ *sur un manche à balai*, sont des Jeux
„ dont l'origine est aussi ancienne que
„ celle du Monde, *Ædificare casas*,
„ *equitare in arundine longa*. Je suis
„ fort trompé si le dernier de ces Jeux
„ n'est pas venu en usage immédiate-
„ ment après le siécle des Centaures.

„ Il y a un Jeu qui prouve bien la
„ gravité de l'ancienne Education, ap-
„ pellé l'*Acinetinda*, dans lequel les
„ Enfans se disputent qui se tiendra le
„ plus longtems de bout & tranquil-
„ le. Ce Jeu ne subsiste plus; &, s'il
„ est permis de faire sur ce sujet quel-
„ que conjecture, il doit s'être perdu
„ premiérement en France.

„ Julius Pollux dans son neuviéme
„ Livre parle du *Mélolonthe* ou *Cerf-*
„ *volant*; mais je doute que le *Cerf-*
„ *volant* des Anciens fût le même que
„ le nôtre: Et quoiqu'ils fassent princi-
„ palement mention de leur Ορτυγοκοπία
„ ou *Combat de Cailles*, ils doivent aussi
„ avoir eu des Combats de Coqs, com-
„ me il y auroit moyen de le prouver
„ par

„ par divers Bas-reliefs antiques.

„ En un mot, que mon Fils joue à
„ tel Jeu qu'il voudra, pourvu qu'il
„ ſoit marqué au coin de l'Antiquité,
„ excepté un ſeul, qui fut inventé par
„ un Peuple de la Thrace. Les Enfans
„ de ce Peuple attachoient une corde
„ au cou de quelqu'un de leurs cama-
„ rades, qu'ils pendoient enſuite, après
„ lui avoir donné un couteau en main
„ pour qu'il coupât la corde : s'il y
„ manquoit, il reſtoit pendu: choſe
„ trop ſérieuſe pour qu'on puiſſe l'ap-
„ peller un Jeu.

„ Je ne ſaurois finir ſans faire re-
„ marquer la beauté des Noms *Grecs*,
„ dont les étymologies nous infor-
„ ment de la nature de ces Jeux; &
„ combien, tant à l'égard de la ſigni-
„ fication que du ſon, ils ſurpaſſent
„ les noms barbares des Jeux moder-
„ nes".

Nonobſtant les ordres du Dr. Cornelius, que nous venons de rapporter, ce Grand-Homme eut la condeſcendance de permettre à l'Enfant l'uſage de quelques Jouëts modernes; mais ſeulement de ceux qui pouvoient de bonne heure lui donner quelque notion des Sciences. Par exemple, il trouva que les *Chiques* enſeignoient aux Enfans la *Percuſſion* & les *Loix du Mouvement*; les *Caſſe-noiſettes* l'uſage du *Lévier*; le *Tire-*

bou-

bouchon celui de la *Vis*; & que rien n'indiquoit mieux les propriétés de l'*Aissieu dans la Roue* que la *Pirouëtte*, ni celles du *Mouvement Centrifuge* qu'une *Toupie*.

Quelques autres Jeux étoient destinés à le former insensiblement à la pratique de certaines Vertus. Nous n'en alléguerons qu'un seul exemple, que fournit le Jeu de *Colin Maillard*, qui enseigne en même tems l'Activité & la Prudence. Outre cela il lui apprit aussi une maniére secréte de *Déroher*, suivant la coutume des Lacédémoniens.



CHAPITRE VI.

Des Gymnastiques, & de l'usage que Cornelius en fit en faveur de son Fils: un mot concernant la Musique des Anciens; & quel Homme étoit Albert, Oncle du jeune Scriblerus.

CORnelius ne se montra pas moins soigneux à observer les régles de la pure Antiquité rélativement aux *Exercices* de son Fils. Il l'obligeoit à s'oindre fréquemment à la maniére des anciens Athlétes, mais il le dispensoit d'aller au Bain; ce qui donnoit occasion à la Blanchisseuse de se plaindre sou-

ſouvent de la ſaleté de ſon linge. Quand il jouoit au *Palet*, il lui étoit permis d'avoir ſes culottes & ſes bas, à cauſe que les *Diſcoboli* (à ce que Cornelius ſavoit très-bien) n'étoient nuds que juſqu'au milieu du corps. La Mére prit plus d'une fois le parti des Jeux modernes, & des Coutumes ordinaires, mais il lui fermoit la bouche en diſant, „ Qu'une Fille ſoit l'objet des ſoins „ de ſa Mére, mais il faut que l'Édu„ cation d'un Fils ſoit les délices de „ ſon Pére ".

Ce fut environ vers ce même tems qu'il apprit, avec une ſatisfaction ſans égale, que le *Harpaſtus* des Anciens étoit encore en uſage en *Cornouaille*, & connu dans ce Pays ſous le nom de *Hurling*. Comme il comprenoit parfaitement que le Jeu de Balon ordinaire étoit une imitation fort défectueuſe de cet exercice, il jugea à propos d'envoyer ſon Fils vers l'Oueſt, pour y être initié dans cette mâle, & véritablement ancienne partie des *Gymnaſtiques*. Le pauvre Garçon eut le malheur de revenir avec une jambe caſſée. Cornelius traita la choſe de bagatelle, & promit à ſa Femme de guérir l'Enfant en moins de deux minutes: auſſitôt il fendit un Roſeau verd en deux parties, qu'il lia enſemble à l'endroit de la fracture; après quoi il pro-

prononça ces mots (*a*), *Daries*, *daries*, *aſtataries*, *diſſunapiter*; *buat*, *banat*, *buat*, *iſta*, *piſta fiſta*, *domi abo*, *damnauſtra*. Mais trouvant à ſon grand étonnement, que ces mots, ſi puisſans, ne produiſoient aucun effet, il conſentit, au bout de cinq jours, que le bras fût remis par un Chirurgien moderne.

Madame Scribler, pour empêcher que ſon Fils né fût expoſé à l'avenir à des Exercices ſi dangereux, propoſa de faire venir un Maître à danſer, qui enſeignât à l'Enfant un Ménuët & un Rigodon. „ J'approuve fort la „ Danſe, (répondit Cornelius); car „ Socrate dit, que les meilleurs Dan„ ſeurs ſont les plus vaillans Guer„ riers; mais il ne parloit point de „ la ſorte de Danſes dont vous faites „ mention, & que je tiens pour d'an„ ciennes Danſes, Comiques & Saty„ riques eſtropiées. Je m'informerai „ dans toute l'Europe, juſqu'à ce que „ je trouve un Antiquaire capable „ d'enſeigner à mon Fils la *Pyrrhique*, „ qui eſt la ſeule Danſe que je veux „ qu'il apprenne. (*b*) Scaliger, dont „ mon

(*a*) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XVII. in fine. *Carmen contra luxata membra, cujus verba inſerere equidem non ſerio auſim, quanquam à Catone prodita*. Vid. *Cato de Re Ruſticâ*. c. 160.

(*b*) Scalig. Poëtic. L. I. c. 9. *Hanc ſaltationem pyrrhi-*

„ mon Fils defcend en ligne direƈte, „ fe vante d'avoir brillé par cette „ Danfe en préfence de l'Empereur, „ qui en témoigna fon admiration, „ de concert avec toute l'Allemagne. „ Que diroit-il, s'il pouvoit jetter les „ yeux fur un de fes Defcendans, qui „ ne fait pas feulement faire le pre- „ mier pas de la plus noble Danfe „ qu'il y ait jamais eu au Monde"?

La pauvre Femme s'étoit enfin accoutumée à fupporter tous ces favans travers, quand un jour il prit à fon Mari une nouvelle fantaifie. „ Il avoit „ lu quelque part, que la *Rate*, la „ *Jaretière*, & le *Ceinturon*, font les „ trois grands empêchemens qui re- „ tardent la *Courfe*". C'eft ce qui a fait dire à *Pline* (Lib. XI. Cap. XXXVII.) que ceux qui ont la rate cautérifée, réuffiffent le mieux dans cet exercice. „ Mon Fils, (dit Cornelius), court „ pefamment; ainfi je prétens qu'il „ fubiffe cette opération fur le champ. „ Elle fervira, outre cela, de remé- „ de au ris immodéré, dont il com- „ mence à prendre l'habitude: car le „ Ris (à ce que le même Auteur as- „ fure,

pyrrhicam, nos fæpe & diu, juffu Bonifacii patrui, coram Divo Maximiliano, non fine ftupore totius Germaniæ, repræfentavimus. Quo tempore vox illa Imperatoris, Hic puer aut thoracem pro pelle aut pro cunis habuit.

„ ſure, (*ibid.*) eſt cauſé par l'épaiſſeur „ de la Rate". Il fit part de ſon deſſein à ſa Femme, qui fondit en larmes, & manda d'abord ſon Frére Albert, en lui faiſant dire, qu'au nom de tout ce qu'il avoit de plus cher, il eût à venir au-plutôt.

Albert étoit un homme diſcret, modeſte, exemt de pédanterie, & connoiſſant les Livres & le Monde aſſez, pour eſtimer tout ce qui étoit utile ou bon, ſans ſe mettre en peine de la date de l'invention. Quoiqu'il n'eût pas l'autorité ſuffiſante, il ne laiſſoit pas d'avoir l'art qu'il falloit pour détourner Cornelius de pluſieurs extravagances. Il fit bien d'arriver promtement, ſans quoi la rate de Martinus auroit couru riſque d'être extirpée. „ Qu'importe (dit Albert) que mon „ Neveu excelle dans l'Exercice de „ la *Courſe*, ou non? La viteſſe eſt „ ſouvent un ſymptôme de poltron„ nerie, témoin les Liévres & les „ Daims". — „ N'oubliez pas Achil„ le (répondit Cornelius). Je ſais „ bien que les fiers Spartiates ont con„ damné la Courſe, comme inutile à „ la Guerre; & cependant Démos„ théne a eu raiſon de dire, Ἀνὴρ ὁ „ *φεύγων καὶ πάλιν μαχήσεται; un homme* „ *qui s'enfuit peut combattre encore une* „ *fois*". „ J'en conviens (repliqua „ Al-

„ Albert); mais confidérez, je vous
„ prie, d'un autre côté, que les Ani-
„ maux (a) qui n'ont point de rate,
„ donnent dans l'incontinence, comme
„ on pourroit le prouver par l'exem-
„ ple des Chiens". Cornelius fut
frappé de cet argument, & repartit
avec gravité; „ Cela étant, je renon-
„ ce à l'opération: car je n'ai garde
„ d'augmenter les puiffances corpo-
„ relles de mon Fils, aux dépens de
„ celles de fon ame. La plupart de
„ mes projets échouent fur le point
„ de l'exécution; & je crains de me
„ trouver à la fin obligé de m'en tenir
„ aux méthodes d'Education que four-
„ nit la Barbarie moderne. Heureux,
„ fi nous avions tous vécu du tems
„ d'Augufte! Alors mon Fils auroit
„ pu entendre les Philofophes difpu-
„ ter dans des Portiques, & fe for-
„ mer à la fois l'ame & le corps".
„ Il eft vrai, interrompit Albert, que
„ nous n'avons point d'endroit mar-
„ qué où nos Philofophes s'affem-
„ blent; mais il ne tiendra qu'à lui
„ d'aller au Cabaret, où il pourra en-
„ tendre de merveilleux argumens.
„ Quoique les Anciens l'emportent fur
„ nous en fait de *Danfe Tragique*,
„ nous fommes plus habiles qu'eux en
„ κυβιτ-

(a) Blackmore's Effay on Spleen.

„ κυβιστικὴ, qui eſt, comme vous ſa-
„ vez, l'*Art de faire des ſauts péril-*
„ *leux.* Les Anciens nous auroient
„ battus au Palet, mais je ſuis per-
„ ſuadé que la partie entre eux & nous
„ ſeroit aſſez égale au Jeu de *Jetter*
„ *la barre.* Le (*a*) *Pugilat* a été por-
„ té en Angleterre à un auſſi éminent
„ degré de perfection que dans l'an-
„ cienne *Rome*, & le *Croc en jambe*;
„ *Luctus* (*b*), ne le céde en rien à la
„ *Volutaria* des Anciens". „ Vous
„ ne pouviez jamais (répondit Corne-
„ lius) choiſir un exemple plus frap-
„ pant de la ſtupidité moderne, que
„ celui du *Jet de la barre* (*c*). Les
Crétois firent très-ſagement d'interdire
à leurs Eſclaves les *Gymnaſtiques*, auſſi-
bien que la Profeſſion des Armes; &
cependant de miſérables Laquais s'exer-
cent journellement au coin de *Hyde-park* à *jetter la barre*, pendant que leurs
Maîtres ſans vigueur ſe donnent des
airs panchés dans leurs Caroſſes cou-
pés (ſorte de Voiture dont ancienne-
ment les Vieillards ſeuls faiſoient uſa-
ge.) Vous dites bien (repliqua Albert,)
& nous avons encore d'autres Voitures
inconnues aux Anciens; particuliére-
ment les Chariots volans, où les gens
du

(*a*) Combat à coups de poing.
(*b*) La Lutte.
(*c*) Ariſtot. Politic. Lib. II. cap. 3.

du commun ont l'avantage de se promener pour un liard. Mais supposons (ce que je n'ai aucune peine à accorder) que les Anciens nous ayent surpassé en tout, pourquoi se singulariser? Votre Fils doit prendre les leçons des Maîtres que notre Siécle fournit. Nous avons des Maîtres à danser, des Maîtres à écrire, & des Maîtres de Musique.

Ce dernier mot mit Cornelius en colére. „ Comment (dit-il) pouvez-vous „ honorer le Charivari moderne du „ nom de Musique? Le meilleur de „ vos Hautbois osera-t-il attendre de „ pied ferme un Loup, sans autre „ arme que l'instrument dont il joue, „ comme le Joueur de flûte Pytocharis fit autrefois? Les Sangliers, les „ Eléphans, les Dauphins, les Baleines ou les Turbots, ont-ils jamais „ témoigné la moindre émotion à „ l'ouïe d'un Concert de vos plus habiles Racleurs modernes? Cependant tous ces Animaux ont été apprivoisés, & presque humanisés par „ les Musiciens de l'Antiquité. Ne lisons-nous pas dans (a) Ælien, que „ les Cavales de Lybie entroient en „ chaleur par le moyen de la Musique „ (ce

(a) Hist. Animal. Lib. XI. c. 18. & Lib. XII. c. 24.

„ (ce qui doit ſervir d'avertiſſement
„ aux Dames qui ont la chaſteté en
„ recommandation, d'aller rarement
„ à l'Opéra; & je vous prie, mon Fré-
„ re, de conſidérer que vous êtes
„ réduit au fâcheux Dilemme, d'a-
„ bandonner la ſageſſe du Beau-ſexe,
„ ou le pouvoir de la Muſique). D'où
„ vient le dérèglemenr des mœurs de
„ notre Siécle? N'eſt-ce pas de ce
„ qu'on ne ſait abſolument plus ce
„ que c'eſt que l'ancienne Muſique,
„ par laquelle (ſuivant Ariſtote) on
„ enſeignoit toutes les vertus? Si la
„ connoiſſance de cette Muſique s'é-
„ toit conſervée, on pourroit, gra-
„ ce au merveilleux pouvoir de l'an-
„ cienne Harmonie, faire de tous les
„ Habitans de Newgate autant de Lu-
„ créces & de Catons. D'où vient
„ qu'à-préſent nos maladies réſiſtent
„ avec tant de ſuccès aux remédes?
„ Et pourquoi me plains-je journelle-
„ ment de ma ſciatique? Hélas! c'eſt
„ parce que nous avons perdu la vraie
„ maniére de guérir preſque tous les
„ maux par la mélodie de la Flûte.
„ Tout cela étoit bien connu des
„ Anciens, comme (*a*) Théophraſte
„ nous l'apprend: (auſſi (*b*) Cœlius
„ ap-

(*a*) Athenæus Lib. XIV.
(*b*) Lib. de ſanitate tuendâ, cap. 2.

„ appelle-t-il cette recette *loca dolentia decantare*); mais il ne nous reste „ que quelques foibles traces de cet „ Art dans la guérison de la piquûre „ de la Tarentule (*a*). Pythagore „ n'empêcha-t-il pas une honnête „ troupe de Breteurs yvres d'emporter une maison d'assaut, en jouant „ un air de Musette sur sa flûte? Et „ nos Musiciens modernes ont mille „ peines à défendre leurs vitres contre „ les effets des Chiques ordinaires. „ Personne n'ignore que quand la Populace de Lacédémone étoit sur „ pied, on faisoit ordinairement venir quelque Musicien de Lesbos pour „ appaiser le tumulte, & qu'un jour, „ cette même Populace se calma tout-à-coup, dès qu'elle entendit chanter Terpandre; cependant j'ai peine à croire, que toute la Musique „ du Pape, quoique la meilleure de „ notre Siécle, puisse empêcher que „ l'effigie de sa Sainteté ne soit brulée „ le cinquiéme de Novembre. Je suis „ sûr (repartit Albert) que Terpandre & (*b*) Timothée n'y pourroient „ rien faire non plus, & ne seroient „ pas même capables de rendre (*c*) „ Horneck tant soit peu moins féro-

(*a*) Quintilian. Lib. 1. cap. 10.
(*b*) Suidas in Timotheo.
(*c*) Horneck étoit un misérable Ecrivain qui com-

„ roce. C'eſt une erreur groſſiére „ (dit Cornelius avec chaleur), & „ pour vous en convaincre, j'ai ici „ une petite Lyre, dont la figure, les „ cordes & le ton, ſont parfaitement „ à la maniére des Anciens. Je ſuis „ au fait des Accords Lesbiens, & „ je ſouhaitterois d'avoir occaſion d'en „ faire l'eſſai ſur les Créatures les plus „ furieuſes qu'il y ait au Monde. " — „ Vous ne pouviez jamais (dit Albert) „ rencontrer une occaſion plus favo- „ rable: voyez-vous là-bas ces deux „ Harengéres qui ſe diſent des inju- „ res, & qui ſont prêtes à en venir „ aux coups "? Auſſi-tôt Cornelius gagne le balcon qui donnoit ſur la rue, à moitié deshabillé, & tenant ſa Lyre à la main: avec des culottes qui lui pendoient ſur les talons, & des galoches aux pieds, il avoit un bas ſur la tête, & une camiſole de ſatin couleur de chataigne ſur le corps. Il eut à peine tiré les premiers ſons de ſa Lyre, qu'il commença à concevoir les plus flatteuſes eſpérances. La nouveauté de l'Equipage, l'étrange figure de l'Inſtrument, & la ſingularité de la Muſique, attirérent les oreilles & les yeux de tous ceux qui ſe trouvoient

compoſa une Piéce hebdomadaire appellée, *le Deſſert Allemand.*

voient autour des deux Champions femelles, & enfin de ces Champions mêmes. Tous s'approchérent du balcon, aussi attentifs que les Animaux qu'Orphée obligeoit à le suivre. L'effet soudain de cette Musique l'encouragea puissamment, & l'on observa que jamais il n'avoit joué de sa Lyre d'une maniére aussi chromatique qu'il le fit en cette rencontre. La Canaille rioit, chantoit, dansoit, & faisoit mille contorsions ridicules, qu'il attribuoit, aussi-bien que tout le reste, aux sons mélodieux qu'il faisoit entendre. „ Remarquez, dit-il, en ceci la „ puissance de la Mesure Jonienne; „ en cela, vous voyez manifestement „ combien la Mesure Æolienne a dû „ produire d'effet ". Mais les Spectateurs s'étant bientôt lassés de cette divine harmonie, & de celui qui les en régaloit, commencérent à lui jetter des pierres. Cornelius se retira alors, mais de l'air du monde le plus triomphant. „ Frére (dit-il) avez-vous „ pris garde comment j'ai mis trop de „ tons *Phrygiens* dans l'air que je viens „ de jouer? Je pourrois y substituer „ des tons *Lydiens*, & à l'instant mê- „ me calmer cet orage: mais en voi- „ là assez: apprenez par cet échan- „ tillon à parler avec respect de la „ Musique des Anciens. Si dans des

„ mains

„ mains auſſi peu habiles que les mien-
„ nes, cette Lyre peut opérer de pa-
„ reils prodiges, que n'auroit-elle pas
„ fait entre celles de Timothée ou
„ de Terpandre"? En achevant ces mots, il ſe retira, plein de lui-même, & avec une bonne doſe de mépris pour ſon Frére; & l'on aſſure que le ſoir de cette glorieuſe journée, il traita tous ceux de ſa maiſon avec tant de hauteur, qu'ils n'eurent que trop lieu de ſouhaiter qu'il y eût à portée quelque ancien Joueur de flûte pour modérer ſes tranſports.



CHAPITRE VII.

Rhétorique, Logique, & Métaphyſique.

CORnelius ayant (comme il a été dit) échoué plus d'une fois dans les projets formés par lui-même pour la perfection des facultés corporelles de ſon Fils, jugea qu'il étoit plus que tems de ſonger à ſes facultés internes. Il trouva bon de commencer par lui apprendre la *Rhétorique*. Mais nous pouvons nous diſpenſer d'inſtruire le Lecteur des merveilleux progrès que le jeune Scribler fit dans cet Art, puiſqu'il a donné au Public un Traité ſur cette Matiére: ſavoir ſon admirable

Discours περὶ βάθους, qu'il composa en ce tems-là, mais qu'il n'eut garde de montrer à son Pére, dont l'extrême partialité en faveur des Anciens lui étoit très-connue. Il tint cet Ouvrage caché (peut-être ne fut-ce qu'un simple oubli) parmi divers autres Ecrits, & nous l'envoya, vers l'an 1727, pour être imprimé, après l'avoir enrichi de quantité d'exemples tirés de tous les excellens Poëtes de notre tems. Ainsi nous passerons à la *Logique* & à la *Métaphysique.*

Le sage Cornelius étoit convaincu, que ces Arts appartenant au genre polémique, ne pouvoient non plus être appris par un Homme seul, qu'on ne pouvoit apprendre seul à faire des armes, ou à jouer aux quilles. Il inféra de-là, qu'il falloit déterrer quelque Jeune-homme de génie, qui servît à son Fils de compagnon subalterne dans ces études. Son bonheur lui en adressa un fait exprès, qui s'appelloit *Conradus Crambe*, qui du côté de son Pére appartenoit aux *Crouches* de Cambridge, & du côté de sa Mére étoit cousin de Mr. *Swan*, Joueur & Diseur de pointes de la Ville de Londres. De sorte qu'il devoit avoir une heureuse disposition naturelle à se jouer des *Mots*, dont Crambe avoit une immense provision. Heureux Martinus d'avoir

un

un pareil Pére, & un pareil Compagnon! Il n'y a plus d'Arts, ni de Sciences rebelles pour toi.

Avant que d'aller plus loin, j'insérerai ici une observation générale fort utile au Genre-Humain. Savoir, qu'il y a bien des gens qui n'ont l'usage que d'une seule Opération de l'Entendement, quoique, à la maniére de ceux qui ont la vue courte, ils ont peine à la découvrir eux-mêmes. Ils sont en état d'avoir de *simples perceptions* (a), mais ils n'ont aucune des deux autres qualités, le *Jugement* ni le *Raisonnement*. Or comme c'est une chose sagement établie, que lorsqu'on est privé d'un Sens, les autres Sens en sont plus parfaits, les personnages dont il s'agit, concevront les idées simples avec beaucoup plus de vivacité que le reste du Genre-Humain; & ce seroit un vrai bonheur, s'ils vouloient s'y borner, sans former des *jugemens*, & bien moins encore des *syllogismes*.

Cornelius ne tarda guéres à découvrir, que ces deux derniéres Opérations

(a) Un des Amis de notre Auteur lui ayant dit, qu'un fameux Faiseur de Dictionaire condamnoit la latinité de cette expression *amor publicus*, dont il s'étoit servi dans une Inscription, il répondit qu'il permettoit à un Faiseur de Dictionaire d'entendre un mot, mais pas deux mots joints ensemble.

tions de l'Entendement étoient très-foibles en son Fils, & totalement mortes en Crambe; cependant il avoit accoutumé de dire, que des Régles de Logique sont des Lunettes pour les yeux d'une Intelligence qui ne voit absolument rien, & résolut par cela même de pousser sa pointe avec ses deux Eléves.

La conception du jeune Scribler étoit tellement enfoncée dans les *Objets sensibles*, que pour concevoir des idées abstraites de Logique, il demandoit des exemples empruntés de choses matérielles. Pour ce qui est de Crambe, il se contentoit de mots, & étoit fort content pourvu qu'à leur occasion il pût dire quelque pointe. Il soutint un jour à son Maître, que l'Individualité ne pouvoit être affirmée que d'un fort petit nombre d'Hommes, puisqu'on disoit communément qu'un Homme n'*est* pas le même qu'il *étoit*, qu'un furieux est *hors de lui-même*, & qu'un homme yvre *revient à lui*; ce qui prouve que parmi les Hommes les Individus sont plus rares qu'on ne pense (a). Cornelius dit à son Fils qu'u-

(a) Mais s'il est possible à un même homme d'avoir en différens tems une *Conscience* distincte & incommunicable, il est hors de doute que le même homme doit constituer différentes personnes en différens tems; & il paroît par des déc-la-

qu'une Epaule de Mouton étoit un Individu, cé que Crambe nia, assurant l'avoir vu couper en plusieurs morceaux. Cela est vrai, (repliqua l'Antiquaire), mais vous ne l'avez jamais vu couper en Epaules de Mouton. Si cela étoit possible (repartit Crambe), ce seroit le plus aimable Individu de l'Université. Quand on lui enseigna qu'une *Substance* étoit ce qui est sujet aux *accidens*, Crambe déclara que les Soldats, à ce compte, étoit le peuple le plus substantiel du Monde. Il ne voulut jamais reconnoître pour bonne la définition ordinaire d'*Accident*, qu'il pouvoit être *présent* ou *absent sans la destruction du Sujet*; puisqu'il y a un grand nombre d'accidens qui détruisent le Sujet, comme une maison qui est détruite par le feu, & un homme par la mort. Mais rélativement à ce dernier exemple, Cornelius l'informa qu'il y avoit une *Mort naturelle* & une *Mort dialectique*; que quoique la Mort naturelle rendît un Homme inhabile à remplir la moindre petite Charge dans

clarations solemnelles, que c'est-là le sentiment du Genre-Humain; car les Loix Humaines ne punissent pas l'*homme fou* pour les actions que fait l'*homme de sens rassis*, ni l'homme de sens rassis pour ce qu'a fait l'homme fou, par où elles en font deux personnes. LOCKE *Essai concernant l'Entendement Humain*, L. II. c. 27.

dans la Paroiſſe, il pouvoit néanmoins avoir ſon Etau parmi les Prédicamens de Logique.

Cornelius obligé, comme nous l'avons vu, à expliquer des vérités intellectuelles par le ſecours des images ſenſibles, appella un jour ſon Cocher, & lui demanda ce qu'il avoit vu la veille? Le Cocher répondit, qu'il avoit vu deux Hommes qui ſe battoient pour un Prix; que l'un étoit un bel Homme, Sergeant aux Gardes; l'autre noir, & Boucher de profeſſion; que le Sergeant avoit des culottes rouges, au-lieu que celles du Boucher étoient bleues; qu'ils s'étoient battus ſur un Théatre, vers les quatre heures après midi, & que le Sergeant avoit bleſſé le Boucher à la jambe.
„ Prenez garde (s'écria Cornelius)
„ comment cet Animal parcourt les
„ Prédicamens. Hommes *ſubſtantia*;
„ deux, *quantitas*; beau & noir, *qualitas*; Sergeant & Boucher, *relatio*;
„ l'un bleſſe l'autre, *actio & paſſio*;
„ combat, *ſitus*: Théatre, *ubi*; quatre heures après midi, *quando*; culottes bleues & rouges, *habitus*".
Il eut ſoin en même tems d'avertir Martin, qu'il devoit *oublier* comme Philoſophe, tout ce qu'on lui *enſeignoit* actuellement comme Logicien; que quoiqu'on lui eût dit que les acci-

dens

dens étoient inhérens au Sujet, il verroit dans la ſuite que cela n'étoit pas; & que la couleur, le goût, l'odeur, le froid & le chaud, ne réſidoient pas dans les corps, mais ſeulement dans notre imagination. Il fut contraint de lui révéler ce ſecret, à cauſe que Martin ne pouvoit pas concevoir comment l'habitude de la Danſe pouvoit être inhérente à un Maître à danſer, dans le tems qu'il ne danſoit pas; & qu'outre cela, il exigeoit une marque caractériſtique à laquelle on pût connoître les Relations: Crambe contribua à lever cette derniére difficulté, en lui diſant qu'un Cocu, un Joueur qui perd ſon argent, un Poëte qui n'a point diné, & un jeune Héritier qui eſt tenu de court par ſon Pére, peuvent tous ſe diſcerner par leur air; que, dans le dernier de ces cas, la *Paternité* & la *Filiation* laiſſent de ſenſibles traces dans le *relatum* & le *correlatum.* Ainſi, le grand embarras fut de venir au dixiéme Prédicament. Crambe affirmoit, que ſon *habitus* tenoit plus de la ſubſtance que lui-même, ſon bonnet pouvant plus ſe paſſer de lui que lui de ſon bonnet.

Martin ſuppoſoit qu'un *Homme Univerſel* étoit comme un Député au Parlement, qui repréſentoit quantité d'invidus. Son Pére lui demanda s'il

ne

ne pouvoit pas se former l'idée d'un Lord-Maire Universel ? Martin répondit, que n'ayant jamais vu qu'un seul Lord-Maire, l'idée de ce même Maire lui revenoit toujours dans l'esprit; qu'il avoit beaucoup de peine à séparer un Lord-Maire de ses habits, & nommément de sa chaîne d'or; que le cheval qu'il avoit vu monter au Lord-Maire, n'avoit pas médiocrement troublé son imagination. D'un autre côté, Crambe, pour donner une preuve de sa pénétration, jura qu'il se trouvoit capable de concevoir un Lord-Maire non seulement sans son cheval, ses habits, & sa chaîne d'or, mais même sans stature, sans traits, sans couleur, sans mains, sans tête, sans pieds, & même sans corps; ce qu'il supposoit être un Lord-Maire par abstraction. Cornelius lui en donna le démenti, & ajoûta qu'une *Universale* ne pouvoit exister *à parte rei.*

Crambe blâmoit aussi les Faiseurs d'Avertissemens, de n'avoir aucun égard aux régles qu'il faut observer en fait de *définitions:* il disoit que lorsqu'il s'agissoit de crier un Chien volé ou perdu, il falloit s'énoncer ainsi, *Un animal destitué de raison*, du *Genus Caninum*, &c. Cornelius leur apprit, que quoique de pareils Avertissemens violassent quelques régles des difinitions

de

de Logique, n'étant que des descriptions de choses *différentes en nombre*, ils ne laissent pas de contenir une foible image des *Prædicabilia*, & de pouvoir être de grand usage dans le train ordinaire de la vie; puisqu'ils contribuoient à trouver des choses perdues, tant animées, qu'inanimées. *Un Levrier Italien, couleur de souris, avec une marque blanche au cou, & qui a une patte cassée, appartient à une telle Dame.* Levrier, *genus*; couleur de Souris &c. *differentia*; une patte cassée, *accidens*; appartient à une telle Dame, *proprium*.

Quoique je craigne d'avoir déjà épuisé la patience du Lecteur, je ne saurois m'empêcher de rapporter une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire; qui est le *Traité* de Crambe *sur les Syllogismes*. Il supposoit que le cerveau d'un Philosophe ressembloit à une grande Forêt, où les idées se rangeoient comme des Animaux de différente espéce; que par la Copulation de ces idées s'engendroient des Conclusions; que quand la Copulation avoit lieu entre des idées de différente sorte, il en naissoit des Monstres ou Absurdités; que la *Majeure* étoit le mâle, la *Mineure* la femelle, lesquelles étant jointes ensemble par le Terme moyen, engendroient

la Conclusion. Aussi les appelle-t-on les *præmissa*, ou prédécesseurs de la Conclusion ; & les Logiciens ont bien raison de dire, QUOD PARIANT SCIENTIAM, OPINIONEM, *qu'ils engendrent la Science*, *l'Opinion*, &c. Les Propositions Universelles sont des Personnes de qualité, ce qui fait qu'en Logique elles sont de la premiére *Figure*. Les propositions particuliéres ne peuvent être envisagées que comme de simples Particuliers ; aussi n'occupent-elles que le dernier rang. De ces principes peuvent se déduire naturellement toutes les régles des Syllogismes.

I. Qu'il n'y a que trois Termes, ni plus, ni moins ; car un Enfant n'y peut avoir qu'un seul Pére & une seule Mére.

II. Quand les Prémisses sont universelles, la Conclusion doit être universelle aussi, comme si quelqu'un disoit, que des Personnes de qualité engendrent toujours des Personnes de qualité.

III. Deux Prémisses singuliéres ne peuvent donner qu'une Conclusion du même genre, c'est-à-dire, que si les Parens sont roturiers, les Enfans sont roturiers aussi.

IV. On ne sauroit tirer aucune Conclusion de deux Propositions particuliéres, à cause que les *individua vaga* (comme les gens perdus de débauche & les prostituées) sont stériles.

V. Il

V. Il ne peut y avoir dans la Conclusion que ce qui se trouvoit dans les Prémisses, c'est-à-dire, que les Enfans ne peuvent hériter que de leurs Parens.

VI. La Conclusion suit toujours la plus foible partie, c'est-à-dire, que les Enfans héritent les maladies des Auteurs de leur naissance.

VII. De deux négatives, il ne naît aucune Conclusion: car toute génération est arrêtée par le Divorce.

VIII. La Proposition moyenne n'entre point dans la Conclusion: ce seroit un inceste dialectique.

IX. Une Proposition hypothétique n'est qu'un Contract, ou une Promesse de mariage: or il n'y a pas moyen d'avoir des enfans par le moyen d'une simple promesse.

X. Quand les Prémisses sont jointes nécessairement, (ou en mariage légitime), elles engendrent de légitimes descendans; mais lorsqu'il y a de la contingence dans la Copulation, il en vient des bâtards.

Telles étoient ses découvertes au sujet des Propositions affirmatives, il sera parlé des négatives dans quelque autre occasion. Crambe vantoit extrêmement ce Systême, qui servoit à faire sentir la propriété de l'expression, ... tel *a l'imagination stérile*, & comme ceux qui ont une pareille imagina-

gination, sont disposés à *adopter* des *Conclusions* qui ne naissent point de leurs Prémisses. C'est pourquoi, comme toute Absurdité est un *Monstre*, toute Fausseté aussi est un *Bâtard*; & une Conclusion vraie, qui n'est point déduite des Prémisses, doit proprement être tenue pour *adoptée*. Mais qu'est-ce donc qu'un Enthymême? (dit Cornelius.) Un Enthymême (répondit Crambe) est quand la Majeure est réellement mariée avec la Mineure, mais que le mariage est *tenu secret*.

La Métaphysique étoit un vaste champ, où Martin & Crambe combattoient en présence de Cornelius, & de ses doctes Amis. Et de-même que ceux qui se disputent le prix, conviennent quelquefois de ne point faire usage du Bouclier, ou de telle autre arme défensive, Crambe vouloit bien promettre de renoncer à *simpliciter & secundum quid*, pourvu que Martin laissât-là *materialiter & formaliter*: mais il se trouva que sans le secours des armes défensives de ces Distinctions, les argumens pénétroient si avant, que chaque coup faisoit une profonde blessure. Leurs *Thèses* étoient puisées dans Suarez, Thomas d'Aquin, & autres savans Ecrivains qui ont traité ces matiéres. J'en donnerai quelques échantillons au Lecteur.

I. Si

I. Si le Désir inné des Connoissances Métaphysiques fut la cause de la Chute d'Adam; & l'*Arbor Porphyriana*, l'Arbre de Connoissance du Bien & du mal? *affirmé*.

II. Si l'on peut avec vérité attribuer au Démon une bonté transcendante? *affirmé*.

III. Ce qui précéde dans la nature des choses, un, ou plusieurs? Ou si l'unité n'emporte pas une notion de pluralité? SUAREZ.

IV. Si le désir que tous les Hommes ont d'apprendre des nouvelles, est un *Appetitus innatus*, mais point *elicitus*? *affirmé*.

V. Si dans l'Entendement humain il y a des faussetés potentielles? *affirmé*.

VI. Si Dieu aime un *Ange possible* plus qu'une *Mouche qui existe actuellement*? *nié*.

VII Si les Anges passent d'une extrémité à l'autre, sans traverser le milieu? THOMAS D'AQUIN.

VIII. Si les Anges apperçoivent la vérité plus distinctement le matin? THOMAS D'AQUIN.

IX. Si chaque Ange entend ce qu'un Ange dit à un autre? *nié*. THOMAS D'AQUIN.

X. Si le plaisir de tenter est le *proprium quarto modo* du Démon? *nié*. THOMAS D'AQUIN.

XI. Si

XI. Si un Démon peut en illuminer un autre? THOMAS D'AQUIN.

XII. Si la naissance des Femelles auroit eu lieu dans l'Etat d'Innocence? THOMAS D'AQUIN.

XIII. Si la Création fut achevée en six jours, à cause que six est le nombre le plus parfait; ou bien si ce nombre est le plus parfait, à cause que la Création a été achevée en six jours? THOMAS D'AQUIN.

Il y avoit plusieurs autres questions, dont nous pourrons dire un mot dans la suite; & particuliérement d'une qui n'a pas encore été décidée jusqu'à ce jour. Elle est du savant SUAREZ.

XIV. *An prœteresse reale actualis essentiæ sit aliud esse necessarium quo res actualiter existat?* C'est-à dire, si outre l'être reel d'une essence actuelle, il y a quelque autre être nécessaire qui fasse exister actuellement une chose?

Ceci me rappelle un projet qui fut formé pour bannir la Métaphysique d'Espagne; ce qu'on croyoit pouvoir effectuer, en défendant l'usage des mots d'*ens*, d'*essentia*, d'*entitas*, de *subsistentia*, &c. & de divers autres termes barbares, dont un Métaphysicien ne sauroit non plus se passer que de l'air qu'il respire. Crambe regrettoit extrêmement les *Formes Substantielles*, race innocente, qui avoit vécu plusieurs

ſieurs ſiécles, & contribué à la ſubſiſtance de quantité de pauvres Philoſophes : il trouvoit cruel qu'on les pourſuivît comme autant de Loups, ſans leur laiſſer la poſſibilité d'une retraite. On les a, diſoit-il quelquefois, traité bien plus durement que les *Eſſences*, qui ſe ſont retirées des Colléges dans les *boutiques des Apoticaires*, ou quelques-unes d'elles ont été élevées au Grade de *Quinteſſences*. D'ailleurs, ajoûtoit-il, pourquoi n'y auroit-il pas des *Formes Subſtantielles*, puiſqu'il y a des *Formes de Priére*, & des *Formes de Gouvernement*, ſans lesquelles les choſes mêmes ne ſubſiſteroient pas longtems? Il s'étonnoit auſſi qu'il n'y eût point de récompenſe pour celui qui trouveroit une *quatriéme Figure* en *Logique*, comme il y en a pour ceux qui découvriront les *Longitudes*.



CHAPITRE VIII.

ANATOMIE.

IL eſt certain que Cornelius avoit une vénération tout-à-fait ſuperſtitieuſe pour les Anciens, & quand il leur arrivoit de ſe contredire l'un l'autre, ſa Raiſon étoit ſi ſouple & ſi com-

plaisante, qu'il étoit toujours de l'avis du dernier qu'il avoit lu. Mais il se faisoit un point-d'honneur de ne se jamais laisser vaincre en dispute: ce qui lui valut le titre glorieux de *Docteur Invincible*. Pendant que le Professeur d'Anatomie démontroit à son Fils les différentès sortes d'*Intestins*, Cornelius affirma qu'il n'y en avoit que deux, le *Colon* & l'*Aichos*, suivant Hippocrate, qui surement ne s'étoit jamais trompé. On eut beau lui dire, que cette erreur venoit de la division inexacte du canal entier des Boyaux: Vous en direz tout ce qu'il vous plaîra, répondit-il, c'est mon opinion, & aussi celle d'Hippocrate. Vous pourriez avec autant de fondement (repliqua le Professeur) affirmer que le Foye d'un homme a cinq lobes, & nier la circulation du sang. La démonstration oculaire (repartit Cornelius) semble décider en votre faveur; mais je ne me rendrai point pour cela: montrez-moi quelque partie interne du Corps-Humain, & je m'engage à vous apporter quelque Monstre, dont la structure sera entiérement différente de celle de la partie dont vous aurez fait choix. Si la Nature varie si fort ses productions dans un même siécle, pourquoi ne pourroit-elle pas avoir porté cette variété plus loin encore dans des siécles éloi-

gnés.

gnés. Produiſez-moi un Homme qui ait à-préſent l'âge des Vieillards qui ont vécu avant le Déluge, ou la force de Samſon, ou la taille des Géans. Or s'il y a actuellement une pareille différence pour le tout, oſez-vous nier qu'il ne puiſſe y en avoir dans de ſimples parties? Les Modernes ont peutêtre allongé le canal des Boyaux par gloutonnerie, & diminué le foye à force de boire. Quand même on prouveroit que le ſang moderne circule, je ne laiſſerois pas de croire avec Hippocrate, que le ſang des Anciens avoit un flux & un reflux depuis le cœur. Conſidérez combien de nouvelles maladies la Luxure a introduites, & avec elles apparemment un mouvement irrégulier dans le cours des Fluïdes. Les Riviéres ne changent-elles pas de cours, & l'Océan même occupe-t-il le même lit qu'autrefois? Quel Orgueil de s'imaginer que le Microcosme du Corps-Humain ſoit ſeul exemt d'un ſort commun à toutes choſes! Je ſuis fort trompé s'il n'y a pas moyen de déterminer le tems où le ſang a commencé à circuler. — De pareilles diſputes, qui étoient aſſez fréquentes, déſoloient tellement le Profeſſeur, qu'il quittoit la partie au milieu de la leçon.

Quelque tems après, un malheureux accident arrêta la continuation des étu-

des de Martin. Ayant acheté le cadavre d'un Malfaiteur, il loua, tout près de Tyburn Road, une petite chambre pour en faire l'anatomie. Crambe (qui avoit été chargé de ce ſoin) tranſporta le corps dans un Fiacre bien avant dans la nuit, de peur de trouver l'hôte de la maiſon encore debout. Comme il montoit doucement la montée, précédé de Martin, & tenant le corps mort entre ſes bras, le pied lui gliſſa, & il tomba, ſans lâcher ſa proye, juſqu'au bas de l'eſcalier. La Servante & la Femme du logis ſe mirent à crier au voleur. Mais l'Hôte, ayant pris d'une main une chandelle, & de l'autre une épée nue, accourut, & vit bientôt de quoi il étoit queſtion. La Servante le ſuit, & tombe en foibleſſe à la vue du corps mort, pendant que ſa Maîtreſſe crioit au meurtre dans la rue. Sur ces entrefaites arrive le Guet, & met la main ſur Crambe, qui ſe trouvoit par terre au bas de l'eſcalier, & ſur Martin, qui deſcendoit pour voir ce qu'étoit devenu ſon Camarade. Ils furent menés tous deux devant le Commiſſaire du Quartier, qui les fit fouiller. Les armes meurtriéres qu'on trouva ſur eux, étant des indices manifeſtes de leurs ſanguinaires deſſeins, le Commiſſaire examina premiérement Crambe —. Quel eſt votre nom? lui dit-il.

Je

Je ne me ſuis pas fait (répondit Crambe) juſqu'à-préſent un fort grand nom ; ils m'appellent Crambe, ou Crambo, ce qui m'eſt aſſez indifférent ; mais il n'eſt pas dit que dans quelques ſiécles cela ne donne lieu à des diſputes. — Quelle eſt votre profeſſion & celle de votre Maître? „ Nous trempons nos mains dans „ le ſang ; nous coupons des têtes ; „ nous arrachons le cœur à des gens „ qui ne nous ont jamais fait aucun „ mal ". Martin voulut l'interrompre ; mais le Juge étonné de la franchiſe avec laquelle Crambe confeſſoit tant d'horreurs, lui ordonna de continuer ; ce qu'il fit de la maniére ſuivante. „ Pour ce qui eſt de la mort de cet „ homme, je ſuis prêt à m'en juſtifier. „ Ne paſſons pas légérement ſur cet „ article. Quoique je n'aye ici per- „ ſonne pour défendre ma cauſe, la „ vérité parlera pour moi, & confon- „ dra mes accuſateurs. Ils diſent que „ je ſuis venu dans cette maiſon avec „ des armes, & que j'ai maſſacré cet „ homme à leur inſu : & moi je décla- „ re que je n'y ai pas la moindre part ; „ car je ne veux pas qu'on faſſe tort „ à ma réputation : j'ai toujours paſſé „ pour un bon Enfant, & il me ſeroit „ bien dur de perdre cette qualité aux „ yeux du Public".

Le Commissaire ne savoit que penser de tout ceci, & Martin s'impatientoit étrangement à l'ouïe d'un discours qui tenoit si mal ensemble. Pour empêcher que son Camarade ne continuât sur le même ton, il demanda la permission de parler, qui ne lui fut accordée qu'à grand peine. Enfin l'Exécuteur des hautes œuvres, qui avoit vendu le Corps, fut mandé, & sur son témoignage, confirmé par serment, les prisonniers eurent la permission de s'en retourner chez eux.

Martin ne se trouva pas plutôt au logis, qu'il dit à Crambe. „ Quel Démon t'a possédé pendant tout le „ tems que tu as harangué le Commissaire: au-lieu de l'instruire d'abord, „ & de me tirer de peine, tu commences par de mauvaises plaisanteries, & par de sottes pointes sur „ ton nom. Il y a longtems que cela „ m'a déplû, mais à-présent je n'y „ puis plus tenir. Viens ici, voilà cinq „ livres Sterling, dix-sept Shelings, „ & neuf sous: tu as été à mon service huit mois, trois semaines, deux „ jours, & quatre heures". Le pauvre Crambe, à la vue de ses gages, fondit en larmes, jetta l'argent par terre, & fit éclater sa douleur par ces mots. — O Cicéron, Cicéron! si c'est un crime de dire une pointe, c'est

de

de toi que je l'ai appris : O Bias ! Bias ! si c'est un crime de dire une pointe, c'est ton exemple qui (1) m'a séduit. — Sur quoi Martin (considérant qu'un des plus grands Orateurs, & même un Sage de la Gréce, avoit aimé les Jeux de mots) hésita, s'adoucit, & reprit Crambe à son service.



CHAPITRE IX.

Comment Martin devint un grand Critique.

MArtin avoit le talent particulier de convertir chaque bagatelle en une chose sérieuse, non seulement dans les Sciences, mais aussi dans le train ordinaire de la Vie. Par rapport aux Sciences, nous en avons un exemple bien remarquable dans l'effet que les pointes de Crambe produisirent sur l'ame & sur les études de Martin. Il s'imagina, qu'une qualité analogue à celle que possédoit Crambe, *d'assembler des sons paralléles*, soit de *syllabes* ou *de mots*, pourroit servir à

[1 *M'a séduit.*] Il y a dans l'Original *bias'd*, ce qui forme un jeu de mots avec le nom de *Bias*. Mais il ne nous a pas été possible de rendre cette pointe en François par une autre équivalente.

à corriger les *anciens Auteurs*, si on l'appliquoit à leurs Ouvrages avec la même *diligence* & la même *liberté*. Virgile, Horace, & Térence, furent les Auteurs par lesquels il jugea à propos de commencer; concluant très-finement, que si les Ecrivains *les plus corrects*, accommodés ainsi, procuroient quelque réputation au Critique, *tous les autres* seroient faciles à apprêter; ce qui ouvriroit un nouveau & vaste champ de gloire au *Critique absolu*.

Nous terminerons ce Chapitre par l'Essai de Martin sur Virgile; son Térence & son Horace sont entre les mains de tout le monde, sous les noms de Richard B—ley, & de François H—re. Et nous avons des preuves sans replique, que l'Edition de Milton publiée sous le nom du premier de ces Auteurs, est l'Ouvrage de notre Scriblerus.



VIR-

VIRGILIUS RESTAURATUS,

SEU

MARTINI SCRIBLERI

SUMMI CRITICI

CASTIGATIONUM IN ÆNEIDEM

SPECIMEN.

AENEIDEM totam, Amice Lector, innumerabilibus pœne mendis scaturientem, ad pristinum sensum revocabimus. In singulis fere versibus spuriæ occurrunt lectiones, in omnibus quos unquam vidi codicibus, aut vulgatis aut ineditis, ad opprobrium usque Criticorum, in hunc diem existentes. Interera adverte oculos, & his paucis fruere. At si quæ sint in hisce castigationibus, de quibus non satis liquet, syllabarum quantitates, προλεγόμενα nostra Libro ipsi præfigenda, ut consulas, moneo.

I. SPECIMEN,

LIBRI PRIMI.

VERS. I.

ARMA Virumque cano, Trojæ qui primus ab *oris*
Italiam, *fato* profugus, *Lavinaque* venit
Littora. Multum ille & terris *jactatus* & alto,
Vi superûm —

Arma Virumque cano, Trojæ qui primis ab *aris*
Italiam, *flatu* profugus *Latinaque* venit
Littora. Multum ille & terris *vexatus* & alto,
Vi superûm —

Ab *aris*; nempe Hercæi Jovis. Vide Lib. II. ỳ 512. 550. — *Flatu*, ventorum Æoli, ut sequitur — *Latina* certe littora cum Æneas aderat, *Lavina* non nisi postea ab ipso nominata, Lib. XII. ỳ. 193. — *Jactatus terris* non convenit.

II. VERS. 52.

Et quisquis *Numen* Junonis adoret?
Et quisquis *Nomen* Junonis adoret?

Longe melius, quam, ut antea, *Numen*. Et procul dubio sic Virgilius.

III. VERS. 86.

Venti, velut *agmine facto*,
Qua data porta ruunt.

Venti, velut *aggere fracto*,
Qua data porta ruunt.

Sic corrige, meo periculo.

IV. VERS. 117.

Fidumque vehebat *Orontem.*
Fortemque vehebat *Orontem.*

Non *fidum*. Quia Epitheton *Achatæ* notissimum *Oronti* nunquam datur.

V. VERS. 119.

Excutitur, pronusque *magister*
Volvitur in caput.

Excutitur: pronusque *magis ter*
Volvitur in caput.

Aio Virgilium aliter non scripsisse, quod plane confirmatur ex sequentibus — *Ast illum* ter *fluctus ibidem Torquet.*

VI.

VI. VERS. 122.

Apparent rari nantes in gurgite vasto
Arma virûm.

Armi hominum: Ridicule antea *Arma virûm*, quæ, ex ferro conflata, quomodo possunt *natare*?

VII. VERS. 151.

Atque rotis *summas* leviter perlabitur *undas*.
Atque rotis *spumas* leviter perlabitur *ûdas*.

Summas, & *leviter perlabi*, pleonasmus est: Mirifice altera lectio Neptuni agilitatem & celeritatem exprimit. Simili modo Noster de Camilla, Æn. XI. *Illa vel intacta segetis per summa volaret*, &c. hyperbolice.

VIII. VERS. 154.

Jamque *faces* & saxa volant, *furor arma ministrat*.
Jam *fæces* & saxa volant, *fugiuntque ministri*:

Uti solent, instanti periculo — *Fæces facibus* longe præstant; quid enim nisi fæces jactarent vulgus sordidum?

IX. VERS. 170.

Fronte sub adversa *scopulis pendentibus* antrum,
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo.
Fronte sub adversa *populis prandentibus* antrum.

Sic malim, longe potius quam *scopulis pendentibus*: Nugæ! nonne vides versu sequenti *dulces aquas* ad potandum & *sedilia* ad discumbendum dari? In quorum usum? quippe *prandentium*.

X. VERS. 188.

Tres littore *cervos*
Prospicit errantes: hos *tota armenta* sequuntur
A tergo —

Tres littore *corvos*
Aspicit errantes: hos *agmina tota* sequuntur
A tergo —

Cervi, lectio vulgata, absurditas notissima: hæc animalia in *Africa* non inventa, quis nescit? At *motus* & *ambulandi ritus* Corvorum, quis non agnorit hoc loco? *Littore*, locus ubi errant Corvi, uti Noster alibi,

Et sola in sicca secum spatiatur arena.

Omen præclarissimum, immo & *agminibus militum* frequenter observatum, ut patet ex Historicis.

XI. VERS. 748.

Arcturum, pluviasque Hyades, *geminosque Triones.*
Error gravissimus. Corrigo — *septemque Triones.*

XII. VERS. 631.

Quare agite, ô juvenes, *tectis* succedite nostris.

Lectis potius dicebat Dido, polita magis oratione, & quæ unica voce & torum & mensam exprimebat. Hanc lectionem probe confirmat appellatio *ô juvenes!* Duplicem hunc sensum alibi etiam Maro lepide innuit, Æn. IV. ℣ 19.

Huic uni forsan potui succumbere *culpa:*
Anna! fatebor enim —

Sic corriges,

Huic uni [*viro* scil.] potui succumbere; *culpas*,
Anna? fatebor enim, *&c.*

Vox *succumbere* quam eleganter ambigua!

LIBER SECUNDUS.

VERS. I.

CONTICUERE omnes, intentique ora tenebant;
Inde toro *Pater* Æneas sic orsus ab alto:

Con-

Concubuere omnes, *intenteque* ora tenebant;
Inde toro *satur* Æneas sic orsus ab alto.

Concubuere, quia toro Æneam vidimus accumbentem: quin & altera ratio, scil. *conticuere* & *ora tenebant*, tautologice dictum. In manuscripto perquam rarissimo in patris museo legitur, *ore gemebant*; sed magis ingeniose quam vere. *Satur* Æneas, quippe qui jamjam a prandio surrexit: *pater* nihil ad rem.

II. VERS. 3.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.
Infantum, Regina, jubes renovare dolorem.

Sic haud dubito veterrimis codicibus scriptum fuisse: quod satis constat ex perantiqua illa Britannorum cantilena vocata *Chevy Cache*, cujus autor hunc locum sibi ascivit in hæc verba,

The Child may rue that is unborn.

III. VERS. 4.

Trojanas ut *opes*, & lamentabile regnum
Eruerint Danaï.

Trojanas ut *oves*, & lamentabile regnum *Diruerint* — Mallem *oves* potius quam *opes*, quoniam in antiquissimis illis temporibus oves & armenta divitiæ regum fuere. Vel fortasse *oves Paridis* innuit, quas super Idam nuperrime pascebat, & jam in vindictam pro Helenæ raptu, a Menelao, Ajace, [Vid. Hor. Sat. II. 3.] aliisque ducibus, merito occisas.

IV. VERS. 5.

Quæque ipse *miserrima vidi*,
Et quorum pars magna fui.
Quæque ipse *miserrimus audi*,
Et quorum pars magna fui —

Omnia tam *audita* quam *visa* recta distinctione enarrare hic Æneas profitetur; multa, quorum

nox ea fatalis sola conscia fuit, vir probus sæpius tanquam *visa* referre non potuit.

V. VERS. 7.

Quis talia *fando*
Temperet *a* lacrymis ?
Quis talia *flendo*
Temperet *in* lacrymis ? —

Major enim doloris indicatio, absque modo lacrymare, quam solummodo a lacrymis non temperare.

VI. VERS. 9.

Et jam nox *humida* cœlo
Præcipitat, suadentque *cadentia* sidera somnos.
Et jam nox *lumina* cœlo
Præcipitat, suadentque *latentia* sidera somnos.

Lectio, *humida*, vespertinum rorem solum innuere videtur. Magis mi arridet *lumina*, quæ *latentia* postquam *præcipitantur*, Auroræ adventum annunciant.

Sed si tantus amor *casus* cognoscere *nostros*,
Et *breviter* Trojæ *supremum* audire *laborem*.

Sed si tantus amor *curas* cognoscere *noctis*,
Et *brevè ter* Trojæ *superûmque* audire *labores*.

Curæ noctis (scilicet noctis excidii Trojani) magis compendiose (vel, ut dixit ipse, *breviter*) totam belli catastrophen denotat, quam diffusa illa & indeterminata lectio, *casus nostros*. *Ter* audire gratum fuisse Didoni patet ex libro quarto, ubi dicitur, *Iliacosque* iterum *demens audire labores Exposcit : Ter* enim pro *sæpe* usurpatur. *Trojæ*, *superûmque labores*, recte, quia non tantum homines sed & Dii sese his laboribus immiscuerunt. Vide Æn. II. ℣ 610, *&c.*

Quamquam animus meminisse horret, *luctuque refugit*,
Incipiam. —

Quam-

Quamquam animus meminisse horret, *luctusque resurgit.*

Resurgit multo proprius dolorem *renascentem* notat, quam, ut hactenus, *refugit.*

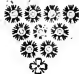
VII. VERS. 19.

Fracti bello, fatisque repulsi
Ductores Danaûm, tot jam labentibus annis,
Instar montis *Equum*, divina Palladis arte,
Ædificant — *&c.*

Tracti bello, fatisque repulsi.

Tracti & *repulsi*, Antithesis perpulchra! *Fracti* frigide & vulgariter.

Equum jam *Trojanum* (ut vulgus loquitur) adeamus; quem si *Equam Græcam* vocabis, lector, minime pecces; solæ enim femellæ utero gestant. Uterumque *armato milite complent* — Uteroque *recusso Insonuere cavæ* — *Atque* utero *sonitum quater arma dedere* — *Inclusos* utero *Danaos*, &c. Vox *fœta* non convenit maribus, — *Scandit fatalis machina muros.* Fœta *armis* — Palladem virginem, equo mari fabricando invigilare decuisse, quis putet? Incredibile prorsus! quamobrem existimo veram, *equæ* lectionem passim restituendam, nisi ubi forte, metri caussa, *equum* potius quam *equam*, *genus* pro *sexu*, dixit Maro. Vale! dum hæc paucula corriges, majus opus moveo.



CHA-



CHAPITRE X.

Comment Martin s'appliqua à la pratique de la Médecine, & particuliérement à la guérison des maladies de l'Ame.

IL est tems de passer à l'Histoire des progrès de Martin dans l'étude de la Médecine, & de faire au moins l'énumération de ses plus belles découvertes.

Une des premiéres, fut sa méthode de connoître les maladies cachées, par le moyen de quelques Chiens d'arrêt. Les avantures qu'il eut en se promenant avec ces Animaux dans le Parc, & dans d'autres Lieux publics de Londres, mériteroient de trouver place ici; mais le récit en sera bientôt imprimé, avec une Liste des Messieurs & des Dames qui ont été arrêtés. Scriblerus y a ajoûté la Représentation qu'il fit, à l'occasion d'une maladie devenue presque épidémique, aux deux Chambres du Parlement, sous le titre de *Projet d'une Salivation générale*, pour exterminer en une fois la V—e, qui infecte le Royaume.

Mais las d'exercer son habileté sur des *Corps fœtides*, il résolut de ne s'attacher

tacher qu'aux maladies de l'*Ame*. Il entreprit donc de trouver des Spécifiques contre toutes les Paſſions, & au-lieu que d'autres Médecins donnent à leurs Malades des Sudorifiques, des Vomitifs, des Purgations, &c. il donnoit aux ſiens de l'Amour, de la Haine, de l'Eſpérance, de la Crainte, de la Joye, de la Triſteſſe, &c. Et véritablement ce fut l'extrême irrégularité des paſſions du Peuple Anglois, qui le détermina principalement à tourner toutes ſes études de ce côté-là.

Profitant habilement des connoiſſances qu'il avoit acquiſes en Anatomie, il conſidéra les Vertus & les Vices comme des diſpoſitions qui naiſſoient de la conformation & de la ſtructure naturelle des parties du Corps. Un Oiſeau vole, parce qu'il a des ailes. Un Canard nage, parce qu'il a les pattes faites de façon à pouvoir repouſſer l'eau; & il n'y a pas le moindre doute, que le bec crochu des Faucons, auſſi bien que la force prodigieuſe & les dents pointues des Tigres & des Lions, ne produiſent le manque de bonté naturelle qu'on remarque dans ces Animaux.

1. Il obſerva que le Corps & l'Ame opérent mutuellement l'un ſur l'autre; d'où il inféra, que pour guérir une paſſion de l'Ame, il ne falloit qu'ôter

à

à la plus excellente partie de nous-mêmes les instrumens dont elle se sert ordinairement pour exprimer cette passion.

2. Que chaque passion se manifestoit par le mouvement de quelques *Muscles* particuliers.

3. Que tous les Muscles, dont on fait un *fréquent usage*, deviennent plus forts & plus gros: Qu'ainsi les passions habituelles peuvent se discerner par la grosseur & par la force des Muscles, qui ont servi à exprimer ces passions.

4. Qu'on peut fortifier ou affoiblir un Muscle en affoiblissant ou fortifiant son antagoniste. Ces propositions préliminaires ainsi établies, il disoit.

Que la *Complaisance*, *l'Humilité*, *l'Acquiescement*, *l'Approbation*, & la *Civilité*, paroissoient en inclinant la tête, & en baissant le corps en avant. Qu'au contraire, le *Refus*, *l'Orgueil* & le *Mécontentement* se manifestoient en secouant la tête, & en jettant le corps en arriére: aussi les Latins désignoient-ils avec beaucoup de raison le *consentement* & le *refus*, par les verbes d'*adnuere* & d'*abnuere*. Il observa de plus que les gens civils & complaisans avoient les Fléchisseurs de la tête très-forts; mais pour ce qui est des gens fiers & insolens, la force résidoit dans les Etendeurs du cou & dans les Mus-

cles

cles du dos, ce qui fait qu'ils secouent la tête facilement, mais qu'ils ont mille peines à se *baisser*. Pour corriger ce desordre, il jugea que la paire de Muscles appellés *Recti interni*, le Muscle Mastoïde, avec les autres Fléchisseurs de la tête, du cou & du corps, doivent être fortifiés; & leurs antagonistes les *Splenii complexi*, & les Etendeurs de l'Epine du dos affoiblis.

La plupart des Méres, bien loin de suivre un si sage avis, semblent vouloir détruire dans leurs Filles les marques naturelles de Modestie, en leur enseignant à se *rengorger*, au-lieu de les exhorter à *baisser humblement la tête*. Martin conseilloit à tous ceux qui recherchoient quelque Fille en mariage, de bien prendre garde à la *posture de sa tête*, tout le bonheur de leur vie pouvant en dépendre.

Les *Flatteurs*, qui ont les Muscles Fléchisseurs si forts, qu'ils pourroient faire la révérence huit jours de suite, se corrigeroient, suivant lui, au moins en partie, si on les suspendoit à un arbre par le dos, comme les Enfans des Indiens: conjecture heureuse, qui fut puissamment confirmée par la force qu'il trouva aux *Levatores scapulæ*. Ce Muscle est appellé le Muscle de *patience*, à cause que tous ceux qui

sont

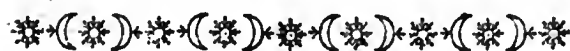
ſont doués de cette affection de l'Ame, touchent de l'épaule le bout de l'oreille. On a obſervé auſſi que la plupart des Maris ont ce Muſcle exceſſivement large & fort.

En vertu de cette même Théorie, il ſuppoſoit que les *Conſtricteurs* des *paupiéres* doivent être fortifiés dans les gens fiers, les *Abducteurs* dans les yvrognes & dans les contemplatifs, qui regardent toujours gravement le même objet. Que les *Buccinateurs*, ou qui enflent les *joues*, & les *Dilateurs* du *nez* étoient trop forts dans ceux qui ſe laiſſoient dominer par la colére, & qu'ainſi la Nature même indiquoit le reméde convenable, qui étoit de *tirer* ces ſortes de gens *par le nez.* Pour guérir de jeunes impertinens, qui ſautent ſur des tables, & qui font éternellement des cabrioles, il vouloit qu'on appliquât à leur gras de jambe des émolliens propres à relâcher les nerfs.

Mais il y a deux cas, dont il avouoit être extrêmement embarraſſé. Premiérement l'*Affectation*, qui met en œuvre tant de Muſcles des cuiſſes, du ventre, du cou, du dos & de tout le corps, & tous autrement qu'il ne faut; que la guériſon de ce mal exigeroit une quantité impraticable d'ordonnances différentes. Le ſecond cas

eſt

est le *Ris* immodéré. Quand on amenoit au Docteur quelqu'un de ceux qui étoient sujets à cette ridicule maladie, & qu'il considéroit quelle infinité de Muscles éprouvoient, dans un seul & même instant des mouvemens convulsifs, par la gayeté apparente de ces stupides Animaux; quels spasmes le Diaphragme & tous les Muscles qui servent à la respiration, devoient souffrir; avec quelle violence ces Rieurs ouvrent la bouche, clignent des yeux, & secouent les Muscles de l'Abdomen; quand, dis-je, il considéroit toutes ces choses, il avoit accoutumé de s'écrier, *Casus plane deplorabilis*! & déclaroit le Patient incurable.



CHAPITRE XI.

Cas d'un jeune Seigneur de la Cour, avec l'Ordonnance que le Docteur prescrivit.

VOici un exemple frappant de la sagacité admirable qu'avoit Martin pour découvrir les maladies de l'Ame. Un jeune Seigneur de la Cour parut tout-à-coup extrêmement affecté dans ses discours, & capricieux dans ses actions. Il faisoit les plus étranges questions, se récitoit des vers à lui-mê-

même, évitoit ses Amis, & n'étoit accessible qu'à des Flatteurs, à des Chevaliers d'industrie, & à des Poëtes. Ses anciennes Connoissances, & ses Parens, le voyant dans un si triste état, le jugérent un Patient digne de notre Docteur.

A peine ce dernier eut examiné tous les symptômes, qu'il décida que cette maladie s'appelloit *Amour*.

Les Amis du Patient lui protestérent, qu'ils avoient observé avec soin tous ses mouvemens, & que le Beau-Sexe n'y entroit pour rien. Scribler soutint, de son côté, qu'il étoit éperdûment amoureux. „Comment cela se peut-il? (dit „ sa Tante, qui étoit venue consulter „ le Docteur) puisqu'il ne converse „ qu'avec lui-même? Cela étant, re„ pliqua-t-il, votre Neveu, Madame, „ est amoureux de lui-même; & cette „ maladie est assez ordinaire pour ne „ vous pas devoir surprendre". Je m'étonne, continua-t-il, qu'on n'ait pas pris garde jusqu'ici, que cette sorte d'Amour a les mêmes causes & les mêmes symptômes, & doit être guérie de la même maniére que l'autre, qui cependant résiste moins aux remédes. Il y a des gens en qui l'on rémarque, dès leur premiére jeunesse, une amoureuse inclination pour eux-mêmes; & cette disposition est cultivée avec un mal-

malheureux succès par des Méres, qui ne veulent pas souffrir que leurs Enfans soient *traversés en Amour*. L'aise, la luxure, & l'oisiveté, allument de plus en plus cette flamme aussi-bien que l'autre: de fréquentes occasions d'entretenir la personne aimée (qui sont, comme on sait, les alimens de l'Amour) ne sauroient être retranchées ici. Dans l'autre Amour, les Entremetteuses jouent leur rôle par des billets-doux, ou en disant un mot favorable à l'oreille: ainsi je voudrois savoir, Madame, si notre Malade n'a pas été obsédé par des Flatteurs, & par une classe de gens qui apportent des Dédicaces & des Vers? „ Nous ne voyons autre „ chose, Monsieur (répondit la Tan- „ te".)— Je l'avois bien cru (repliqua Scriblerus) ce sont-là les Maqueraux, qui s'entremettent entre un Homme & lui-même. N'y a-t il point quelques Dames qui ont la politesse de lui dire, qu'il se met bien, & qu'il a bon air? „ Sans-doute, Mon- „ sieur, mon Neveu n'a pas mauvai- „ se grace"— Ecoutez, Madame, ceci est un malheur pour lui. Autrefois ces sortes d'Amans avoient au moins le bonheur d'être sans rivaux; mais depuis quelque tems toutes les Dames sont leurs rivales— Oserois-je faire encore quelques questions? De qui parle-

t-il

t-il ordinairement? De lui-même, dit la Tante—. De qui vante-t-il le plus l'esprit? Le sien. — A qui écrit-il des Lettres? A lui-même. — Quel est l'objet favori de ses songes? Lui seul. — Qui lorgne-t-il là-bas? Lui-même dans son miroir de poche. — Pourquoi détourne-t-il la tête avec un air de langueur? Pour se sourire à lui-même en passant. — Se dérobe-t-il quelquefois un baiser à lui-même en se mordant les lévres? Oh! continuellement, jusqu'à ce qu'elles soient d'un beau vermillon. — Lui avez-vous vu faire des caresses à quelqu'un? „ A personne „ qu'à lui-même: il s'embrasse quel„ quefois en croisant les bras, il place „ souvent la main sur sa propre han„ che, & il arrive fréquemment qu'il „ la mette dans son sein".

Madame, dit le Docteur, ce sont-là tous de terribles symptômes, mais il en reste encore quelques autres. Ce jeune Amoureux ne s'est-il pas fait présent à lui-même de quelques galanteries; comme Tabatiéres d'or, Montres à répétition, Etuis? Ce sont-là de ces choses qui ramollissent avec le tems le cœur le plus dur. „ Non seu„ lement de pareils présens (interrom„ pit la Tante) mais il acheta l'autre „ jour une belle Bague de Diamans „ pour la porter lui-même". — S'il a

accep-

accepté la Bague, l'intrigue doit être fort avancée, & il eſt plus que tems que la famille y mette ordre. Encore un mot, Madame, & j'ai fait. Paroît-il craindre que ſes Connoiſſances n'ayent pas pour lui tous les égards qu'il mérite? Permet-il qu'on badine, & qu'on prenne avec lui d'innocentes libertés? „ Nullement; le moindre air „ de familiarité le met en colére; ce- „ lui qui oſeroit lui toucher la main, „ auroit un ſoufflet à craindre de ſa „ part". Cela étant, il ne reſte plus aucun ſujet de doute: il a le vrai ſigne pathognomique de l'Amour, la *jalouſie*; car ame qui vive ne ſouffriroit qu'on traitât ainſi ſa Maîtreſſe. Tout bien conſidéré, Madame, le cas eſt fort dangereux. J'ai connu des perſonnes qui ont été engagées bien avant dans cette paſſion d'Amour d'eux-mêmes, mais elles avoient ſoin de tenir l'*intrigue fort ſecréte*. Au-lieu que ce Patient n'a pas le moindre ſoin de la réputation de l'objet de ſa tendreſſe; il eſt enchanté, enſorcelé, & preſque incurable. Cependant, qu'on eſſaye quel effet pourront produire ſur lui les Ordonnances ſuivantes.

Premiérement, qu'il *** *Hiatus* ***. Secondement, qu'il porte une perruque d'Abbé. En troiſiéme lieu, qu'il évite la compagnie, non ſeulement

des flatteurs, mais aussi des gens cérémonieux, & de tous les François en général. Il ne feroit pas mal de parcourir l'Angleterre en Coche, & de faire le tour de la Hollande dans une des Barques ordinaires de ce Pays. Qu'il rende les Tabatiéres, les Montres (& particuliérement la Bague de diamans) qu'il a reçues de lui-même. Que quelque Ami éclairé & sincére lui représente les défauts de sa Maîtresse, & lui mette devant les yeux, que l'extravagance, l'orgueil, & la prodigalité de cette Belle, le réduiront à la besace: Que cet Ami lui prouve, qu'il n'a pas été fidéle envers lui-même; & quelle cause légitime alléguéra-t-on pour congédier une Maîtresse, si l'infidélité n'en est pas une? En un mot, qu'on lui déclare, qu'aucun autre mortel que lui ne peut souffrir cette créature. Que tous les miroirs, jouëts polis, & même des assiettes bien écurées, ne s'offrent à ses yeux, de peur d'y ramener l'objet chéri. Qu'il apprenne à laisser-là tous les airs tendres, ces souris affectés, ces regards languissans, ces mouvemens gracieux du corps, ce ton de voix adouci, & toutes les autres simagrées qui l'ont rendu l'objet de sa propre adoration. Qu'il surprenne la Beauté qu'il admire dans son plus profond négligé, & dépouillée de

tous ses charmes artificiels; & que dans ce même instant il lise les Lettres, les Dédicaces, &c. dont il a été parlé. Si tous ces remédes sont inutiles, j'abandonne le pauvre homme à son destin. Qu'il *s'épouse lui-même*, & quand il se trouvera condamné à rester éternellement avec lui-même, peut-être se jettera-t-il dans un étang pour se délivrer de lui-même.



CHAPITRE XII.

Comment Martin entreprit de trouver le Siége de l'Ame, & de sa Correspondance avec les Esprits-Forts.

LE projet que Martin avoit formé de trouver des remédes aux maladies de l'Ame, l'engagea à rechercher le *siége* de cette noble partie de nous-mêmes. Cette recherche le jetta plus d'une fois dans l'embarras. Tantôt il logeoit l'Ame dans le Cerveau, tantôt dans l'Estomac, & quelquefois aussi dans le Cœur. Ensuite il trouva que c'étoit une chose absurde, de n'assigner à cette Souveraine qu'un seul appartement; d'où il inféra qu'elle en changéoit suivant qu'elle devoit présider à telle ou telle fonction de la vie. Le Cerveau étoit son

cabinet, le Cœur sa chambre de parade, & l'Estomac sa cuisine. Mais comme il s'apperçut que différentes fonctions de la vie se faisoient dans le même instant, il se vit contraint de renoncer à une si ingénieuse Hypothése. Cette dure nécessité lui suggéra l'idée, qu'il convenoit davantage à la dignité de l'Ame, de s'acquiter de ses opérations par l'humble ministére des *Esprits Animaux*, d'où l'on pouvoit conclure naturellement, qu'elle résidoit en différentes parties suivant les différentes inclinations, les différens sexes, les différens âges, & les différentes professions. Les fins Gourmets l'avoient, disoit-il; vers les régions de leur palais; les Philosophes dans le cerveau, les Soldats dans le cœur, les Dames dans la langue, les Joueurs de violon dans les doigts, & les Danseurs de corde dans la plante des pieds. A la fin il se laissa prévenir en faveur de la *Glandule pinéale*, ayant dissequé quantité de sujets pour trouver les différentes figures de cette glandule, afin de rendre raison par-là de la différence des caractéres qu'on remarque parmi les hommes. Il supposoit que dans des gens inquiets & factieux, elle devoit être pointue, l'Ame n'y trouvant aucun endroit pour se reposer; que dans des caractéres tranquilles, elle se ter-

mi-



minoit en cube, pour fournir à l'Ame un bon & large coussin. Il fut confirmé dans ce sentiment par la constante observation, que les Veaux & les Philosophes, les Tigres & les Ministres d'Etat, les Renards & les Filous, les Paons & les Fats, les Moineaux mâles & les Coquettes, les Singes & les Comédiens, les Courtisans & les Epagneuls, les Taupes & les Avares, se ressemblent exactement dans la conformation de la *glande pinéale*. Il comptoit bien aussi de trouver la même ressemblance entre les Voleurs de grand-chemin & les Conquérans. Ce fut pour s'éclaircir sur un point si connu, & pourtant si délicat, qu'il acheta le corps qui avoit appartenu à quelqu'un de la premiére de ces deux classes (comme nous l'avons vu ci-dessus) espérant d'avoir un jour quelqu'un de l'autre classe sous le couteau Anatomique.

Noublions pas de rapporter ici, que ces recherches pour déterminer le *Siége* de l'*Ame*, donnérent lieu à sa premiére correspondance avec les Esprits-Forts, dont la Société venoit tout nouvellement de s'établir en Angleterre. Ils furent si charmés des talens de Martin, & de sa maniére d'en faire usage, qu'ils ordonnérent à leur Sécretaire de lui écrire la Lettre suivante.

Au savant Scrutateur des Secrets de

la Nature, MARTINUS SCRIBLERUS: *La Société des* Esprits-Forts *salut*.

C'est avec une joye inexprimable que nous avons appris, que votre génie s'applique aux plus profondes recherches; mais nous sommes mortifiés, que ce même génie s'amuse à rechercher le Siége de cette Substance Théologique & imaginaire qu'on appelle l'*Ame*. Puisque vous-même n'avez fait à cet égard aucune découverte qui vous satisfît, n'est-ce pas une démonstration qu'il n'existe rien de pareil? Pour achever de vous détromper, en cas qu'il reste encore quelque doute à votre modestie, nous vous avons envoyé une réponse aux Sophismes des soi-disant Philosophes, comme aussi une *explication méchanique de la Perception* ou *Pensée*.

(*a*) Un de leurs principaux Argumens est, que le sentiment indivisible qu'on est *Un*, ne sauroit se trouver dans un composé matériel, à cause que toute matière est le résultat de divers Etres distincts, ce qui ne sauroit jamais faire un seul Etre individuel pensant.

Il est facile de résoudre cette diffité par une comparaison tout-à-fait simple.

(*a*) Tout ce Chapitre est une Satire ingénieuse des argumens par lesquels Collins a voulu prouver contre Clarke, que l'Ame étoit une Qualité.

ple. Dans chaque *Tourne-broche* il y a une qualité *rotissante*, qui ne réside ni dans le poids, ni dans aucune roue particuliére, mais qui est le résultat de toute la machine: de-même dans un Animal, le sentiment de son unité n'est point une qualité inhérente à son être (plus que la faculté de rotir est inhérente à un Tourne-broche), mais le résultat des différens modes réunis dans le même sujet. Comme les roues, la chaîne, le poids, les cordes, &c. forment un Tourne-broche, pareillement les différentes parties du Corps forment un Animal. La perception, à ce qu'on assure, est inhérente à l'Animal: mais la faculté de rotir ne l'est-elle pas au Tourne-broche? Les sensations, le raisonnement, la volition, la mémoire, &c. sont autant de modes différens de pensée; de-même, les actions de rotir du bœuf, du mouton, du veau, des poulets, des oyes, &c. sont différens modes de la qualité de rotir. Et comme la propriété générale de rotir, avec ses diverses modifications rélativement au bœuf, au mouton, aux poulets, &c. n'est pas affectée à quelque partie du Tourne-broche; pareillement les différens modes de sensation, de volition, &c. ne sont pas inhérens à ce qu'on appelle l'Ame, mais sont le résultat de la composition méchanique de tout l'Animal.

Il n'en eſt pas autrement de la diſpoſition d'un Violon à rendre des tons qui ſont conformes aux régles de la Muſique, & avec lequel on peut jouer des Préludes, des Sarabandes, des Gavottes, &c. ſans qu'aucun de ces Airs réſide davantage dans l'Inſtrument, que la penſée ou l'imagination ne réſide dans l'Ame de la perſonne qui les a composés.

Les parties, diſent-ils, du corps d'un Animal changent perpétuellement, & les fluïdes éprouvent une circulation continuelle ; de ſorte que les mêmes particules individuelles ne reſtent point dans le cerveau; d'où il ſuit que l'idée du ſentiment qu'on exiſte, doit paſſer continuellement d'une particule de matiére à une autre; ce qui exige, que la particule B ſente qu'elle eſt préciſément la même que la particule A, qui l'a précédée.

Nous répondons, qu'on donne un faux ſens à notre Théſe, qui doit s'entendre dans le même ſens, que cette Maxime des Loix d'Angleterre, *que le Roi ne meurt jamais.* La puiſſance de penſer, de ſe mouvoir, & de gouverner toute la Machine, eſt communiquée par une particule à une autre qui lui ſuccéde immédiatement; laquelle, dès que celle qui la précédoit, eſt partie, prend immédiatement après en main

main les rênes du Gouvernement, ce qui conserve toujours l'unité du Systême.

Ils se croyent bien forts avec leur question, comment un Homme peut s'assurer par la voye du sentiment intérieur, qu'il est le même individu qu'il étoit il y a vingt ans, nonobstant l'écoulement de ces particules de matiére dont son Corps a été composé. Une comparaison familiére suffira pour résoudre cette difficulté.

Le Chevalier Cutler avoit une mauvaise paire de bas de laine, que sa Servante eut soin de rentraire si souvent avec de la soye, qu'ils devinrent à la fin de vrais bas de soye. Supposons présentement que ces bas du Chevalier, chaque fois que la Servante les raccommodoit, étoient doués du sentiment de ce qui leur arrivoit, ils doivent avoir senti en même tems qu'ils étoient la même paire de bas, avant d'avoir été rentraits, & après cette opération; & ce sentiment doit avoir eu lieu dans tous les cas pareils. Cependant à la fin ils devinrent, comme il a été dit, de vrais bas de soye.

On dit que chaque Animal sent qu'il y a en lui un principe simple, qui le meut, le détermine, &c. Nous résoudrons cette difficulté, en observant, que comme dans la *Chambre des Communes* toutes choses se décident par

la *pluralité*, il en eſt de-même dans tout Syſtême Animal. Comme ce qui détermine la *Chambre*, s'appelle la Raiſon de toute l'Aſſemblée; il en eſt de-même ici des Etres penſans, qui ſont déterminés par la plus grande force des différentes particules, lesquelles, comme autant de membres qui ne penſent pas, forment un Syſtême penſant.

Pour ce qui eſt de l'argument, que les châtimens ne peuvent être infligés avec juſtice qu'au même Individu, ce qui ne ſauroit être ſans la notion d'une ſubſtance ſpirituelle, nous diſons qu'il n'y a pas plus de difficulté en cela, que dans la coutume établie d'obliger une Communauté à payer les dettes contractées par ceux qui en ont été membres autrefois.

Nous allons expliquer à-préſent les différens Modes de penſée, par la ſtructure du Cerveau. Les Anatomiſtes ſavent que le Cerveau eſt un aſſemblage de glandes, qui ſéparent les parties les plus ſubtiles du ſang, appellées les Eſprits Animaux; qu'une glande n'eſt autre choſe qu'un long canal, plus ou moins recourbé. Des différens mouvemens des Eſprits dans ces canaux, procédent les différentes ſortes de penſées. Les Idées Simples ſont produites par le mouvement des Eſprits dans un ſimple canal: quand deux

deux de ces canaux se déchargent dans un seul, ils forment ce que nous appellons une *Proposition*; & quand deux de cette derniére sorte de canaux se déchargent dans un troisiéme, ils forment un *Syllogisme*, ou *Raisonnement*. La Mémoire a un appartement distinct dans le Cerveau, & consiste dans la disposition de divers vaisseaux similaires, & situés d'une maniére analogue aux canaux des Idées, de-même qu'à ceux des Propositions & des Syllogismes. Qu'on ne s'étonne point après cela, que tant de gens pensent de travers, la mauvaise configuration de leurs glandes rendant la chose absolument nécessaire. Les canaux des Propositions manquent quelquefois, & à plus forte raison ceux des Syllogismes. Il y a des Nations entiéres, qui ne sont stupides, qu'à cause que l'excessive longueur des canaux retarde le mouvement des Esprits Animaux; dans ceux qui s'amusent à la bagatelle, les canaux sont foibles, & étroits; mais trop serpentans dans ceux qui se piquent de rafinemens; & ainsi des autres.

Nous sommes tellement convaincus de la vérité de notre Hypothése, que nous avons chargé un de nos Membres, qui demeure à Nuremberg, de construire une sorte d'Instrument Hy-

draulique, dans lequel une Liqueur Chymique, ſemblable à du ſang, traverſera des canaux élaſtiques pareils à des artéres & à des veines; par le moyen d'un piſton tel que le cœur, l'Inſtrument agira à l'aide d'une Machine Pneumatique de la nature des poûmons, avec des cordes & des poulies, qui tiendront lieu de nerfs, de tendons, & de muſcles: & nous ſommes perſuadés que cet Homme artificiel de notre invention, non ſeulement marchera, parlera, & s'acquitera de la plupart des fonctions extérieures de la Vie Animale, mais (étant remonté une fois chaque ſemaine) raiſonnera peut-être auſſi bien que quelques-uns de nos Curés de Village. Nous languiſſons après le bonheur de vous voir devenir Membre de notre Société, & vous prions de nous croire, &c.

Nous aurons quelque jour occaſion de rapporter la réponſe que Martin fit à cette obligeante Lettre: il ſuffira de dire ici, que Crambe ſe mit en fureur contre eux, parce que (à ce qu'il s'imaginoit) ils s'étoient approprié une des belles idées de ſa *Théorie des Syllogiſmes*, ſans lui faire ſeulement l'honneur de le nommer. Il conſeilla à ſon Maître de ne former aucune liaiſon avec eux, à moins qu'ils ne lui donnaſ-

ſent

ſent caution bourgeoiſe, qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui après cette Vie.



CHAPITRE XIII.

Récit abrégé des Voyages de Martin.

MArtin commença ſes *voyages* l'an 1699. Nos Lecteurs ſeront curieux ſans-doute d'en avoir le détail, mais il n'eſt pas tems encore de leur donner cette ſatisfaction. Voici tout ce qu'il m'eſt actuellement permis d'en révéler.

Dans ſon premier voyage, une tempête favorable lui procura la découverte des reſtes de l'ancien Empire des *Pygmées.*

Le principal événement de ſon ſecond voyage, fut que ſon Vaiſſeau échoua ſur la côte du Païs des Géans, qui ſont préſentement le Peuple le plus humain de toute la Terre. Son troiſiéme voyage lui valut la connoiſſance du Royaume des *Philoſophes*, qui eſt gouverné *Mathématiquement.* Il en rapporta d'admirables projets, & dont l'exécution auroit pu faire un bien infini à ſa chére Patrie; mais, à ſa grande mortification, ils furent tous re-

jettés par les envieux Ministres de sa Reine ANNE, & lui-même eut le malheur d'être renvoyé hors du Royaume.

C'est ce qui a fait, que dans son quatriéme voyage, il témoigne quelque mécontentement contre tous ceux de son espéce, mais particuliérement contre les *Ministres d'Etat*, & qu'il déclare ouvertement sa résolution de ne jamais donner aucun Mémoire au *Sécretaire d'Etat*, pour soumettre à la *Couronne* de la *Grande-Bretagne* les Païs qu'il avoit découverts.

Je serois charmé, qu'au moyen du peu qui a été dit dans ce Chapitre, le Lecteur pût deviner la nature & les particularités de ces voyages. Les Loix de l'Honneur ne me permettent pas de m'expliquer plus ouvertement sur ce sujet.

Mais si quelqu'un lit jamais les merveilleux événemens dont il a été le témoin parmi tant de Nations inconnues, & qui sont écrits de façon qu'on y reconnoît la plume d'un Philosophe, d'un profond Politique, & d'un sage Législateur; & peut s'imaginer qu'ils ont pour Auteur un *Chirurgien de Vaisseau*, ou le *Contre-Maître* d'un *Navire Marchand*, qu'il reste dans son ignorance.

Et qui que ce puisse être, qui ob-

ser-

servera de plus, à chaque page d'un pareil Ouvrage, un *Amour* cordial pour le *Genre-Humain*, un *Respect* inviolable pour la *Vérité*, un sincére *Attachement* pour sa chére *Patrie*, & pour la Reine ANNE; surement cet Homme est un objet de pitié, si à tant de caractéres distinctifs & frappans il ne reconnoît pas le grand *Scriblerus* (a).



CHAPITRE XIV.

Découvertes du grand Scriblerus, faites & à faire, écrites & à écrire, connues & inconnues.

NOus finirons notre premier Livre à ce grand période. Et c'est ici, ô Lecteur, que nous te prions d'oublier entiérement tout ce que tu as vu jusqu'à-présent, & de ne fixer tes regards que sur le vaste champ que le second Livre va ouvrir à tes yeux: champ, dont les fruits (si tes péchés ou les nôtres ne l'empêchent) enrichiront cet Ouvrage, & se répandront sur toute la face de la Terre.

En attendant, témoigne hautement l'obli-

(a) Les *Voyages de Gulliver* avoient été d'abord destinés à faire partie des Mémoires de SCRIBLER.

l'obligation que tu as à cet excellent Perſonnage, à ce Prodige de notre Siécle; qu'on peut appeller à juſte titre *le Philoſophe des Derniéres Cauſes*, puiſque par une ſagacité qui lui eſt particuliére, il a découvert chacun des effets dans ſa propre cauſe; & que ſans le ſecours trivial des Expériences ou des Obſervations, il a été l'Inventeur de la plupart des Syſtêmes & des Hypothéſes modernes. Il a auſſi enrichi les Mathématiques de pluſieurs *Quadratures* Géométriques du *Cercle*. C'eſt lui qui a découvert le premier la *Cauſe de la Gravité*, & le *Mouvement* inteſtin des *Fluïdes*.

On lui a l'obligation d'avoir déterminé la *Paralaxe* de l'*Etoile Polaire*, & d'avoir trouvé toutes les nouvelles *Théories* du *Déluge*.

L'*Horreur du Vuide* & la *Matiére Subtile* ont été employées plus d'une fois par ce profond Philoſophe, à réſoudre les principaux Phénoménes de la Nature.

Les *Couleurs* ſont devenues *palpables* pour lui; & il a le tact ſi délicat, qu'il diſtingue les différentes vibrations des rayons hétérogénes de Lumiére.

Il a trouvé plus d'un *Mouvement perpétuel*, des *Machines volantes*, & les *Longitudes*, par le moyen des *Galiotes à bombes*; pour ne rien dire de ſon ingé-

génieuſe découverte, d'augmenter la force des Vents alizés, en plantant une prodigieuſe quantité de roſeaux & de joncs.

Je n'indiquerai qu'un petit nombre de ſes Ouvrages Philoſophiques & Mathématiques.

1. Un Traité complet des Loix de la Nature, avec une Revue de celles qui ſont hors d'uſage, comme auſſi de celles qui ſont prêtes à être renouvellées & remiſes en vigueur.

2. Explication Méchanique de la formation de l'Univers, ſuivant l'Hypothéſe d'Epicure.

3. Recherche touchant la Quantité de Matiére qu'il y a dans l'Univers, & dans quelle proportion de Gravité ſpécifique le partage a été fait entre la Matiére ſolide & la Matiére fluïde.

4. Obſervations Microſcopiques ſur la figure & la groſſeur des particules dont les Fluïdes ſont compoſés. Calcul de la diminution annuelle de ces Fluïdes, & le vrai inſtant où la ſource s'en trouvera totalement épuiſée.

5. Calcul de la durée du Soleil, & combien de tems il brulera avant de s'éteindre.

6. Méthode pour appliquer la force, qui naît de l'immenſe viteſſe de la *Lumiére*, à des uſages méchaniques.

7. Réponſe à la queſtion d'un Curieux.

rieux. Combien de tems une *nouvelle Etoile* doit avoir été allumée pour être apperçue par les habitans de notre Globe? Avec une supputation de ce que chaque Habitant de la *Lune* mange ordinairement à souper, eu égard à la longueur de leurs nuits, qui valent chacune quinze de nos jours naturels.

8. Démonstration de l'empire que les Habitans de la Terre ont sur ceux de la Lune, s'il arrive jamais que ces deux Planétes se joignent. Avec un plan de Traité de partage entre les principaux Potentats, dès que cette proximité aura lieu.

9. Table des Marées, pour une Cométe qui doit passer tout-près de la Terre.

10. Le nombre des Habitans de Londres déterminé par le rapport des Vuidangeurs.

Il paroît clairement par ce qu'on vient de lire, combien ses études tendoient à l'avantage général du Genre-Humain. Ce généreux motif l'engagea à faire nombre de projets, dont il suffira d'en indiquer *deux*, pour qu'on admire l'étonnante grandeur de son génie. Le premier consistoit à imposer une contribution générale à tous les Princes, pour percer la premiére croute de notre *Globe*, jusqu'à la sphé-

re

re concentrique ſuivante. Il ſe propoſoit en cela pour but de trouver la *Paralaxe* des Etoiles *Fixes*; mais principalement de réfuter la Théorie de la *Gravité* que le Chevalier Newton a donnée, & celle des *Variations* de Mr. Halley. L'autre projet conſiſtoit à élever deux perches d'une prodigieuſe hauteur ſous le Méridien de Londres, ou de quelque autre Ville, & d'attacher au haut de ces perches de grandes lanternes, afin de réparer cet oubli de la Nature, & de rendre le calcul des Longitudes auſſi aiſé que celui de la Latitude. L'un & l'autre de ces projets lui ſembloient très-praticables, quand il conſidéroit la puiſſance des Monarques de la Terre, & leur zéle pour l'avancement des Sciences.

Après les merveilles que nous venons d'en rapporter, en voici d'autres moins ſublimes, mais plus utiles au Genre-Humain. Pourvu qu'il connût l'âge, le teint, ou le poids d'une Perſonne, il preſcrivoit d'auſſi bonnes Ordonnances, que s'il eût paſſé pluſieurs jours devant le lit du Malade. Il enſeigna à divers Médecins modernes à guérir leurs Patiens par *intuition*, & à d'autres à guérir les leurs *ſans les regarder ſeulement*. Il avoit conçu l'idée d'une eſpéce de Menſtrue pour diſſou-

dre

dre la Pierre, & admettoit dans la composition l'*Eau Diluvienne Universelle* du Dr. Woodward. On lui doit aussi l'expédient de soulager les Astmathiques, en faisant apporter de l'air frais de la campagne en ville, par des Tuyaux de la nature des Récipiens de Machines Pneumatiques. Par ce moyen on pourroit voyager, & respirer l'air auquel on a été le plus accoutumé, au contentement inexprimable d'un grand nombre d'Ecossois, de Lapons, & d'Ours blancs.

Sa pénétration, en fait de Physionomie, étoit telle, qu'il entreprenoit d'écrire la vie d'un Homme, pourvu qu'il vît son Portrait; & à l'aide des traits des Parens, il traçoit le portrait d'un Enfant qui devoit encore naître.

Les Sciences qu'il illustroit si fort, ne l'empêchérent pas de cultiver les Beaux-Arts, comme la Peinture, l'Architecture, la Musique, la Poësie, &c. Ce fut lui qui donna la premiére idée à nos Peintres modernes, de rendre leurs Portraits plus ressemblans, en se servant de *couleurs* qui conviennent à un Homme, non seulement pendant qu'il se porte bien, mais aussi quand il devient malade, âgé, ou même qu'il est mort.

En Architecture il avoit moins égard à la symétrie présente, qu'à une

pensée

penſée bien digne d'un vrai Partiſan de l'Antiquité, ſavoir, le noble coup-d'œil que l'Edifice offriroit à la Poſtérité, quand il ſeroit tombé en ruines.

Pour ce qui eſt de la Muſique, Heidegger n'aura pas le front de nier qu'il ne lui ait de grandes obligations.

En Poëſie, il a brillé ſous cent noms différens, dont nous donnerons quelque jour un Catalogue.

En Politique ſes Ecrits ſont d'un goût particulier, la plupart ironiques; mais l'ironie en eſt ſi fine, que bien des Sots s'y ſont trompés. Il voulut perſuader un jour aux Irlandois de manger leurs propres Enfans, & il y eut des gens aſſez bêtes pour prendre la choſe en mauvaiſe part (a). Il a ſouvent écrit contre la Liberté ſous le nom de *Freeman* & d'*Algernoon Sidney* pour juſtifier les meſures de l'*Eſpagne*, ſous celui de *Raleigh*, & en faveur de la Corruption, ſous ceux de *Caton* & de *Publicola*.

Il eſt vrai qu'à ſon dernier départ d'Angleterre, ſous le Régne de la Reine ANNE, craignant qu'on ne pervertît l'uſage de ces Piéces, au ſcandale des Foibles, ou à l'encouragement des Méchans, il les jetta toutes ſans miſéricorde dans un Privé près de *St. James*. Quelques Ecrivains à gages

(a) Traité Ironique de Swift ſur ce ſujet.

gages firent si bien néanmoins, qu'ils en recouvrérent quelques-unes, qui sont actuellement les grands ornemens de leurs Ouvrages.

Tout ce qu'il crut avantageux au Genre-Humain, il le communiqua constamment (non seulement durant son séjour parmi nous, mais aussi depuis son absence) par quelque moyen ou autre, auquel l'ostentation n'avoit aucune part. La modestie incroyable avec laquelle il s'est toujours caché, est connue de plusieurs de ceux auxquels il a adressé des Epitres, des Traités, des Avis, des Projets pour être remis entre les mains des premiers Ministres; des Lettres, des Découvertes qui ont été admirées par tous les Membres de la Société Royale; & bien d'autres Productions encore.

Dans la suite de ses Mémoires ces Piéces seront rendues à leur véritable Auteur. Et j'ose dire qu'elles ne déplaîront qu'à ceux qui y sont trop intéressés comme *Plagiaires*, pour qu'ils ayent le droit d'en parler comme *Juges*. C'est pourquoi nous avertissons le Public, que tous ceux qui disent du mal de cet Ouvrage, ne le font que par quelque raison sécréte, qu'ils n'auront garde d'avouer.

FIN.

ΠΕΡΙ ΒΑΘΟΥΣ,

OU

L'ANTI-SUBLIME,

C'EST-A-DIRE,

L'ART DE RAMPER EN POESIE,

Par MARTIN SCRIBLER.



L'ANTI-SUBLIME,

OU

L'ART DE RAMPER EN POESIE.



CHAPITRE PREMIER.

Dessein de l'Auteur.

IL y a longtems, mes chers Compatriotes (*a*), que c'est pour moi un sujet de surprise & de chagrin, de voir que, tandis qu'un grand nombre de Poëtes, de Critiques, & d'Orateurs, ont compilé & rédigé l'Art de la Poësie ancienne, il ne s'en soit pas trouvé un seul parmi nous qui ait eu assez de zéle, assez d'amour du Bien-public, pour faire la même chose à l'égard de la Poësie moderne, quoiqu'on

(*a*) Martin Scribler, quoiqu'Allemand d'extraction, étoit né en Angleterre. Voyez sa Vie & ses Mémoires, qu'on publiera incessamment.

qu'on reconnoiſſe & qu'on convienne généralement, que nos Modernes, induſtrieux en tout genre, ſont infiniment au-deſſus des Anciens, tant par la ſolidité & l'élégance de leurs Ecrits, que par la légéreté & la rapidité de leurs jugemens.

Cependant il n'eſt que trop vrai que, tandis qu'on a fait un chemin droit & facile pour arriver à l'ὕψος ou *ſublime* des Anciens, on ne nous a pas encore frayé la moindre route pour nous conduire à notre βάθος ou *profond*, que les Latins qui ſont venus entre les Grecs & nous, ont exprimé par le mot d'*altitudo*, qui ſignifie également *hauteur* & *profondeur*. C'eſt pourquoi, conſidérant avec une extrême douleur, que pluſieurs grands Génies de ce ſiécle (dont on peut dire que d'ailleurs ils promettent beaucoup), errent ſans guide dans l'obſcurité, & s'égarent dans les ténébres, j'ai entrepris cet Ouvrage difficile, mais néceſſaire, pour les mener comme par la main & pas à pas dans l'agréable ſentier, & par la douce pente qui conduit au βάθος, qui eſt, pour ainſi dire, le fond, la fin, le centre, & le *non plus ultra* de la véritable Poëſie moderne.

Oui, mes chers Compatriotes, quand je conſidére l'étendue, la fertilité, la multitude des habitans de nos

Païs-

Païs-bas du Parnasse, l'état florissant de notre Commerce, l'abondance & le grand nombre de nos Manufactures, je ne puis m'empêcher de faire deux réflexions, qui me jettent dans la derniére surprise: la premiére est, qu'on n'a accordé les plus grands honneurs & les plus grandes dignités qu'aux seuls maigres habitans du sommet de la montagne, qui sont en très-petit nombre: la seconde, que notre Nation est néanmoins parvenue sans aucun systême régulier, & sans régles fixes, à ce point de grandeur & d'élevation où nous la voyons aujourd'hui. Quant à la premiére de ces réflexions, j'ai considéré depuis peu avec beaucoup de joye & de satisfaction, la décadence du bon goût & du rafinement; décadence qui est arrivée comme par degrés, & qui a tellement changé les esprits, qu'ils sont devenus trop raisonnables pour exiger que nous nous donnions des peines infinies pour atteindre jusqu'au degré d'élevation où sont ces Montagnards; & pour parvenir au goût de sublimité qu'ils respirent dans la haute région du Parnasse, tandis qu'ils peuvent eux-mêmes, sans beaucoup de peine, descendre & se rabaisser jusqu'à nous. Mais comme nous avons maintenant incontestablement la pluralité de notre côté, je ne doute point que

nous ne soyons bientôt en état de mettre de niveau avec nous les habitans de ce haut païs, & de procurer un plus grand cours & un débit plus rapide à nos rares productions, qui sont déjà si goûtées de tous les Seigneurs, & de toute la petite Noblesse de la Grande-Bretagne, qui nous appuyent, de leur crédit, qui nous encouragent, qui nous récompensent.

Pour suppléer au premier défaut, je me propose de recueillir les régles dispersées de notre Art, & de les rédiger en un Traité régulier, appuyé sur les exemples & sur la pratique des profonds Génies de notre Nation; imitant en cela mes illustres prédécesseurs, le Maître d'Alexandre [3] & le Sécretaire [4] de la célébre Zénobie. Je suis d'autant plus animé à exécuter un si noble projet, que je me flatte d'y réussir beaucoup mieux que ces grands Critiques, puisque leurs régles, quelque bonnes qu'elles puissent être, n'ont jamais été que très-négligemment exécutées, & que leurs préceptes, quoique strictes & exacts, n'ont été suivis que par accès, par caprice, & par un très-petit nombre d'Auteurs.

3 Aristote.

4 Longin.

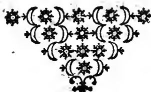
Je me propose en même tems de faire justice à nos voisins les habitans du haut du Parnasse, qui prenant avantage du poste élevé où ils sont, nous jet-

jettent continuellement des décombres, de la boue, des pierres, & ne sauroient nous laisser vivre en repos. Ne méritent-ils pas bien d'être punis ces insolens, qui tandis qu'ils jouissent de l'eau pure & crystalline de l'Hélicon, nous envient notre eau commune, qui, graces à notre étoile, quoiqu'elle soit quelquefois bourbeuse, coule néanmoins en plus grande abondance ? Mais ce n'est pas-là la plus grande injustice dont nous ayons à nous plaindre. Quoiqu'il soit évident que nous n'ayons jamais fait la moindre entreprise ni la moindre incursion sur leurs Terres, & que nous ayons toujours vécu contens de notre sort dans les marais où nous sommes nés, il leur est arrivé souvent de commettre plusieurs petits vols sur nos frontiéres ; ils ont même couru & pillé tout le Païs, ils ont enlevé des charretées entiéres d'ouvrages de notre Manufacture : & c'est en partie pour reclamer quelques-uns de ces biens qui nous ont été volés, que j'entreprens ce Traité.

Nous allons voir dans le cours de cet Ouvrage, que nos plus grands adversaires sont quelquefois descendus vers nous, & qu'indubitablement ils auroient pu de tems en tems arriver eux-mêmes au *Bathos*, s'ils n'avoient

été arrêtés & retenus par l'opinion erronée dans laquelle ils persistoient tous, qui est que les régles des Anciens étoient également nécessaires aux Modernes : erreur la plus absurde qui se puisse imaginer, comme nous le prouverons amplement dans les Chapitres suivans.

En effet, lorsque quelques-uns de ces Messieurs se sont avancés jusqu'à vouloir s'essayer sur de nouveaux modéles par la seule lumiére de leur esprit, il est surprenant de voir combien ils ont approché de nous dans ces Piéces particuliéres, quoique dans toutes les autres ils soient aussi éloignés de notre *Bathos*, que le Ciel est éloigné de la Terre.



CHA-



CHAPITRE II.

Que le Bathos, *ou* Profond, *est le goût naturel des Hommes, & en particulier du Siécle présent.*

LA Nature elle-même a donné à l'Homme le goût du *Bathos*: ce goût est, pour ainsi dire, imprimé dans son ame, & il le conserve toujours, jusqu'à ce que perverti par la coutume & entraîné par l'exemple des autres, il apprenne, ou plutôt il soit forcé à donner dans le sublime. C'est pour cela que les enfans, dont l'esprit n'est pas encore gâté par les préjugés, ne goûtent que les productions & les images que leur présentent nos Ecrivains modernes. J'ai remarqué avec quelle rapidité le goût général revient à la premiére simplicité & à la premiére innocence; & si le but de toute la Poësie est de divertir & d'instruire, il est certain que le genre de Poësie qui divertit & qui instruit le plus grand nombre, doit avoir la préférence. Jettons les yeux sur tous les admirateurs de la Poësie, nous trouverons qu'il y en a très-peu qui ayent du goût pour le Sublime, au-lieu que le *Bathos*

ou *Profond*, frappe généralement tous les hommes, & se trouve proportionné à leur capacité. C'est une entreprise infructueuse, que d'écrire pour des gens d'un goût délicat & rafiné, auxquels après tout il est presqu'impossible de plaîre : mais c'est une entreprise encore plus chimérique, que d'écrire pour la Postérité, parce que nous ne pouvons en aucune façon juger de son goût, & que jamais nous ne pourrons jouir de ses applaudissemens. Il faut avouer que nos Auteurs les plus sages & les plus prudens ont leur but, qu'ils ne perdent point de vue : *ils cherchent à plaîre & à instruire*, ET PRODESSE VOLUNT ET DELECTARE POETÆ. Le gain est leur véritable but : c'est leur unique fin : c'est-là qu'ils bornent toutes leurs vues. Pour y parvenir, il faut qu'ils cherchent les applaudissemens des Lecteurs, en leur donnant du plaisir, & leur présentant des choses agréables. D'où il s'ensuit démonstrativement, que leurs Productions doivent être conformes au goût présent. Pour moi je ne puis m'empêcher de féliciter notre siécle sur ce bonheur particulier, qui est que, quoique nous ayons fait véritablement de grands progrès dans toutes les autres espéces de luxe & de débauche, nous ne donnons point encore dans ce haut goût en

en fait de Poësie, & que c'est en cela seul que nous sommes moins délicats que nos Ancêtres. S'il faut juger d'un Art par le succès, j'en appelle à l'expérience, & je demande s'il n'y a pas eu, à proportion du nombre, autant de bons que de mauvais Poëtes qui soient morts de faim?

Cependant lorsque je dis que le gain doit être le principal but & la principale fin de notre Art, je ne prétends pas interdire les amusemens de la Poësie aux grand Génies, qui ont un rang dans le Monde, ou qui possédent de grands biens; ils ne sont pas moins estimables, & ne méritent pas moins de louanges, que ces Princes, qui employent leurs heures de loisir à quelqu'Art méchanique ou manuel, qui demande une certaine adresse; il y auroit même de l'ingratitude à ne pas avouer que notre Art leur a été plus d'une fois infiniment redevable.





CHAPITRE III.

La nécessité du Bathos, *considérée Physiquement.*

OUtre cela, il y auroit trop de cruauté à vouloir ôter entiérement la liberté d'écrire, à tous les Auteurs qui ne peuvent pas écrire dans un autre genre. J'oppose à cette injuste prétention un argument que je tire d'un principe de Physique qui me paroît incontestable, qui est que la Poësie peut être regardée comme *une sécrétion* ou *purgation naturelle des humeurs peccantes du cerveau.* De-même donc que je ne voudrois pas tout d'un coup arrêter à mon voisin un rhume de cerveau, ou tout autre écoulement d'humeurs, je ne voudrois pas non plus l'empêcher d'écrire, parce que c'est dans lui un mal nécessaire, & qu'il faut que cette humeur peccante ait son cours. On peut assurer avec vérité que dans tout l'Univers on trouveroit à peine un seul homme hors de l'enfance, qui n'ait eu, soit dans un tems, soit dans un autre, quelque évacuation poëtique; & il n'y a point de doute que cette évacuation

n'ait

n'aït produit des effets merveilleux pour sa santé: tant il est vrai que *nous naissons Poëtes*, NASCIMUR POETÆ! Ainsi l'envie d'écrire s'appelle proprement *pruritus* ou *demangaison*, parce c'est en effet une *titillation de la faculté générative du cerveau:* & en parlant de celui qui a cette envie, on dit qu'il *conçoit:* or celui qui conçoit, doit *enfanter.* J'ai connu un homme, qui après avoir été pensif, rêveur, & mélancholique pendant plusieurs jours, devint tout d'un coup sociable, enjoué, gai; & cela par un heureux débordement d'humeurs peccantes & de bile poëtique, qui lui déchargea le cerveau. Je ne doute nullement que la plupart des morts subites & prématurées, ne viennent d'une trop grande plénitude des humeurs, qui produisent cette fougueuse passion, & qui ne peuvent se dissiper par une évacuation louable: j'ose même dire que les pauvres Poëtes qui n'ont pas dequoi se donner le nécessaire, meurent, hélas! d'une mort précipitée, faute de plumes, d'encre, & de papier. De-là il s'ensuit que la suppression de la plus mauvaise Poësie, est d'une dangereuse conséquence pour l'Etat. Nous voyons par l'expérience, que les mêmes humeurs qui dans l'Eté s'évacuent d'elles-mêmes en *Ballades* & en *Sonnets*,

font condenſées par le froid de l'Hyver, & ne produiſent que des Libelles, des Brochures, des Diſcours, des Harangues pour ou contre le Miniſtére : & je ne ſai pas même ſi fort ſouvent une Piéce de Poëſie ne feroit pas la compoſition la plus innocente à laquelle un Miniſtre pourroit lui-même s'appliquer.

Il eſt donc manifeſte qu'il faut tolérer la médiocrité, & qu'on doit même la permettre aux bons Sujets d'Angleterre. Pour moi je ne puis comprendre comment le monde a pu ſe laiſſer perſuader le contraire, & le recevoir même comme un principe, ſur la ſimple autorité de ce paſſage d'Horace: MEDIOCRIBUS ESSE POETIS NON DII, NON HOMINES, NON CONCESSERE COLUMNÆ, De Arte Poëtica. *Ni les Dieux, ni les Hommes ne peuvent ſouffrir un Poëte médiocre, & ſes Ouvrages ne valent pas la peine d'être affichés.* En effet, comment ſe peut-il faire que ce juſte milieu, cette vertu toute d'or, cette quinteſſence de toutes les vertus, ſoit regardée comme un défaut, & comme un défaut ſi choquant, dans le ſeul Art de la Poëſie? Et comment la modération & la médiocrité, qui ſont des qualités ſi aimables dans un Homme, peuvent elles être ſi déteſtables dans un Poëte?

Quoi

Quoi qu'il en soit, à Dieu ne plaise que je compare ces médiocres & froids Ecrivains, à ces grands Génies qui sont nés avec une certaine *vivacité de pesanteur*, ou, pour me servir des termes d'un Auteur Anglois, avec une aptitude & une souplesse merveilleuse pour râmper, & qui sont en état d'exceller par la seule force & la vigueur de leur heureux naturel: tout ce que je me propose, c'est de prouver la nécessité des régles à ces médiocres Génies, & leur utilité aux Esprits plus sublimes.



CHAPITRE IV.

Qu'il y a un Art du Bathos *ou* Profond.

Il s'agit maintenant de prouver qu'il y a un *Art de ramper en Poësie*. N'y a-t-il pas une Architecture pour faire des voûtes & des caves, aussi-bien que pour élever des dômes & des pyramides? Ne faut-il pas autant d'art & de travail pour faire des fossés, que pour élever des montagnes? N'y a-t-il pas un art de plonger, aussi-bien qu'un art de voler? Y a-t-il un homme de bon-sens, un homme du métier, un bon connoisseur qui puisse dire qu'une

Machine à plonger n'eſt pas d'une utilité merveilleuſe pour faciliter la reſpiration, pour ſoulager & aider la vue, & pour fournir au Plongeur d'autres moyens ingénieux pour reſter plus longtems ſous l'eau ?

Si nous examinons les Auteurs de l'Antiquité, nous en trouverons auſſi peu qui ſe ſoient diſtingués dans le *véritable Profond*, que dans le *véritable Sublime* : & comme il paroît par Longin, on a eu la même idée de l'un que l'on a aujourd'hui de l'autre, c'eſt-à-dire, qu'on a été perſuadé que c'étoit uniquement un don de la Nature. Je conviens que pour exceller dans le *Bathos*, il faut du génie; mais on doit convenir auſſi que les régles de l'art ne ſont pas moins utiles, ſoit pour augmenter nôtre peſanteur naturelle, ſoit pour nous attacher des poids qui accélérent notre chûte, pour faciliter notre deſcente, pour nous conduire par les pentes les plus avantageuſes, & pour accoutumer notre imagination à une façon de penſer profonde. Il y en a beaucoup qui peuvent tomber, mais il y en a peu qui ayent le talent de tomber avec grace. Diſons plus: un Homme qui eſt dans le plus bas degré, & au fond de l'Atmoſphére, il ne lui eſt pas ſi facile de deſcendre au-deſſous de lui-même,

à

à moins qu'il n'appelle l'art à son secours. Il en est du *Bathos* comme de la petite Biére; si vous la laissez à l'air, elle se tourne, elle devient insipide; mais si vous la bouchez bien selon nos régles, il n'y a rien de si mousseux, de si vif, de si petillant.

Le Sublime dans la Nature, c'est le Ciel, c'est le Firmament, c'est le Soleil, ce sont les Etoiles, &c. Le Profond dans la Nature, c'est l'Or, ce sont les Perles, les Pierres précieuses, les Trésors cachés dans les entrailles de la Terre; trésors aussi inestimables qu'ils sont inconnus. Mais ce qui tient un certain milieu entre toutes ces choses, par exemple les Grains, les Fleurs, les Fruits, les Animaux, & autres choses qui sont uniquement pour l'usage de l'Homme; tout cela est d'un prix médiocre, & si commun que les Curieux n'en font pas grand cas: car il est certain que toutes les choses dont nous connoissons le véritable usage, ne peuvent pas être regardées comme étant d'un prix inestimable. C'est ce qui nous fournit la solution de la question dont il s'agit, & c'est ce qui nous fait comprendre pourquoi le Sens-commun a été ou entiérement méprisé, ou peu estimé, &, pour ainsi dire, mis au rebut par les plus grands Critiques & les plus grands Auteurs modernes.

CHA-



CHAPITRE V.

Du véritable Génie pour le Profond, *& ce qui le constitue.*

JE ne crains pas d'avancer ici cette proposition, comme la base, le premier principe, & la pierre angulaire de notre Art. Quiconque voudra exceller dans le *Bathos*, doit éviter soigneusement, & même détester & avoir en horreur toutes les idées, les productions, & les moindres vestiges de ce dangereux ennemi de l'Esprit, & de ce destructeur des plus belles Figures, qui est connu, je ne dirai pas de tous les hommes, sous le nom de *Sens-commun*: il faut qu'il s'applique tout entier à acquérir le véritable *goût de travers*, & à se faire à une maniére de penser plus heureuse, moins commune, bizarre, & dont il ne puisse pas même rendre raison.

Il doit se regarder lui-même comme un Peintre *grotesque*, qui gâteroit ses ouvrages s'il imitoit la Nature, ou s'il observoit l'uniformité de Dessein. Il faut qu'il mêle ensemble toutes sortes de morceaux de différentes espéces & entiérement discordans, Païsage, Histoires,

toires, Portraits, Animaux; qu'il les lie les uns aux autres par un grand nombre de cadeaux & de feſtons, par la tête ou par la queue, ſelon que cet alliage plaîra à ſon imagination, & qu'il pourra concourir à ſon but principal, qui eſt d'éblouir par un bizarre contraſte de couleurs, & de ſurprendre par la contrariété & la diſparité des images, enſorte *qu'il uniſſe enſemble les Oiſeaux & les Serpens, les Tigres & les Agneaux*; SERPENTES AVIBUS GEMINENTUR, TIGRIBUS AGNI. *Horat. de Arte Poëticâ.* Son deſſein doit être ſemblable à un labyrinthe, dont perſonne ne puiſſe vous tirer que lui-même. Et puiſque le grand art de toutes ſortes de Poëſie, eſt de mêler enſemble la vérité & la fiction, & de joindre le vraiſemblable avec le ſurprenant, notre Auteur produira le croyable en peignant la Nature dans ſa plus baſſe ſimplicité, & le ſurprenant il le préſentera d'une façon directement oppoſée à l'opinion commune. S'il s'agit de peindre les Mœurs, c'eſt pour lors qu'il ſe guindera, & qu'il donnera dans le merveilleux. Faudra-t-il peindre Achille, il vous le repréſentera auſſi patient que Job; il fera parler un Prince comme un Bouffon de Théatre, une Dame d'honneur comme une Revendeuſe,

deuſe, un Laquais ou un Valet de pied comme un Philoſophe, un Homme du monde comme un Scholare & un Pédant. Quiconque a lu ou vu repréſenter nos Piéces de Théatre modernes, peut faire un beau recueil de tout ce qu'il y a de plus noble en ce genre, & former en même tems un corps complet d'inſtructions & de moralités à la nouvelle mode.

Nos grands Auteurs ſe ſont apperçus, que depuis pluſieurs ſiécles le monde étoit las & fatigué de voir repréſenter des choſes naturelles. Et nous voyons en effet évidemment, par l'applaudiſſement général avec lequel on écoute tous les jours ſur notre Théatre les admirables entretiens des Arlequins, Magiciens, Farceurs, & Joueurs de gobelets, que le contraire du naturel eſt fait pour plaîre & pour divertir. Quand on voit un Caroſſe ſe changer tout à coup en une brouette, un Enchanteur ſe métamorphoſer en une vieille, quand on voit la tête d'un Homme où doivent être naturellement ſes talons, de quelle ſurpriſe, de quelle joye les Spectateurs ne ſe ſentent-ils pas tranſportés? Un effet ſi merveilleux ne peut s'attribuer qu'à cette ſeule & unique cauſe, qui eſt que les Spectateurs voyent chaque objet métamorphoſé en celui que les idées qu'ils

ont

ont eux-mêmes du *Bathos* ou *Profond*, leur avoient déjà suggéré auparavant.

Un Poëte moderne doit donc s'accoutumer à cette heureuse, &, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, à cette antinaturelle maniére de penser; il doit s'en rendre tellement le maître, qu'il puisse à la vue de quelque objet que ce soit, se remplir l'imagination d'idées infiniment au-dessous de cet objet: ses yeux doivent toujours être comme au faux bout d'une Lunette d'approche, qui diminue tous les objets.

Par exemple, quand un de ces grands Génies regarde le Ciel, il saisit tout d'un coup l'idée d'une Piéce de *taffetas bleu* ou d'une *tavayole*.

Le Ciel qui est d'un si vaste volume qu'à peine peut-il trouver assez de place pour s'étendre, filoit délicatement, & travailloit sur le beau métier de la Nature; il embrassoit dans son tendre giron *le Monde* nouveau né, *& le couvroit tout autour avec son* manteau étoilé: Pr. Arthur, pag. 41. & 42. (a)

S'il considére une tempête, s'il en médite

(a) Afin de rendre justice à ces grands Poëtes, nous avons pris nos citations des meilleures, des derniéres & des plus correctes éditions de leurs Ouvrages. Celle du *Prince Arthur* dont nous nous servons, est in 12. 1714; c'est la 4. Edition *revue*.

médite la description, il saisira l'image d'un lit défait, & décrira ainsi le calme qui lui succéde :

L'Océan réjoui de voir la tempête appaisée, remet *ses flots en ordre*, & raccommode son lit défait, pag. 14.

Les triomphes & les acclamations des Anges à la création de l'Univers, présentent à son imagination les réjouissances de la fête du *Lord Maire* (a); il se figure ces Etres glorieux célébrant le Créateur par des cris de joye & des illuminations, jettant des fusées volantes, petards, & autres feux d'artifice.

Les glorieuses illuminations, dit-il pag. 50. *faites au haut des Cieux par toutes les Planétes & les Etoiles du Firmament, rangées dans une* exacte symétrie, & *placées dans un* ordre brillant, *charmoient les Spectateurs*, & *embellissoient le* Palais *du Très-haut. L'air étoit tout enflamé : on y voyoit voler de toutes parts* les feux d'artifice *lancés par les Chérubins*, *qui dans des transports de joye redoubloient leurs* acclamations. *Tantôt les Cométes* montoient, & traînoient après elles leurs queues balayantes; *tantôt elles descendoient en* ondées étoilées, & *en* pluye brillante. *On voyoit briller dans l'air une infinité de Météores* en-

(a) Magistrat de Police à Londres.

enflamés, *qui tantôt paroiſſoient comme* ſuſpendus, *tantôt ſembloient* s'élancer *du haut des* creneaux *éternels.*

Si un Homme violemment paſſionné pour ce qu'on appelle *Eſprit*, ſacrifie à cette paſſion ſon Ami ou ſon Dieu, ne ſeroit-ce pas une honte, que celui qui eſt épris de l'amour du *Batbos*, ne ſacrifiât pas à cette paſſion tous autres égards, & toutes conſidérations paſſagéres? Vous allez entendre un zélé Proteſtant, qui invoque une Sainte, & qui modeſtement ne lui demande pour toute grace, que de changer le cours de la Providence & du Deſtin, en conſidération de trois ou quatre lignes importantes.

Grande Sainte, jettez alors ſur nous des regards de compaſſion: répandez ſur ce Païs vos plus douces influences, & conduiſez-nous au travers des brouillards de la Providence dans leſquels nous nous égarons. A. Phil. ſur la mort de la Reine MARIE.

S'il trouve en ſon chemin quelque belle comparaiſon, il ne ſe fera point de ſcrupule d'aſſûrer qu'il a été lui-meme témoin oculaire de choſes qu'aucun Homme n'a jamais vues, ou qui n'ont jamais exiſté.

Ainſi, dira-t-il, *j'ai vu dans* l'Arabie Heureuſe *un* Phénix *couché & étendu ſur ſon lit funébre.* Anon.

Mais

Mais pour vous convaincre qu'il n'y a rien de si grand, qu'un génie merveilleux, animé d'un louable zéle, ne soit capable de diminuer & d'avilir, écoutez de quelle maniéré le plus sublime de tous les Etres est représenté dans les images suivantes.

D'abord le Poëte en fait un PEINTRE.

Quelquefois le Seigneur & Maître de la Nature, répand ses nuages au milieu des airs, il étend son canevas de sable, (a) *sur lequel, avec son* pinceau trempé *dans le brillant* azur *des Cieux*, il peint *son bel Arc-en-ciel, le plus charmant objet qui puisse se présenter à nos yeux.* Blackm. Job pag. 172. de la meilleure Edition, in 12. 1716.

Tantôt c'est un CHYMISTE.

Le Chymiste tout-puissant *prépare son ouvrage; il verse ses eaux sur les plaines altérées; il* digére *ses éclairs, &* distile *sa pluye.* Blackm. Ps. 104. pag. 263.

Tantôt c'est un LUTEUR.

L'Eternel me prit, *& me* serra *entre ses*

(a) *De sable*, c'est ici un terme de Blason qui marque de quelle couleur étoit ce canevas.

ses bras agrippans; *il* secoua *mon* corps *d'une si* terrible force, *que mes membres furent* pitoyablement roués *dans ses* violentes serres, *tous mes* os brisés, *&* *tous mes* nerfs luxés. Pag. 75.

Tantôt c'est un OFFICIER QUI FAIT DES RECRUES.

Les rayons du Soleil lévent de nouveaux renforts *pour former des nuages; ils font des* recrues *de vapeurs, qu'ils* attirent *des Mers pour les* faire passer en revue *dans les Cieux.* Pag. 170.

Tantôt c'est un GARANT d'un Traité de paix.

Les Voisins *convinrent* de faire *entr'eux un* Traité de paix; *& afin que ce Traité fût observé exactement*, Dieu en fut le Garant. Pag. 70.

Dans un autre endroit, c'est un PROCUREUR.

Dieu poursuit *Job* en Justice *comme un vil pécheur, &* écrit *contre moi de terribles Decrets..... Dieu ne sera pas mon* Avocat *pour* défendre ma cause. Pag. 61.

Dans

Dans les vers suivans c'est un
Batteur d'or.

Qui bat *le* riche métal, *& qui ensuite* déploye *avec soin les* feuilles d'or *pour* dorer *les plaines aëriennes*. Pag. 181.

Dans un autre endroit c'est un
Foulon.

Les exhalaisons qui s'élèvent imperceptiblement, attirées dans les airs par les rebondissans rayons du Soleil, sont foulées, épaissies, travaillées & blanchies, *jusqu'à ce qu'elles deviennent une* toison céleste, &c. Pag. 18.

C'est un Mercier ou Colporteur, qui déploye sa marchandise.

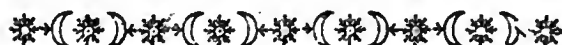
Si tu tenois un bout *du vaste* rideau *de l'Air, & si tu aidois à* déployer les balots *de* l'Ether, *dis-nous quelle* pile *azurée fut* déroulée *par ta main*? Pag. 174.

C'est un Sommelier.

Il mesure *avec une* adresse merveilleuse toutes les goutes *dont les noirs nuages* remplissent *ses* flottantes bouteilles. Pag. 131.

Enfin c'est un BOULANGER.

Dieu étend sa table dans le désert, & dans ses fours aëriens il fait cuire leur pain. *Blackm.* Cantique de Moyse Pag. 218.



CHAPITRE VI.

Des différentes sortes de Génies pour le Bathos *ou* Profond, *& des marques & caractéres de chacun.*

JE ne doute point qu'après cette foule d'exemples, on ne soit déjà convaincu de la vérité du principe que j'établis ici, savoir que le *Bathos* est un Art, & qu'il n'y a point d'Homme, quel qu'il puisse être, & quelque étendue de génie qu'il ait, qui, en suivant les idées de la Nature, & sans l'aide d'une longue, laborieuse, & singuliére habitude de penser, puisse jamais parvenir à tracer des images d'une bassesse si surprenante, & d'une bizarrerie si inexplicable. Le grand Auteur des trésors duquel nous avons tiré tous ces exemples, ce Pére du *Bathos*, qu'on peut appeller un *Homére* dans le *profond*, a borné, de-même que ce *Grec* immortel, tous ses travaux au

plus sublime genre de Poësie, & par-là il a laissé aux autres le champ libre pour se distinguer & se faire un nom dans les genres inférieurs. Plusieurs Peintres qui n'auroient jamais pu parvenir à bien faire un nez ou un œil, ont heureusement copié une petite-vérole, ou ils se sont fait admirer par leur habileté à représenter un Crapaud ou un Harang-sor.

Un Siécle ne suffit pas pour produire un Génie universel: mais quand il s'en éléve un, il s'éléve avec lui des armées d'Ouvrages & d'Ecrits; il produit cinq ou six Poëmes Epiques avec plus de facilité qu'un exact & servile Copiste ne peut produire cinq ou six pages d'après Nature ou d'après les Anciens. Quintilien assure que le même Génie qui fit de Germanicus un si grand Général, en eût pu faire aussi un excellent Poëte Héroïque, s'il se fût appliqué à la Poësie comme il s'appliqua à la Profession des armes. S'il est permis de raisonner de la même façon sur l'affinité qu'il paroît y avoir entre les Arts & les Sciences, je ne doute point qu'un Homme qui a une dextérité merveilleuse pour attraper des Papillons, un habile & phantasque Dessinateur de modéles, un Homme industrieux pour faire un assemblage de coquillages, un infatigable

& habile Joueur de musette, ou un Homme qui excelle dans l'art d'élever des lapins domestiques, ne puissent exceller chacun en particulier dans leurs espéces respectives du *Batbos*.

Je vais ranger ces Génies bornés & moins féconds, dans leurs propres classes; & pour en donner au Lecteur des portraits plus exacts & plus frappans, je les désignerai sous des noms d'animaux de différentes espéces: par ce moyen il sera en état de connoître du premier coup d'œil, à quelle espéce il faudra rapporter ceux qui s'éléveront de jour en jour, & avec quels Auteurs il doit les comparer.

1. *Les Poissons volans.*

Ce sont des Ecrivains qui s'élévent de tems en tems sur leurs nageoires, & qui sortent du *profond*: mais leurs aîles se séchent bientôt, de sorte qu'ils retombent en bas, & se replongent au fond.

2. Les *Hirondelles* sont des Auteurs qui ne font que se tremousser, voltiger, & chasser perpétuellement; mais toute leur agilité & toute leur vitesse se terminent à attraper des mouches.

3. Les *Autruches* sont ceux dont la pesanteur naturelle leur permet rarement de s'élever de terre; leurs aîles ne leur sont d'aucun usage pour voler

dans les airs, & leur motion tient un certain milieu entre *voler* & *marcher:* mais en récompenſe, ils courent d'une viteſſe extraordinaire.

4. Les *Perroquets* ſont ceux qui répétent les paroles des autres, d'une voix ſi enrouée & ſi originale, qu'on croit que c'eſt leur voix ordinaire & naturelle.

5. Les *Plongeons* ſont des Auteurs qui ſe tiennent longtems cachés dans l'eau, & qui reparoiſſent de tems en tems où vous les attendiez le moins.

6. Les *Marſouins* ſont lourds & peſans: ils déployent toute leur mélodie dans le grand bruit, dans le tumulte, dans la tempête; mais toutes les fois qu'ils ſe montrent à la lumiére & en plein jour, ce qui arrive rarement, ce ne ſont que des monſtres hideux & informes.

7. Les *Grenouilles* ne peuvent ni marcher ni voler, mais elles ſautent & bondiſſent avec une agilité merveilleuſe. Elles vivent ordinairement dans le fond d'un foſſé, & font grand bruit quand elles mettent la tête hors de l'eau.

8. Les *Anguilles* ſont des Auteurs obſcurs, qui s'enveloppent & ſe tiennent cachés dans la boue, mais qui ſont extrémement vifs & diſpos

9. Les *Tortues* ſont lentes, frileuſes,

ſes, & engourdies. Semblables aux Auteurs qui écrivent des Paſtorales, elles ſe plaîſent beaucoup dans les jardins : elles ont la plupart une belle écaille brodée, & ſous cette écaille ce n'eſt qu'une lourde maſſe.

Voilà les principales marques caractériſtiques du *Bathos*. Nous avons la conſolation de voir que dans notre Ile le Ciel nous a donné un grand nombre de Génies qui ont des diſpoſitions admirables dans ces différens genres.



CHAPITRE VII.

Du Profond, *qui conſiſte dans la penſée.*

NOus avons déjà établi les principes ſur leſquels notre Auteur doit travailler, & nous avons expliqué de quelle maniére il doit former & tourner ſes penſées, en ſe familiariſant avec les objets les plus vils & les plus bas. On peut ajoûter que l'uſage des converſations ordinaires & triviales, contribuera beaucoup à le perfectionner. Il n'y a pas de doute que ſouvent on ne puiſſe reconnoître dans ces ſortes de compoſitions le Garçon-Imprimeur, les greniers & les compagnies

où elles ont été faites; & on ne peut nier que Mr. *Curl* lui-même n'ait beaucoup communiqué de ſon génie à ſes ſavans Eléves, & qu'il ne s'en ſoit gliſſé inſenſiblement dans leurs Ecrits.

Le Médecin par l'étude & par l'inſpection de l'urine & des excrémens, ſe perfectionne & ſe confirme dans ſa ſcience. Notre Auteur pourroit de la même maniére accoutumer ſon imagination à conſidérer ce qu'il y a de plus bas & de plus vil dans la Nature; il ſe perfectionneroit lui-même par un ſi noble excercice.

C'eſt par-là qu'il parviendroit à ne plus enfanter que des penſées véritablement & fonciérement baſſes; c'eſt par cet exercice qu'il s'abaiſſeroit de beaucoup au-deſſous de la médiocrité. Car il eſt certain, quoi qu'en penſent quelques cervelles tiédes, qui s'imaginent qu'on ne hazarde rien de tenir un milieu entre les deux extrêmes; il eſt certain, dis-je, que quand on conſerve une certaine médiocrité dans ſa penſée, & qu'on s'en tient à ce qu'il y a de plus commun, on ne peut jamais deſcendre juſqu'au véritable & parfait *Bathos*, quelque peine qu'on ſe donne pour n'employer que les expreſſions les plus baſſes: on peut tout au plus ſe rendre exactement obſcur ou métaphoriquement bas; mais c'eſt le

la penſée ſeule qui frappe; c'eſt elle ſeule qui donne tout cet eſprit que nous admirons & qui fixe notre attention. Par exemple, dans cette ingénieuſe Piéce ſur une Dame qui boit de l'eau des Bains, qui peut ne pas être frappé de cette penſée de l'Auteur anonyme?

Elle boit! Elle boit! Admirez l'incomparable Dame! Pour elle ce n'eſt que de l'eau, mais pour vous c'eſt une flâme: ainſi le feu eſt eau, & l'eau eſt feu, ſucceſſivement & tour à tour; de ſorte que le même courant d'eau rafraîchit & brule tout à la fois. Anon.

Eſt-il rien de plus naturel & de moins affecté que la diction de ces beaux vers? C'eſt le tour de la penſée, c'eſt la variété de l'imagination qui y brille; c'eſt cela ſeul qui nous charme & qui nous ſurprend.

Quand la même Dame entre dans le Bain, la penſée de l'Auteur, par une ſuite néceſſaire, devient auſſi plus profonde, & entre plus avant dans le *Bathos.*

Vénus *la regardoit au milieu de la foule de ſes eſclaves, elle croyoit ſe voir* elle-même *telle qu'elle étoit lorſqu'elle ſortit du ſein des ondes.* Le même.

Cette réflexion de Vénus, qui ne ſe reconnoît pas elle-même d'avec la Dame, n'eſt-elle pas parfaitement contraire au ſens-commun?

Voici une autre penſée de même nature. C'eſt un Cerf épouvanté, qui ſe trompe en pleine chaſſe : le Poëte dit :

Qu'*il écoute ſes propres pieds*, qu'*il s'imagine qu'ils ſont autant de bruit que ceux d'un grand nombre de bêtes qui ſeroient pourſuivies par les Chaſſeurs*, & qu'*il craint que les pieds de derriére n'atteignent les pieds de devant.*

Quelqu'étonnans que ſoient ces vers, ils cédent cependant à celui que je vais rapporter, qui eſt la profondeur même :

Nul autre que lui-même *ne peut entrer en* paralléle *avec lui* : Theobald. *Double Diſtreſſ.*

Peut-être eſt-il tiré de la penſée de cet Homme, qui montroit des curioſités à Londres dans la *Place aux Maréchaux*, & qui avoit écrit en gros caractéres ſur le tableau de ſon Eléphant,

C'eſt ici le plus grand Eléphant qu'il y ait dans le Monde, *excepté* lui-même.

Quoi qu'il en ſoit, l'exemple ſuivant n'eſt certainement pas moins original. L'Auteur parle d'un Enfant d'une rare beauté, & s'exprime en ces termes :

Vous êtes ſi beau, *que ſi le grand* Cupidon *eſt un enfant*, *comme diſent les Poëtes*, vous êtes *certainement* Cupidon. *La charmante* Vénus *vous prendroit pour ſon fils*, *ſi vos yeux n'annonçoient que vous* n'êtes pas ſon fils : *là on voit briller tous les éclairs de votre* Mére, & *les* vôtres tuent *avec leur éclat fatal.*

D'a-

D'abord c'est *Cupidon*, ensuite ce n'est plus *Cupidon*: d'abord *Vénus* elle-même y seroit trompée & le prendroit pour son fils, ensuite elle ne peut s'y tromper: ses yeux sont les yeux de sa Mére, & à la fin ce ne sont plus les yeux de sa Mére, mais ce sont ses yeux à lui.

Un autre Auteur voulant dépeindre un Poëte qui brille au milieu d'un cercle de Critiques.

C'est ainsi, dit-il, *que* Phébus *prend sa route par le Zodiaque. & qu'au milieu des* monstres *il se léve & nous raméne le jour.*

Quelle singularité, quelle admirable invention ne voit-on pas briller dans ces Vers? Semblable à la baguette de *Circé*, le pinceau de l'Auteur change tout en *monstres*, d'un seul coup. Un grand Génie prend les choses en gros, sans s'arrêter aux minuties: envain le Bélier, le Taureau, le Capricorne, le Lion, l'Ecreviffe, le Scorpion, les Poissons se présentent-ils dans son chemin, comme autant d'animaux naturels; envain prétendroit-on que des Balances, un Vieillard, & deux jeunes Enfans ne sont pas des monstres, & qu'il n'y a que le Centaure ou le Sagittaire & la Vierge qu'on pourroit regarder comme tels. Il use de la hardiesse qui convient à ces Génies en-

treprenans que rien ne peut arrêter; & ce qui ne fut jamais monstre, il le fait monstre.



CHAPITRE VIII.

Du Profond, *qui consiste dans les circonstances, & de l'Amplification & Périphrase en général.*

CE qui distingue d'une maniére bien marquée les autres Ecrivains d'avec les nôtres, c'est l'attention qu'ils apportent à choisir & à séparer dans une description les circonstances les plus propres à illustrer ou à relever leur sujet.

Les circonstances les plus naturelles se présentent d'elles-mêmes, ainsi elles n'ont rien de fort surprenant, rien de singulier. Mais celles qui sont tirées de bien loin, auxquelles on ne s'attend pas, & qui ont une espéce d'incompatibilité, frappent, étonnent, surprennent prodigieusement. Notre principal soin doit donc être de les chercher & de les découvrir, mais sur-tout de conserver une louable prolixité, en présentant aux yeux tout à la fois chaque côté entier de l'image que nous voulons leur tracer. Car le choix

choix & la distinction, non seulement tiennent l'esprit dans la gêne, & bornent les talens qu'on peut avoir pour étendre une description, mais encore diminuent le Livre, ce qui est souvent de la plus funeste conséquence pour l'Auteur.

Job dit en peu de mots, qu'*il se lavoit les pieds dans le beurre;* circonstance que certains Poëtes auroient adoucie ou omise entiérement: mais admirez le grand génie dont nous avons déja rapporté plusieurs Vers, & voyez si jamais beurre fut mieux étendu que l'étend sa plume féconde.

De mugissans troupeaux, avec leurs pis tendus d'une abondance Lactée, se rassembloient en si grand nombre devant ma porte pour se décharger de leurs pénibles fardeaux, que nous aurions pu nous laver les pieds dans le beurre. Blackm. *Job.* Pag. 133.

Quel curieux détail! Quelles particularités! Quelles admirables circonstances! Il avoit, dit notre Auteur, il avoit tant de troupeaux, ces troupeaux étoient si gras & si bien nourris, ils faisoient tant de lait, & ce lait produisoit tant de beurre, que s'il ne lavoit pas ses pieds dans le beurre, il ne tenoit qu'à lui de le faire.

La description de l'Enfer que nous lisons dans un autre Poëte, n'est pas

moins remarquable par les circonſtances.

En monceaux enflamés roule l'Océan furieux, dont les livides flots engloutiſſent des ames déſeſpérées; les liquides embraſemens montrent d'effroyables couleurs, les unes d'un rouge foncé, les autres d'un bleu pâle. Prince Arthur pag. 89.

Le plus mince Peintre Flamand ou Hollandois auroit-il été plus exact?

Cette deſcription d'un Cheval de guerre n'eſt-elle pas auſſi circonſtanciée d'une maniére inimitable?

La prunelle de ſes yeux brule, il bleſſe la fumante plaine, & des nœuds de ruban ponceau *ornent* ſa criniére. Anon.

Et cette autre deſcription de certains Joueurs de bâton?

Ils branlent haut en l'air leurs bâtons *menaçans, leurs* mains ſont *à couvert &* garanties *par une garde tiſſue d'ozier, dans laquelle ils fichent le* bout *de leurs armes* de coudrier. Prince Arthur pag. 197.

Qui ne croiroit que le Poëte a paſſé toute ſa vie à regarder de ſi nobles divertiſſemens? Tant il a bonne grace à nous montrer comment il faut tenir, & comment il faut faire un bâton!

La *Périphraſe* eſt encore d'un grand ſecours pour la prolixité. Car c'eſt une circonlocution diffuſe, pour expri-

primer une idée connue & une chose simple, de façon qu'elle soit si mystérieusement enveloppée, que le Lecteur ait le plaisir de deviner ce que l'Auteur a voulu dire, & qu'il soit agréablement surpris quand il l'a trouvé.

Le Poëte dont je viens de parler, est incomparable pour cette figure.

Une ondoyante mer de têtes étoit répandue autour de moi, & des courans toujours nouveaux nourrissoient le déluge contemplant. Job pag. 78.

C'est une mer ondoyante, c'est une mer de têtes, qui par un courant de têtes toujours nouveau, devient un déluge de têtes qui regardent. Vous méditez long-tems sur ces expressions obscures, guindées, entortillées; & vous trouvez enfin qu'il ne veut dire autre chose qu'*une grande foule de monde.*

Que la périphrase suivante est jolie! qu'elle est délicate! qu'elle est gentille!

Confisseur de la Nature... dont les confitures sont moitié Chymie; l'alembic de son rafinant moule, monnoyant le jardin en or. Cléveland.

Que signifient ces rares expressions accumulées & tirées de si loin, sinon une Abeille qui cueille des fleurs & qui fait du miel?

Petite Siréne du Théatre, frivolement ga-

gazouillante, lyre soufflante, folâtre Zéphir de désirs passionnés, mélodieux malheur, enchantement vocal.... Ph-to. C....

Qui croiroit qu'il ne s'agit ici que d'une simple Demoiselle qui chantoit avec grace?

On peut définir *l'Amplification*, l'Art de faire d'une pensée tout ce qu'on en peut faire: c'est le rouet du *Bathos*; c'est le rouet qui le file, qui l'étend, qui l'allonge, qui le devide, & qui le met en fil très-délié. Il est des Amplificateurs qui ont l'heureux talent d'étendre une demi-douzaine de pensées minces & triviales, jusqu'à en faire un *in-folio* entier. Cependant tous les contes que contiennent plusieurs Romans fort étendus, & toute la substance de plusieurs grands Volumes, pourroient se réduire à la grosseur de ces Alphabets dont on se sert pour montrer à lire aux Enfans.

On lit ces paroles dans le Livre de Job:

As-tu donné tes ordres au Point du jour, & fait connoître à l'Aurore sa place?

Que cette pensée est bien étendue par le plus célébre Amplificateur de notre Siécle!

Peux-tu faire agir les mines *aëriennes qui sont* en haut, *& que* fournit la matiére

tiére *lumineuſe*? *Connois-tu le* fourneau *céleſte où* je fais fondre *le* métail *d'or? Tréſors d'où* je diſtribue *la lumiére auſſi promptement que toutes mes étoiles & tous mes* prodigues *ſoleils* peuvent la prodiguer. *Job pag.* 180.

Le même Auteur a amplifié un paſſage du Pſeaume CIV qui eſt conçu en ces termes:

Il regarde la Terre, & elle tremble; il frappe les Montagnes, & elles fument.

Les Montagnes oublient qu'elles ſont immobiles; *& dans leur frayeur*, elles mettent bas leur propre peſanteur, *&* ſe déchargent *de leur fardeau pour s'enfuir: les Bois à qui la peur* donne des ailes, volent plus vite *que le vent, laiſſant derriére eux les* peſantes *Montagnes tout* eſſoufflées.

Vous voyez ici les Montagnes qui non ſeulement tremblent de peur & ſe trémouſſent, mais encore ſecouent leurs Bois & leurs Forêts de deſſus leurs dos, pour courir plus vite. Après cela le Poëte vous repréſente une courſe de Montagnes & de Forêts à pied, dans laquelle les Forêts devancent les Montagnes, qui viennent après elles en ſoufflant & haletant, mais qui ne les ſuivent que de fort loin, comme des maſſes pouſſives & trop peſantes.

CHA-



CHAPITRE IX.

De l'Imitation, & de la maniére d'imiter.

IL eſt indubitable que les vrais Auteurs du *Profond* doivent être attentifs à imiter les grands Modéles dans leur maniére d'écrire ; & on peut prouver évidemment par un grand nombre d'exemples, qu'il y en a pluſieurs qui par ce moyen ſont parvenus à une profondeur à laquelle leur propre peſanteur ne les auroit jamais conduits. En effet, ne voit-on pas que *de F.* étoit le Fils Poëtique ou l'Eléve de *Withers*, que *T-te* étoit celui d'*Ogilby*, E. W. erd celui de Jean Taylor, & E-n celui de Blackmore ?

C'eſt pourquoi lorſque nous nous mettons à écrire, rappellons-nous dans la mémoire quelque grand Auteur. Faiſons-nous à nous-mêmes cette queſtion : comment le Sieur Richard auroit-il dit ceci ? M'exprimé-je auſſi ſottement qu'A. Ph- ? Mes vers coulent-ils avec la tranquille ſtupidité de Mr. W-ſt-d ?

Peut-être trouvera-t-on étrange que je preſcrive ſi poſitivement à notre Eléve de lire auſſi les Ouvrages de ces

ces fameux Poëtes qui ont excellé dans le Sublime. Mais ce que je dis eſt-il un paradoxe? Ne ſait-on pas que Virgile avoit lu Ennius, pour tirer de l'or de ſon fumier? Et pourquoi notre Auteur ne pourra-t-il pas lire auſſi Shakeſpear, Milton, & Dryden, pour enterrer leur or dans ſon fumier? Un Poëte qui aura véritablement du génie, quand il trouvera quelque choſe de majeſtueux, quelque trait brillant dans les écrits de ces grands Maîtres de l'Art, aura l'adreſſe de les rendre bas & rampans; il ſaura en ôter tout le luſtre; il en déchargera entiérement le coloris par une ingénieuſe circonſtance, par une belle périphraſe, par quelqu'addition ou par un retranchement; ou enfin il trouvera le moyen de les défigurer par quelqu'une de ces figures dont nous ferons voir le grand & merveilleux uſage dans le Chapitre ſuivant.

Le Livre de Job eſt reconnu pour une Piéce infiniment ſublime. Cependant notre Pére du *Bathos* n'a-t-il pas bien trouvé le ſecret de le réduire, & d'en défigurer les beautés à chaque page?

Y a-t-il dans tout Virgile un endroit plus brillant & mieux travaillé que la deſcription du Mont *Etna*, Enéid. Livre III.?

Hor-

——— *Horrificis juxta tonat Ætna ruinis,*
Interdumque atram prorumpit ad athera nubem,
Turbine fumantem piceo, & candente favillâ,
Attollitque globos flammarum, & sidera lambit:
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.

J'espére que les Honnêtes-gens & les Ecrivains qui ne savent pas le Latin, me pardonneront cette citation de quelques vers de Virgile. En tout cas, les voici heureusement rendus par notre Poëte Anglois. Ah! qu'il les a bien pris! Qu'il a bien su les rabaisser, en donnant par un heureux trait de plume, & par une pensée véritablement digne du *Bathos*, un accès de *colique* à la montagne!

Etna, *& toutes les montagnes brulantes, sentent que leurs magasins enflâmés par les horribles tempêtes qu'excitent les vents* qui sont nés dans leurs entrailles, commencent à se soulever, & font faire rage. Déchirées par des tranchées, & par des douleurs véhémentes, qui les font affreusement souffrir, *elles se plaignent* en mugissant. *Les tourmens qu'elles ressentent, leur font* jetter *de tous côtés leur horrible* vomissement; *elles* couvrent *la terre de leurs* entrailles liquéfiées. *Prince Arthur pag.* 75.

Horace dans la recherche du Subli-

me,

me, se heurta la tête contre les Astres: *Sublimi feriam sidera vertice*, Livre I. Ode I.

Empédocle au contraire, pour sonder le *Profond*, se jetta dans les fournaises ardentes du Mont *Etna:* & qui ne s'imagineroit pas sur la description qu'on vient de voir, que notre excellent Moderne y avoit été aussi?

Il y a deux sortes d'imitation; la premiére, c'est quand nous donnons, pour ainsi dire, la torture aux pensées d'autrui pour les ajuster au sujet que nous traitons; la seconde, consiste à copier les imperfections & les défauts des Auteurs célébres. J'ai vu une Comédie composée exprès dans le stile de *Shakespear*, & dont la plus grande ressemblance avec les Piéces de cet Auteur, consiste dans cette seule ligne.

Hé bon jour, mon bon Monsieur le Lieutenant.

J'ai vu aussi plusieurs Poëmes faits à l'imitation de *Milton*, dont l'art, d'un bout à l'autre du Poëme & sans aucune exception, consistoit à imiter avec la derniére exactitude son orthographe & ses termes surannés; comme si on se servoit aujourd'hui des vieux mots de Marot, &c. dans une Piéce Françoise; d'*aronde* pour *hirondelle*, de *velous* pour *velours*, d'*écurieu* pour *écureuil*, de *soudard* pour *soldat*, de

de *chardonnet* pour *chardonneret*, de *dépendu* pour *dépensé*, d'*élongner* pour *éloigner*, &c. Et véritablement c'est-là pour les vrais Poëtes modernes le moyen de lire avec quelque utilité les Ouvrages des Grands-hommes, tels que sont *Milton* & *Shakespear*.

On s'imaginera peut-être, qu'à l'exemple des autres Critiques, après avoir traité de l'Imitation, je devrois parler des Passions. Mais comme le premier but & le principal effet du *Bathos* est de produire la tranquillité d'esprit, & qu'il vaut sans-doute beaucoup mieux occasionner aux Lecteurs un doux sommeil qu'une espéce de fureur & de phrénésie, nous avons peu de chose à dire sur ce sujet. D'ailleurs les bornes étroites de ce Traité ne nous permettent pas de nous étendre fort au long sur les *lénitifs*, *émolliens*, & *opiats* de la Poësie, non plus que sur le stile *froid* & sur la maniére de le produire, ou sur les *méthodes* dont nos Auteurs se sont servis pour *manier* les *passions*. Je remarquerai seulement en passant, que rien ne contribue tant à produire le *froid*, que de mettre trop d'esprit & d'employer des pointes à exprimer les passions. Un génie véritablement né pour la Poësie, manque rarement de pointes, de saillies, de comparaisons & de similitudes dans

de

de pareilles occaſions. On peut appeller ce ſtile le *Pathétique Epigrammatical*; on y employe même les jeux de mots avec ſuccès. Auſſi nos meilleurs Auteurs ont-ils évité de ſe jetter eux-mêmes ou leurs Lecteurs dans aucun tranſport indécent.

Mais comme il eſt quelquefois néceſſaire d'exciter les paſſions de notre Antagoniſte, en traitant polémiquement un ſujet; les vrais Etudians en *Bathos* ont tous emprunté leur méthode de la vie baſſe, où ils ont obſervé que pour exciter la colére, on employe les railleries, les querelles des Harangéres, les criéries; que pour exciter l'amour, on ſe ſert du langage des mauvais Lieux; que pour ſe concilier la faveur & l'amitié de quelqu'un, on a recours à la flatterie la plus groſſiére; & que pour intimider on calomnie ſon adverſaire, en le chargeant de crimes puniſſables par les Loix de l'Etat. Pour ce qui eſt de la honte, c'eſt une paſſion folle & ridicule, dont nos Auteurs n'étant pas ſuſceptibles eux-mêmes, ils ne voudroient pas non plus l'exciter en d'autres.



CHAPITRE X.

Des Tropes *&* *des* Figures: *Et premiérement de l'art de les diversifier, de les bigarrer, de les confondre, & de les employer à rebours.*

QUant à ce qui concerne les *Figures*, nous ne pouvons trop recommander à nos Auteurs de s'étudier à *abuser du langage*. Il faut qu'ils posent pour principe, qu'ils ne doivent jamais rien dire selon l'usage ordinaire, mais qu'ils doivent toujours parler, s'il est possible, d'une façon directement contraire à cet usage. Ainsi ils s'étudieront à tourner tellement leurs figures, qu'elles décélent tout d'abord cette admirable trempe de cervelle embrouillée, qui caractérise tous les Ecrivains de cette espéce, ou qu'elles représentent le moule dans lequel elles ont été faites, mais qu'elles le représentent exactement, avec toutes ses *inégalités*, *cavités*, *obliquités*, *crevasses*, *recoins*, *détours*, *sinuosités*, en un mot, qu'elles le représentent tel qu'il est, &, pour ainsi dire, avec tout son *guingois*.

Je ne finirois jamais, si je voulois en-

entreprendre l'énumération de *toutes ces* ſortes de *Figures*; il me ſeroit même impoſſible d'en venir à bout: c'eſt pourquoi je me contenterai de ranger ſous trois claſſes les principales de ces Figures qui contribuent le plus au *Bathos* ou Profond.

Dans la premiére, je traiterai de l'art de varier, bigarrer, confondre & employer à rebours les *Tropes* & les *Figures*.

Dans la ſeconde, je parlerai de l'art d'amplifier & d'exagérer;

Et dans la troiſiéme, de l'art de diminuer.

Je ne puis me diſpenſer de donner à ces Figures les noms *Grecs* ou *Latins*, ſous leſquels elles ſont connues. Mais par amitié pour nos compatriotes & pour nos illuſtres confréres les grands Maîtres dans l'Art du *Bathos*, dont la plupart, quoique très-habiles & de bon goût, ignorent entiérement ces deux langues, nous les avons auſſi expliqués en notre langue.

Entre les Tropes & Figures de la premiére eſpéce, il n'y en a point qui contribuent plus efficacement à abuſer du langage, & à allier enſemble des expreſſions qui jurent l'une contre l'autre, que

LA CATACHRESE.

Elle consiste à employer un mot abusivement.

Un Auteur expert & habile à employer la Catachrése, dira

Faucher la barbe,
Raser l'herbe,
Attacher une planche *avec une épingle*,
Clouez-moi ma manche.

Ces rares façons de parler, ces expressions singuliéres, réjouissent l'esprit du Lecteur, & ne lui font pas moins de plaisir, qu'en fait aux yeux des Spectateurs un Arlequin qui se rase avec une hache, qui taille un arbre avec un rasoir, qui fait son thé dans une chaudiére, & qui brasse sa biére dans une théiére, spectacles qui font à nos Anglois un plaisir incroyable.

LA METONYMIE,

Qui est une inversion par laquelle on met les causes pour les effets, les inventeurs pour les inventions, &c.

La nouvelle épouse paroissoit lacée avec son Cosin (*a*) *tout neuf*, *un* Bubbleboy (*b*) & *un* Tompion (*c*) *à son côté*; dé-

(*a*) *Cosin* étoit un habile Faiseur de corps.
(*b*) C'est-à-dire un Etui.
(*c*) Une Montre de *Tompion*, fameux Horloger de Londres.

déployant son Colmar (*a*) *avec une grace divine : &, ô Dieu, s'écrioit-elle, quels esclaves vois-je autour de moi! ici un brillant* habit rouge, *là un* toupet (*b*) *charmant!*

La SYNNECDOCHE,

Consiste à mettre une partie pour le tout : ainsi, par le moyen de cette figure, on peut appeller une jeune personne : *Mon petit visage mignon*, *Mes petits yeux de cochon*, *Mon petit nez morveux*, *Ma queue traînante*, &c. Elle consiste aussi à prendre les accidens pour les personnes : ainsi, au-lieu de dire, *un Homme de Palais*, *un Homme de Robe*, on dit *un Fendeur* ou *Déchiffreur de Causes*; pour *un Tailleur*, on dit *un Picque-poux*, &c. Enfin elle consiste à prendre les choses qui appartiennent à un homme, pour l'homme même; par exemple, *l'homme à la robe*, *l'homme à l'épée*, *l'homme aux vidanges*, *un bâton blanc* (*c*), *un tourne-clef* (*d*), &c.

L'A-

(*a*) Son Eventail, ouvrage de *Colmar*, habile Faiseur d'Eventails.

(*b*) Perruque à toupet. C'est-à-dire, la nouvelle épouse lacée avec son corps, son étui, sa montre à son côté; & son éventail à la main. En Angleterre en 1717. ces cinq mots nouveaux, *Cosin*, *Bubbleboy*, *Tompion*, *Colmar* & *Toupet*, étoient fort à la mode.

(*c*) Charge à la Cour d'Angleterre., dont la marque est un bâton blanc, que porte à la main celui qui est revêtu de cette Charge.

(*d*) Géolier, Guichetier, &c.

L'Aposiopesis ou Reticence.

C'est une excellente Figure: elle est d'un grand secours pour les ignorans. Elle consiste dans ces façons de parler, *Que dirai-je?* quand on n'a rien à dire; ou, *je ne puis plus rien dire*, lorsque réellement on ne peut plus rien dire: expressions que le Lecteur a la bonté de ne jamais prendre à la lettre.

La Metaphore.

La première régle qu'il faut observer pour faire un bon usage de la Métaphore, est de la tirer toujours des choses les plus basses & les plus viles. C'est le meilleur moyen, c'est le secret le plus infaillible pour rabaisser & avilir ce qu'il y a de plus sublime. Par exemple, lorsque vous parlez du tonnerre, voici comme il faut vous exprimer:

Les Seigneurs de là-haut *sont* en colére, *&* prennent le haut ton. Lee *Alex.*

Si vous voulez faire le portrait d'un homme riche qui va rendre ou dégorger ses trésors, & se voir obligé de les quitter pour toujours, exprimez votre pensée en ces termes:

Quoiqu'il puisse, comme l'on dit, se gor-

gorger *de richesses*, *il en sera dépouillé malgré lui*, *&* *il les* dégorgera *en* masse par *un pénible* vomissement ; *il périra bientôt par une décadence subite*, *& traité avec autant de mépris que ses propres* excrémens, il sera jetté à la voirie. BLACKM. *Job pag.* 91-93.

La seconde régle qu'il faut observer, c'est que toutes les fois que vous serez assez heureux pour faire lever une métaphore *de son gîte*, il faut la pousser aussi loin qu'elle peut aller, de même que le Chasseur fait pousser par ses chiens le liévre qu'il a lancé : il faut même l'outrer. Par exemple, si vous sentez l'odeur d'une négociation d'Etat, faites-en une ample description, & poursuivez-la à la piste en cette maniére.

Les pierres & tous les élémens ratifieront *avec toi une* étroite confédération; *les bêtes sauvages oublieront leur férocité naturelle*, *&* traiteront *avec toi pour faire une* alliance que rien ne puisse rompre ; *le tyran à grandes nageoires*, *qui régne dans la vaste mer*, *enverra une* ambassade *écaillée* pour *te demander* la paix : *le* crocodile gardera *sa* foi *quand il l'aura* engagée, *& en te voyant il pleurera de joye.* Job pag. 22.

Ou si vous représentez le Créateur déclarant la guerre aux Impies, il ne faut omettre aucune des circonstances

ou formalités qu'on a coutume d'observer lorſqu'on proclame la guerre, & qu'on léve l'étendard.

Mes Envoyés, *mes* Agens, *qui par mon ordre* réſidez *en* Paleſtine, *vous à qui j'ai donné* commiſſion *d'y* veiller *aux* intérêts du Ciel; *vous ſaints* Hérauts *qui proclamez ou la* guerre *ou la* paix *au nom de* votre Maître, *c'eſt-à-dire, en mon nom; vous* Pionniers *du Ciel, préparez une* route, *rendez la unie, droite & large..... Je veux me mettre en perſonne* à la tête *de mon peuple .... Car le divin Libérateur veut paroître* dans ſa marche *avec majeſté, & n'a beſoin du* ſecours *d'aucune* Puiſſance confédérée. BLACKM. *Iſaïe* XL.

Nous rangeons ſous la claſſe de la confuſion,

LE MÊLANGE DE FIGURES,

Qui fait naître tant d'images, & qui en préſente un ſi grand nombre à la fois, qu'à le bien prendre il ne donne abſolument aucune image. Sa principale beauté conſiſte à donner une idée directement contraire à ce qu'il ſemble qu'on vouloit décrire d'abord. C'eſt ainſi qu'un ingénieux Auteur & un des grands Maîtres de l'Art, faiſant la peinture du Printems, nous repréſente une *neige* de fleurs, & nous fait

fait par ce moyen une peinture à laquelle nous ne nous attendions pas, c'est-à-dire, une peinture de *l'Hyver*.

Les expressions suivantes sont aussi de la même espéce.

Les brillantes nuées versent des lacs de souffre, dont les livides flames font éclipser les rayons du Soleil, qui semblent tomber en langueur Pr. Arthur. Pag. 73.

Quelle noble confusion! Des nuées, des lacs, du souffre, des flames, des bâillemens, des pluyes qui tombent à verse, des rayons qui tombent en langueur, des éclipses! Et tout cela en deux lignes.

Le JARGON.

Ta tête s'élèvera, quoiqu'ensévelie dans la poussiére, & portera jusques dans les nuées ses brillantes tourelles. Job pag. 107.

C'est une question de savoir ce que c'est que les brillantes tourelles de la tête d'un homme.

Les Dimétiens *tout joyeux se tiennent debout sur le* rivage, en *aussi* grand nombre *que les grains de sable, à la rencontre du Prince.* Pr. Arthur. Pag. 157.

C'est encore une question de savoir où ces *Dimétiens* se tenoient debout, & de quelle taille ils étoient.

L'empire de la destruction *ne* durera *pas desormais, & la* désolation *demeure-*

ra pour jamais déserte. *Job pag.* 89.

Mais pour confondre & bigarer les objets, rien n'est plus utile que

L'ANTITHESE ou la BALANÇOIRE.

C'est une Figure par laquelle on balance avec tant d'adresse les choses contraires & opposées, que le Lecteur demeure suspendu entre les unes & les autres, sans savoir de quel côté se déterminer, ce qui lui cause une satisfaction inexprimable, & un plaisir excessif. Telles sont ces admirables Antithéses dans une Piéce de Vers sur une Dame qui avoit grossi sa taille en cachant une jeune Princesse sous ses habits.

Tandis que la Nymphe bienfaisante changeant sa belle & parfaite taille, *devient* laide *afin de l'échapper* belle. WALLER.

Sur les Dames d'honneur en deuil.

Elles charment tristement, *elles plaisent* hideusement. ST.., *sur la Reine* MARIE.

—— *Ses yeux brillans* laissent entrer *l'objet*, *&* laissent sortir *la lumiére.* QUARLES.

Les Dieux ont le visage pâle *de voir votre visage si* vermeil. LEE *Alex.*

Les

Les Nymphes & leur Reine en mantes bleües, *vinrent en sautillant sur* le gazon. PHIL. *Past.*

Toute la Nature sentit un choc respectueux, la Mer s'arrêta *pour voir les montagnes* se bercer. BLACKM. *Job pag.* 176.



CHAPITRE XI.

Suite des Figures de l'Art d'amplifier & de diminuer.

UN véritable Ecrivain du *Bathos* aura soin de ne jamais *amplifier* un sujet sans *l'obscurcir* en même tems: sa pensée doit être enveloppée comme dans un *brouillard*, & tout-à-fait différente de ce qu'elle est dans sa nature. Il doit toujours se souvenir que *l'obscurité* est une qualité essentielle du *Profond*; ou, si par hazard il arrive qu'il y ait quelque lueur, il faut qu'elle soit telle que l'exprime *Milton*:

Non une lumiére, mais plutôt une obscurité visible.

La principale Figure de cette espéce est

L'HYPERBOLE OU L'IMPOSSIBLE.

Par exemple, un Auteur dit en parlant d'un Lion:

Il rugit si fort, & regarda d'un œil si terrible, que son ombre même n'osa pas le suivre. Un ancien Auteur.

En parlant d'une Dame à table:

L'argentine blancheur qui embellit ton col, ternit ton assiette, & fait paroître noire ta serviette.

En parlant de la même:

—— *L'obscurité de sa naissance ne sauroit éclipser l'éclat de ses beaux yeux, qui font qu'elle est toute de lumiére.* THEOB. *Double distress.*

Un autre Auteur dit, en parlant d'un combat de chiens contre un taureau:

Les dogues étendus tout de leur long, volent jusqu'aux étoiles, & ajoûtent de nouveaux monstres au Firmament effrayé. BLACKM.

En parlant d'une scéne de malheurs:

Voici une scéne de malheurs & de miséres: *ici* Argus *lui-même* pleureroit *jusqu'à se rendre entiérement aveugle, quand même il auroit les cent mains de* Briarée *pour essuyer ces cent yeux.* Anonym.

Et cette modeste priére de deux Amans absens:

O Dieu! anéanti seulement le tems *&* l'es-

l'espace *qui nous séparent, & rends deux Amans heureux*, &c.

La PERIPHRASE.

Que les Modernes appellent *Circumbendibus*, & dont nous donnerons des exemples dans le douziéme Chapitre, outre ceux que nous avons déjà donnés dans le neuviéme.

On peut rapporter à la même classe de l'*amplification* & du *magnifique*, les façons de parler suivantes, qui sont si excellemment modernes & si originalement singuliéres, que nous manquons de termes pour les exprimer.

Voici une belle description d'un Païsage:

Je les appellerois montagnes: mais je ne puis les appeller ainsi, de peur de leur faire une injustice en les dégradant par un nom trop bas; puisque les beaux valons se tiennent si humblement *au-dessous, que le terme* d'humble *ou* humblement *semble même trop relevé pour eux.* Anonym.

Il nous reste à parler de la troisiéme classe, qui est celle des Figures qui diminuent.

Commençons par

L'ANTICLIMAX.

C'est une Figure par laquelle la se-

conde ligne, au-lieu d'enchérir sur la premiére, lui est de beaucoup inférieure. Il n'est point de Figure plus propre à produire une grande surprise.

Par exemple, pour faire voir que les armes des Anglois s'étendent fort loin, un de nos Poëtes s'exprime en ces termes:

Sous les Tropiques on parle notre langue, & une partie de la Flandre *a reçu notre joug*. WALL.

Un Anonyme en parlant d'un Guerrier:

Et toi, *Dalboussy*, notre grand Dieu de guerre, *Lieutenant-Colonel du Comte de Mar*, qui commanda pour le Chevalier de Saint George (le Prétendant) en 1715.

Un autre, sur la valeur des Anglois:

Ni la Mort, ni l'Enfer même ne peut les empêcher d'entrer, ni les redoutes fortifiées. DENN. *sur Namur*.

Il y a d'autres occasions où cette Figure fait encore plus d'effet, & trouve un plus beau champ. C'est lorsque le Lecteur est dans l'attente de quelque grande image, & qu'à son grand étonnement on ne lui présente qu'une image très-*imparfaite*, ou qu'on la lui présente avec quelque chose de *bas* ou de fort *ridicule*. Sa surprise n'est pas moins grande que celle d'un Curieux, qui dans un Cabinet de Statues anti-

antiques, voit un piedestal avec le nom d'*Homére* ou de *Caton*, mais qui levant les yeux pour considérer ce qu'il y a dessus, apperçoit un *Homére* sans tête, & ne voit rien de *Caton*, que cette partie du corps qui ne doit pas être exposée à la vue.

Tels sont ces Vers sur un *Léviathan* en pleine mer:

Son mouvement agite & bat la fange marécageuse, il mêle & incorpore avec les flots sa matiére glaireuse, jusqu'à ce que les ondes, troubles, épaissies, & fermentées, paroissent comme un vaste pot d'onguent bouillant : *par-tout où il nage, il laisse dans le lac tant d'écumeux sillons & de traces écumantes, que toutes les eaux de la mer paroissent* blanches *comme les cheveux d'un homme que* l'âge *a fait blanchir, ou qu'une* frayeur *subite a fait* grisonner. BLACKM. *Job pag.* 197.

Mais peut-être que les Vers suivans l'emportent encore sur ceux que nous venons de citer.

Ces flames qui trouvent de la résistance, ces magasins ardens assaillis par les vents, rugissent dans de vastes fourneaux, & l'on voit couler des flots de mine fondue, semblables à une mer dans sa rage; on entend remuer *tantôt* de longues barres de fer, *tantôt de grands* tas de charbons agités çà & là. *Pr. Arthur pag.* 157.

La Figure Vulgaire,

Eſt auſſi une Figure *qui diminue.* Par le moyen de cette Figure, un dard qui vole en l'air, peut être comparé à un laquais qui ſiffle en allant faire une commiſſion où ſon Maître l'envoye.

Le vigoureux Stuffa *lança un trait maſſif*, *qui* en faiſant ſa commiſſion à laquelle il prenoit plaiſir, chanta & ſiffla *dans l'air. Pr. Arthur.*

Par la même Figure, un homme qui enrage de dépit, peut être élégamment comparé à un gros dogue.

Je ne puis étouffer ce chagrin giganteſque, *ni* mettre une muſeliére *à mon dépit enragé. Job pag.* 41.

On peut de-même comparer des nuées groſſies d'eau, à une femme groſſe ou en travail d'enfant.

Les nuées gonflées *par les* eaux *qu'elles renferment* dans leurs flancs, demeurent ſuſpendues bien haut *en l'air*, elles y demeurent, dis-je, ſuſpendues, ſans qu'il s'y faſſe ni fente ni ouverture par où *leurs eaux puiſſent* s'écouler.

L'Enfantine.

C'eſt quand un Poëte redevient aſſez ſimple & aſſez innocent pour penſer & parler comme un enfant. Nous allons en rapporter quelques exemples, tirés des

des Poëſies du plus grand Maître en ce genre. Ecoutez-le jargonner mignardement comme un enfant qui bégaye.

Petit charme *à douze mine*, Mignature *de la Reine de beauté*, *Venez-çà*, ma *Muſe* Angloiſe, *Venez toutes* les neuf Grecques, *avec les* trois *charmantes Graces*, *venez voir votre* jolie nourriſſonne.

Lorſqu'on voit les prairies voiſines, agréablement émaillées de blanc & de verd; lorſqu'on voit les petits agneaux jouer & bondir; gentils folâtres pleins *du ſuc des herbes* de Mai: *Alors le col ſi blanc & ſi rondelet*, (Petit col *entouré & orné de brillans.*) *Et votre* gentilleſſe *d'eſprit*, (gentille *enfant d'une* gentille race) heureux *trois fois*, & encore trois fois *heureux*, le plus heureux *des* heureux *mortels*, &c. *A. Phil. ſur Mademoiſelle* C....

Et le reſte de ces excellentes *Chanſons à bercer & endormir*, qui ſont de ſa compoſition.

Avec quelle grace, par exemple, avec quelle gentilleſſe ne prie-t-il pas ſes brebis de lui apprendre à bêler?

Apprenez-moi, chéres brebis, à gémir d'un ton bêlant. Phil. *Paſt.*

Ecoutez comme il fait raiſonner un petit enfant ſur la mort de ſa nourrice:

Quoi! ſeroit-elle *donc morte! ô la plus* inhumaine *de toutes les femmes! Mourir,*

& laisser-là le pauvre Colinet! *Et cependant..... Mais pourquoi la blâmé-je?* Phil. *Past.*

Son Berger ne raisonne pas moins en innocent, en fait d'amour.

J'aime en secret une aimable Bergére; en secret mon amour est bien payé; elle réserve *pour moi* la nuit *prochaine.* Ibid.

L'amour de cette Bergére pour son Berger, paroît d'une façon bien marquée, en ce qu'elle veut bien lui réserver une nuit qu'elle dérobe à ses autres Amans: & vous voyez qu'il lui en fait très-bon gré.

Il ne montre pas moins sa simplicité, lorsqu'il suppose que les Bergéres s'arrachent les cheveux & se frappent la poitrine, à leur propre mort.

O charmantes Bergéres, & cependant foibles emblêmes de ma Belle, les yeux baissés & les cheveux épars, dans votre amére angoisse vous frappez vos poitrines, & vous pleurez sa mort précipitée, comme si c'étoit votre propre mort. *Ibid.*

L'INANE OU LE RIEN.

Le même Auteur nous fournit les plus beaux exemples de cette Figure.

O le grand niais que je suis, plus niais encore que mes brebis, que je gardois autrefois dans les plaines fleuries! Phil. *Past.*

Au

Au grave Sénat elle fut capable de donner des conseils, qui furent reçus avec étonnement. Phil. sur la Reine Marie.

Celui que le bruit terrible des Canons ne pouvoit épouvanter, tombe de la grandeur de Sa Majesté, le bruit *retournant avec la* lumière *retournante*. Ibid.

Que veut dire tout cela?

Quelle admirable expression dans ce Vers d'un Anonyme?

Il a *dispersé le* silence, & *dissipé la* nuit. *Anonyme.*

Et dans ceux-ci d'un ancien Auteur?

Pour contempler la gloire de la superbe Londres, *le Soleil lui-même se lévera... au point du jour.* Author vet.

L'EXPLETIVE.

Nous voyons d'admirables exemples de cette Figure, dans les épithétes dont plusieurs Auteurs se sont servis. Est-il rien de plus beau que les trois Vers suivans, où le Poëte a entassé les épithétes?

L'ombre ombragée des bois, & le verd verdoyant, le courant des eaux courantes, & la charmante odeur odoriférante, égayent ma solitude solitaire par une joyeuse joye.

La

La Macrologie & Le Pleonasme.

Ce sont deux Figures qu'on trouve aussi souvent accouplées ensemble, qu'on voit une accolade d'un lapereau maigre avec un gras. Ce n'est pas au-reste une grande merveille, puisque la superfluïté de mots, & le vuide de sens sont justement la même chose. Je suis charmé de voir un de nos plus grands adversaires employer cette Figure.

Le crû des prairies, (c'est-à-dire, l'herbe qui croît dans les prairies,) *& l'orgueil des campagnes*, (c'est-à-dire les moissons.) *Les vivres des armées, & le soutien des guerres. Le rebut des épées, & le glanage d'une bataille, diminuent ses nombres, retrecissent son armée ; en quelque lieu que ses amis se retirent, ou en quelqu'endroit que ses ennemis se postent ; couvert de tempêtes, & submergé dans les Océans.* Campagnes de Malboroug par Mr. Adisson.

La Tautologie

Est le comble, la perfection, le complément de toutes les Figures.

Par exemple, quand on dit *enfoncer les flots*, (percer au travers, se faire jour au travers, les forcer & les enfoncer comme un bataillon ;) & ..... *fendre*

dre la pleine mer (de-même qu'on dit fendre la presse :) *en nombres plus coulans*, & . . . . *en Vers plus tendres & plus doux*. Tons Misc. in 12. Tom. IV. pag. 291. 4. Edition.

Diviser & partager *le monde* séparé en deux. *Ibid*. Tom. 6. pag. 121.

On pourroit ajoûter encore dix mille autres exemples de Vers également sonores & harmonieux : on en trouve un assez grand nombre dans la plupart de nos plus célébres Poëtes modernes.



CHAPITRE XII.

*De l'*EXPRESSION, *& des différentes sortes de* Stile *de ce Siécle.*

L'*Expression* est juste & convenable, lorsqu'elle est basse à proportion de la profondeur de la pensée dont elle est l'interpréte. Il ne faut pas qu'elle soit toujours conforme aux régles de la Grammaire, de peur qu'elle ne paroisse pédantesque & peu digne d'un honnête-homme ; ni trop claire, de crainte qu'elle ne devienne commune ; car l'obscurité donne à la diction un certain air de merveilleux, & répand une dignité d'oracle dans une Piéce où il n'y a ni sens ni raison.

Par

Par exemple, on met tantôt un nombre pour un autre; c'eſt ainſi que Tickelt dit dans ſa traduction d'Homére. Il. 1. *Le fer & la peſte tout à la fois les* dévore, au-lieu de *les dévorent.* Tantôt un cas pour l'autre: *Et qui eſt-ce*, dit le même Auteur, *qui eſt plus en état que* te (au-lieu de *plus en état que* toi) *d'appaiſer le Dieu*: & au-lieu de *Thétis* vit verſer des larmes à *Achilles*, il dit qu'*elle l'entendit verſer des larmes.*

Il faut ſur-tout faire une grande attention à deux choſes: premiérement, à un certain choix de termes bas; & ſecondement, à une certaine maniére de les arranger avec diſcernement & ſagacité. Pluſieurs de nos Poëtes ſont aſſez heureux pour y réuſſir parfaitement: la nature leur a donné ce rare talent, & le leur a même prodigué; de ſorte qu'ils ſont dans le cas de ce Bourgeois-Gentilhomme, qui avoit fait de la Proſe toute ſa vie ſans le ſavoir. Que les Vers roulent donc de façon qu'ils ſervent de véhicule aux mots. Vous en allez voir un bel exemple dans les Vers ſuivans, je les tire du dernier Auteur que je viens de citer; quoique d'ailleurs il ne ſoit nullement de notre volée, il ſemble cependant qu'il a voulu une fois en ſa vie être ſimple.

Si-

Sinon, ce sera à moi-même que je décernerai le prix, en l'ôtant à celui-ci, ou à celui-là, ou peut-être à toi-même. Ti. Hom. II. 1. pag. 11.

—— *Il étoit plein de jours; deux âges déjà passés, il vivoit jusqu'à voir le troisiéme.* Id. pag. 17.

Le Roi de quarante Rois, & plus honoré du grand Jupiter, que ne fut jamais aucun Roi avant lui. *pag.* 19.

C'est afin que je connoisse que si tu rejettes ma priére, le plus méprisé entre tous les Dieux, c'est moi. pag. 34.

Que ma Mére une fois se laisse conduire par mes conseils, quoiqu'elle soit beaucoup plus sage que je ne crois l'être. pag. 38.

En voici encore un autre exemple dans ces Vers, qui sont de la même main.

J'abandonne les Arts de la Poësie & des Vers, à ceux qui les pratiquent avec plus de succès: je me dispose maintenant à parler de vérités plus importantes, & ainsi, tout à la fois, cher Ami & chére Muse, Adieu. TONS. Misc. 12. Tom. IV. pag. 292 de la 4. Edition.

Quelquefois un seul mot rendra familiére & commune une idée poëtique; comme dans l'exemple suivant, où un Vaisseau en feu doit tout l'esprit du *Bathos* à un mot bien choisi qui finit la ligne.

Et la brulante contagion de ses côtes • *gril-*

grillées faisoit une friture. *Pr. Arthur pag.* 151.

Et dans cette description du Monde tombant en ruines, qui est une traduction de ces Vers d'Horace, *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ:*

Quand même tout l'édifice de la Nature s'écrouleroit autour de lui, sans s'émouvoir il en entendroit l'épouvantable crac. TONS. *Misc. Tom. VI. pag.* 119.

Et dans ces deux Vers:

Les bêtes, tant apprivoisées que sauvages, viennent des campagnes & des déserts au bord du fleuve ... pour boire. *Job* pag. 263.

Souvent deux ou trois mots produisent cet effet.

Il exprime *des nuées* la douce liqueur, *qui ranime & égaye les arbres* des Forêts & des Jardins. *Id.* Job pag. 264.

Il est aussi quelquefois très-utile d'employer des *termes techniques*, qui dépaïsent, pour ainsi dire, & qui éloignent votre stile des grandes idées, des idées générales de la Nature; & plus votre sujet est élevé, plus devez-vous chercher dans la plus vile méchanique des expressions basses & rampantes. Par exemple, si vous faites la description de l'habillement d'un Ange, ne manquez pas de dire que son *linge* étoit d'un fil *délicatement filé* &

& blanchi sur les plaines fortunées. Pr. Arthur pag. 19.

Si vous parlez d'une armée d'Anges, appellez-la *les Angéliques Cuirassiers*, Ibid. *pag.* 239: & s'il s'agit de faire mention d'un grand nombre de malheurs, appellez-les

Fraîches troupes de *peines &* régimens *de malheurs*, Job pag. 86.

Les Rhéteurs divisent le stile en stile propre & stile figuré. Nous avons déjà traité du figuré, & le stile propre est un stile dont nos Auteurs n'ont que faire. Ainsi, entre tous les différens stiles, nous ne parlerons que des principaux, dont nous devons aux Modernes le principal progrès, ou même l'invention.

1. Le Stile FLEURI.

De tous les stiles, il n'y en a aucun qui soit plus propre au *Bathos* que le stile fleuri. Il en est de ce stile comme des fleurs, qui quoique le plus bas de tous les Végétaux, sont néanmoins les plus agréables, & naissent ordinairement en grande abondance dans le fond des marais & des fossés.

Un habile Ecrivain dans ce genre vous présente le bouquet suivant:

Les Bocages paroissent tout habillés de guirlandes de fleurs, & de leurs feuillages

ges coulent d'aromatiques ondées ; leurs têtes odoriférantes, entrelassées par le haut en nœuds mystiques, font une espéce d'échange de leurs parfums, & entremêlent mille baisers, comme si les branches s'efforçoient à l'envi d'orner, d'embellir, & d'ombrager le Bôcage ..... BEHN *Poëm. pag.* 2.

C'est ce que font véritablement la plupart des branches.

Mais ces expressions fleuries ne sont pas à comparer à notre Poëte couronné de lauriers

Des branches entrelassées dans d'autres branches, composent le Bôcage; elles poussent des sillons, elles s'épanouissent, elles s'étendent, & fleurissent en amour; les palmiers tremblans répétent leurs vœux mutuels, les peupliers plians rencontrent de plians peupliers; les planes distans semblent se serrer plus près; & les aulnes soupirans, soupirent après les aulnes. Guardian. 12. 127.

Ecoutez aussi notre *Homère.*

Sa Robe de parade *est formée de lumière raffinée; une* queue *brillante & infinie* s'étend derriére: *son trône est fait de* gloire *éclatante &* rassemblée, orné *de* perles *célestes & de pierres précieuses enchassées, d'où coulent des* flots *de joye & des* mers *de splendeur sur toute la troupe Angélique qui est en bas; & qui regarde fixement.* BLACKM. *Ps.* CIV.

2. Le

2. Le Stile Vif.

Ce stile convient autant à un petit esprit, qu'un air vif convient à une personne de petite taille. Pour se former à ce stile, il faut lire & étudier avec application Mr. *Thomas Brown*, qui est l'Auteur de l'*Espion de Londres*, & en général tous les *Espions*, Livrets & Brochures; & pour les Vers, il faut lire les *Prologues* de Mr. Cibber.

Mais la beauté & l'énergie du stile vif ne paroît jamais si bien, que quand on l'employe à donner un air de nouveauté aux ouvrages des Anciens, à les adapter au goût du siécle, &, s'il m'est permis de hazarder le terme, à les *moderniser*: c'est ce que nous appellons proprement, les *Angliser*, les mettre à l'*Angloise*; expressions qui sont toutes deux d'une grande justesse; l'une pour marquer combien nous nous embarrassons peu du *quomodo*; l'autre pour marquer la force & la violence avec laquelle nous les faisons venir dans nos discours.

C'est par la vertu de ce stile que *Tacite* parle comme un *Politique de Caffé*, & *Joseph* comme le *Gazetier d'Angleterre*; c'est par le même stile que *Cicéron* est aussi concis, aussi subtil, aussi pointilleux que *Senéque* ou Mr. *Asgill*; que *Marc-Auréle* est excel-

cellent pour les pointes & jeux de mots; & que le bon-homme *Thomas à Kempis* eſt auſſi *poli*, & ſe ſert d'expreſſions auſſi *recherchées*, qu'un Prédicateur de Cour.

3. Le Stile A LA MODE.

Il eſt beau par ſa nouveauté, & il a le bonheur de ſubſiſter auſſi longtems, & de ſe répandre auſſi loin que le Poëme même. Vous en avez quelques exemples dans la deſcription du Soleil en char de deuil à la mort de la Reine MARIE.

Voyez maintenant Phébus; *il* s'eſt maſqué *le viſage*, *comme il fit autrefois pour* Phaëton; *il eſt en* grand deuil; *de ſombres nuages environnent ſon* char noir, *&* *ſes* courſiers engourdis marchent à petit pas ſur *le* globe mélancolique, &c. *A. Phil.*

Et dans le Poëme, où l'on vous repréſente les ſoldats du Prince Arthur qui boivent.

Pendant que le riche vin de Bourgogne, *& le petillant vin* de Champagne, *chaſſent de leurs cœurs les terreurs de la mer*. Pr. Arthur pag. 16.

D'où nous apprenons auſſi que le *Bourgogne* & le *Champagne* ont la vertu de faire mépriſer à un homme qui eſt ſur le rivage, les tempêtes qui s'élévent ſur mer.

Un

Un autre Poëte parle ainsi du Toutpuissant, qui fait camper ses régimens .... *Il creusa un vaste & profond abîme, où il garde ses* liquides régimens. *Là les flots* défilent, *& font leur route, pour former le* grand corps *de la mer, où ils campent & se tiennent dans leur poste*, retranchés *dans des* travaux *de rocs, & dans des* lignes *de sable.* BLACKM. *Ps.* CIV. *pag.* 261.

Et en parlant de deux armées qui sont sur le point d'en venir aux mains. *Les armées que voici, sont les* cartes *avec lesquelles l'un & l'autre doivent jouer; du-moins* tirez-vous d'affaire, & ne perdez pas *si vous pouvez.* Jouez hardiment *pour la* somme *que les Dieux ont marquée: ceux-ci qui sont de votre côté*, parieront *pour vous toute leur fortune & tous leurs biens.* LEE Sophon.

Toutes ces belles expressions conviennent parfaitement aux coutumes & aux meilleures maniéres qui sont aujourd'hui en usage dans notre Capitale.

Mais la principale partie du stile *à la mode*, est le stile *de demangeaison;* stile qui est fort en crédit & en honneur depuis quelque tems, par l'usage qu'en font les personnes de la premiére qualité, & qui par le moyen des Dames qui le mettent en vogue, s'est introduit avec succès jusques dans les ruelles & dans l'intérieur des maisons.

De sorte que son progrès & ses rapides conquêtes peuvent être comparées à celles du grand Sésostris, & sont connues par-tout sous les mêmes symboles, c'est-à-dire, sous les images des parties génitales de l'un & de l'autre sexe.

Il consiste entiérement en métaphores tirées des deux plus fécondes sources, qui sont le véritable *Bathos* du corps-humain, c'est-à-dire........ & .... *hiatus magnus lacrymabilis*........... en cassades, en équivoques, *doubles ententes*, bons-mots de *Gilles*, de *Cibber* & d'*Olfield*; le tout dérivé desdites sources.

4. Le Stile PRECIEUX.

Ce stile est composé des Métaphores les plus curieuses & les plus affectées; il a quelque chose de celui dont nous venons de parler.

Telle est, par exemple, cette description d'un ruisseau desseché par les rayons du Soleil:

Gagnée *par les* importuns *rayons du Soleil*, semblable à une femme qui abandonne son mari, *l'eau est sortie de son canal*, & s'est retirée clandestinement *avec les rayons du Soleil*, qui n'ont pour elle que trop d'appas. BLACKM. *Job pag.* 26.

Tel-

Telle est cette peinture d'une mort tranquille.

Quand la mort qui a toujours l'œil au guet, jettera les yeux sur sa moisson, & te verra mûr d'âge, elle invitera sa faux, elle coupera tout doucement *ta tige* penchante, *& te* mettra amicalement *dans son* magasin, *c'est-à-dire dans le* tombeau: *pag.* 23.

Telle est cette description d'arbres agités par une tempête.

Les chênes avec leurs bras étendus, bravent les vents; la tempête voit *leur force*, elle soupire & passe son chemin. DENN.

Telle est enfin cette description de l'eau qui frémit sur le feu.

Les flâmes petillantes excitent l'eau à sourire; *mais la liqueur* qui se plaît à bouillir, se consume elle-même, *& diminue pendant ce tems-là:* Anonym. dans les Misc. de TONSON Part. 6. pag. 234.

5. Le Stile EMBARASSE',

Qui marche pesamment comme étant accablé sous le poids des Métaphores, & qui traîne après soi une longue queue de mots: &

Le Stile BOTTE' ou HAUT STILE,

Qu'on mêle souvent & heureusement

avec le précédent, qui est le stile embarassé. Car de-même que le premier est la véritable machine pour abaisser ce qui est sublime & élevé, le second est le plus propre à élever les choses viles & basses, & à les mettre dans un ridicule frappant; ensorte que quand on réunit ces deux stiles ensemble, le *Bathos* est alors à son comble & dans sa perfection; de-même que lorsqu'un homme se met la tête en bas & le cul en haut, sa dégradation est complette & parfaite. Il est vrai qu'il y en a un bout qui est aussi haut qu'il le fut jamais, mais il est à rebours, & c'est, pour ainsi dire, le monde renversé. Mais après tout, y a-t-il un véritable amateur du *Profond*, qui ne soit ravi de voir les actions les plus basses & les plus communes, exaltées de cette façon?

Par exemple, au-lieu de dire,

Qui frappe à la porte?

On dit élégamment, *Pour qui plaide si rudement ma porte avec sa voix si haute, & qui est-ce qu'elle veut faire entrer?*

Pour, *voyez qui est-là?*

On peut dire, *Avancez les rideaux de vos yeux, levez les rideaux de vos deux luminaires, qui sont des rideaux à franges; & me dites qui est-ce qui vient-là?*

Au-

Au-lieu de, *Fermez la porte*,

On peut dire aussi, *Faites promtement tourner sur son axe le gardien de bois de notre chez-nous.*

Pour, *Apportez mes habits*,

On dira en beau stile, *Apportez-moi ce que la Nature, tailleur des* Ours, *a refusé à l'Homme; elle m'a créé sensible au froid, mais elle n'a pas daigné me donner des babits.*

Pour, *Allumez le feu*,

On peut dire pareillement, *Apportez quelque reste du vol de* Prométhée, *pour dilater promptement l'air rude & congelé par le rigoureux souffle de* Borée.

Pour, *Mouchez la chandelle*,

Vous direz, *Ce luminaire-là a besoin d'amputation; par ce moyen vous lui sauverez la vie qui est à moitié éteinte.*

Au lieu de dire, *Ouvrez la lettre*,

Il faudra dire, *Cire, rends le dépôt qui t'a été confié.* THEOB. *double distress.*

Enfin, pour *Débouchez la bouteille & chappellez le pain*;

On se sert de cette élégante circonlocution,

Appliquez votre engin à la spongieuse porte, délivrez Bacchus *de sa prison de verre; & dépouillez la blanche* Cérès *de son babit chatain.*



CHAPITRE XIII.

Projet pour l'avancement du Bathos.

VOilà, mes chers Compatriotes, de quelle maniére j'ai découvert avec des soins & des peines incroyables les sources inconnues du *Bathos*; ou, pour mieux dire, voilà comme j'ai pénétré jusqu'au fond des abîmes de cette *vaste profondeur*. Après avoir établi de bonnes & salutaires loix, que me reste-t-il, maintenant, que d'exhorter tous les vrais Modernes à faire tous leurs efforts pour suivre les régles que je leur ai expliquées? Pour y réussir, je crois que je rendrai à ma patrie un service signalé, en lui proposant un *plan* qui puisse faciliter les moyens de parvenir à ce grand but.

Comme nous sommes incontestablement supérieurs en nombre à nos ennemis, il semble qu'il ne nous manque rien pour avoir le dessus, que de nous unir parfaitement entre nous. C'est pourquoi on invite humblement Messieurs les partisans du *Bathos*, tous en général & chacun en particulier, de faire entr'eux une ferme *association*, & de former *un corps régulier*, dont chaque

que membre, sans même en excepter les plus foibles, contribue en quelque chose à soutenir tout le Corps, de-même que les plus foibles roseaux, lorsqu'ils sont liés ensemble, composent un faisceau qu'il n'est pas facile de rompre. Voilà le but auquel doit tendre notre Art; & pour y parvenir, il n'est point de moyen plus efficace, que de le mettre sur le même pied que les autres Arts de ce Siécle.

Le grand progrès des Manufactures modernes, vient de ce qu'elles sont divisées en différentes branches, & partagées en plusieurs sortes de métiers. Dans l'*Horlogerie*, par exemple, l'un fait le balancier, l'autre le ressort, celui-ci les roues, celui-là la boëte, & le principal Ouvrier ajuste le tout ensemble. C'est à cette œconomie, c'est à cette sage distribution que nous devons la perfection de nos Montres d'aujourd'hui: & il n'y a point de doute que nous ne pussions donner la même perfection à notre Poësie & à notre Eloquence moderne, si nous en séparions de la même façon les différentes parties en différentes branches.

Il est assez ordinaire de trouver différentes personnes, qui, quoique d'ailleurs peu recommandables par leurs talens, ne laissent pas d'avoir de gran-

des dispositions pour former certains Tropes ou certaines Figures particuliéres. Aristote* dit que l'*Hyperbole* est un ornement du discours, qui convient fort aux Jeunes-gens de condition. C'est pourquoi nous voyons en eux un panchant merveilleux pour cette Figure, & les voyages l'augmentent & le fortifient de plus en plus. Les Gens de Guerre & les Marins ont aussi de merveilleuses dispositions pour la même Figure, & s'en servent heureusement. La *Périphrase*, ou *Circonlocution*, est le talent particulier des Fermiers de campagne ; le *Proverbe* & l'*Apologue*, est celui des vieilles gens, lorsqu'ils devisent ensemble dans leurs coteries; l'*Ellipse* ou le Discours *à demi mot*, celui des Ministres & des Politiques; l'*Aposiopesis* ou *Réticence*, celui des Gens de Cour; la *Litotès* ou *Diminution*, celui des Dames, de ceux qui parlent tout bas à l'oreille, & des médisans; l'*Anadiplosis* enfin (qui est une Figure par laquelle la phrase suivante commence par le même mot qui termine la phrase précédente) est celui des Ecailliers, Crieurs, Colporteurs, & autres qui parlent en Public, & qui, en répétant les mêmes mots, engagent le peuple à acheter leurs huitres, petits pois, & Chansons nouvelles. Pour ce qui est des *épithétes*, on en trouvera à

à foison à Billinsgate (*a*). C'est sur l'eau qu'on prend des leçons de *Sarcasme* & d'*Ironie*. Pour les *Epiphonémes* & les *Exclamations*, on en entendra assez à Beargarden (*b*), & aussi fréquemment qu'on entend des *Paix-là* à la Chambre des Communes.

Chaque Particulier employant donc tout son tems, & s'appliquant tout entier à la Figure qui lui est propre, atteindroit sans-doute à la perfection; & lorsque chacun seroit incorporé à la Société, & qu'il auroit fait serment d'y demeurer toujours attaché, suivant le plan que j'ai proposé ci-dessus, un Poëte ou un Orateur n'auroit plus rien à faire que d'envoyer chez les Fabriquans de chaque espéce; par exemple, chez le *Métaphoriste*, pour ses *Allégories*; chez le *Faiseur de Similitudes*, pour ses *Comparaisons*; chez l'*Apophthegmatiste*, pour ses *Sentences*, &c. Par ce moyen il composeroit en un moment une Dédicace, ou une Harangue, l'*Artiste* supé-

(*a*) Billinsgate est un endroit de Londres, où est le plus grand Marché au Poisson. C'est comme si on disoit, aux Halles, à la Poissonnerie, où les Poissardes & Harangéres étalent leur éloquence féconde en injures & grossiéretés.

(*b*) *Beargarden* signifie proprement *le Jardin des Ours*. C'est un endroit de Londres vers les remparts, où l'on nourrit & fait combattre des Ours. C'est comme si nous disions *à la Barriére des Incurables*, où se voyent les Combats des Bêtes.

périeur ou *Maître fabriquant*, n'ayant autre chose à faire que de mettre ensemble & d'adopter les matériaux qu'on lui fourniroit d'ailleurs.

C'est pourquoi je propose aux partisans du *Bathos*, d'inventer & d'établir avec toute la diligence possible, & cela aux frais du Public, une *Armoire Rhétoricale*, ou *Bureau Typographique*, à trois étages, & garnie de tiroirs, dont le plus haut étage sera pour le Genre *Délibératif*, celui du milieu pour le *Démonstratif*, & le plus bas pour le *Judiciaire*. Ces différens étages seront divisés en *Lieux Communs*, c'est-à-dire en tiroirs, où l'on trouvera des matériaux, sujets, & argumens, pour les différens genres de Discours, Harangues, Oraisons, ou autres espéces d'Ecrits; & chaque tiroir sera subdivisé en *Cellules* ou *Cassetins*, comme les Cabinets de Raretés. L'étage ou appartement qu'on destinera pour la *Paix* ou la *Guerre*, & celui où l'on doit mettre ce qui concerne la *Liberté de la presse* ou *Imprimerie*, peuvent être en fort peu de tems remplis de divers sujets, & de différens matériaux parfaitement neufs. Je dis la même chose des tiroirs qui doivent contenir le *Genre Vituperatif*; il ne sera pas moins facile de les remplir d'une excellente collection, toute du crû & de la fabrique

de

de notre siécle. On aura bientôt appris à chaque Compositeur, & à chaque Auteur, l'usage qu'il faut faire de ce Cabinet, comment il doit s'en servir, & de quelle maniére il faut en manier tous les régistres ou tiroirs, que l'on tirera à peu près comme des bâtons d'orgues.

Les clefs de ce *Bureau* seront gardées par d'honnêtes-gens: on pourra, par exemple, les mettre entre les mains de quelque *vénérable Prélat*, ou de quelque *brave Officier*, d'une probité reconnue, d'une fidélité à l'épreuve, & d'un attachement inviolable à tout ce qui se trouve maintenant établi, soit dans *l'Eglise*, soit dans *l'Etat*; à un homme enfin qui ait assez de prudence, de crédit & d'autorité pour les garder de tous les malheurs qu'on pourroit craindre.

Cette armoire étant en de pareilles mains, on pourra la louer comme on le jugera à propos, à tant par jour, à plusieurs grands Orateurs des deux Chambres; & il faut espérer qu'il en reviendra aussi à notre Société un gain & un profit considérable.





CHAPITRE XIV.

De la manière de faire des Dédicaces, *des* Panégyriques *ou des* Satyres; *&* *des* Couleurs pour *l'Honorable & le Deshonorable.*

APrès tout ce que nous avons dit, on peut juger de quelle néceſſité eſt le projet dont je viens de parler, ſi l'on veut ſeulement faire attention qu'il n'y a rien de ſi important pour le ſuccès de nos Ouvrages, que la diligence & l'expédition. Il eſt fâcheux que les cerveaux ſolides ne ſoient pas comme les autres corps ſolides, toujours doués d'une vélocité à ramper, proportionnée à leur peſanteur. Car il en eſt des fleurs du *Bathos*, comme de celles que produit la Nature: ſi le Jardinier n'a pas ſoin de les porter au marché dès le matin, elles périſſent, elles ſe flétriſſent, elles ſe fanent avant la nuit, & il n'en tire aucun profit. De toutes nos productions, il n'y en a aucune qui ſoit d'une ſi courte durée & d'une ſi courte vie que les *Dédicaces* & les *Panégyriques*. Ce ſont des éloges qui ſouvent ne durent qu'un jour, & qui le lendemain deviennent des

des Piéces entiérement inûtiles, hors de saison, indécentes, & fausses; & ce qu'il y a de plus triste, c'est que tout le gain & tout le profit qui, comme nous avons dit, doit toujours être le principal & même l'unique but de nos Ecrivains & de nos Orateurs, dépend en quelque façon de ces deux sortes de Piéces.

Nous allons donc employer ce Chapitre à donner la plus courte & la plus prompte méthode pour composer en ces deux genres; après cela nous enseignerons aux Modernes un chemin court & facile, pour parvenir à la Poësie Epique : & comme ces deux genres d'Ouvrages sont, de l'aveu de tout le monde, les plus importans & les plus difficiles, je crois qu'on peut laisser & abandonner le reste à la science, à l'érudition, & à la pratique de chaque Auteur en particulier.

Pour parler d'abord du *Panégyrique*, c'est un principe certain qu'on doit regarder comme honorable tout homme que la loi, la coutume, ou le titre dont il est revêtu, rendent tel; car le Public est en cela meilleur Juge qu'aucun particulier, & plus en état de discerner ce qui est honorable. Les vertus des Grands-hommes, de-même que celles des Plantes, sont inhérentes en eux, soit qu'elles se montrent à

découvert, soit qu'elles ne paroissent point ; & plus elles sont inhérentes, moins elles se montrent au dehors, de-même que moins un homme dépense, plus il est riche.

Tous les grands Ministres, sans aucune vertu, soit privée, soit œconomique, sont vertueux par les postes qu'ils occupent; généreux & libéraux des deniers publics, œconomes & ménagers des octrois & subsides du Parlement, justes en payant les rentes & les intérêts publics, courageux & magnanimes par les flottes & les armées, magnifiques par les dépenses publiques, prudens par les succès publics, & savans par les Académies où ils doivent être admis de plein droit. Par leur Charge ils ont droit à une portion des fonds publics des vertus; outre que par une prescription immémoriale, ils sont, pour ainsi dire, investis & ornés de toutes les vertus qui ont brillé dans leurs prédécesseurs revêtus des mêmes emplois, principalement de celles de leurs ancêtres.

Quant à ce qu'on appelle communément *couleurs* d'*honorable* & de *deshonorable*, elles sont différentes selon les différens Païs. Dans celui-ci, par exemple, c'est le *bleu*, le *verd* & le *rouge*. Mais comme ce que nous devons au Public, exige souvent que nous met-

tions

tions certaines chofes au grand jour, & que nous en couvrions d'autres d'une efpéce de voile, il eft bon d'expliquer ici la méthode qu'il faut fuivre pour faire d'un homme vicieux un héros.

La premiére & la principale régle, eft la *régle d'or* de *transformation*, qui confifte à convertir des vices en vertus qui en approchent le plus près. Par cette régle, on transforme en libéralité l'injuftice d'un homme qui diffipe follement fes richeffes, & qui refufe cependant de payer de juftes dettes; on métamorphofe en prudence la lâcheté & la poltronnerie, l'intempérance en bon naturel & en caractére fociable, la corruption en zéle pour la Patrie, le libertinage en tendreffe, facilité, & complaifance.

La feconde, eft la *régle des contraires*. Il eft certain que moins un homme poffède telle & telle vertu, plus il a befoin qu'on la lui donne dans un degré éminent, plus il a befoin furtout qu'on lui accorde les bonnes qualités que le monde en général croit qu'il n'a pas: car quelle grace faites-vous à un homme lorfque vous lui donnez ce qu'il a, & quels remercimens vous doit-il, fi vous ne faites que lui rendre juftice?

Le contraire de ces préceptes fervira pour la *Satire*. Il faut toujours ob-

observer dans ce genre d'écrire, que quiconque perd sa place ou est disgracié du Gouvernement, est censé avoir perdu en même tems la part qu'il pouvoit avoir aux louanges & aux honneurs publics. Ainsi un Ecrivain qui est animé d'un véritable zéle, & qui entre dans les vues du Public, est obligé par devoir de dépouiller celui que le Gouvernement a dépouillé; c'est-là la véritable *Justice Poëtique* de ce siécle. Pour ce qui est de la collection complette de lieux communs & d'épithétes, qu'il feroit à propos de faire, & dont on pourroit se servir utilement pour louer ou critiquer ceux qui ont part au Gouvernement, & ceux qui n'y ont aucune part, je renvoye à notre Cabinet Rhétorical ou Bureau Typographique : & je finis ce Chapitre en exhortant sérieusement tous mes confréres à observer les préceptes que je viens de leur donner; préceptes dont la négligence a couté à quelques-uns d'entre eux leurs *oreilles au pilori.*



CHA-



CHAPITRE XV.

Recette pour faire un Poëme Epique.

LEs Critiques conviennent qu'un Poëme Epique eſt la plus grande & la plus ſublime production dont l'eſprit humain ſoit capable.* Ils ont déjà donné pluſieurs régles mécaniques pour ces ſortes de compoſitions: mais en même tems ils ont découragé preſque tous les Entrepreneurs, & leur ont fait perdre l'eſpérance de pouvoir jamais exécuter un ſi noble projet, parce que pour premiére qualité ils demandent tous unanimement du *génie* dans un Poëte. Je vais tâcher, dans la vue du Bien public, & en faveur de mes illuſtres compatriotes, de démontrer clairement, que l'on peut *ſans génie*, & même ſans érudition ni lecture, faire des Poëmes Epiques. Ce que nous allons dire ſur ce ſujet, ne peut manquer d'être d'un grand uſage pour tous ceux qui conviennent de bonne foi qu'ils n'ont jamais lu, & dont l'ignorance eſt ſi manifeſte, que tout le monde eſt convaincu qu'ils n'ont jamais rien appris. Moliére obſerve qu'il n'y a perſonne qui avec de l'argent

gent ne puiſſe faire un diner, & que ſi un Traiteur n'en peut pas faire un ſans argent, ſon art & ſon habileté ne lui ſervent de rien. On peut dire la même choſe de la compoſition d'un Poëme; on en vient facilement à bout lorſqu'on a du génie, mais l'habileté conſiſte à en faire un ſans génie. C'eſt pour parvenir à ce but, que je vais préſenter à mes Lecteurs un *récipé* également facile & certain, par lequel il n'y a point d'Auteur en fait de *Batbos*, qui ne puiſſe avoir les qualités requiſes & les talens néceſſaires pour ce grand ouvrage.

Recette pour la Fable.

Prenez de quelque vieux Poëme, Livre d'Hiſtoire, Roman, ou Légende (par exemple, de *Geoffroi de Monmoutb*, ou de *Don Belianis de Gréce*) ces parties ou morceaux d'Hiſtoire qui fourniſſent le plus beau champ pour de *longues deſcriptions*: mettez toutes ces piéces enſemble, & compoſez-moi *un Conte*, de toutes les avantures que vous pourrez imaginer. Enſuite prenez un Héros, que vous choiſirez au ſon de ſon nom, & fourrez-le au milieu de ces avantures; qu'il y travaille, qu'il agiſſe, qu'il occupe votre plume, qu'il ſe trouve dans les plus

triſtes

triftes fituations, enforte qu'il vous fourniffe la matiére de douze Livres; & à la fin vous l'en tirerez, tout prêt à *devenir conquérant* ou à *fe marier*; car il eft néceffaire que la conclufion d'un Poëme Epique foit *heureufe*, & qu'il finiffe par un dénouement qui foulage le Lecteur de toutes les peines qu'il a reffenties dans les malheurs & avantures du Héros de la Piéce.

Pour faire une Epifode.

Prenez quelqu'avanture qui vous fera reftée de votre premiére collection, dans laquelle vous n'aurez pu faire entrer ou engager votre Héros, ou quelqu'accident malencontreux qui vous aura paru trop beau & trop intéreffant pour être mis au rebut; ce font des matériaux qui vous ferviront, en les appliquant à quelqu'autre perfonnage, qui peut fe perdre, *s'évaporer*, & difparoître dans le cours de l'ouvrage, fans faire le moindre tort à la compofition.

Pour la Morale & l'Allégorie.

Vous pouvez dans la fuite les tirer de la Fable à votre loifir, mais fouvenez-vous de les bien paffer & de les épurer fuffifamment.

Pour

Pour les Mœurs.

Pour les Mœurs de votre *Héros*, prenez toutes les plus belles qualités que vous pourrez trouver dans les plus célébres *Héros* de l'Antiquité; & si vous ne pouvez les réduire à une consistence raisonnable, & les lui adapter avec fondement, jettez-les-lui sur le corps *toutes en un tas.* Mais faites en sorte de vous assurer que ce soient des qualités dont on puisse croire que votre Patron est orné; & pour prévenir toutes les erreurs auxquelles le monde est sujet, tirez de l'Alphabet les lettres capitales qui composent son nom, & mettez-les à la tête d'une Dédicace avant votre Poëme. Vous ne devez pas néanmoins être absolument scrupuleux à observer l'exacte quantité de ces vertus; car ce n'est pas encore une chose déterminée, s'il est nécessaire ou non que le Héros d'un Poëme soit un honnête-homme. A l'égard des *sous-caractéres*, tirez-les d'*Homére*, & de *Virgile*, & changez seulement les noms selon que l'occasion le demandera.

Pour les Machines.

Prenez autant de *Divinités*, mâles & femelles, que vous en pourrez employer.

ployer. Séparez-les en deux parties égales, & mettez *Jupiter* dans le milieu. Que *Junon* le fasse fermenter, & que *Vénus* le tempére & l'adoucisse. Sur-tout n'oubliez pas de vous servir en toute occasion de *Mercure* volatile. Si vous avez besoin de Démons, vous pourrez les tirer du *Paradis de Milton*, & emprunter vos *Esprits* du *Tasse*. L'utilité de ces machines est évidente; car, puisqu'il n'y a point de Poëme Epique qui puisse subsister sans elles, le moyen le plus sage est de les réserver pour vos plus pressans besoins. Quand vous ne pouvez tirer votre Héros d'embarras par aucun moyen humain, ni vous en tirer vous-même par votre esprit, cherchez alors du secours d'enhaut, & les Dieux feront votre affaire dans le moment. Le précepte que je vous donne ici, s'accorde avec ce que dit Horace en termes formels dans son Art Poëtique,

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit, &c.

C'est-à-dire, *un Poëte ne doit jamais appeller les Dieux à son secours, que quand il est dans un grand embarras.*

Pour les Descriptions.

1. Pour une *Tempête*. Prenez l'*Eurus*, le *Zéphyr*, l'*Auster*, & *Borée*; jettez-les

les tous ensemble dans un Vers; ajoûtez-y une *dose suffisante* de pluye, d'éclairs & de tonnerre, mais du plus terrible que vous pourrez imaginer. Mêlez bien ensemble vos nuées & vos vagues jusqu'à ce qu'elles écument, & par-ci par-là jettez du sable mouvant dans votre description, pour l'épaissir. Sur-tout brassez, & arrangez bien, & concertez duement votre tempête dans votre tête, avant que de l'exciter.

2. Pour une *Bataille*. Ramassez une quantité d'images & de descriptions de l'Iliade d'*Homére*, avec une ou deux pincées de *Virgile*, pour servir d'épices & d'assaisonnement; & s'il reste quelque chose de surplus, vous pouvez le garder pour une escarmouche. Assaisonnez bien tout cela de comparaisons, & par ce moyen vous ferez une *excellente* description de *bataille*.

3. Pour une *Ville en feu*. S'il est nécessaire de faire de ces sortes de descriptions, parce qu'il y en a une dans Virgile, l'ancienne Troye est toute brulée; vous pouvez vous en servir, elle fera votre affaire. Mais si vous craignez de passer pour plagiaire, & que votre description ne parût trop pillée, un Chapitre ou deux de la théorie de la *conflagration*, bien circonstancié & mis en Vers, vous fera d'un grand secours.

Quant

Quant aux *Comparaisons* & aux *Métaphores*, vous en pouvez trouver dans tout l'Univers, toutes les créatures en fournissent; le plus ignorant peut les recueillir, mais la difficulté est de les bien appliquer: pour en bien faire l'application, consultez votre Libraire, & suivez ses avis.



CHAPITRE XVI.

Projet pour l'avancement du Théâtre.

On peut bien être persuadé que nous n'oublierons pas entiérement le Dramatique, qui fait une partie si considérable & si lucrative de la Poësie. Mais ceux qui conduisent & gouvernent présentement le Théâtre, prennent tant de soin de cette affaire, qu'il est absolument inutile de vouloir leur donner une autre méthode, que celle dont ils se sont déjà servis pour l'avancement du *Bathos*.

Qu'il nous soit donc permis de faire ici au nom de tous nos Confréres, nos très-sincéres & très-humbles remercimens au très-auguste M. *B-t-n B-th*, au sérénissime M. *W-ll-m W-lks*, & au très-intrépide M. *C-ll-y C-bb-r*, à la gloire desquels on fait savoir à

tous

tous ceux de ce siécle, *lorsqu'ils* seront devenus Ancêtres, & à tous *ceux qui succéderont à nos successeurs*, que jusqu'aujourd'hui ces grands-hommes continuent à se *surpasser* eux-mêmes, & à faire des prodiges qui effacent même *leurs prodiges*; & quand l'inévitable main du *Tems* qui balaye tout, aura, pour ainsi dire, vergeté tous les ouvrages *d'aujourd'hui*, puisse ce témoignage *d'un Critique contemporain* de leur réputation, s'étendre jusqu'au lendemain!

Cependant s'il étoit possible d'ajoûter quelque chose à une si sage administration, ce seroit sans-doute ce systême plus ample & plus étendu, que Mr. *D-nn-s* & Mr. *Gildon*, les deux plus grands Critiques & les deux plus grands Réformateurs de ce Siécle, ont publié en 1720. dans un Projet signé de leurs noms & datté du deuxiéme *Février*. Je ne puis mieux finir mon Traité du *Batbos*, qu'en présentant au Lecteur la substance d'un si beau plan.

1. On propose d'incorporer les deux *Théâtres* en une seule & même Troupe, d'y ajoûter *l'Académie Royale* de *Musique* pour faire l'*Orquestre*, & d'y admettre par association Mr. *Figg*, avec ceux de sa Troupe qui combattent en gladiateurs pour le prix, & *Violante* avec ses Danseurs de corde.

2. De

2. De faire aux dépens du Public un Edifice assez vaste pour contenir au moins dix mille spectateurs, cette dépense étant devenue absolument nécessaire par le grand nombre d'enfans & de nourrices, qui vont inonder les Spectacles depuis que le nouveau goût s'y est introduit. Qu'il faut élever un Théâtre aussi grand que celui d'Athénes, qui étoit de près de quatre-vingt-dix mille pas géométriques en quarré, avec des loges séparées pour les deux *Chambres* du *Parlement*, pour Mylords les *Juges*, pour les *vénérables Directeurs* de l'*Académie*, & pour la *Cour des Aldermans* ou Echevins, qui doivent tous avoir leurs places franches.

3. Que si on ne peut pas avoir pour cet usage la *Salle de Westminster*, qui semble être assez convenable pour cela, comme étant proche des deux Chambres ci-dessus mentionnées, on remettra à la sagesse de la Nation de décider, si on ne doit pas démolir le *Palais de Somerset*, & élever un Théâtre dans l'endroit le plus propre pour recevoir les Spectateurs de la Comté de *Surrey*, qui peuvent s'y transporter par eau, qui est, selon tous les donneurs de projets, la voiture la plus facile qu'il y ait, & en même tems celle qui coute le moins. Ajoûtez à cela que la Riviére de *Tamise* peut

aussi y transporter commodément les plus éminens personnages des Cours d'au-delà de la Mer, qui peuvent être attirés ici, soit par la curiosité de voir quelques-unes de nos plus fameuses Piéces, soit par affection pour les Arlequins & les Eunuques leurs compatriotes: il seroit même à propos d'en avertir deux ou trois mois d'avance dans les Nouvelles publiques.

4. Que le susdit Théâtre sera environné d'un beau Bâtiment quadrangulaire pour loger les *Critiques* & les *Poëtes* usés de vieillesse, entre lesquels on en choisira six des plus âgés, à compter leur âge de l'année où ils ont publié leur premier Ouvrage, pour administrer les affaires de la Société; à condition néanmoins que le Lauréat d'alors, c'est-à-dire celui d'entr'eux qui aura remporté la Couronne de Laurier, sera toujours un de ces six Administrateurs; & que pour prévenir les disputes qui ne sont que trop ordinaires entre les Savans, ils auront pour Chef ou Président le plus âgé des Poëtes ou Critiques que l'on trouvera dans toute l'Ile.

5. Que les *Acteurs* logeront dans les greniers dudit Bâtiment quadrangulaire, & serviront les Poëtes qui seront logés au-dessous d'eux, c'est-à-dire, qu'ils battront & brosseront leurs habits,

habits, qu'ils les chaufferont & déchaufferont, & leur rendront d'autres ſemblables ſervices; que pour ce qui eſt des Actrices, elles feront leurs lits, & blanchiront leur linge.

6. Qu'on réſervera une grande Chambre pour une *Bibliothéque* compoſée de tous les Poëmes Dramatiques modernes, & de toutes les Critiques exiſtantes. Au milieu de cette Chambre il y aura une table ronde, autour de laquelle ſe tiendra le *Conſeil des Six*, pour décider de la bonté & du mérite des *Piéces*, *à la pluralité* des voix; & que s'il arrive qu'il y ait *trois* voix de chaque côté, le Préſident aura droit de *débarrer*, excepté dans les occaſions où la diſpute peut aller juſqu'à demander d'être décidée par un *combat ſingulier*.

7. Qu'il eſt à propos de placer le *Conſeil des Six*, dans quelque endroit du Théâtre qui ſoit à la vue de tout le monde, & d'où ils puiſſent, ſelon la maniére pratiquée parmi ceux qui compoſent en Muſique, faire des ſignes d'approbation ou de blâme, dont on ſera convenu auparavant: qu'en conſéquence de ces ſignes, tous les Spectateurs feront obligés de *battre des mains* ou de *ſiffler*, afin que la Ville puiſſe ſavoir certainement quand & juſqu'à quel point la Piéce doit lui plaire.

8. On laisse à décider s'il ne feroit pas à propos que le *Conseil des Six* fût distingué par quelque habit particulier, ou par une robe d'une façon & d'une couleur honorable, à quoi on pourroit même ajoûter un bonnet carré & une baguette blanche.

9. Que pour empêcher que les Actrices, qui ne sont pas mariées, ne défassent leurs enfans, on assignera un revenu convenable pour la subsistance de ces innocentes victimes, qui par cette raison seront regardés comme *enfans de la Société*; & qu'afin qu'ils puissent être élevés suivant le génie de leurs parens, lesdites Actrices déclareront avec serment, autant qu'elles pourront s'en souvenir, & que leur mémoire le leur permettra, les véritables noms & qualités de leurs différens péres. Que le fils d'un simple Gentilhomme sera élevé aux dépens du Public, en qualité de Page, pour servir le *Conseil des Six*; mais qu'on assignera un plus gros revenu pour le fils d'un Poëte, & une provision encore plus forte pour le fils d'un Critique.

10. Que si l'on découvroit que quelqu'Actrice fût grosse, pendant les Entr'actes de quelque Piéce où elle joueroit un rôle, on la jugeroit comme coupable de négligence à remplir ses de-

devoirs, & on lui imposeroit une peine proportionnée à sa faute. Que si dans la suite un Acteur venoit à commettre quelque *meurtre* ailleurs que sur le Théâtre, on l'abandonneroit au bras de la Justice & à la sévérité des Loix, ce qui doit s'entendre aussi du *vol* & du *larcin*. Dans tout autre cas, & particuliérement lorsqu'il s'agit de dettes, on propose que cette Cour, de-même que les autres Cours de *Whiteball* & de *Saint James*, soit regardée comme *un lieu privilégié*; & d'autant qu'on a remarqué que l'obligation de satisfaire à des *créanciers importuns* & inexorables, a découragé des *Gens de Lettres*; si une Personne de qualité ou toute autre personne envoye chercher un *Poëte* ou un *Critique* de cette Société, de quelque quartier de la Ville éloigné, ledit *Poëte* ou *Critique* passera & repassera librement, sans qu'il soit permis de l'arrêter.

11. Le projet susdit sera soutenu dans toutes ses parties & dans tous ses arrangemens, par les profits qui reviendront de chaque troisiéme représentation durant l'année. Et comme il seroit absurde de supposer que tant de personnes puissent vivre sans aucune nourriture, (quoiqu'à en juger par leur premier régime de vie, il leur faille *très-peu de chose*,) je crois que les

Maîtres calculateurs, c'eſt-à-dire, ceux qui tiennent les comptes, conviendront que du produit de ces profits, leſdites perſonnes pourroient bien ſubſiſter d'une maniére ſobre & décente. Je ne crains pas même d'ajoûter, que ces mêmes fonds peuvent ſuffire non ſeulement à entretenir les magazins pour le tonnerre & les éclairs, mais encore à fournir le *fard*, la *tiſanne*, les *machoirs*, & autres *néceſſités* de la *vie*.

12. Si quelques-uns de ces articles ſemblent d'abord ſuſceptibles d'objections, particuliérement ceux qui donnent un pouvoir ſi étendu au *Conſeil des Six*, qui eſt en effet plus grand que celui dont les Grands Officiers de l'Etat ſont revêtus, on peut y remédier en faiſant prêter ſerment à ces *ſix* perſonnes au Conſeil privé de Sa Majeſté, & en les obligeant à faire paſſer *avant toutes choſes*, à ce très-vénérable Conſeil, tout ce qu'il y a de plus important dans ce projet.

Vale & fruere.

MARTIN SCRIBLER.

MEN



MENTOR MODERNE.



N°. IV. *Le* 16 *Mars* 1713.

QUoique ces trois mots, *c'est la coutume*, servent d'excuse à une infinité de choses mauvaises de leur nature, il y en a cependant quelques-unes, dont les effets sont si dangereux, qu'un homme de quelque sens refusera d'admettre à leur égard une pareille apologie. Je ne saurois m'empêcher de mettre au nombre de ces derniéres l'usage établi des *Dédicaces*: usage d'autant plus pernicieux, qu'il est pratiqué par des Gens de Lettres, à qui l'étude auroit dû inspirer des sentimens plus nobles & plus généreux. Par cette prostitution de louanges on en impose non seulement au gros du Genre-Humain, qui juge du caractére des Hommes par les idées que lui en donnent les Savans; mais on éteint

aussi, au-moins en partie dans ceux qui ont véritablement du mérite, ce désir de réputation si propre à porter à des actions généreuses, quand ils voyent les mêmes éloges donnés à la Grandeur & au Mérite. C'est ce qui fait que les Auteurs de ces sortes de Piéces, quelque fondée que soit leur admiration pour leurs Mécénes, se trouvent réduits à se servir d'expressions mille fois employées, & par cela même déjà suspectes de flatterie. La Vérité même, quand un heureux hazard la transplante dans un séjour aussi étranger pour elle qu'une Dédicace, ressemble à un Honnête-homme déguisé en Fripon, & qu'on doit naturellement prendre pour ce qu'il paroît. Quoique le mérite du Héros de la Piéce soit incontestable, il ne suit pas de ce qu'il posséde d'éminentes qualités, qu'un autre ait acquis pour cela le droit de lui dire d'impertinentes louanges. C'est précisément le revers de ce que faisoient les anciens Romains, quand ils payoient de l'honneur du Triomphe, les services rendus par leurs Généraux. Pour modérer l'orgueil qu'une distinction aussi éclatante pouvoit leur inspirer, ils les faisoient tourner en ridicule par des gens postés sur leur passage, & gagés expressément pour cela; & chez nous,

il

il y a des gens qui, de leur propre mouvement, flattent des Perſonnages illuſtres, & prennent à tâche de les rendre auſſi orgueilleux qu'il leur eſt poſſible. Suppoſons que l'Ecrivain ne ſoit point une ame baſſe & mercenaire, je ne vois pas que ſon Patron lui ait plus d'obligation de l'avoir peint dans une Dédicace, qu'il n'en a au Peintre qui a fait ſon portrait pour ſervir d'Enſeigne à la boutique d'un Marchand; à moins que ce ne ſoit une faute plus pardonnable de toucher à la partie la plus ſacrée de lui-même, je veux dire ſon caractére, que d'oſer barbouiller les traits de ſon viſage. Il me ſemble que rien ne me pourroit juſtifier en tenant une pareille conduite, que la permiſſion accordée par le Mécéne, de le repréſenter du mieux qu'il me ſeroit poſſible; au-lieu que la plupart des Auteurs en agiſſent comme ce Peintre de Taverne, qui, incapable d'attraper aucune reſſemblance, faiſoit des portraits à tout hazard, & puis alloit chercher les originaux de ces merveilleuſes Piéces, dans l'intention de vendre à chacun d'eux ſa véritable effigie. Pour exprimer ma penſée ſur ce ſujet en deux mots, donner à un homme, par quelque motif d'intérêt, plus de louanges qu'on ne croit qu'il en mérite, eſt une action de Fripon;

& faire la chose sans intérêt, une action de Fou. Quiconque a réussi dans une pareille entreprise, doit, de toute nécessité, se regarder lui-même comme un Coquin, & son Patron comme un Sot de l'avoir cru.

Je me suis quelquefois diverti à considérer les Epitres Dédicatoires sous un point de vue peu ordinaire. En observant les qualités que nos Ecrivains jugent devoir être les plus agréables aux autres, on peut deviner quelles sont celles qui leur plaîsent le plus à eux-mêmes, & par conséquent ce qu'ils peuvent valoir. Ceux qui n'ont pas cette réflexion présente à l'esprit, ne sauroient lire une Dédicace sans s'étonner qu'on ait le front de dire de pareilles choses à de pareils Personnages. J'ai vu un Héros, qui étoit la douceur même, complimenté sur la noble fierté qui brilloit sur son visage après une victoire; & un Homme de qualité, d'une vanité insupportable, applaudi sur sa condescendance envers ses inférieurs. J'en aurois été dans une surprise inconcevable, si je n'avois pas connu les Auteurs. Celui qui avoit fait le premier compliment, étoit un Cavalier passablement suffisant, dont la démarche plus gaye & plus orgueilleuse qu'à l'ordinaire, annonçoit quelque Ouvrage de

sa

fa façon qu'il venoit de publier. Pour l'autre, il étoit si humble, qu'il ne se faisoit aucune peine de grenouiller des nuits entiéres avec les Garçons-Imprimeurs, quand ils travailloient à mettre au jour ses Ouvrages.

C'est une chose remarquable, que quand les Auteurs femelles *dédient*, elles portent les choses (en cette occasion, comme dans toutes les autres) plus loin que les Hommes. Comme la beauté est la distinction dont elles se piquent le plus, elles en parlent dans un stile plus élevé que nous. Elles adorent de la même maniére dont elles veulent être adorées. C'est ainsi qu'une Dame, qui a composé un fameux Roman moderne, demande à un jeune Seigneur la permission de lui rendre l'hommage de ses *adorations à genoux*. Je n'ai garde de blâmer l'expression, comme péchant contre les loix de la Grammaire, ou du Bon-sens, dès que je considére que les adorations rendues dans cette attitude, sont le vrai hommage auquel une Dame s'attend. Quand le Sexe flatte, cela signifie qu'il souhaite d'être flatté.

Une Epitre Dédicatoire, sur laquelle j'ai par hazard jetté les yeux ce matin, a produit en moi toutes ces réflexions. Il est bon que le Lecteur

foit inftruit d'un goût que j'ai, qui eft de refpecter tous les reftes des vieux Livres, dans quelque lieu que je les trouve, & fous quelque forme qu'ils s'offrent à mes yeux. Cet amour pour les Belles-Lettres m'a valu des découvertes admirables, jufques dans la doublure des boëtes à chapeau. Ces Edifices de carton, ornés de fragmens de Littérature, font pour moi des objets auffi vénérables, que peuvent l'être pour un Antiquaire d'anciennes mazures, dont les murs portent encore des infcriptions, qu'on chercheroit envain ailleurs. Ce matin, pendant qu'une des Demoifelles Lizard examinoit avec attention les rubans & les dentelles qu'elle avoit dans une boëte, je n'étois pas moins attentif à examiner la boëte même. Elle étoit doublée de quelques Scénes d'une Tragédie compofée, comme le Titre (qui fubfiftoit encore en partie, le faifoit voir) par une perfonne du Beau-Sexe. Ce qu'il y avoit de plus lifible, étoit la Dédicace, grace à la grandeur du caractére, qui avoit moins fouffert que le refte de certains ornemens Gothiques de fleurs & de feuillages, fous lefquels les Architectes de ces boëtes ont l'envieufe malice d'enfévelir les Ouvrages des Savans. Je vais communiquer cette Piéce au Lecteur, précifément telle

qu'il

qu'il m'a été possible de la lire. * * *
„ Quoique ce soit une espéce de pro-
„ phanation d'approcher de Votre
„ Grandeur avec une offrande aussi
„ méprisable, cependant quand je me
„ rappelle avec quelle satisfaction le
„ Ciel acceptoit les prémices des
„ fruits, dans le premier & le plus
„ pur âge de la Religion, où elles
„ étoient honorées par des fêtes so-
„ lemnelles, & consacrées à l'autel
„ par l'ordre exprès de Dieu * * *.
„ Fondée sur cette considération,
„ comme sur une preuve de la gran-
„ deur de mon zéle, je dédie * * *.
„ Il est impossible de vous voir sans
„ vous adorer; cependant, éblouis &
„ portés au respect par la gloire qui
„ vous environne, les hommes sen-
„ tent un pouvoir sacré, qui épure
„ leurs flammes, & les rend sembla-
„ bles à celles dont nous devons bru-
„ ler pour la Divinité. * * * *. Le
„ Temple est digne de la Divinité qui
„ y habite. Nous voyons en Votre
„ Grandeur ce que la Femme étoit
„ avant sa chute, & jusqu'à quel point
„ elle approchoit de la pureté & de
„ la perfection des Anges. Nous t'a-
„ dorons & te bénissons, Ouvrage
„ glorieux"!

Cette période, & plusieurs autres, qui entrent dans cette pieuse Dédica-

ce, ne pouvoient que convaincre la Duchesse qui en étoit l'objet, de la vérité de la déclaration par laquelle l'Auteur femelle termine cette Epitre Dédicatoire, savoir, qu'elle est sa très-humble Servante avec la plus *fervente dévotion.* Je pense au-reste que c'est-là le modéle d'un stile nouveau, dont les Critiques n'ont point parlé encore, & qui est tellement au-dessus du Sublime ordinaire, qu'on peut l'appeller céleste: ainsi le stile céleste consiste proprement à appliquer à quelque Mortel ou Mortelle d'une naissance distinguée, les louanges qui jusqu'ici ont été consacrées à la Divinité.

Comme j'ai naturellement beaucoup d'émulation, je voudrois bien, à l'exemple de la Dame qui a enrichi la République des Lettres d'une Piéce aussi rare, être l'inventeur d'une nouvelle sorte de Dédicaces très-différente de la sienne & de toutes les autres, en ce qu'il n'y aura pas un mot, qui ne représente exactement les sentimens de l'Auteur. Elles figureroient bien à la tête de quelque Livre que ce soit, en vers ou en prose, déjà publié ou à publier encore. Voici quel en pourroit être le tour.

L'AUTEUR A LUI-MEME.

Mon très-honoré Monsieur,

JE suis convaincu, après un mûr examen, que cet Ouvrage vous appartient à plus juste titre qu'à tout autre. C'est vous seul, qui m'avez engagé à le publier; & l'indulgence que vous avez marquée pour tout ce qui est de ma façon, m'assure que personne n'est plus porté que vous à prendre ce Livre sous votre protection, & à le défendre avec chaleur. D'ailleurs, qui en pourroit aussi aisément démêler les beautés? Sans compter qu'il y a des passages, dont le sens est inintelligible pour tout autre que pour vous. Soyez persuadé aussi, Monsieur, que mon amitié, mon estime, & mon respect pour vous, vont au-delà de tout ce que je puis dire, & que je surpasse à cet égard quelque homme que ce soit au monde.

Pour ce qui est des défauts, que tels ou tels s'imaginent appercevoir en vous, je puis vous déclarer en conscience ne les avoir jamais remarqués; & je ne doute pas que ces gens ne soient animés contre vous de cet esprit de malice & d'envie, que ne manque jamais de s'attirer un mérite aussi éclatant que le vôtre a toujours paru être

être à mes yeux. On me blâmera peut-être d'offenser votre modestie, en vous disant ces choses d'une maniére si publique; mais je puis vous assurer, que c'est ainsi que j'ai mille fois pensé de vous en moi-même. S'il m'étoit permis de suivre les mouvemens de mon cœur, avec quel plaisir ne travaillerois-je point à votre Panégyrique! Mais comme, après tout, la modestie est une vertu respectable, je finirai en vous protestant, que je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de vous connoître plus intimement que je n'ai eu le bonheur de faire jusqu'ici. C'est alors que je pourrois me flatter d'être en état de vous rendre quelque service réel. En attendant ce bonheur, je continuerai d'être plus qu'homme du monde, *mon très-cher Monsieur, votre affectionné Ami, & le plus grand de vos Admirateurs.*





N°. XI. *Jeudi, ce 24 Mars.*

Huc propius me,
Dum doceo insanire omnes vos ordine adite.
HOR. *L. II. Sat. III.* 80.

AU MENTOR MODERNE.

MONSIEUR,

„ COmme vous faites profession „ d'encourager tous ceux qui con- „ tribuent en quelque façon au Bien- „ public, je me flatte d'avoir un droit „ incontestable à votre protection. Je „ me donne le titre de *Médecin des* „ *Fous*, sans être pour cela de la classe „ de ceux qui ont pour but de guérir „ les phrénésies. Au contraire, ma „ principale occupation est de procu- „ rer à ceux qui veulent bien avoir „ recours à mon ministére, une char- „ mante extravagance. Tous les Phi- „ losophes étant d'accord, que le Bon- „ heur & le Malheur consistent prin- „ cipalement dans l'Imagination, rien „ n'est plus nécessaire au Genre-Hu- „ main en général, que ce Délire „ agréable, qui rend chaque Individu „ content de lui-même, & le persuade

„ que

„ que tous les autres sont pareillement
„ contens de lui.

„ Je me suis livré entiérement à
„ l'étude de cet Art, depuis plusieurs
„ années, non seulement dans ma Pa-
„ trie, mais aussi dans la plupart des
„ Cours de l'Europe; & je l'ai réduit
„ à une méthode si sure & si aisée,
„ qu'il réussit également sur les per-
„ sonnes de tout sexe, de tout âge,
„ & de tout tempérament. C'est prin-
„ cipalement par le secours de mon
„ *Obsequium Catholicum*; ou *grand*
„ *Elixir anodin*, que j'ai le bonheur
„ de faire de si merveilleuses cures.
„ Cet Elixir a l'odeur du monde la
„ plus agréable. Il plaît également à
„ tous les sens, & opére doucement:
„ on peut le prendre à toute heure
„ du jour, sans garder la chambre;
„ & il produit son effet dans un Bal
„ ou à la Comédie, tout aussi bien
„ que dans la maison du Malade. Il
„ reléve les esprits les plus humiliés,
„ & ôte tout ce qu'il y a de mortifiant
„ dans la connoissance de soi-même.
„ Une seule prise de cet Elixir mer-
„ veilleux se fait sentir dans toutes
„ les parties du Systême Animal, ta-
„ rit pour jamais la source de la dé-
„ fiance, égaye le cerveau, & dissipe
„ si bien cette sombre tristesse, fruit
„ trop ordinaire de la réflexion, que
„ les

„ les Patiens, convaincus de la supé-
„ riorité de leurs talens, éprouvent la
„ satisfaction la plus parfaite & la
„ plus pure.

„ Quelque profondément que le
„ mal, que mon reméde attaque,
„ puisse être enraciné, j'ose en pro-
„ mettre la guérison. J'entreprends
„ même de guérir des personnes, qui,
„ après avoir été troublées depuis plu-
„ sieurs années par des réflexions in-
„ quiétes, sont parvenues enfin à se
„ former une Philosophie habituelle.
„ Ceux qui ont été mordus par la sa-
„ tire, trouveront dans mon Elixir
„ un antidote infaillible contre les
„ restes du venin que des cures pal-
„ liatives ont laissés en eux. C'est en-
„ core un préservatif excellent contre
„ la malignité des Brochures, la pointe
„ envenimée des Epigrammes, & la
„ mortification que causent des Vau-
„ devilles. J'en ai fait l'expérience sur
„ plusieurs personnes de l'un & de
„ l'autre sexe, durant les saisons de
„ *Tunbridge* & de *Bath*.

„ Je pourrois insérer ici, comme
„ autant de nouvelles preuves de l'ex-
„ cellence de mon reméde, un grand
„ nombre de Certificats, qui m'ont
„ été donnés par plusieurs Favoris &
„ Confesseurs des premiéres Têtes cou-
„ ronnées de l'Europe; mais je me
„ contenterai d'indiquer quelques-

„ unes

„ unes des belles cures que j'ai faites
„ par mon *Grand Restaurant Universel*
„ durant le premier mois de mon sé-
„ jour dans cette Ville.

„ *Cures faites pendant le mois de Fé-*
„ *vrier* 1713. *George Hemistiche*, *E-*
„ *cuyer*, *Poëte*, & Membre d'une fa-
„ meuse Société de Beaux-Esprits,
„ fut attaqué d'un violent accès d'hy-
„ pocondrie par la vue d'un parterre
„ vuide à la troisiéme représentation
„ d'une de ses Piéces. Le bruit des
„ sifflets l'avoit déja tellement ef-
„ frayé aux deux premiéres représen-
„ tations, que la seule prononciation
„ d'une S lui paroissoit insupportable.
„ Je démêlai d'abord la cause de son
„ indisposition, & par une dose de
„ mon *Obsequium* préparé *secundum*
„ *artem*, je le rétablis dans son état
„ naturel de folie. Il est vrai que j'a-
„ joûtai à mon reméde quelques grains
„ de certaines drogues appellées *mau-*
„ *vais goût de la Ville*, *caractére en-*
„ *vieux des Critiques*, *déclamation imper-*
„ *pertinente des Acteurs*, &c. Il est à-
„ présent si radicalement guéri, qu'il
„ a promis de donner une autre Pié-
„ ce au Théâtre l'Hyver prochain.
„ *Une Prude de profession*, qui m'a de-
„ mandé en grace de ne la pas nommer,
„ choquée dans une compagnie par
„ une phrase à double entente, dont
„ personne n'avoit compris le sens
„ peu

„ peu honnête, qu'elle tomba dans
„ un frisson de modestie. Je lui don-
„ nai d'abord mon Spécifique, qui ac-
„ compagné d'un éloge adroit de la
„ rare vertu de la Dame, la plongea
„ aussi-tôt dans une agréable rêverie
„ sur le mérite de sa pudeur. La fer-
„ mentation de son sang se calma, &
„ devenue tout-à-coup charitable, el-
„ le regarda avec un air de bonté le
„ Cavalier, qui, par un mot équivo-
„ que, avoit si fort allarmé sa chas-
„ teté.

„ *Ililaria*, *Maîtresse coquette*, ayant
„ été sévérement reprimandée par une
„ vieille Fille, se trouvoit réduite à
„ prendre un air grave en compagnie,
„ & à n'oser faire aucun usage de son
„ éventail. En un mot, elle tomba
„ dans une si profonde mélancholie,
„ que deux ou trois fois étant à l'E-
„ glise, elle pensa avoir un accès de
„ dévotion. Je lui prescrivis une dose
„ honnête de *libertés innocentes*, & de
„ *baisers de rencontre*; & pour rendre
„ le reméde plus efficace par un peu
„ d'exercice, je lui ordonnai celui
„ des yeux & de l'éventail. La recet-
„ te eut tout le succès possible: la
„ Malade rattrapa d'abord ses souris
„ fins, & jetta des regards agaçans à
„ la ronde: pendant deux Dimanches
„ consécutifs, on ne l'a pas vue une
„ seule fois à l'Eglise dans une pos-
„ ture

„ ture attentive, c'eſt ce que les
„ Marguilliers ſont prêts à atteſter
„ par ſerment.

„ *André le Breteur*, Etudiant en
„ Droit, ne faiſoit plus l'impertinent,
„ & portoit, par le conſeil d'un vieux
„ Juriſconſulte, un chapeau beau-
„ coup moins retrouſſé qu'à l'ordinai-
„ re. Son mal empira au point qu'il
„ ſe rendit un jour à l'Audience pour
„ entendre un Plaidoyer. Au reſte,
„ bien loin de chercher querelle à
„ quelqu'un, il avoit même renoncé
„ à l'eſprit de contradiction. En lui
„ verſant dans l'oreille quelques goû-
„ tes de mon Elixir vivifiant, je l'ai
„ fait ſortir d'abord de ſa léthargie,
„ & lui ai rendu enſuite toute ſa pé-
„ tulance naturelle.

„ Je paſſerai ſous ſilence un nom-
„ bre prodigieux de cures étonnan-
„ tes, que j'ai faites depuis une ving-
„ taine de jours, aimant mieux m'at-
„ tacher à exhorter toutes les per-
„ ſonnes, de quelque âge, com-
„ plexion, ou qualité qu'elles puiſ-
„ ſent être, de prendre, le plutôt
„ poſſible, de mon *Huile intellectuel-
„ le*. C'eſt par l'oreille que ce reméde
„ doit être pris: il cauſe dans tous les
„ ſens un trouble agréable, qui char-
„ me, non ſeulement le Malade,
„ mais auſſi tous ceux qui ont la moin-
„ dre rélation avec lui. Outre ſa ver-

„ tu

„ tu incroyable, mon *Huile intellec-*
„ *tuelle* a cette merveilleuse proprié-
„ té, qu'elle opére avec d'autant plus
„ de force, qu'elle est donnée par une
„ personne stupide, ou qui a du-moins
„ l'art de paroître telle. Il est abso-
„ lument nécessaire que les Dames se
„ fassent distiller dans l'oreille une
„ bonne quantité de ce Spécifique,
„ avant de monter en carosse pour
„ faire des visites. Mais je ne songe
„ pas, Monsieur, que c'est pécher
„ contre l'Intérêt public, comme di-
„ soit Horace, que de vous faire per-
„ dre la moindre partie de votre tems.
„ Accordez-moi seulement la permis-
„ sion de vous faire présent de quel-
„ ques drachmes de mon Huile, quoi-
„ que j'aye lieu de craindre qu'elle
„ ne produise aucun effet sur vous.
„ Aussi ne prétens-je pas gagner votre
„ faveur par des présens: votre amour
„ pour le Genre-Humain, & votre
„ générosité, suffisent pour m'assurer
„ votre protection; & je ne doute
„ pas que vous ne recommandiez à
„ tout le monde les efforts utiles de
„ celui qui se dit

MONSIEUR

Votre très-obéissant, très-fidéle, très-dévoué, & très-humble Serviteur & Admirateur.

NB.

NB. „ J'enseige les secrets de mon
„ Art à un prix raisonnable aux Cava-
„ liers des Universités qui souhaitent
„ d'apprendre à composer des Dédi-
„ caces. J'offre aussi mon secours aux
„ jeunes Amans, & à tous ceux qui
„ visent à quelque grand mariage,
„ à condition qu'ils ne me payeront
„ que le jour de leurs nôces. J'en-
„ seigne ceux qui ont quelque esprit
„ à flatter les autres, & les sots à se
„ flatter eux-mêmes.

„ Je suis le premier Inventeur des
„ Miroirs de poche.



N°. XL. *Lundi Avril* 27, 1713.

Continuation des feuilles précédentes concernant les PASTORALES.

Compulerantque greges Corydon & Thyrsis in unum:
Ex illo Corydon, Corydon tempore nobis.
VIRG. *Ecl. VII.* 1—70.

I. J'Avois résolu de ne plus fatiguer mes Lecteurs de quelque autre Discours sur l'Eclogue; mais ayant appris qu'on taxe de partialité le silence que j'ai gardé au sujet d'un Auteur dont les Eclogues ont été publiées dans un même volume avec celles de Mr. Philips, je veux réparer cette

cette omiſſion à ſon égard. Si j'en uſe avec la liberté qui doit être permiſe à un Critique, c'eſt que je connois le caractére de cet Auteur, qui prend tout le ſoin poſſible de ſes Ouvrages avant qu'ils ſoient publiés, & qui après cela ne s'en embarraſſe plus du tout.

2. J'ai établi comme premiére régle de la Poëſie Paſtorale, qu'elle doit nous donner une image du Siécle d'or, & dépeindre des mœurs embellies par un air d'innocence & de douceur. En enviſageant les choſes ſous ce point de vue, il paroîtra que Virgile n'a fait que deux Paſtorales qui puiſſent porter ce nom: ſa premiére & ſa neuviéme doivent être rejettées, à cauſe qu'elles dépeignent les ravages des armées, & l'oppreſſion des innocens. La paſſion criminelle de Corydon pour Alexis, ne nous permet pas d'admettre la ſeconde; l'eſprit de diſcorde & de haine, qui régne dans la troiſiéme, ne convient nullement à la tranquillité de la Vie Champêtre; la huitiéme repréſente d'illégitimes moyens d'appeller des enchantemens à ſon ſecours pour ſe faire aimer; & introduit un Berger, qui veut ſe tuer lui-même, en ſe précipitant du haut d'un rocher: pour ce qui eſt de la quatriéme, de la ſixiéme, & de la dixiéme, Heinſius (a), Sau-

(a) Vid. Rapin de Carm. Par. III.

Saumaiſe, Rapin, & en général tous les Critiques, n'ont pas même ſongé à les défendre. Ces mêmes Savans obſervent, que de toutes les Idyles de Théocrite, il n'y en a qu'onze qu'on doive admettre au nombre des Eglogues: encore la plupart d'elles pourroient être exclues à juſte titre pour quelqu'une des raiſons qui viennent d'être alléguées. De ſorte qu'en affirmant dans un Diſcours précédent, que les Eglogues de Virgile, priſes en gros, ſont plutôt des Piéces choiſies que des Paſtorales, j'aurois été en droit d'en dire autant des Idyles de Théocrite. C'eſt de quoi la véritable cauſe n'a juſqu'ici pas été indiquée par aucun des Critiques, ſavoir, que ces anciens Auteurs n'ont jamais prétendu donner toutes ces Piéces pour des Paſtorales.

Or Mr. Philips a donné ſes Eglogues pour telles, & ſurpaſſe Théocrite & Virgile à cet égard.

3. La ſimplicité étant le caractére diſtinctif de la Paſtorale, on a lieu de reprocher à Virgile la pureté de ſon ſtile, & l'oubli qu'il fait parler des Païſans. Je me ſuis ſouvent étonné, que connoiſſant auſſi parfaitement les Ecrits d'Ennius, il n'ait pas imité ſa ruſticité, & employé des mots Latins hors d'uſage. Par exemple, n'auroit-il

il pas pu dire *quoi* au-lieu de *cui; quoijune* au-lieu de *cujum; volt* pour *vult*, &c. Philips a été plus habile, & n'a pas manqué d'embellir ſes Paſtorales de cette eſpéce d'agrément.

4. Mr. Pope a commis la même faute que Virgile. Ses Bergers n'ont rien moins que la ſimplicité propre à la Campagne. Les noms de ſes perſonnages ſont empruntés de Théocrite & de Virgile. Il dépeint Daphnis, Alexis & Thyrſis, comme faiſant leur ſéjour dans les Plaines Britanniques. Au-lieu que Philips, qui s'attache ſcrupuleuſement aux convenances, a choiſi des noms particuliers à l'eſpéce de perſonnages qu'il introduit, & par cela même doivent être plus agréables à un Lecteur délicat; tels ſont les noms de *Hobbinol*, de *Lobbin*, de *Cuddy*, & de *Colin Clout*.

5. Quoiqu'il paroiſſe facile de faire des Eglogues (en s'en tenant à cette ſimplicité que nous venons de décrire) il faut néanmoins, pour réuſſir en ce genre de compoſitions d'une maniére diſtinguée, avoir bien lu tant les Anciens que les Modernes, qui ont marché dans la même carriére. Philips vous a donné à cet égard des preuves frappantes de l'étude qu'il a faite de ſes prédéceſſeurs. On ne ſauroit nier que ſon Rival n'ait imité

quelques pensées des Anciens passablement bien (si nous considérons qu'il n'a pas eu le bonheur de faire ses études dans une Université); mais il les a semées çà & là sans cet ordre & cette méthode qu'observe Mr. Philips, dont la troisiéme Eglogue *toute entiére* est une preuve du soin avec lequel il a étudié la cinquiéme Eglogue de Virgile, & de quelle maniére judicieuse il a donné un habit Pastoral aux pensées de Virgile. Sa dispute de *Colin Clout* & du Rossignol fait voir, d'un autre côté, avec quelle exactitude il a su imiter Strada.

6. Quand j'ai dit que c'étoit une faute grossiére de faire croître dans notre Païs des fruits & des fleurs qui n'y ont jamais été, je ne prétendois pas que cette observation dût s'étendre jusqu'aux Animaux; car c'est avec un sens exquis que Mr. Philips, dans sa premiére Pastorale, a mis des loups en Angleterre. Et je serois bien fâché qu'un Poëte se bornât servilement (comme Pope a fait) à une Saison particuliére de l'année, à un certain tems du jour, & à une Scéne unique dans chaque Eglogue. Spencer n'est point tombé dans une pareille pédanterie, puisque dans sa Pastorale du Mois de Novembre il fait mention des accens plaintifs du Rossignol, *la triste*

triste Philoméle trempe ses chants dans ses larmes. Et Mr. Philips, par une création Poëtique, a dressé de plus belles couches de fleurs que n'a jamais fait le plus habile Jardinier; ses roses, ses chicorées, ses lys, & ses asphodéles, fleurissent dans la même Saison.

7. Mais pour être mieux en état d'apprécier le mérite de nos deux Auteurs contemporains, dont les Eglogues ont paru depuis peu, je me propose de faire un paralléle entre eux, en plaçant quelques-unes de leurs pensées particuliéres dans le même jour, ce qui prouvera combien Philips est supérieur à son Antagoniste. Avec quelle admirable simplicité n'introduit-il pas deux Bergers chantant tour-à-tour?

Hobb. *Vien, Rosalinde, ó vien; car sans toi quel charme peut avoir pour moi la Campagne? Vien, Rosalinde, ó vien; mes vaches roussâtres, mes moutons blancs comme de la neige, ma ferme, & tout ce que j'ai, est à toi.*

Lanq. *Vien, Rosalinde, ó vien; il y a ici des berceaux où l'on est à l'ombre, de fraîches eaux, & des fleurs naissantes. Vien, Rosalinde, restons toujours ici, & passons-y doucement tout le tems de notre vie.*

Le Rival de Philips, en exprimant la même pensée, s'est jetté dans des écarts Poëtiques.

Steph. *Au Printems j'aime nos Prairies, en Automne les Collines, au matin les Plaines, & à midi l'ombre des Forêts; mais pour Délie, je l'aime toujours: dès que je cesse de la voir, ni les Plaines le matin, ni l'ombre des Forêts à midi, n'ont plus d'agrémens pour moi.*

Daph. *Sylvie réunit les beautés de l'Automne & celles du Mois de Mai: elle a l'éclat du Soleil & la fraîcheur de l'Aube matinale. Le Printems même déplaît, quand elle n'est point ici; mais dans quelque Saison qu'elle revienne, le Printems revient avec elle.*

Dans le premier de ces Auteurs deux Bergers décrivent ainsi innocemment le manége de leurs Maîtresses:

Hobb. *Je passai l'autre jour près de Marion, qui se baignoit: elle rougit, & après m'avoir regardé de côté, elle tâcha, mais envain, de cacher son beau corps dans le cristal de l'onde.*

Lanq. *Me baignant un jour qu'il faisoit fort chaud, je trouvai Lydie qui lorgnoit entre les joncs. La folâtre se mit à rire, & parut vouloir fuir avec vitesse;* ce-

cependant elle s'arrêta plus d'une fois, & plus d'une fois elle tourna les yeux.

L'autre Moderne (dont les vers pourtant ne laiffent pas d'avoir un air de Poëfie) dit:

Streph. *Ma charmante Délie me fait figne de la Plaine, puis fe cache dans quelque endroit ombragé. Auffi-tôt je la cherche avec empreffement de tous côtés: elle voit mon embarras, & feint d'en rire: fon ris me découvre où elle eft.*

Daph. *Sylvie traverfe à pas précipités la verte Prairie; elle court, mais de façon à pouvoir efpérer d'être apperçue, & me regarde en paffant. Que fon coup d'œil eft peu d'accord avec fes pieds.*

Le goût favori de ceux qui compofent des Eglogues, eft de décrire les préfens que s'entrefont les Héros de leurs Piéces. Voici la defcription que Philips fait d'une Houlette.

Le bois en étoit d'ormeau; on y lifoit marqué en cloux de cuivre, le nom de celui qui l'avoit donnée, auffi bien que l'année & le mois; le fer en étoit d'un acier poli, & l'art du Sculpteur en avoit richement chargé le manche d'ornemens.

L'autre introduit Daphnis dépeignant une coupe embellie de quatre bas-re-

liefs, *qui représentoient différentes Saisons de l'Année*; & comme il ne sauroit désigner par un seul mot les douze Signes Célestes, le Poëte lui met à la bouche une interrogation d'une naïveté admirable:

Et comment s'appelle cette bande où douze Signes se suivent dans un si bel ordre?

La simplicité du Berger qui oublie ici le nom du Zodiaque, est une assez heureuse imitation de Virgile. Philips a exprimé la même pensée d'une maniére plus simple:

Et cela qui s'appelle, dont est entouré le brillant Firmament, le *où douze Signes paroissent rangés dans un ordre si convenable.*

Si le Lecteur a la curiosité d'étendre ce paralléle à d'autres exemples, il pourra lire la premiére Pastorale de Philips, en la comparant avec la seconde de son Contemporain. Il trouvera pareillement divers endroits paralléles dans la quatriéme & dans la sixiéme du premier de ces Auteurs, comparées avec la quatriéme & avec la premiére de l'autre.

Après avoir cité quelques endroits à l'égard desquels on peut mettre ces deux Ecrivains en opposition, il n'est que juste que nous alléguions ceux où Mr. Philips n'est absolument comparable

ble qu'à lui-même. Premiérement, admirons cette belle rusticité, dont je citerai seulement deux traits, choisis d'entre une centaine d'autres, qui n'ont jamais été cités :

O malheureux jour ! O jour de malheur ! dit-il, & que je suis malheureux moi, de vivre pour voir ce jour !

La simplicité de la diction, le son mélancholique des mots, & le tour aisé de cette Chanson funébre (comme notre Auteur l'appelle) sont tout-à-fait remarquables.

Dans une autre de ses Pastorales un Berger exprime une plainte à peu près dans le même goût que celle qu'on vient de lire.

Que je suis à plaindre ! Moi ! jour malheureux ! malheureux Berger ! je devrois plutôt dire, pauvre innocent que je suis ! plus innocent que mes moutons, que je gardois autrefois dans les Plaines fleuries.

Passons à ses Proverbes, qui sont un des articles dans lesquels il excelle : par exemple.

Une pierre qui roule n'amasse point de mousse.

Celui qui se couche tard, ne se léve pas de bonne heure.

La prévoyance ne sert de rien à ceux que le malheur poursuit.

Il ne faut rien craindre, quand on fait son devoir.

Enfin, admirons l'élégance de sa Dialecte, qui suffit seule pour démontrer qu'il est le fils aîné de Spencer, & notre seul vrai Arcadien. Je conseillerois volontiers à tous ceux qui se mêlent d'écrire des Pastorales, de s'attacher uniquement à bien parler le langage du lieu qui les a vu naître. Spencer semble avoir été dans la même idée, ayant placé la Scéne d'une de ses Eglogues dans la Principauté de Galles. Après tout ce que je viens de dire, j'ose me flatter qu'on ne me taxera pas d'injustice, de n'avoir pas mis Mr. Pope dans la classe des Auteurs qui ont fait des Eglogues; puisqu' après tout nous en avons agi de-même envers Moschus & Bion; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse dire des Eglogues de Pope, aussi-bien que de quelques-unes des Eglogues de Virgile, que, (suivant la notion que nous avons donnée de cette sorte de Poësie) elles ne sont rien moins que des Pastorales, mais quelque chose de meilleur.



No. LXI.



N°. LXI. *Mai* 21. 1713.

Primoque à cæde ferarum
Incaluiſſe putem maculatum ſanguine ferrum.
OVID.

JE ne ſaurois m'empêcher de regarder comme une vérité très-conforme à la Raiſon, que, toute proportion gardée, les hommes ſont auſſi reſponſables de l'abus qu'ils font de leur empire ſur les Brutes, que du pouvoir tyrannique qu'ils exercent ſur leurs ſemblables. Plus la dépendance où les Animaux d'un ordre inférieur ſont à notre égard, eſt abſolue, & plus nous ſommes obligés de les traiter ſagement & avec bonté. Ce qui ajoûte un nouveau degré de force à cette conſidération, eſt, que les Brutes ne ſauroient recevoir dans une autre Vie aucune récompenſe qui les dédommage des traitemens injuſtes qui leur ſont tombés en partage dans celle-ci.

C'eſt une choſe qui mérite d'être obſervée, que les Animaux, dont les facultés pourroient nous être nuiſibles, évitent naturellement les Hommes, & ne nous attaquent jamais, à moins qu'ils n'y ſoient provoqués, ou forcés par la faim. L'Homme, au contraire,

cherche & pourſuit juſqu'aux Animaux abſolument incapables de lui faire aucun mal, dans le deſſein de les attaquer ou de les détruire.

Montaigne remarque comme une particularité, qui ne fait guéres honneur à la Nature Humaine, que peu de gens prennent plaiſir à voir des Animaux s'entre-careſſer ou jouer enſemble, & que la plupart des Hommes aiment à voir les Bêtes combattre & s'entre-déchirer. Je ſuis bien fâché que ce reproche tombe davantage ſur notre Nation que ſur aucune autre, & que les Etrangers, qui voyagent chez nous, remportent tous dans leur Païs l'opinion, que nous ſommes cruels envers les Animaux, & que nous nous faiſons un jeu de les voir ſouffrir. Nous ſerions bien embarraſſés à juſtifier le droit que nous nous arrogeons d'ôter la vie à quelque Etre vivant, uniquement pour nous divertir; cependant nous élevons nos Enfans dans le principe que cela eſt très-permis, & un des premiers plaiſirs que nous leur permettons, eſt la licence de tourmenter de pauvres Animaux. A peine commençons-nous à ſentir ce que c'eſt que la vie, que nous nous faiſons un cruel amuſement de l'ôter à d'autres Créatures. Cependant il me ſemble qu'il y auroit moyen de tirer avantage du goût

goût que les Enfans ont pour les Insectes, par exemple, & pour les Oiseaux. Locke nous parle d'une Mére *, qui donnoit à ses Enfans autant d'Oiseaux qu'ils en vouloient; mais qui les récompensoit ou les punissoit, suivant qu'ils traitoient bien ou mal ces pauvres Animaux. Elle formoit ainsi ses Enfans à la bonté par un exercice continuel, & faisoit d'ûn de leurs jouëts un moyen de les rendre meilleurs.

Je m'imagine aussi qu'on pourroit profiter du préjugé généralement reçu, que détruire des Hirondelles, ou des Martinets, est une chose qui porte malheur. Cette opinion tire apparemment son origine, de ce que ces Oiseaux font leurs nids sous nos toits, de sorte que c'est en quelque sorte violer les Loix de l'Hospitalité que de les tuer. Pour ce qui est des *Rouge-gorges* en particulier, je pense qu'ils doivent leur sureté à l'ancienne Ballade des (*b*) *deux Enfans dans le Bois.* Quoi qu'il en soit, je ne sais si de pareilles notions ne pourroient pas être dirigées de façon à garantir une infinité de pauvres Animaux des effets de notre dureté.

Il

(*a*) Dans son *Traité de l'Education des Enfans*, p. 272, 273. de la Traduction Françoise. Ed. d'Amsterd. 1721.

(*b*) Voy. le Spectateur. T. VII. p. 247.

Il y a certaines Bêtes qui, ſans qu'on en puiſſe deviner la raiſon, ſont traitées en ennemies du Genre-Humain. Le Proverbe Anglois, qui donne neuf vies à un Chat, coute la vie à neuf Chats d'entre dix: à peine y a-t-il un ſeul Poliſſon dans nos rues, qui à cet égard n'ait renchéri ſur un des travaux d'Hercule, ſi célébre pour avoir tué un Monſtre dont les vies ne ſe réduiſoient qu'au nombre de trois. Je ne déciderai pas ſi notre inexcuſable animoſité contre cet utile domeſtique, n'eſt pas cauſe de la perſécution générale qu'eſſuyent de notre part les Hiboux, qui ſont une eſpéce de Chats emplumés; ou bien ſi cet acharnement n'a pas ſa ſource dans l'averſion peu raiſonnable que notre ſiécle a conçue contre les phyſionomies graves. J'incline néanmoins davantage vers le premier de ces ſentimens, ayant obſervé que l'unique raiſon qu'on rend de la deſtruction des *Grenouilles*, eſt qu'elles reſſemblent à des Crapauds. Encore eſt-ce un bonheur pour tous les Animaux perſécutés, que la fantaiſie de les manger ne nous ait pas pris juſqu'ici: car pour peu que nos compatriotes vouluſſent rafiner ſur le *Cuiſinier François*, il n'eſt pas concevable à quels tourmens les Grenouilles, les Hiboux, & les Chats ſe trouveroient expoſés.

De-

Devenus hommes, nous avons d'autres amusemens sanguinaires, & en particulier la Chasse. Je n'oserois me déclarer contre un plaisir autorisé par la coutume de tant de siécles; mais on me permettra bien de dire, que l'agitation de cet exercice, joint à l'exemple & au nombre prodigieux des Chasseurs, ne contribue pas peu à étouffer la voix de la compassion, qui doit naturellement se faire entendre en faveur de l'Animal poursuivi. Je n'avancerai pas avec Mr. Fleuri, que ce divertissement est un reste de la Barbarie Gothique; mais je ne saurois m'empêcher de blâmer une coutume en usage parmi nous, & assez barbare pour être dérivée des Goths, ou même des Scythes: je veux parler de la politesse féroce qui oblige nos Chasseurs de présenter le couteau à quelque Dame de qualité qui se trouve présente à la mort du Cerf, & de la prier de vouloir bien couper la gorge à un Animal réduit aux abois, tremblant, & les yeux remplis de larmes.

Questuque cruentus,
Atque imploranti similis. —

Mais si nos plaisirs sont cruels, notre friandise est plus cruelle encore. Se peut-il un luxe plus inhumain, que de faire mourir des Porcs à coups de fouët, & de rôtir des Ecrevices tout en

en vie? Ceux qui, comme s'exprime Senéque, partagent leur vie, entre les remords d'une conſcience allarmée, & les dégoûts d'un palais uſé, trouvent la punition de leur friandiſe, dans les maladies qu'elle leur cauſe. Semblables aux autres Bêtes féroces, ils rencontrent des piéges dans leurs alimens. Y a-t-il un ſpectacle plus hideux que celui qu'offrent les cuiſines de nos gens qui ſe piquent d'avoir le goût à la mode? On n'y voit que du ſang, & on n'y entend que les cris d'Animaux expirans dans les tourmens. C'eſt préciſément l'image d'une caverne habitée par des Ogres, où l'on voit les membres encore palpitans de ceux qui viennent d'être immolés.

Plutarque, qui dans ſes Ouvrages nous donne plus de marques d'un bon naturel, qu'aucun autre Auteur que je connoiſſe, cite un excellent mot de Caton ſur ce ſujet: *Ce n'eſt pas une choſe aiſée que de faire entendre raiſon à un ventre qui n'a point d'oreilles. Cependant*, ajoûte-t-il, *ſi nous avons la mauvaiſe honte de n'oſer pas être humains, de peur de pécher contre la Mode, que du-moins notre cruauté ait des bornes, & qu'elle ſoit accompagnée de quelque modération. Tuons des animaux, puiſque nous nous ſommes accoutumés à faire dépendre notre*

notre vie de leur mort; mais, en les tuant, ayons quelque pitié de leur triste condition, & ne nous donnons pas l'abominable plaisir de les laisser languir longtems. Songeons, qu'il y a toujours une sorte de dureté à détruire une créature vivante; adoucissons-la, autant qu'il est possible. Si ce ne sont pas des hommes, ce sont du-moins des êtres qui ont du sentiment, & une espéce d'intelligence.

Ce même Auteur, parlant de l'extrême sévérité de Caton le Censeur: „ Les hommes, dit-il, devroient s'estimer heureux, de ce que la sphére „ de l'Humanité s'étend plus loin que „ celle de la simple justice. Il suffit „ que nous soyons hommes pour être „ tenus d'observer les loix de l'Equité à l'égard de ceux de notre espéce: mais l'Humanité embrasse les „ créatures vivantes de tout ordre. „ La charité qu'on exerce sur elles, „ est comme le débordement d'un bon „ naturel, qui se répand sur tout ce qui „ est au-dessous de nous. Tout homme d'un bon naturel regardera comme une partie de son devoir de „ prendre soin de ses Chiens & de ses „ Chevaux, non seulement quand ils „ ne viennent que de naître, & qu'il „ les ménage pour s'en servir dans la „ suite, mais aussi quand l'âge les a „ mis hors d'état de lui être plus d'aucune utilité ".

L'His-

L'Hiſtoire nous parle d'une Nation ſage & polie, qui refuſa la charge de Juge à un homme de la premiére qualité ; ſimplement parce qu'étant enfant, il avoit pris plaiſir à déchirer, ou à tuer des Oiſeaux. Un autre Peuple chaſſa du Sénat un des Citoyens, à cauſe qu'il avoit jetté contre terre un Oiſeau qui s'étoit réfugié dans ſon ſein.

Tout le monde ſait juſqu'où les Turcs portent leur charité envers les Animaux. Je me ſouviens d'un Auteur Arabe qui a compoſé un Traité exprès, pour montrer juſqu'où un homme, qui paſſeroit ſa vie dans un Déſert ſans voir jamais aucune créature humaine, pourroit ſe pouſſer dans la connoiſſance de la Philoſophie & de la Vertu, uniquement par le ſecours de ſes lumiéres naturelles. Une des premiéres choſes qu'il lui fait obſerver, eſt cette bienveillance univerſelle de la Nature, en protégeant & en conſervant ſes créatures. D'où il infére, que ſon Anachoréte (qu'il ſuppoſe doué d'un bon eſprit & d'un bon cœur) ſe ſentiroit d'abord du panchant à ſubvenir aux beſoins, & à ſoulager les miſéres des Animaux qui ſeroient autour de lui.

Il y a quelques paſſages d'Ovide, très-pathétiques, & parfaitement applicables à notre ſujet.

Quid

Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tegendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar?
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis; vitaque magis quam morte juvatis.
Quid meruere boves, animal sine fraude dolisque,
Innocuum, simplex, natum tolerare labores?
Immemor est demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit, curvi dempto modo pondere aratri,
Ruricolam mactare suum —
Quam male consuevit, quam se parat ille cruori
Impius humano, vituli qui guttura cultro
Rumpit, & immotas præbet mugitibus aures!
Aut qui vagitus similes puerilibus hædum
Edentem jugulare potest! —

Peut-être que les gémissemens qui, dans plusieurs espéces d'Animaux, ont beaucoup de rapport avec les nôtres, ne sont tels que pour exciter notre pitié, & pour prévenir les cruautés, que nous ne sommes que trop disposés à exercer sur des Etres, qui sont l'Ouvrage du Créateur aussi-bien que nous.

Il y a un endroit dans les Révélations du Prophéte Jonas, qui prouve bien clairement, que la conservation des Animaux destitués de raison, trouva place parmi les motifs qui engagérent la Divinité à épargner Ninive. *N'épargnerois-je pas Ninive, cette grande ville, où y a plus de six-vingt mille personnes ..... & une si grande quantité de bétail?* Et nous avons dans le Livre du Deutéronome un passage, qui an-

annexe des bénédictions temporelles à l'observation du devoir dont nous parlons. *Si tu rencontres en ton chemin un nid d'Oiseaux, tu ne prendras pas la Mére avec les petits; mais tu laisseras aller la Mére, afin que tu prospéres, & que tes jours soient prolongés sur la Terre.*

Il est incontestable que nous devons une certaine reconnoissance aux Animaux qui nous rendent quelque service: ceux qui sont mortels ou nuisibles à l'homme, nous avons le droit de les détruire: & enfin pour ce qui est de ceux qui ne font ni bien, ni mal, nous n'avons aucun droit de leur ôter une vie, que leur Créateur & le nôtre leur ont donnée.

La plupart des réflexions que nous venons de faire, ont servi de sujet à l'Apologue suivant, qui est du fameux Pilpay.

„ Un homme, qui traversoit un „ bois, alla se reposer dans un en„ droit d'où une Caravane venoit de „ partir, & où elle avoit laissé du feu, „ dont quelques étincelles poussées „ par le vent, enflammérent un buis„ son, où il y avoit une couleuvre. Ne „ sachant comment en sortir elle pria „ l'homme de lui sauver la vie. Le „ Voyageur, touché de pitié, attacha „ un sac, qu'il avoit, au bout de sa „ lance, & le tendit à la couleuvre,

„ qui

„ qui se jetta aussitôt dedans. Après „ avoir retiré le sac, il en fit sortir la „ couleuvre, en lui disant qu'elle pou- „ voit aller où elle voudroit, pourvu „ qu'elle ne nuisît plus aux hommes „ après en avoir reçu un si grand ser- „ vice. Mais la couleuvre répondit, „ en rendant le mal pour le bien, je „ ne ferai que ce que vous faites tous „ les jours. L'homme nia que ceux „ de son espéce en agissent ainsi: Hé „ bien, repartit la couleuvre, propo- „ sons notre question à la vache que „ voilà. L'homme y ayant consenti, „ ils s'approchérent de la vache, à „ qui la couleuvre demanda com- „ ment il falloit reconnoître un bien- „ fait. Par son contraire, répondit la „ vache selon la loi des Hommes; & „ je sais cela par expérience. J'appar- „ tiens à un homme, à qui je donne „ tous les ans un veau; je fournis sa „ maison de lait, de beurre, & de „ fromage; & à-présent que je suis „ vieille, il m'a mis dans ce pré pour „ m'engraisser, dans le dessein de me „ faire couper la gorge par un Bou- „ cher, à qui il m'a *déjà vendue*.



N°. XCI.



N°. XCI. *Juin* 25. 1713.

Ineſt ſua gratia parvis.
VIRG.

MONSIEUR.

„ JE me ſouviens de vous avoir en-
„ tendu dire en parlant des gens
„ d'une ſtature au-deſſous de la
„ médiocre, que ſouvent on ne pren-
„ droit pas garde à leur petiteſſe, ſi
„ toutes leurs maniéres ne donnoient
„ pas à connoître qu'ils ſentent com-
„ bien ils ſont petits. La remarque,
„ qu'on a faite, qu'aucun homme n'eſt
„ ridicule pour être ce qu'il eſt, mais
„ par l'affectation d'être quelque choſe
„ de plus, eſt également vraie, ſoit
„ qu'on l'applique au corps ou à l'ame.

„ Vous ne ferez, j'eſpére, pas fâ-
„ ché d'apprendre, que nous avons
„ formé une Société, & que nous
„ nous ſommes liés par ſerment d'oſer
„ être petits ſous la mouſtache de ces
„ coloſſes du Genre-Humain, de ces
„ hyperboles de notre eſpéce, de ces
„ geans, qui nous regardent de haut
„ en bas.

„ Le jour de notre établiſſement a
„ été

„ été le 21 de Décembre, le jour le
„ plus court de l'année, dont nous
„ avons résolu de célébrer l'anniver-
„ saire, en mangeant ensemble un
„ plat de chevrettes. La sale du fes-
„ tin sera dans la *petite place*, dans le
„ voisinage de l'*Opéra des marionettes*,
„ pour les Acteurs duquel nous sen-
„ tons tous une tendresse fraternelle.
„ La premiére fois que nous nous y
„ trouvâmes en corps, une femme
„ déjà sur le retour nous amena son
„ fils, en disant qu'elle seroit bien
„ aise qu'il fût élevé dans notre éco-
„ le, parce qu'il y avoit des enfans si
„ sages. Bien loin que ce petit acci-
„ dent nous ait découragés, nous
„ avons invité à être des nôtres tous
„ ceux dont la stature n'excéde pas
„ cinq pieds. Mais la plupart nous
„ ont envoyé faire leurs excuses, sous
„ prétexte qu'ils n'étoient point qua-
„ lifiés pour devenir membres de no-
„ tre Cotterie.

„ Un d'eux nous fit dire, qu'à-la-
„ vérité il n'avoit pas actuellement
„ cinq pieds; mais que son Cordon-
„ nier & son Perruquier lui avoient
„ promis à eux deux trois pouces de
„ plus.

„ Un autre allégua pour raison, que
„ malheureusement une de ses jam-
„ bes étoit plus longue que l'autre;

„ &

„ & que ceux qui avoient accusé sa
„ figure de n'être haute que de cinq
„ pieds, l'avoit mesurée dans le tems
„ qu'elle s'appuyoit sur la plus courte
„ de ses jambes, mais que montée
„ sur l'autre jambe elle avoit pour le
„ moins cinq pieds deux pouces &
„ demi. Il y en a eu qui ont révoqué
„ en doute l'exactitude de notre me-
„ sure, & d'autres, au-lieu de venir,
„ nous ont indiqué certaines person-
„ nes plus petites qu'eux. En un mot,
„ la plupart des Nains de cette Vil-
„ le ont recommandé quelqu'une de
„ leurs connoissances. Quelle honte
„ que des Gens atteints & convain-
„ cus par leur barbe d'être hommes
„ faits se rendent coupables d'autant
„ de tricheries, qu'on en voit faire à
„ des enfans ridiculement ambitieux,
„ qu'on veut mesurer l'un contre l'au-
„ tre ? Nous avons achevé depuis
„ peu d'accommoder la sale de notre
„ Assemblée, & d'en proportionner les
„ meubles à notre taille. D'abord
„ nous en avons fait ôter tous les fau-
„ teuils, chaises & tables, qui avoient
„ servi à des hommes ordinaires pen-
„ dant plusieurs années.

„ Les embarras que nous avions
„ essuyés, dans le tems que nous en
„ faisions usage, sont inexprimables.
„ Tout le corps de notre Président
„ étoit

„ étoit abîmé dans ſon fauteuil; & „ lorſqu'il étendoit les bras, de côté „ ou d'autre, il reſſembloit (au grand „ détriment de ſa Dignité) à un En- „ fant qu'on renferme dans une ma- „ chine roulante, pour qu'il appren- „ ne à marcher. Ce fauteuil, d'ailleurs, „ étoit ſi large, qu'un mauvais Plai- „ ſant en prit un jour occaſion de ſou- „ tenir, que quoique le Préſident y „ fût, c'étoit toujours un *ſiége vacant.*

„ Notre table étoit ſi haute, qu'un „ homme entrant par hazard dans la „ ſale lorſque nous étions ſur le point „ de ſouper, & voyant nos mentons „ preſque appuyés ſur nos aſſiettes, „ s'imagina que nous attendions une „ demi-douzaine de Barbiers pour „ nous faire raſer.

„ Il arriva une autre fois, qu'un „ membre de notre Société s'aviſa de „ médire de notre Préſident, qu'il „ crut abſent, quoiqu'il ne fût qu'é- „ clipſé totalement par une groſſe „ bouteille de vin de Florence.

„ Ainſi nous avons changé tous les „ meubles de notre appartement, en „ proportionnant le tout à notre tail- „ le. La porte ſera tellement baiſſée, „ que toute homme, qui excéde cinq „ pieds de hauteur, n'y ſauroit paſ- „ ſer ſans ſe heurter le front. De „ cette maniére, elle ne convient

„ qu'à des gens qui ont la petiteſſe
„ requiſe pour être membres de no-
„ tre corps.

„ *Voici quelques Statuts de notre Société.*

I. „ Si quelqu'un de nous, quelque
„ dûment qualifié qu'il ſoit, tâche de
„ s'élever au-deſſus de lui-même, par
„ la maniére de s'étendre ou de trouſ-
„ ſer ſon chapeau; ſi dans une grande
„ foule il marche ſur la pointe des
„ pieds pour paroître auſſi grand qu'un
„ autre, ou s'il met furtivement ſous
„ ſon couſſin quelque choſe qui le
„ hauſſe, il ſera condamné pendant
„ tout un mois à ne porter que des
„ ſouliers ſans talons.

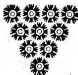
II. „ Si quelqu'un de nous tire avan-
„ tage de ſa perruque, de ſon chapeau,
„ ou de quelque autre partie de ſon
„ ajuſtement, pour paroître plus grand
„ ou plus gros qu'il n'eſt, il ſera obli-
„ gé de porter des talons rouges, &
„ un plumet de la même couleur, afin
„ que ſa ſtature réelle ſoit limitée par
„ des bornes remarquables, & qu'on
„ puiſſe le trouver aiſément entre ſes
„ ſouliers & ſon chapeau.

III. „ Si quelqu'un de nous achéte
„ pour ſon propre uſage un cheval de
„ main, haut de plus de quatorze pau-
„ mes & demie, ledit cheval ſera ven-
„ du:

„ du : on lui donnera à la place un
„ petit Coureur Ecoſſois, & le ſur-
„ plus de l'argent ſera employé à ré-
„ galer la compagnie.

IV. „ Si quelqu'un de nous viole les
„ loix fondamentales de la Compagnie
„ au point de s'élever ſur plus d'un
„ pouce & demi de talon, il ſera re-
„ gardé comme coupable de crime de
„ Léze-petiteſſe, & on le chaſſera de
„ la Cotterie ſur le champ. NB. Le
„ formulaire dont on ſe ſervira en
„ banniſſant un des membres, ſera
„ conçu en ces mots: *Sors d'entre nous,*
„ *& ſois grand, ſi tu peux.*

„ Le ſentiment unanime de la So-
„ ciété eſt, que puiſque, de l'aveu de
„ tout le monde, la Race Humaine
„ eſt diminuée en ſtature depuis la
„ Création juſqu'à-préſent, l'intention
„ de la Nature doit être que l'Homme
„ ſoit petit; & nous croyons que tout
„ le Genre-Humain baiſſera enfin juſ-
„ qu'au point de la perfection, c'eſt-
„ à-dire, deviendra *de notre taille.*





N°. XCII. *Juin* 26. 1713.

Homunculi quanti sunt, cum recogito!
PLAUT. *Rud. Act. I. Sc. II. ℣. 66.*

MONSIEUR,

„ VOus êtes à-présent au fait de la
„ nature & du but de notre
„ Etablissement : il ne me reste qu'à
„ vous informer du caractére des
„ membres de notre Cotterie, & des
„ sujets de nos conversations.
„ Les principaux personnages de
„ notre Compagnie sont un petit Poë-
„ te, un petit Conteur de fleurettes,
„ un petit Politique, & un petit Hé-
„ ros. Le premier, qui s'appelle *Théo-*
„ *dore Hémistiche*, a été élu notre Pré-
„ sident. Il mérite cette Dignité, non
„ seulement parce qu'il est plus le petit
„ de nous tous, mais principalement
„ parce qu'il est assez charmé de sa sta-
„ ture, pour s'habiller toujours de
„ noir, afin de paroître encore plus
„ petit. Son mérite va même jusqu'à
„ se courber quand il marche dans les
„ rues. On ne sauroit guéres imaginer
„ de figure plus grotesque. C'est un
„ petit homme extrêmement vif, avec
„ de

„ de grands bras, & de grandes jambes. Il ne ressemble pas mal à une Araignée, & on l'a pris de loin pour un petit Moulin à vent. Ce qui, outre cela, lui a concilié notre faveur, est son grand talent pour la Poësie; car il nous a promis de composer un grand Poëme en petits vers, pour célébrer les Héros de notre taille. Stace est son Auteur favori pour avoir dit de Tydée,

Major in exiguo regnabat corpore virtus.

„ Il a même résolu de traduire toute la Thébaïde, uniquement par tendresse pour ce petit Guerrier.

„ Mr. *Thomas Dameret* est un beau petit Brun, & le Damoiseau le plus galant de son siécle. Il est extrêmement propre dans ses habits, & pour les avoir faits de bon air, il se sert du même Tailleur qui habille les Princes & les Héros des *Marionettes* du voisinage. La vivacité de son tempérament le porte à se vanter assez souvent des faveurs du Beau-Sexe. L'autre soir il s'excusa de ne pas rester à l'Assemblée, à cause d'un rendez-vous qu'il avoit avec une Belle, & même avec une Belle de riche taille.

„ Pour notre *Politique*, c'est un homme né grave, & qui se pique d'habi-

„ leté. La gravité d'un homme de ſa „ ſtature, comparée avec celle d'un „ homme ordinaire, eſt comme la „ gravité d'un Chat miſe en paralléle „ avec celle d'un Lion. Il a pris l'ha„ bitude de s'apoſtropher lui-même „ quand il eſt ſeul, & un jour qu'il „ penſoit ne parler qu'à lui-même, on „ l'a entendu ſe comparer à un petit „ Cabinet, qui renferme tous les ſe„ crets de l'Etat, & les projets les „ mieux concertés des Princes.

„ Son viſage eſt pâle & décharné, „ ce qu'il faut attribuer à ſes veilles, „ & aux efforts d'imagination qu'il fait „ pour le bien de l'Europe. C'eſt à „ cette même cauſe qu'il faut attri„ buer ſon extrême petiteſſe: car il a „ ruiné ſa propre conſtitution pour „ ſauver celle de ſa patrie. Il eſt ce que „ Balzac appelle un *grand Diſtillateur* „ *des maximes de Tacite.* Quand il par„ le, il péſe chaque parole, comme „ s'il craignoit de nous enrichir trop „ vite de ſes ſublimes obſervations, „ & l'on pourroit le comparer à un „ Alambic, qui donne goûte à goûte „ le peu qu'il contient. Le dernier „ dont je ferai mention, eſt le *Cheva*„ *lier de la Brette.* Il ſe diſtingue ſur„ tout par la longueur de ſon épée, qui „ coupe ſa figure par une ligne oblique „ en deux parties à peu près égales,

„ ce

„ ce qui lui donne la figure d'une „ Mouche, qui percée d'une épingle au travers du corps, ne laisse „ pas de marcher. Il appella un jour „ en duël un grand homme, qui lui „ avoit donné de sa manche dans „ les yeux. La chose qui flatte le plus „ son orgueil, c'est que dans toutes „ ses campagnes, jamais boulet de canon ne lui a fait baisser la tête. Je „ ne dois pas oublier une particularité „ curieuse, c'est qu'à l'âge de quatorze ans il étoit tout aussi grand qu'à „ cette heure. S'il savoit que je vous „ dis ceci, il s'en formaliseroit peut-être ; car rien n'est plus colérique „ que les petits Héros.

„ Ce sont-là les Cavaliers qui animent le plus nos conversations. Les „ accidens, heureux ou malheureux, „ que notre taille nous attire tous les „ jours, en forment la matiére ; nous „ nous communiquons ces accidens, „ comme autant de sujets de raillerie „ ou de consolation mutuelle. Notre „ Président fit l'autre jour une chute, „ n'ayant pu tenir bon contre un violent coup de vent. Ce malheur lui „ donna occasion de nous dire, que la „ même chose étoit arrivée à un ancien Poëte, qui étoit si léger, que „ pour éviter de semblables chutes, „ il se *lestoit* avec du plomb d'un cô-

„ té, & ses ouvrages de l'autre. Notre „ Amoureux nous avoua hier, qu'il „ s'étoit guéri de la passion qu'il avoit „ eue pour une grande personne, en „ prenant trois matins de suite avec „ son thé *une prise de Roman Comique*, „ dont *Ragotin* est un des plus grands „ Héros.

„ Notre Guerrier nous fait rarement „ part des avantures dont il ne s'est „ pas tiré à son honneur. Pour le *Politique*, ennemi déclaré du burlesque, „ il ne rit jamais. Son front austére „ ne se déride pas au récit de nos infortunes; & l'on peut juger par-là „ s'il est homme à nous instruire des „ siennes, & sur-tout à les placer dans „ un jour qui pourroit leur donner un „ air risible. S'il nous communique „ quelques catastrophes de sa vie sérieuse; ce n'est qu'en guise de plainte, & nous n'en rions jamais qu'en „ son absence.

„ Nous avons un soin particulier de „ rassembler tous les traits d'Histoire, & tous les caractéres d'Hommes illustres, qui sont propres à relever la gloire des petites figures „ humaines. Mr. *de la Brette*, qui a „ suffisamment de lecture pour un „ Homme de guerre, ne cesse de parler du petit David, qui vainquit le „ grand Goliath, & du petit Luxem-

„ bourg,

„ bourg, qui a rendu Louis XIV. un
„ *grand Monarque*: il n'a garde surtout
„ d'oublier *le petit Alexandre le Grand*.
„ Pour ce qui est d'*Hémistiche*, il
„ croit ne pouvoir assez célébrer l'é-
„ quité d'Auguste, qui appelle Hora-
„ ce *lepidissimum homunciolum*, & il
„ témoigne une affection particuliére
„ pour Voiture & pour Scaron, qui
„ ont si bien décrit à la Postérité leur
„ petite figure. Il décide hardiment
„ contre un grand Littérateur, & con-
„ tre tous ses partisans, qu'Esope n'é-
„ toit ni plus grand ni plus joli, qu'on
„ le dépeint d'ordinaire. Mais le Guer-
„ rier épouse hautement le systême
„ du Savant que je viens d'indiquer;
„ & soutient que la Guerre des Rats
„ & des Grenouilles (Ouvrage attri-
„ bué à Esope) est une Satire san-
„ glante contre les petits Héros, &
„ par cela même que ce ne peut être
„ l'Ouvrage que de quelque Colosse
„ impudent. Quant à notre Politique,
„ il est tout fier d'un certain Roi d'E-
„ gypte, nommé Bocchor, qui, à ce
„ que Diodore atteste, fut extrême-
„ ment petit, & surpassa néanmoins
„ en prudence & en habileté tous ceux
„ qui avoient vécu avant lui.

„ Comme j'ai l'honneur d'être Sé-
„ cretaire de notre Société, c'est mon
„ devoir de recueillir tout ce qui se
„ dit, & tout ce qui se fait de remar-

„ quable dans notre Assemblée. C'est
„ ce qui m'a mis en état de vous com-
„ muniquer les particularités que vous
„ venez de lire, & de vous donner
„ encore dans la suite d'autres Mé-
„ moires. Je dois vous dire aussi, que
„ nous avons des Espions dans tous
„ les quartiers de la Ville, pour être
„ informés de la conduite des Pyg-
„ mées rebelles, qui refusent d'obser-
„ ver nos loix & nos statuts Qu'ils
„ prennent garde à eux. Les grands
„ airs qu'ils pourront se donner dans
„ leurs amours, ou dans leurs com-
„ bats, afin de passer pour des hom-
„ mes formels, viendront surement
„ à notre connoissance; & nous ne
„ manquerons pas d'en instruire le Pu-
„ blic, dans le dessein de les punir
„ & de les corriger

„ Notre Président m'a accordé le
„ privilége exclusif d'exposer au mé-
„ pris de toute la Ville les Nains in-
„ traitables, qu'une condition aisée
„ garantit de la mortification d'être
„ portés dans des boëtes de Foire en
„ Foire. Il ne s'est réservé à lui-mê-
„ me, en qualité de Poëte, que cer-
„ tains ridicules marqués & propres
„ à aiguiser la pointe d'une Epigram-
„ me. Adieu, Monsieur, je vous sa-
„ lue au nom de toute la Société.

DENYS LE PETIT. Sécretaire.

No. CLXXIII.



N°. CLXXIII. *Sept. 29. 1713.*

Nec sera conantem
Narcissum aut flexi tacuissem vimen Acanthi,
Pallentesque hederas, & amantes littora Myrtos.
VIRG. *Georg. IV.* 123.

IL y a quelques jours que je priai un de mes meilleurs Amis de venir me voir à ma Campagne. J'avoue pourtant, qu'en faisant cette invitation, je craignois qu'un endroit aussi peu orné ne fût guéres propre à amuser un homme de goût, qui, en fait d'Architecture & de Jardins, avoit vu tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus beau. Mais je fus étrangement surpris, de lui entendre dire à plus d'une reprise, qu'il avoit trouvé dans ma petite retraite cette vraye beauté, qui lui avoit toujours paru manquer dans les plus fameuses Maisons de campagne d'Angleterre. Il m'exprima sa pensée, en citant ces vers, qui servent de commencement à une des Epigrammes de Martial:

Baiana nostri villa, Basse, Faustini,
Non otiosis ordinata myrtetis,
Viduaque platano, tonsilique buxeto,
Ingrata lati spatia detinet campi;
Sed rure vero, barbaroque lætatur.

Il y a certainement dans l'aimable simplicité de la Nature sans ornemens

quelque chose, qui verse dans l'ame une tranquilité plus douce, & une plus noble sensation de plaisir, que ne peuvent faire toutes les merveilles de l'Art.

C'étoit-là le goût des Anciens dans leurs Jardins, comme il paroît par les descriptions qu'ils vous en ont données. Deux des plus beaux Génies du Monde nous ont laissé chacun la description d'un Jardin. Or comme ces grands Maîtres ont fait leurs tableaux à plaisir, il y a lieu de supposer qu'ils ont rassemblé tout ce que leur sujet pouvoit avoir de plus excellent en son genre, suivant eux : quoique (pour le dire en passant) il se soient bornés à la seule partie utile des Jardins, & n'ayent parlé que d'Arbres fruitiers, de Légumes, d'Eau, &c. Les Piéces que j'ai en vue, sont la description que Virgile fait dans sa quatriéme Géorgique du Jardin cultivé par le Vieillard de Coryce, & celle qu'Homére nous a donnée du Jardin d'Alcinoüs, & qui se trouve au septiéme Livre de l'Odyssée.

Le Chevalier Temple a remarqué, que ce Jardin d'Homére a toutes les perfections qu'on peut souhaiter. Son étendue étoit de quatre arpens, ce qui, dans ces tems de simplicité, formoit une étendue assez grande, même pour un Jardin de Prince. Entouré de toutes parts pour la sureté, il se trou-

trouvoit tout attenant des portes du Palais, de ſorte qu'on pouvoit s'y rendre commodément.

Le Poëte Grec fait mention enſuite des Arbres qu'on laiſſoit librement croître en hauteur. La belle deſcription des Fruits qui ne manquoient jamais, & des Zéphirs dont l'haleine ſe faiſoit toujours ſentir, n'eſt qu'une maniére plus noble & plus poëtique d'exprimer la ſucceſſion continuelle d'un fruit après un autre, durant tout le cours de l'année.

La Vigne ſemble avoir été hors du Jardin, de-même que les couches de Légumes, dont il eſt parlé enſuite comme étant au bout de l'enclos, dans l'endroit que nous aſſignons ordinairement à nos Jardins potagers.

C'eſt une choſe remarquable, que la maniére dont les deux Fontaines étoient diſpoſées. Elles avoient leur ſource dans l'enclos, &, par le moyen de divers aqueducs, l'une amenoit de l'eau à toutes les parties du Jardin, tandis que l'autre paſſoit par deſſous le Palais dans la Ville, pour le ſervice du Public.

Que nos Jardins modernes ont peu de cette charmante ſimplicité! Il ſemble que nous prenions à tâche de nous éloigner de la Nature, non ſeulement en donnant à nos *ſemper-verds* les figures les plus bizarres, mais par l'entre-

prise extravagante de porter l'art à un point auquel il ne lui eſt pas poſſible d'atteindre: nous prouvons qne nous avons du talent pour la Sculpture, & ſommes charmés quand nos Arbres reſſemblent à des Hommes ou à des Animaux.

Hinc & nexilibus videas e frondibus hortos,
Implexos late muros, & mœnia circum
Porrigere, & latas e ramis ſurgere turres;
Deflexam & myrtum in puppes, atque area roſtra:
In buxiſque undare fretum, atque e rore rudentes.
Parte alia frondere ſuis tentoria caſtris;
Scutaque, ſpiculaque, & jaculantia citria vallos.

J'ai eu plus d'une fois occaſion d'obſerver, que ceux qui ont le plus de génie, & qui ſont le plus en état de tirer parti de l'Art, ſont toujours amoureux de la Nature, l'Art le plus parfait n'étant qu'une imitation imparfaite de la Nature, qui eſt l'unique modéle de toute beauté. Au contraire, les Eſprits médiocres, & les Sots, ſont principalement charmés des babioles de l'Art, & s'imaginent qu'une choſe eſt plus admirable à proportion qu'elle eſt moins naturelle. Un Bourgeois n'eſt pas plutôt devénu propriétaire de deux Ifs, qu'il forme le projet de les ériger en Géans, comme ceux de Guldhall. Je connois un Cuiſinier de la premiére volée, qui a embelli ſa Campagne d'un dîner tel qu'on en ſert à la Cérémonie d'un Couron-

nc-

nement, le tout en *ſemper-verds*: on y voit le Champion monté ſur un Courſier verd à un des bouts de la table, & la Reine, parée d'une jeuneſſe éternelle, à l'autre bout. Par amitié pour tous mes compatriotes, qui ſont curieux de cette ſorte de merveilles, j'ajoûterai ici un Catalogue de *ſemper-verds*, qui doivent être vendus dans peu par un Jardinier de la Ville. Cet homme s'eſt adreſſé à moi pour ſe faire connoître, & m'a repréſenté, que pour diſtinguer nos Jardins autour de Londres de ceux qu'on voit dans les Contrées barbares de la groſſiére Nature, on auroit beſoin d'un Jardinier qui fût en même tems Sculpteur. C'eſt une idée heureuſe, & que les Anciens n'ont probablement jamais eue. Quoi qu'il en ſoit, voici ſon Catalogue.

Adam & Eve en Ifs; Adam un peu endommagé par la chûte de l'Arbre de ſcience du bien & du mal, abbatu par la grande tempête. Eve & le Serpent ſont, on ne peut pas mieux.

L'Arche de Noé en Houx; les côtes en aſſez mauvais état faute d'eau.

La Tour de Babel, pas finie encore.

St. George en Bouïs; ſon bras n'eſt pas tout-à-fait aſſez long, mais il pourra tuer le Dragon au mois d'Avril prochain.

Un Dragon verd auſſi en Bouïs, avec

avec une queue de Lierre rampant pour le présent.

NB. Ces deux articles ne doivent point être vendus séparément.

Le Prince EDOUARD *le Noir* en Cyprès.

Un Ours de Laurier sauvage en fleurs, avec un Chasseur de Génevrier en bayes.

Une paire de Géans rabougris, à grand marché.

Une Reine ELISABETH en Tilleul, tirant un peu sur les pâles-couleurs : à cela près croissant à merveilles.

Une autre Reine ELISABETH en Myrthe, qui ne croît pas comme il faut, pour avoir été trop près d'un Savinier.

Une vieille Fille d'honneur en bois vermoulu.

Un magnifique Ben. Johnson en Laurier.

Un Cochon de Haye vive devenu porc-épic, pour avoir été laissé à la pluye pendant une semaine.

Un Verrat de Lavande, avec de la Sauge croissant dans son ventre.

Il taille aussi des Piéces de famille, Hommes, Femmes, ou Enfans, si bien que tout Mari peut avoir l'effigie de sa femme en Myrthe, & la sienne propre en Cornouillier.

Ta Femme sera comme une vigne féconde, & tes Enfans comme des branches d'Olivier autour de ta table.

LA

LA
PREFACE
DE
L'HOMERE ANGLOIS.

LE

AVERTISSEMENT.

LA Préface de l'Homère Anglois comprend l'éloge du Poëte Grec, & les régles qu'il faut observer pour le bien traduire.

L'Essai de Mr. Pope sur la vie du même Auteur, nous apprend ce qu'en ont dit les Anciens, & ce qu'en pense le Traducteur Anglois.

L'Essai touchant les combats de l'Iliade est composé de réflexions générales sur la conduite de ce Poëme, & sur les coutumes des Anciens.

Ces trois Piéces ont des beautés intéressantes, dont j'ai cru que la fidèle traduction plaîroit aux Connoisseurs, & serviroit même à fixer en quelque maniére l'idée de ce qu'on appelle communément le GOUT. *Il me semble que l'expérience d'un Ecrivain tel que Mr. Pope est un guide sûr en cette matiére.*

Ma Traduction étoit toute faite, lorsqu'il m'en est tombé dans les mains une autre imprimée depuis environ douze ans. Or comme l'Auteur de cette première ne vit plus, je me flatte de n'offenser personne en disant qu'elle n'est point exacte.

Mais

Mais pour ne rien avancer sans preuves, il suffit de mettre sous les yeux du Lecteur un petit nombre de passages qui démontrent que le premier Traducteur n'entendoit point assez l'Anglois.

Mr. Pope dit à la page 6. de sa Préface, édition de 1719. We find those Authors, who have been offended at the litteral notion of the Gods, constantly laying their accusation against Homer as the undoubted inventor of them. *Il est évident, pour quiconque entend l'Anglois, que cela signifie:* Nous trouvons que ces Auteurs, qui ont été scandalisés de la notion littérale des Dieux, en ont constamment accusé Homére, comme étant leur indubitable inventeur. *Voici comme cet endroit se trouve rendu, ou plutôt contredit, dans la Traduction dont je parle:* Ceux qui ont été scandalisés de la notion littérale des Dieux, ne portent point leur accusation contre Homére, comme étant l'inventeur de ces brillantes chiméres.

Mr. Pope s'exprime à la page 8. *en ces termes:* As many of his persons

ſons have no apparent characters, ſo many of his ſpeeches eſcape being apply'd, and judg'd by the rule of propriety. *Ce qui veut dire :* Ses perſonnages étant en bien des occaſions ſans caractéres marqués, pluſieurs de ſes harangues nous échappent, lorſque nous en voulons juger par la régle des convenances.

Il s'en faut bien que le Critique Anglois veuille louer ici Virgile. Au contraire, il lui oppoſe & lui préfére un Poëte qui fait agir & parler chaque perſonnage d'une maniére qui ne convienne qu'à lui. C'eſt une des perfections d'Homére, & l'effet de ſa belle & vive imagination. Mr. Pope juge que celle de Virgile eſt froide, ce qui paroît exactement vrai dans les endroits qu'il n'a ni empruntés ni copiés de ſon modéle. Au ſurplus, tout le monde ſait qu'une harangue ne vaut rien & ne convient à perſonne, lorſqu'elle convient également à tous ceux qui s'aviſent de la faire. Voici comme l'ancien Traducteur nous donne ce paſſage en François : Mais comme la plupart de ſes perſonnages n'ont point de caractére marqué, on peut juſtifier ſes

ſes harangues par le principe des convenances.

Après avoir obſervé page 13. *que les grandes vertus avoiſinent beaucoup les grands vices, qu'un eſprit judicieux peut outrer ſon caractère juſqu'à tomber dans la froideur, que l'homme prudent eſt capable d'injuſtes ſoupçons, que la grandeur d'ame dégénère aiſément en prodigalité, comme celle du génie en extravagance. Il ajoûte ces mots:* Il en eſt peut-être des ames élevées & ſupérieures, comme des corps giganteſques. En déployant une vigueur extraordinaire, ceux-ci paroiſſent excéder ce qui eſt communément cenſé la vraie proportion des parties, & deviennent des prodiges dans le tout: mais comme les anciens Héros de la même eſpéce, ils font des choſes qui tiennent de la folie dans une ſuite d'actions glorieuſes qui ſont au-deſſus de l'imitation. C'eſt ainſi qu'Homére a des chevaux parlans, & Virgile des myrthes d'où le ſang diſtile, ſans même recourir à la facile intervention d'un Dieu, pour ſauver aumoins la probabilité. *Voici le texte de Mr. Pope.* „ Per-

„ Perhaps it may be with great
„ and fuperiour fouls, as with gi-
„ gantick bodies, wich exerting
„ themfelves with unufual ftrength
„ exceed what it thought commonly
„ the due proportion of parts, fo
„ as to become miracles in the
„ whole, and like the old Heroes of
„ the fame make, commit fomet-
„ hing near extravagance amidft
„ a feries of glorious and inimitable
„ performances. Thus Homer has
„ his fpeaking horfes, and Virgil
„ his myrtles diftilling blood, where
„ the latter has not fo much as
„ contriv'd the eafy intervention
„ of a deity to fave the probabiity.
Si cet endroit n'a pas toute la clarté requife, il faut s'en prendre à l'Auteur, fon Homère même fommeille quelquefois. Mr. Pope ne prétend pas la juftifier au fujet des Chevaux parlans, non plus que Virgile fur fes Myrtes: mais l'ancien Traducteur ne l'entend pas de même. „ Il en eft, *dit-il*, des
„ grands Génies comme de ces
„ Hommes à taille gigantefque:
„ lorfqu'ils mettent en œuvre tou-
„ tes leurs forces, ou, pour mieux
„ dire,

„ dire, lorſqu'ils veulent ſe ſur-
„ paſſer eux-mêmes, ils font des ac-
„ tions dont leur énorme grandeur
„ ne juſtifie qu'à peine la vraiſem-
„ blance, & cette penſée doit ſuffi-
„ re pour nous empêcher de blâmer
„ Homére d'avoir introduit des
„ Chevaux parlans.

Je ne reconnois dans cette interprétation, ni les Myrtes de Virgile, ni la Critique de Mr. Pope.

Ce dernier, page 2. de la Vie d'Homére, compare certains Auteurs à des Peintres ſans génie, qui travaillent les moindres parties d'une figure avec des ſoins & des peines infinies, & qui gâtent le tout à force de s'appliquer pour achever chaque choſe; ce qui eſt le défaut de goût le moins équivoque: *Voici ſes termes;* They ſink the grandeur of the whole by finishing every thing with the neateſt want of judgment.

Le Peintre qui a du génie eſt plein de l'image totale de ſon objet. L'imagination dont lui fit préſent la Nature, eſt en même tems pénétrée de chaque partie, des rapports, & du tout qui en réſulte: auſſi régne-t-il dans ſa fi-

gure

gure une vérité, un naturel, une grandeur que l'on chercheroit envain dans celle d'un autre. Arrie dans le Jardin des Thuilleries a un certain air que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, & que ne lui donna jamais le cizeau d'un médiocre Artiste. Celui-ci travaille chaque chose, mais il ne peut mettre dans son Ouvrage ce Tout qu'il n'a pas dans l'ame.

Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos;
Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet. Hor. *Art. Poët.*

Voilà sans-doute ce qu'a voulu dire Mr. Pope. Cependant le même Traducteur François le fait parler ainsi.

Semblables à ces Peintres ignorans qui par une délicatesse sans jugement, donnent tous leurs soins à travailler & à finir ce qui accompagne le sujet de leur Tableau, dont ils négligent les parties principales.

Il est certain que Mr. Pope n'a point reproché de la négligence au sujet de quelques parties, aux Peintres, qui, dit-il, travaillent infiniment pour achever chaque partie.

Selon Mr. Pope, Ephorus donne pour Pére & pour Mére au Poëte, un certain Méon, & sa Niéce qu'il avoit déflorée.

Ephorus has made Meon to be his father by a niece whom he had deflour'd. p. 54. *Le premier Traducteur donne un nouveau tour à la chose: „ Il nâquit, dit-il, d'un mau„ vais commerce que Méon avoit eu „ avec sa Mére.*

Il seroit trop long de rapporter les autres défectuosités de cette Traduction. En voilà bien assez pour faire voir que tous ceux qui ont entrepris de censurer la version Angloise, sur la foi du premier Traducteur François, ont couru grand risque de s'y méprendre. Ce n'est pas tout: ce Traducteur a laissé dans sa version des lacunes de dix, douze, vingt & trente lignes; c'est au Lecteur qui voudra se donner la peine de comparer nos Traductions, à juger si j'ai eu tort de réparer ces bréches.

De toutes les suppressions dont Mr. Pope auroit lieu de se plaindre, & dont chaque Lecteur au fait de l'une & l'autre Langue pourra s'appercevoir aisément, je n'en rapporterai qu'une: elle

elle est courte, & je la choisis pour caractériser le génie de la Langue, & par conséquent de la Nation Angloise par opposition aux François. Certains Critiques ont prétendu qu'Homére, pour embellir ses Poëmes, avoit pillé ceux de quelques Anciens, dont les Ouvrages ont été si méprisés, qu'il ne s'en est rien conservé dans le Monde.

Mr. Pope soutient que ce reproche est sans apparence de raison, il le réfute solidement, & termine l'article en ces mots: un Gueux pouroit se composer avec joie une parure de ces chiffons que l'on abandonne, mais il ne faut jamais s'imaginer qu'un Empereur s'en voulût faire des robes.

Cette pensée est vraie, elle semble une démonstration de l'absurdité qui régne dans l'accusation dont il s'agit; l'expression en est claire, correcte, & concise; un Lecteur Anglois n'a point l'idée d'une plus grande perfection, c'est en quoi consiste à son gré tout l'Art de parler. Cependant il est des choses dont nous sentons trop vivement l'opposition, pour souffrir qu'on les rapproche: nous sommes choqués de tout ce qui nous paroît indécent, comme un Anglois est

bleſſé de ce qu'il juge abſurde. Un Traducteur doit donc entendre deux Langues, & connoître deux Nations. Loin de ſupprimer la penſée de Mr. Pope, il eſt bon de s'en ſervir, puiſqu'elle contient en peu de mots toute la force de la réfutation qu'il avoit en vue. On peut ici prendre ſon raiſonnement, & lui laiſſer ſon langage, nous montrer l'Auteur, & nous cacher l'Anglois. Par exemple: Un Pauvre ſe vêtit comme il peut, tout lui ſert de parure, il n'en eſt pas ainſi d'un Grand-Seigneur.

Ces différentes maniéres de ſentir & d'exprimer les choſes, ſont les ſources des objections qui ſe font de part & d'autre avec une égale injuſtice: chaque Peuple, &, pour ainſi dire, chaque Homme s'érige, ſans preſque y penſer, en modéle, & voudroit que tout le monde eût les mêmes ſentimens & les mêmes expreſſions que lui: c'eſt une des illuſions de l'amour-propre. L'Anglois, dit-on, communément eſt outré, il alcmbique ſes diſcours; de ſon côté, il prétend que nous ſommes très-ſuperficiels, & que nous ne penſons qu'à demi. Tout cela ſe réduit en

effet

effet à dire, que les uns & les autres ont tort d'être chacun de ſon païs, & que la Nature s'eſt trompée en mettant dans les eſprits autant de variété qu'en ſes autres ouvrages.

On voit encore des Jaques Rosbif *& des* Marquis de Polinville, *que l'ingénieuſe critique de leurs travers n'a pu corriger: l'un voudroit qu'il n'y eût de bon-ſens & d'énergie qu'en Angleterre, & l'autre qu'il n'y eût d'eſprit qu'en France. Je dirois au premier, liſez* Corneille, Fénelon, Boſſuet, Rouſſeau, *&c. Au ſecond, liſez* Milton, Dryden, Swift, Pope, *&c.*

Toute prévention à part, la Langue Françoiſe a fourni des termes à La Fontaine, *pour écrire des Fables qui ſont au-deſſus de l'imitation; à* Moliére, *pour faire rire les gens de la plus mauvaiſe humeur à leurs propres dépens; à* La Bruyére, *pour dire à chacun ſes défauts ſans offenſer perſonne; au* Duc de la Rochefoucault *pour fâcher le Lecteur contre lui-même, en lui prouvant que ſes vertus ſont des vices, à-moins qu'elles ne ſoient ſurnaturelles. Cette Langue exprime tout ce qui peut*

ſe concevoir, ſe ſentir, ou s'imaginer: mais elle veut être employée avec une extrême circonſpection. Elle ne ſouffre point que l'on ſorte de la plus auſtère bienſéance; le ſtyle rude y paroît barbare, le doucereux puéril: ennemie de l'enflure & de la négligence, elle n'admet rien de bas, ni de trop recherché dans les termes. Pleine d'équivoques, elle n'en ſouffre aucune; la politeſſe lui eſt eſſentielle, & la modeſtie la caractériſe; un Prédicateur peut dire en Latin, devant le plus reſpectable Auditoire, ce qu'un Honnête-homme n'oſeroit prononcer nulle part en François. Elle eſt forte, douce, claire, exacte, & dans le ſein de la contrainte elle montre une liberté qui ſuppoſe que tout eſt facile & coule de ſource. Au reſte elle n'a point de parfaits ſynonymes dans une infinité de mots qui le ſont à certains égards: ce qui fait un des grands embarras des Etrangers. Un Allemand, par exemple, peut s'imaginer d'abord, qu'un habit trop juſte *équivaut à un habit trop* équitable. *Une Langue qui dérive de la Romaine, & que tant d'Auteurs célébres ont parlée, ne peut manquer d'expreſſions.*

L'An-

L'Anglois n'a rien de plus nerveux, de plus médité, de plus rapide que l'Homme & la Critique *de Mr. Pope; on leur trouve cependant de nouvelles beautés dans la Traduction de Mr. l'Abbé du Renel, en lisant cet endroit où l'Auteur Anglois veut qu'un Poëte unisse la beauté du son à celle du sens.*

Mais c'est peu dans les Vers, d'éviter la rudesse,
Il faut que le son même avec délicatesse,
Fasse entendre au Lecteur l'action qu'on décrit,
Et que l'expression soit l'écho de l'esprit.
Que le style soit doux, lorsqu'un tendre Zéphire
A travers les forêts s'insinue & soupire:
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquilement leurs languissantes eaux.
Mais les Vents en fureur, la Mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage:
Le Vers comme un torrent, en grondant doit marcher,
Qu'Ajax soulève & lance un énorme rocher,
Le Vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous, des épics effleurant la surface,
Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air!
La Muse suit Camille, & part comme un éclair.

Que n'avons-nous de la même main les Remarques de l'Auteur Anglois ſur l'Iliade & l'Odiſſée! Ce ſeroit un tréſor d'érudition pour tous ceux qui ont le goût de la ſolide Eloquence & de la bonne Critique.



LA PREFACE
DE
L'HOMERE ANGLOIS
DE Mr. POPE.
Mise en François.

HOMERE est universellement reconnu pour le plus inventif de tous les Auteurs. Virgile pourroit lui disputer le prix du jugement, & d'autres Ecrivains l'égalent peut-être à certains égards, mais il n'a point encore eu son pareil en génie; & comme ce talent est la base essentielle de la Poësie même, il est sans-contredit le plus grand des Poëtes.

Le plus ou le moins d'invention est ce qui distingue & subordonne entr'eux les Beaux-esprits. Les efforts du travail & de l'industrie font un Savant, mais non pas un ingénieux Auteur. C'est le génie qui donne des matériaux à l'art. L'Ecrivain le plus judicieux, s'il n'a point de génie, est un adroit plagiaire, ou tout au plus un habile œconome des biens d'autrui. Quelque louange que mérite un sage Auteur, il doit toutes ses beautés à l'invention.

Dans les Jardins les plus cultivés, il n'est ni plantes ni fleurs qui ne soient des présens de la Nature. Tout ce

que peut faire l'Art, eſt d'en étaler tous les agrémens aux yeux dans un ordre qui les flatte. La plupart des Savans préférent l'eſprit méthodique & judicieux, au fécond & ſublime. Il n'en faut point être ſurpris. Chacun peut renfermer ſes obſervations dans les étroites bornes de l'Art; mais les démarches du génie étant variées comme la Nature même, ne ſont point du reſſort d'une critique bornée.

L'Iliade eſt un délicieux Jardin, tout y eſt naturel. On n'en ſauroit voir diſtinctement les beautés, parce qu'elles ſont innombrables. C'eſt une abondante pépiniére de toutes les eſpéces. Les Auteurs y ont choiſi les plantes ou les fleurs qu'ils ont voulu, pour les cultiver à leur gré. S'il en eſt quelques-unes qui ſemblent trop chargées, on doit l'imputer à l'extrême fertilité du terroir: & ſi l'on en voit qui n'arrivent point à leur maturité, c'eſt que le voiſinage des autres les étouffent, ou leur ôtent la ſêve.

La merveilleuſe invention d'Homére, eſt la ſource de ces tranſports inimitables, de cette ardeur ſi ſenſible qui régne dans l'Iliade, qu'un eſprit vraiment Poëtique ne ſe poſſéde point en la liſant. Tout reſpire, tout ſent, tout agit dans ce Poëme. S'agit-il d'un Conſeil, ou d'une Bataille? Homére n'eſt point un tiers qui vous en faſſe un

un froid récit. L'imagination du Poëte entraîne celle du Lecteur; que dis-je, ce n'est plus un Lecteur! il voit ici, là il écoute. La marche du Vers *peint celle de l'Armée. Les Grecs*, dit Homére, *se répandent* comme un feu qui met en fuite l'Univers. Cette vive & brillante imagination n'éclate point d'abord en toute sa splendeur, mais elle croît & se communique par degrés. Bientôt elle s'embrase comme l'essieu d'un char par sa rapidité.

L'exacte disposition, la solidité, la justesse & l'harmonie se trouvent dans mille autres Ecrivains; mais cet enthousiasme, cette ardente vigueur d'une ame enflamée, ce beau feu d'une imagination sublime, nous enchantent dans Homére. Voilà ce qui met la critique sous le joug, & la force d'admirer dans le tems même qu'elle desaprouve. Ce feu n'a qu'à paroître dans les endroits où manque tout le reste, & fût-il environné d'absurdités, il les fera disparoître, on ne les verra plus, il fixera seul tous les regards.

Ce même feu dans Virgile, est un miroir de celui d'Homére; il a moins de force que d'éclat, mais il est égal & constant; il se déclare dans le Tasse & dans Lucain par de vives & courtes étincelles; en Milton, c'est une fournaise, dont l'extrême ardeur est entretenue par la force de l'Art; en Sha-

kespear, il ſemble venir du Ciel, il porte des coups imprévus. Dans Homére, & dans Homére ſeul, il eſt toujours le même; il brille ſans-ceſſe, & l'on n'y réſiſte jamais.

Ce génie qui le diſtingue avec tant d'avantage, & qui eſt l'ame de ſon Iliade, eſt comme un Aſtre qui attire en ſon tourbillon tout ce qu'il trouve à la portée de ſes mouvemens. Ce Poëte par excellence prend dans les réalités de la Nature, & dans les fictions de l'Art, les paſſions & les affections de l'Humanité pour ſes caractéres; les images des choſes lui fourniſſent des deſcriptions; & parce que le tout eſt trop borné pour l'eſſor illimité de ſon génie, il ſe crée, pour ainſi dire, un nouveau Monde, & s'ouvre une carriére immenſe par la Fable. Ce fut lui qui le premier l'introduiſit dans la Poëſie, dont Ariſtote prétend qu'elle eſt l'ame.

On la peut diviſer en probable, allégorique, & merveilleuſe.

La probable eſt le récit d'une action feinte, mais poſſible; ou d'une action qui devient fabuleuſe par ſes épiſodes, ou par la maniére dont elle eſt racontée. Le retour d'Ulyſſe à Ithaque, & l'établiſſement des Troyens dans l'Italie, ſont les Hiſtoires fondamentales de l'Odyſſée & de l'Enéide.

L Hiſtoire de l'Iliade eſt le cour-

roux

roux d'Achille, ſujet le plus ſimple que jamais Poëte ſe ſoit propoſé.

Homére y fait entrer plus d'événemens divers, plus de harangues, de délibérations & de combats, qu'il ne s'en trouve dans les Romans les plus vaſtes & les moins réguliers. L'action en eſt de la derniére véhémence, & tout cela remplit à peine cinquante jours. Virgile, faute d'un eſprit ſi fécond & ſi vif, s'eſt donné plus de tems & de matiére. Son Poëme, qui réunit les deſſeins de l'Iliade & de l'Odyſſée, n'a pas le quart de leur longueur.

Les autres Poëtes Epiques en ont uſé de-même: ils ont multiplié les Fables, & n'ont point atteint l'unité. Un Lecteur ſe perd dans l'inſupportable prolixité de leurs récits. Loin d'ajoûter à ſon invention, quant au principal, ils l'ont ſuivi dans ſes épiſodes. S'il a donné le dénombrement d'une armée, ils ont diſpoſé leurs bataillons dans le même ordre. S'il a célébré des feux funébres pour Patrocle, ils en ont compoſé pour Anchiſe, & pour Achémorus. Stace a mieux aimé l'imiter en ce point, qu'en l'unité de ſon action. Ulyſſe deſcend-il aux Enfers pour conſulter les Ombres, Enée & Scipion y ſont envoyés après lui. Si les appas de Calypſo retardent le Héros de l'Odyſſée, Enée s'arrête, amuſé par Didon; & Renaud

eſt encore plus galant pour ſon Armide. Achille irrité contre Agamemnon, s'abſente de l'Armée, & n'y revient qu'après la moitié du Poëme: il faut donc que Renaud s'abſente auſſi pour un ſujet ſemblable. Homére enfin donne-t-il à ſon Achille des armes forgées par un Dieu ? Virgile & le Stace en donneront de la même trempe à leurs Héros. Virgile, ſur-tout, s'eſt tellement voué à l'imitation, qu'il a toujours un autre Grec pour guide, en marchant dans les routes qu'Homére ne lui a pas frayées. L'Hiſtoire de Sinon & le Sac de Troye ſont copiés preſque mot à mot de Piſandre, ſelon Macrobe, comme les Amours d'Enée & de Didon le ſont du Jaſon & de la Médée d'Apollonius.

Quant à la Fable allégorique, ſi l'on conſidére les ſecrets ſans nombre que les fictions de l'Iliade expriment à leur maniére, quelle ſcéne de prodiges nous vient encore charmer ? Quel fut le génie qui ſut peindre les propriétés des élémens, les facultés de l'eſprit, les affections du cœur, les vertus & les vices, qui ſut en faire des perſonnages conſtans, & qui les mit en action ſans jamais leur faire de violence? Nul Auteur n'eſt entré en lice avec Homére à cet égard. Si quelqu'un a mérité des éloges dans le même genre, ç'a moins été pour avoir eu l'eſ-

l'esprit d'agrandir la sphére de l'invention du Poëte, que le bon-sens de la borner. Quand la méthode, en fait d'enseignemens & d'études, eut changé dans la suite des tems, & que l'on cultiva les Beaux-Arts avec plus de régularité, il devint aussi raisonnable de se passer d'invention, qu'il avoit été nécessaire d'en user auparavant; & ce fut peut-être un bonheur pour Virgile de naître dans un siécle qui n'exigeoit point l'invention de tant d'allégories pour composer un Poëme Epique.

Le merveilleux de la Fable en comprend le surnaturel & les machines. Si Homére ne mit point le premier des Divinités dans le culte des Grecs, il fut du-moins le premier qui en fit un systême utile à son Art, & même un de ses plus beaux ornemens. Ceux que la notion littérale des Dieux a scandalisés, en blâment le seul Homére, comme en étant incontestablement l'Auteur; mais quelque raison de le censurer que l'on trouve dans la Philosophie & la Théologie, le monde en a toujours été frappé comme d'une beauté parfaite. Nulle entreprise, nul effort n'a pu réussir, ni à perfectionner ni à détruire ce Systême Poëtique, & malgré les révolutions des Siécles & des Religions, les Dieux d'Homére sont encore les Dieux de la Poësie.

Jamais Auteur ne traça des caracté-

res

marquée. La valeur de tous ses Héros est, pour ainsi dire, la même: celle de Turnus l'emporte, c'en est la distinction. Mnestée est brave comme Sergeste, Cloante & les autres.

Les Héros de Stace ont tous la même férocité; la même fougue se retrouve en Hyppomédon, Tidée & Capanée; on les prendroit pour autant de fréres sauvages. Tout Lecteur accoutumé à ce genre de critique en lisant les Poëtes, sent aisément combien Homére les surpasse en invention.

Les discours étant les images des caractéres, il s'ensuit des observations ci-dessus, que leur variété se fait mieux appercevoir dans l'Iliade qu'en tout autre Poëme. *C'est*-là, dit Aristote, *que chaque chose a ses maniéres*, c'est-à-dire, que tout se passe en actions & en harangues. Le peu de narration qui se trouve dans un Ouvrage si étendu, est pour ainsi dire incroyable. Virgile a bien moins d'action & plus de récitatif. Il y fait souvent entrer de ces pensées générales, qui ont la même justesse & le même poids en quiconque les veut bien employer dans l'occasion. Ses personnages n'ayant rien pour l'ordinaire qui les caractérise, ses harangues ne peuvent soutenir un examen mesuré sur la régle des convenances. Amusés par Homére, nous ne pensons pas tant à l'Ecri-

l'Ecrivain qu'en lisant Virgile, dont la froide imagination nous intéresse moins dans ce qu'il décrit ; l'un nous rend auditeurs, l'autre nous laisse appercevoir que nous lisons.

Le sublime fut, suivant Longin, la grande perfection d'Homére, & la conformité de ses sentimens avec ceux qui régnent dans la Sainte Ecriture, en est la preuve, comme Duport l'a très-bien observé dans son Livre intitulé *Gnomologia Homerica.* Un célébre Auteur moderne dit, „ que si Virgile „ a moins de pensées vulgaires, il en „ a moins aussi de nobles ; & que „ l'Enéïde s'éléve rarement jusqu'au „ sublime, lorsqu'elle n'est point animée du beau feu de l'Iliade".

Les images en sont fortes, variées, abondantes. Homére en offre de toutes les sortes, on les diroit faites pour servir à point nommé son imagination vive & fidéle, qui en saisit tous les rapports dans un instant, & qui les grave dans l'ame du Lecteur. Non content de présenter directement les objets, il en montre des particularités inattendues, des profils dont nul Peintre, soit avant, soit après lui, ne s'est jamais avisé.

Quoique les batailles fassent plus de la moitié du Poëme, on n'y voit point deux incidens qui se ressemblent ; chaque Héros tombe à sa maniére ; chaque

que mêlée renchérit en carnage, en confusion, en horreur, sur celle qui la précéde. Il n'est point d'Ecrivain qui ait tant d'images, quoique tous les Poëtes, y compris Virgile, ayent puisé les leurs dans Homére.

Mais quelle noblesse, quelle magnificence dans ses expressions! il enseigne aux hommes le langage des Dieux; il est le Pére de la diction sublime, la sienne est le coloris d'un Michel-Ange, on la reconnoît à la hardiesse du pinceau. C'est en-vérité la touche la plus brillante que l'homme soit capable d'imaginer. Aristote eut raison de dire *que le Poëte avoit trouvé des paroles vivantes.* Que ses métaphores sont animées! la fléche brule de voler à l'ennemi, l'épée en veut boire le sang. Son expression néanmoins n'est jamais trop générale, c'est le sentiment qui se la proportionne. Plus une pensée est forte, plus l'expression a d'éclat; autant que l'une est vive, autant l'autre est sensible; c'est le verre qui croît & se rafine à mesure que le soufle s'augmente, & que l'ardeur est excitée.

Pour se faire un stile plus éloigné de la Prose, Homére use d'épithétes composées, qui ont de la pompe & de l'harmonie: admirable invention qui lui fournit une peinture des personnes & des choses rélatives à ses images! Nous voyons le mouvement du

Pen-

Pennache d'Hector dans l'épithéte Χορυθαιόλος, & le sommet du Mont Néritus, dont les bois sont agités par les vents dans Εἰνοσίφυλλος. Pour décrire ces objets en passant, & sans trop arrêter l'attention du Lecteur, il invente une épithéte qui n'est autre chose qu'une courte description, comme la métaphore n'est qu'une courte similitude.

Il ne renferme son langage en aucun des dialectes usités dans les diverses parties de la Gréce; mais il les met tous en œuvre pour achever ses nombres, & leur donner plus de force ou d'aménité, selon que les consonances des mots sont plus ou moins faciles. Il aime surtout l'Ionien. Ce langage n'ayant que peu de contractions, & réduisant ses diphtongues en dissillabes, est d'une singuliére douceur, & forme un stile plus harmonieux. Il mélange les contractions Attiques, le Dorien plus uni, & le foible Eolien qui souvent rejette les aspirations & retranche les accens. Il achéve ce genre de variétés, en altérant quelques lettres avec une licence Poëtique. Ainsi la mesure des Vers, loin de gêner le sens d'Homére, est toujours prête à seconder son essor, à peindre ses idées avec des traits de feu, à donner enfin à son stile une harmonie dont la douceur nous dé-

mon-

montre qu'il eut non ſeulement le plus beau génie, mais encore la plus fine oreille qui fût jamais. Pour le ſentir il n'y a qu'à faire ce qu'on pratique tous les jours à l'Opéra des Italiens, où pluſieurs écoutent ſeulement ſans rien comprendre: & l'on éprouvera dans l'Iliade plus de variété, plus d'agrément & de grandeur, que dans quelqu'autre Langue ou quelqu'autre Poëſie que ce puiſſe être.

Les Critiques ſont d'accord ſur un point: c'eſt que Virgile n'a que foiblement imité Homére à cet égard; mais ils ont l'équité de s'en prendre au Latin. Il eſt vrai que le Grec a les avantages d'un ſon de paroles, & d'une cadence de vers dont nulle autre Langûe ne peut approcher. Virgile qui le ſavoit, fit les derniers efforts pour donner à la ſienne, quoique plus dure, toutes les graces dont elle étoit ſusceptible, & ne manqua jamais d'unir la beauté des paroles à celle du ſens.

Si le Poëte Grec eſt moins vanté à cet égard, c'eſt que la plupart des Critiques ne l'ont pas entendu. Denis d'Halicarnaſſe, dans ſon *Traité de l'arrangement des mots*, a remarqué pluſieurs beautés exquiſes d'Homére en ce genre. J'en obſerverai d'autres encore dans mes *Notes ſur l'Iliade*: & je remarque ſeulement ici, que tout y coule de ſource, mais d'un air ſi aiſé,

que

que l'Auteur ſemble n'avoir eu nul autre ſoin que d'écrire ſous la dictée des Muſes, des vers mâles & vigoureux qui nous réveillent, comme le ſon guerrier des trompettes. L'Iliade eſt un fleuve toujours coulant & toujours plein, dont le cours nous entraîne avec toute la viteſſe & toute la douceur poſſible. Ainſi dans quelque point de vue que l'on conſidére ce Poëte, ſon invention eſt ce qu'il faut admirer. C'eſt elle qui donne de l'étendue à ſa fable, de la vie à ſes maniéres, du pathétique à ſes harangues, du ſublime à ſes ſentimens; elle anime ſes images, elle annoblit ſon expreſſion, elle rend ſon ſtile harmonieux & rapide.

Dans tout ce que j'ai dit au ſujet de Virgile, j'eſpére que l'on ne m'accuſera point d'avoir voulu donner une injuſte atteinte à ſa grande réputation. Rien n'eſt à mon avis ni plus inutile, ni moins ſenſé, que de comparer enſemble quelques endroits de deux illuſtres Ecrivains, afin d'en tirer une conſéquence pour ou contre leur mérite en général. Il faut tâcher de les connoître au moins un peu, de diſcerner l'eſpéce de perfection qui les caractériſe, & de les aprécier ſuivant le degré de mérite où chacun d'eux s'eſt élevé par le talent qui le diſtingue. Il n'eſt ni Auteur, ni Homme qui l'ait em-

emporté ſur le reſte du Genre-Humain en plus d'une faculté. Homére n'a point d'égal en génie, Virgile n'en a point en jugement. Je n'entens pas qu'Homére manque de jugement, parce que Virgile en a plus que lui; ou que celui-ci n'ait point de génie, parce qu'il en a moins qu'Homére. Chacun d'eux, l'autre à part, eſt le plus inventif & le plus ſage Auteur du Monde. Mais s'agit-il de les comparer entr'eux? Homére a plus d'eſprit, & Virgile plus d'art; en l'un j'admire l'homme, en l'autre j'admire l'ouvrier. Homére me maîtriſe & m'enléve avec une force impérieuſe, Virgile me méne avec une majeſté pleine d'attraits. Homére livre ſes tréſors avec une généreuſe profuſion, Virgile donne les ſiens avec une ſoigneuſe magnificence. Homére, comme le Nil, répand d'immenſes richeſſes par de ſubites inondations; Virgile apporte les ſiennes comme un fleuve abondant & réglé dans ſon cours. Chacun de ces Poëtes reſſemble à ſon Héros. Homére eſt irréſiſtible comme Achile: tout fuit devant lui, tout céde; plus le tumulte s'accroît, plus il brille, & rien ne l'arrête. Virgile avec une tranquille audace comme Enée, ſe poſſéde toujours, & dans l'action même il voit, il diſpoſe tout, il combat ſans trouble, & triomphe ſans s'émouvoir. Dans

les

les machines, Homére comme son Jupiter, lorsqu'il veut effrayer le Monde, ébranle & secoue l'Olympe, embrase les Cieux, prodigue les éclairs, & fait gronder son tonnerre. Virgile, semblable à la même Divinité bienfaisante, délibére avec les Dieux, trace le plan des Empires, en pose les fondemens, & fait tout avec une souveraine sagesse.

Mais il en est des grands Génies comme des grandes Vertus: il semble qu'il leur soit naturel d'avoisiner de fort près quelque vice. Il est même assez difficile de savoir où finit la perfection, & par conséquent où le défaut commence. L'homme très-prudent peut outrer son caractére au point d'être soupçonneux à l'excès; le judicieux peut tomber dans la froideur; le magnanime dégénére insensiblement en prodigue, & l'ingénieux en extravagant. Voilà, si l'on y prend garde, la vraye source des principales objections que l'on propose contre Homére. Ses fictions ont exercé la critique audelà de toute vraisemblance. Les ames élevées & supérieures sont peut-être comme les Géans; on les voit déployer une vigueur plus qu'humaine en quelques parties, & l'on veut que ce soient des prodiges en tout. Cependant comme les anciens Héros de la même espéce, dans une suite d'actions

tions glorieuſes, qui ſont même au-deſſus de l'imitation, on leur en voit faire qui tiennent de la démence. Homére, l'ingénieux Homére, fait parler des Chevaux; & le ſage Virgile diſtiler du ſang d'un Myrthe, ſans invoquer un Dieu pour ſauver au-moins la probabilité.

Les ſimilitudes & les deſcriptions d'Homére, ſont, diſent les Critiques, trop abondantes; c'eſt encore un reproche qui porte uniquement ſur l'excès de ſon invention. Il n'eſt pas en lui de borner une comparaiſon à la circonſtance qui la fonde; mais il l'a décore de nouvelles images employées avec tant d'art, que la principale n'en a pas moins d'éclat. Ce ſont des Tableaux où cette figure a non ſeulement un parfait rapport avec l'Original, mais encore des ornemens occaſionnels, des lointains, des perſpectives. De-là ces comparaiſons qu'il entaſſe, lorſque ſon imagination ſaiſit en même tems une foule d'images diverſes, mais rélatives entre elles. Tout Lecteur intelligent étendra cette remarque dans l'occaſion.

S'il s'eſt trouvé des perſonnes plus diſpoſées à blâmer dans ce Poëte le défaut que l'excès de ſon invention, c'eſt qu'elles n'ont pas bien réfléchi ſur les mœurs de ſon tems.

Ses Dieux ſont groſſiers, & ſes Hé-

ros sont impolis, il en faut convenir. J'en parlerai avec étendue dans mon Essai. En attendant, je ne puis m'empêcher d'en dire un mot. Les Partisans & les Censeurs d'Homére me paroissent également outrés à ce sujet. Quelle est la prévention de Madame Dacier pour les mœurs antiques! Elle semble en faire consister l'excellence en leur pure opposition aux nôtres en général. Mais quoi? Faut-il vanter le bonheur de ces siécles affreux, où la vengeance & l'inhumanité régnérent d'un bout du Monde à l'autre; où nulle rémission n'avoit lieu qu'en faveur d'un sordide intérêt; où les plus grands Rois voyoient faire des Concubines & des Esclaves de leurs Princesses, tandis qu'on les passoit eux-mêmes au fil de l'épée?

D'un autre côté, je n'affecterai point assurément la délicatesse de nos Critiques modernes, qui se prétendent choqués des soins dont les Héros d'Homére sont quelquefois occupés. Je me plaîs au-contraire à comparer leur simplicité avec le luxe où le monde s'est livré dans la suite. Un Monarque allant seul ou sans Gardes, un Prince menant paître ses moutons, une Princesse puisant de l'eau, ne sont point des objets qui me révoltent.

En lisant Homére, il faut considérer que c'est le plus ancien Auteur du Paganis-

ganis-

ganiſme ; que l'on fait connoiſſance avec des Nations qui ne ſont plus ; que l'on remonte d'environ 3000 ans dans l'Antiquité ; que l'on y trouve enfin un ſpectacle amuſant, dont la peinture n'eſt que dans ce fidéle Tableau de l'ancien Monde. C'en eſt aſſez pour détruire ces foibles objections, & pour ne trouver que du plaiſir dans des choſes qui ſembloient d'abord peu ſéantes, ou même ennuyeuſes. Cela ſert encore à juſtifier Homére ſur ſon fréquent uſage des mêmes épithétes : comme Phœbus lançant au loin ſes traits, Pallas aux yeux bleus, Achille au pied léger. Celles des Dieux convenoient à leurs divers Offices ; les cérémonies de la Religion les rendoient vénérables ; c'étoient des attributs, qui, faiſant partie de leur Culte, ne ſe pouvoient omettre ſans impiété. Celles des Héros ont paru à Monſieur Boileau des ſurnoms ſujets à ſe répéter. Mais les Grecs, n'ayant point de noms de famille, déſignoient chaque perſonne, ſoit en nommant ſon pére, ſa profeſſion, le lieu de ſa naiſſance, ou quelqu'une de ſes qualités : comme Alexandre fils de Philippe, Hérodote d'Halicarnaſſe, Diogéne le Cynique. Homére ſe conformant aux uſages de ſon pays, employa ces diſtinctions de la maniére la plus utile à ſon deſſein.

Mais ſans recourir à l'Antiquité, n'a-

vons-nous pas Edouard le *Prince Noir*, Edmond *Côte de fer*, Edouard *longue jambe*? Si pourtant cela sert moins à justifier la répétition des épithétes qu'à prouver leur justesse, qu'il me soit permis de hazarder une conjecture.

Hésiode a placé un quatriéme siécle entre celui d'Airain & celui de Fer. Alors, dit-il, vécurent des Héros d'une Race Divine, qui combattirent à Thébes & à Troye : C'étoient des demi-Dieux; ils vivoient dans l'Ile fortunée par les soins de Jupiter. Eh bien, je dirai que dans les honneurs qu'on leur rendoit, ils avoient cela de commun avec les Divinités, qu'on ne les nommoit point sans les épithétes, qui, rappellant le souvenir de leurs familles, de leurs qualités ou de leurs exploits, devoient naturellement leur plaîre.

Les autres chicanes des Critiques d'Homére, ne méritent point une réfutation ; je les observerai néanmoins dans le cours de mes Notes. Plusieurs Critiques ont indiscrétement rabaissé le Poëte Grec pour élever le Romain, ce qui se réduit à vouloir détruire les fondemens pour exhausser l'édifice. On diroit en voyant ces paralléles, que leurs Auteurs ont ignoré lequel des deux Poëtes écrivit le premier: ce qu'il ne faut jamais perdre de vue en les comparant. Quelques-uns censurent dans Homére ce qu'ils approu-

vent dans Virgile ; ils en préférent la fable & la morale pour des raisons qui devroient mettre l'Iliade au-dessous de l'Odyssée. Le Héros du Poëte Romain est, disent-ils, plus sage, & d'une conduite plus avantageuse à sa Patrie : ils trouvent mauvais qu'Achille ne soit pas un Prince aussi vertueux qu'Enée ; mais ils devroient considérer que la morale de l'Iliade exige un autre caractére que celle de l'Enéide. C'est ainsi que juge le Pére Rapin dans sa Comparaison d'Homére & de Virgile. D'autres font un triage de certains endroits originaux d'Homére, dont Virgile a plus travaillé les copies ; c'est tout le fin de Scaliger dans sa Poëtique. Il en est qui lui font une querelle sur la prétendue bassesse de ses termes, souvent par une délicatesse mal entendue, plus souvent encore par une extrême ignorance des beautés de l'original. Ces derniers le trouvent avec raison très-ridicule dans les traductions qu'ils en ont faites ; voilà comme en use Perrault. D'autres, se piquant d'un procédé plus honnête, font une distinction entre le mérite de l'Auteur, & celui de son Ouvrage. Ceux-ci attribuent la réputation de l'Iliade à la simplicité des Contemporains d'Homére, ainsi qu'aux préjugés de la Postérité. Cela supposé, les contestations des Villes, dont chacune vouloit avoir été le lieu

de sa naissance, furent les causes, & non pas les effets de son mérite. Il seroit facile d'en dire autant de tout Ecrivain distingué; car enfin, la renommée en sera toujours susceptible de nouveaux accroissemens.

Telle est l'opinion de Mr. de la Motte: „ En quelque tems, dit-il, „ qu'Homére ait vécu, il a sans-dou„ te été le plus grand Poëte de son „ Pays; & dans ce sens il est le Maî„ tre de ceux même qui l'ont surpassé."

En tout cela, je ne vois rien qui tende à lui contester la palme du génie. Or tandis que cet avantage lui demeure, il est sans-doute le premier & le plus excellent des Poëtes. Un Auteur plus froid, ou si l'on veut plus judicieux, fera moins de fautes & sera plus goûté d'une sorte de Critiques; mais ce beau feu de l'imagination qui tient l'ame d'un Lecteur dans l'enchantement, sera toujours plus généralement applaudi.

Homére a non seulement inventé l'Art Poëtique, mais encore il a surpassé les Inventeurs des autres Arts. On peut dire qu'il s'est mis par avance en possession de la gloire de ceux qui sont venus après lui. Ce qu'il a fait n'a pu se perfectionner, il a seulement donné lieu à des abrégés: il a montré tout d'un coup la portée de l'esprit humain; s'il n'a pas réussi en chaque

chose,

chose, c'eſt parce qu'il a tout entrepris.

Son Ouvrage eſt un grand arbre de la meilleure eſpéce, cultivé avec ſoin: il fleurit & porte les plus beaux fruits, la Nature & l'Art s'uniſſent pour l'entretenir; le plaiſir & l'utilité le font valoir, & les perſonnes qui en ſont le moins ſatisfaites n'ont rien à dire, ſinon que pour lui donner une plus apparente régularité, on en pourroit ôter quelques branches, ou ſuperflues, ou trop longues, & dont le dérangement provient de l'extrême fertilité du terroir.

Après avoir expoſé les perfections & les défectuoſités de mon Auteur, il me reſte à parler de la traduction en ce qu'elle a de commun avec l'original.

La fable, les ſentimens & les mœurs, ſont les parties eſſentielles de ce Poëme; un Traducteur n'y peut donner atteinte que par des omiſſions ou des ſuppreſſions volontaires. Il en eſt de-même des images, on ne les peut affoiblir ſans trop prendre ſur Homére. Le premier & le plus important devoir de l'Interpréte, conſiſte à donner ſon Auteur tel qu'il eſt, ſauf à diſpoſer de la diction en Maître.

Il faut donc bien examiner comment on pourroit fournir en Langue vulgaire, un équivalent des graces du Poëte. Il eſt certain qu'une verſion

purement littérale, n'a point de proportion avec un excellent original écrit en Grec. Mais on se trompe en s'imaginant y suppléer par une hardie paraphrase, qui ne l'écarte pas moins de l'antique génie du modéle, en l'altérant par un tour d'expression & par des maniéres modernes. Si les Anciens sont quelquefois obscurs, ils sont plus souvent clairs, & rien n'en conserve mieux la clarté, qu'une version presque littérale. Je ne sache point de licence permise à l'Interpréte, qui peut sans elle nous rendre le véritable esprit de son original, & soutenir en même tems le stile Poëtique de sa traduction. Je suis persuadé qu'un servile dévouement à la pure lettre d'Homére a moins égaré d'anciens Traducteurs, que la vaine présomption de le corriger & de lui donner plus de noblesse, n'en aveugle aujourd'hui. Leur principale attention devant être de conserver le feu de sa Poësie, ce feu est ce qui court le plus de risque d'expirer sous leur plume; il vaudroit bien mieux tâcher de l'entretenir en sa véritable ardeur dans le tout, que de prétendre le porter plus loin dans quelques parties.

C'est un grand art que d'user & de s'abstenir à propos du stile figuré, on le peut apprendre d'Homére en marchant avec modestie sur ses traces. Est-il

il hardi, élevé, sublime? Elevons-nous de toutes nos forces. Baisse-t-il? Baissons avec lui sans craindre la mauvaise humeur d'un Critique moderne.

Il n'est rien qui ait tant occasionné de bévues, que la vraye portée du stile de ce grand Auteur. Les uns voulant s'élever fiérement jusqu'aux merveilleux, se sont enflés jusqu'au galimathias; les autres prévenus d'une timide & fausse notion de la simplicité, ont rampé dans la plattitude. Lorsque je regarde ces malheureux Copistes d'Homére, il me semble que je vois des gens hors d'haleine, & n'en pouvant plus, se tuer à le suivre encore par sauts & par bonds, signes infaillibles de leur foiblesse: ou des estropiés qui se traînent à genoux à sa suite, pendant qu'il marche devant eux la tête levée, avec une grandeur naturelle & toujours la même.

Au reste, je pardonnerois plus volontiers en cette matiére, la folie que la froideur. Je n'envie point à un Poëte l'honneur d'avoir des Amis qui conviennent entr'eux de le qualifier simple, tandis que le reste des Lecteurs le déclare stupide. Il est une gracieuse & noble simplicité: il en est une platte & rampante: elles différent comme deux hommes, dont l'un est sans parure, & l'autre sans habits honnêtes. Se mettre comme une poupée, & n'être

point vétu, ſont deux excès. La ſimplicité n'eſt ni la ruſticité ni l'affectation, c'en eſt le milieu.

Elle ſe trouve dans la Bible & dans Homére. On peut aſſurer, avec toute la vénération due aux Livres inſpirés, que l'Eſprit Saint employa des expreſſions à la portée des hommes qui vivoient quand ces Livres furent écrits; & puiſqu'Homére eſt de tous les Auteurs profanes celui qui en a le plus approché, il eſt tout naturel auſſi que ſon langage s'en reſſente plus que celui de tout autre. Cette réflexion doit engager un Traducteur à mettre en œuvre les termes que l'on révére en notre langue, parce qu'ils ſe trouvent dans ce Livre Divin; & cependant à s'abſtenir de ceux que la Religion a conſacrés à ſes Myſtéres. Pour mieux conſerver cet air ſimple, il faut être attentif à rendre ſans détour les ſentences, les moralités & les maximes, qui ſont ſi fréquentes dans Homére. Elles ont quelque choſe de vénérable, & qui tient de l'Oracle, dans leur gravité ſans fard & dans leur briéveté. Ce ſont des beautés perdues ſi l'on veut leur donner, en les paraphraſant, ce tour qu'il nous plaît de qualifier ingénieux, & qui n'eſt tout au plus que moderne. Le mêlange de quelques Grécismes & de certains mots de l'ancien tems, comme en uſe Milton, ſeroit

roit aſſez de miſe en traduiſant un Poëme où tout reſpire un certain air de la vénérable Antiquité. Mais *Demie-Lune*, *Contreſcarpe* & d'autres termes ſemblables, qu'ont employé certains Traducteurs, ne s'y peuvent ſouffrir ſi la néceſſité n'en fait excuſer l'uſage.

Homére a deux ſingularités qui le font reconnoître au premier coup d'œil. Ses admirateurs en ſont auſſi épris, que ſes ennemis les trouvent inexcuſables. Il compoſe des épithétes, comme je l'ai déjà fait voir, & ſouvent il uſe de répétition.

Les épithétes compoſées ne ſe peuvent traduire ſans altérer la pureté de notre langue, à moins qu'elles ne s'inſinuent dans le diſcours avec l'approbation de l'oreille & des régles, ou que nos meilleurs Poëtes ne les ayent rendues familiéres en les employant. Lorſqu'un mot ſimple exprime l'idée auſſi bien qu'un mot compoſé, le choix n'en ſauroit être douteux: à leur défaut on peut recourir aux circonlocutions. Εἰνοσίφυλλος traduit par *Secoue-Feuilles*, ſeroit mince & ridicule, mais il auroit de la dignité dans une paraphraſe.

De ce ſuperbe Mont les Forêts ondoyantes,

On doit varier ſuivant l'occaſion,

 l'u-

l'usage des mots qui ont des sens divers. Εκαϐελος, ou lançant au loin ses traits, est littéral par rapport à l'arc & aux fléches d'Apollon ; mais il est allégorique au sujet des rayons du Soleil, j'en voudrois user en conséquence.

Les répétitions ont pu flatter l'oreille des anciens Grecs, mais elles choqueroient infailliblement celle d'un Moderne. Il faut donc s'en abstenir, s'il n'en résulte une beauté. Le Traducteur qui en discerne bien les occasions, montre qu'il a du jugement & du génie.

Il y a dans Homére des répétitions de discours entiers, de sentences & de vers. Il n'est pas impossible de conserver cette marque d'Homére, & de ménager en même tems l'oreille du Lecteur. La répétition a de l'agrément dans les discours où l'on ne peut rien changer sans blesser le respect que l'on doit aux ordres de ses Maîtres, comme dans les messages des Dieux & des Rois, dans les solemnités de la Religion, &c. A cela près, il convient de se régler sur le plus ou le moins de distance. Mais un Traducteur est-il en droit d'omettre quelque répétition que ce soit? Il semble que si le Lecteur en est ennuyé, l'Auteur seul en soit responsable.

Dans sa versification, Homére accorde sans-cesse le sens & le son des Vers;

Vers ; il varie ce charmant accord ſuivant les divers ſujets qu'il traite. C'eſt une des plus exquiſes beautés de ſon Art, & peu d'Ecrivains y parviennent. Homére y réuſſit en Grec, & Virgile en Latin. Un Poëte y réuſſit par hazard dans la chaleur de ſa compoſition; le deſſein s'en préſume dans celui dont les Vers s'en trouvent ſouvent ornés. Un Lecteur ordinaire ne la ſent point, mais un Connoiſſeur trouvera peut-être que j'ai tâché d'en relever ma Traduction.

Après tout je m'avoue incapable de rendre une exacte juſtice à mon Auteur: je préſume ſeulement, & je le puis ſans trop me flatter, que ma verſion ſera plus ſupportable que celles de Chapman, de Hobbes & d'Egilby, les ſeules qui ayent paru entiéres.

Chapman avec une langueur déméſurée, a donné la Paraphraſe la plus hardie : il a de fréquentes interpolations de quatre & de ſix Vers; je m'en rappelle une dans le XIII. Livre de l'Odyſſée, où de deux Vers il en a tiré trente. Il ſe trompe ſi ſouvent & ſi hardiment, qu'on le croiroit égaré de deſſein prémédité, ſi dans ſes Notes il inſiſtoit moins ſérieuſement ſur des minuties. Il a affecté de tirer de ſon Auteur ce qui n'y fut jamais, & promet dans ſa Préface rimée, un Poëme ſur les Myſtéres, qu'il a, dit-

il, trouvés dans l'Iliade. C'eſt apparemment pour tenir parole, qu'il fait tant de violence au texte. Son ſtile eſt le rude & dur Phébus, auquel on reconnoît l'Auteur de Buſſy d'Amboiſe, Tragédie. L'arrogant enthouſiaſme, qui eſt le fond de ſon naturel, ſemble avoir inſpiré ſa Verſion d'Homére. Cela paroît dès la Préface: il ſe vante d'avoir achevé la moitié de l'Iliade en treize ſemaines: on peut juger de ſon exactitude par ce trait. Mais ce qu'il faut avouer, & ce qui couvre en lui de grands défauts, eſt que ſon Ouvrage eſt ennobli de ce feu dont Homére lui-même brula peut-être avant que de parvenir à l'âge de diſcrétion.

Hobbes l'explique aſſez exactement quant au principal, mais il ſupprime ſans façon les Epiſodes les plus intéreſſans: d'où vient que pluſieurs l'ont trouvé concis. Il omet des comparaiſons & des ſentences entiéres: il donne dans des écarts dont un Ecrivain de ſon érudition n'eſt capable qu'à force de ſe négliger. Ses Vers, comme ceux d'Ogilby, ſont ſi mauvais, qu'ils ne méritent pas une critique.

Il eſt fâcheux que Mr. Dryden n'ait pas aſſez vécu pour traduire l'Iliade: il en a donné le premier Livre, avec une partie du ſixiéme. Si quelquefois il

il a manqué le vrai sens de l'Auteur & les Antiquités, il a son excuse dans la précipitation avec laquelle il fut contraint d'écrire. Il fit cas de Chapman au point de le suivre, & quelquefois même de le copier. Cependant s'il eût achevé son Iliade, je ne m'en serois non plus mêlé après lui, que de Virgile, dont sa Traduction, à quelques inadvertences près, est la plus belle que j'aye jamais lue. Mais il eut le sort des grands Génies & des grands Ministres: il fut en bute aux fureurs de l'envie, parce qu'il surpassoit les autres.

Quiconque veut nous donner Homére, doit s'étudier à conserver le sublime qui en est le caractére distinctif. Dans les endroits où le sens est douteux, il faut s'en tenir au plus figuré ; on doit l'imiter dans toutes les variations de son style: ayant, comme lui, de l'élevation & du feu, lorsqu'il s'agit d'action & de description; de la pompe & de la netteté dans les sujets les plus unis, & lorsqu'il faut seulement narrer : Que les maximes soient graves & précises, & les harangues pleines & claires, n'omettant ni ses figures, ni le tour de ses expressions, ni quelquefois celui de ses périodes. Ne négligeons & ne confondons jamais les coutumes antiques. Il faudroit encore être plus concis

que

que ses Traducteurs ne l'ont été jusqu'à présent.

Je voudrois aussi que l'on étudiât son Texte, par préférence aux Commentaires les plus savans & les plus vantés, & que l'on en fît soi-même la comparaison avec le seul Virgile d'entre les Anciens, & le seul Milton d'entre les Modernes. Après ces illustres Auteurs, le Télémaque de l'Archevêque de Cambrai nous donne la plus parfaite idée de la grandeur & de la noblesse du génie d'Homére, comme l'admirable Traité de Bossu est ce qui nous en développe le mieux & le dessein & la conduite: mais avec quelque soin que l'on y travaille, quelque heureux même que l'on soit dans l'exécution, il ne faut espérer de plaîre qu'aux Lecteurs qui ont de la culture & du goût : les autres ne sont point des personnes que l'on puisse contenter. Un Bel-Esprit à la mode est incapable d'admirer ce qui n'est point Moderne, comme un Pédant l'est d'estimer ce qui n'est point Grec.

Docile aux leçons du Public, je lui soumets mon Livre. Je crains peu la censure de nos meilleurs Poëtes: ils savent quelles sont les difficultés de mon entreprise. Les plus mauvais excitent ma compassion, mais ni leurs Ecrits ni leurs discours ne sauroient me fâcher. Ceux qui m'ont conduit

dans

dans ce deſſein, ſont des Critiques d'un génie tout-à-fait différent du leur, & pour qui leur haine eſt un mal ſans remède : s'il eſt vrai, comme l'ont cru nos Devanciers, qu'il n'eſt point d'antipathie plus naturelle, ni par conſéquent plus forte, que celle des ſots pour les gens d'eſprit. Mr. Addiſſon fut le premier qui me conſeilla de commencer la Traduction d'Homére, il m'écrivit là-deſſus des choſes que je ne dois jamais répéter. Le Chevalier Richard Steele s'en eſt expliqué favorablement, & de bonne heure, au Public. Le Docteur Swift en a procuré le ſuccès avec cette chaleur qu'il a toujours pour les intérêts d'un Ami. La ſincére affection du Chevalier Samuel Gurth s'eſt encore marquée dans cette occaſion. Je reconnois avec un ſenſible plaiſir, & comme je le dois, les ſoins obligeans, & ſurtout la ſévére critique d'un Ami tel que Mr. Congréve: il m'a mis ſur les voies, en traduiſant quelques endroits d'Homére: & que ne m'a-t-il prévenu en le donnant tout entier? Je ne puis oublier Mr. Rowe & Mr. Parell, en attendant une occaſion plus importante de rendre à ce dernier toute la juſtice qu'il mérite. On ſait que la bonté de ſon cœur égale, & c'eſt tout dire, l'étendue & la beauté de ſon érudition. Ma vive amitié pour ces Mes-

Messieurs méritoit quelque retour; mais que puis-je dire de l'honneur que m'ont fait les Grands? La liste de mes Souscripteurs est décorée des plus illustres noms de ce siécle.

Les Protecteurs des Beaux-Arts, dont ils sont eux-mêmes les principaux ornemens; des Hommes illustres par leurs talens, comme par leur rang & leur naissance, ont favorisé mon dessein. Mylord Duc de Buckingham a voulu que je misse en Anglois le Poëte à qui, dans son *Parfait Essai*, il a donné la plus grande louange qu'un Auteur ait jamais reçue.

Ce Poëte qu'envain tout Bel-Esprit veut suivre,
Pour les autres Auteurs m'inspirent du mépris:
Rien ne me paroît beau que tes divins Ecrits,
Homére; qui t'a lu, n'a plus besoin de Livre.

Le Comte de Halifax est un des premiers Seigneurs qui m'ayent honoré de leurs bontés. On peut dire de sa littérature & de sa bénéficence, qu'il est encore incertain laquelle des deux a le plus contribué au progrès du Génie. Mylord Bolinbroke, aussi versé dans les Sciences que dans le Ministére, m'a également honoré de sa critique & de sa protection. L'Auteur du Chef-d'œuvre intitulé. *L'Amour Héroïque, Tragédie*, ce grand, cet ingénieux Imitateur d'Homére, m'a soutenu

nu depuis mes Pastorales jusqu'à mon Iliade. Je ne puis me refuser la gloire d'avoir profité de leurs sages avis dans la conduite de l'Ouvrage en général, & de leurs corrections en plusieurs endroits.

Comment puis-je exprimer la reconnoissance dont je suis pénétré envers le Comte de Cannarron? Mais qu'est-il besoin de relever une action généreuse, en parlant d'un Seigneur dont la vie est un enchaînement de procédés généreux? Je supplie Mylord Stanhope, Sécretaire d'Etat, de m'excuser si je publie qu'il a contribué à l'exécution de mon dessein. J'ai dans le zéle de Mr. Harcourt, fils de feu Monseigneur le Chancelier, une preuve qui m'est infiniment chére, de l'affection dont il veut bien m'honorer. Je dois sans doute au même sentiment les bons offices de plusieurs autres Amis, auprès de qui les priviléges des plus intimes liaisons rendent mes remercimens à tout le moins superflus. Je suis même persuadé que je ne puis mieux les remercier à leur gré, qu'en gardant là-dessus un profond silence.

J'ai plus trouvé de protection qu'il n'en fallut jamais à mon Homére: heureux s'il eût été favorisé d'Athénes, comme je le suis de l'Université d'Oxford, sa fameuse rivale! Il eut pour défenseurs les Beaux-Esprits de son siécle;

siécle ; & les plus rares Beautés du nôtre ont souvent plaidé ma cause. Quelle gloire vaut ce plaisir? Je ne puis envier les honneurs qu'on lui rendit après sa mort, lorsque je pense aux douceurs de l'amitié dont je jouis dès-à-présent pour l'avoir fait connoître à mon Pays: amitié à laquelle je suis d'autant plus sensible, que, pour me la concilier, je n'ai flatté, ni les préventions des Partis, ni la vanité des Particuliers.

Quoi qu'il en arrive, je ne me repentirai point d'une entreprise qui m'a fait éprouver la candeur & l'affection de tant d'Amis d'un vrai mérite, & dans laquelle j'espére passer avec autant d'utilité pour les autres, que d'agrément pour moi-même, quelques années de cette jeunesse qui se perd communément dans un cercle de folies, ou du-moins d'inutilités.



ES-

ESSAI

Sur la Vie, les Ecrits, & le Savoir d'Homére.

IL y a dans l'esprit de l'homme quelque chose de plus vif que la simple curiosité, à l'égard des grands Génies qui se sont autrefois signalés dans le Monde. Une sorte d'amour nous intéresse en tout ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils ont été: nous voulons nous entretenir avec eux dans la solitude; nous approuvons leurs sentimens; ce qui les blesse, nous fait de la peine; & nous les défendons avec zéle, sur-tout lorsque nous croyons que la critique de leurs ennemis est injuste: enfin, ce n'est pas toujours avec impartialité que nous en jugeons.

Mais il régne aussi, parmi les hommes, un esprit d'envie, qui a des effets bien différens. Ceux qui en sont affligés, n'apperçoivent qu'avec douleur en autrui les perfections qu'ils n'ont point eux-mêmes, & qui passent leur portée. Le chagrin des petits Esprits survit aux rivaux qui les ont effacés, & se venge, comme il peut, sur leurs cendres. Il enfante à son gré des traditions qu'il envenime de ses

conjectures, & n'épargne rien pour attacher de l'opprobre à des noms que son dépit ne sauroit empêcher d'être immortels.

L'antipathie qui divisoit un homme de mérite & ses adversaires, tant qu'il vécut, subsiste encore après sa mort entre leurs semblables & ses partisans. C'est ainsi que dans l'Iliade on voit un Héros disputer le champ de bataille avec une Armée jusqu'au dernier soupir. Alors le combat qui devroit cesser, recommence avec plus de furie entre ses Amis, qui désirent passionnément de lui rendre les derniers devoirs; & les ennemis obstinés à le priver de la sépulture pour l'abandonner aux vautours des Historiens, qui sans malice à-la-vérité, mais sans goût, ne font qu'avilir un sujet, en insistant trop sur des choses qui ne méritent point d'attention. Peintres sans génie, ils se donnent tant de soin pour achever les moindres parties d'un Tableau, qu'ils manquent la noblesse du tout, avec un incontestable défaut d'intelligence. Ils s'imaginent qu'il faut tout dire, & font des compilations où rien n'est omis, excepté ce que le caractére a d'intéressant. D'autres enfin savent éviter ces écueils où vont échouer des Ecrivains subalternes. Comme ils n'aiment que le vrai, ils s'en proposent tranquillement la recher-

cherche : le probable eſt ce qui les engage : ils ne s'en laiſſent impoſer ni par de brillans éloges, ni par de malignes ſatyres ; mais ils prennent le milieu ; & quoiqu'ils ſoient contraints de recourir à des ſiécles très-reculés pour y trouver leurs matériaux, ils ont la réputation de les bien choiſir.

Ayant donc à traiter d'une Vie que l'on ne peut ſavoir, après qu'elle a ſans fruit exercé la pénétration de tant de ſiécles, & que les Auteurs en ont parlé ſi différemment, je tâcherai d'en rapporter, non pas des faits certains, mais ce que j'ai pu recueillir en conſultant la tradition, l'opinion & l'autorité des Ecrivains qui ont ſuivi les diverſes méthodes que je viens d'expoſer. J'ajoûterai mes propres conjectures ; & quand j'aurai de la ſorte moins écrit ſur Homére, que raiſonné à ſon ſujet, je le chercherai dans ſes Ouvrages, comme dans un miroir de ſon caractére : je marquerai les divers degrés de la réputation qu'ils ont eue, & je dirai quelle eſtime ils me ſemblent mériter aujourd'hui, rélativement au tems où ils furent compoſés.

CONTES au ſujet d'Homére, fondés ſur une admiration outrée.

En liſant les anciennes Traditions au ſujet d'Homére, on trouve un mélange

lange de superstitions & d'absurdités sans nombre. C'est où se réduisent les Histoires de l'Egypte & de la Gréce, qui sont les Pays où nâquit la Fable.

Eustathius in Od. 12.

Nous en avons une fort étrange dans Eustathius, qui la rapporte d'après Alexandre de Paphos. ,, Homére, dit-,, il, étoit Egyptien. Son Pére se ,, nommoit Damasagoras, & sa Mére ,, Echras. Sa Nourrice, fille d'Orus, ,, Prêtre d'Isis, étoit une Prophétesse: ,, des goutes de miel distilloient sou-,, vent de ses mamelles dans la bouche ,, de l'Enfant. Les premiers accens ,, de sa voix, une nuit qu'il se prit à ,, crier, ressemblérent au ramage de ,, neuf espéces d'Oiseaux. Le matin ,, on le trouva se jouant dans son lit ,, avec neuf Tourterelles. Une fureur ,, poëtique s'emparoit de tems en ,, tems de la Sybille qui l'allaitoit, & ,, dans ses accès elle prononçoit des ,, Vers dont le sens étoit un ordre à ,, Damasagoras de bâtir un Temple ,, aux Muses. Il obéit, & raconta la ,, chose à son fils quand il fut devenu ,, grand. Homére, à cause des amu-,, semens que lui avoient donné des ,, Tourterelles dans son enfance, ,, choisit dans la suite cette sorte d'Oi-,, seaux pour apporter de l'ambroisie ,, à son Jupiter ".

Il est surprenant qu'une telle rêverie ait pu se transmettre à la Postérité;

té; on l'a néanmoins soutenue, embellie, & portée encore plus loin. Héliodore, instruit des prétentions de l'Egypte, en adopte la fiction, mais il voulut que la scéne en fût à Thébes. Il avoua qu'un Prêtre étoit censé le Pére de ce prodigieux Enfant, mais il dit que son vrai Pére étoit Mercure. Le Prêtre, occupé de ses fonctions, couchoit dans le Temple avec sa femme: alors ce Dieu engendra Homére. Il avoit, en naissant, des touffes de poil sur la cuisse: voilà pourquoi il fut nommé Homére dans les Pays qu'il parcourut. C'est à lui que l'on doit imputer l'ignorance où l'on est communément par rapport à sa divine extraction, puisqu'il cacha toujours son nom, sa famille & son pays: ayant honte de l'exil où son Pére putatif l'avoit condamné, après l'avoir séparé des jeunes-gens consacrés aux Autels, à cause des signes qu'il portoit d'une naissance illégitime.

Heliodor. Æthiop. lib. 3.

Ὁμήρος.

Tels sont les Contes puériles où l'on s'est livré, faute d'expressions pour faire entendre à quel point on l'admiroit. Ebloui de l'éclat de ses perfections, on a tâché, pour lui faire plus d'honneur, d'en imaginer qui ne fussent point dans la Nature.

Il a donc fallu que son Pére fût un Dieu; que pour Nourrice il eût une Sybille; & dans tout ce qui le concer-

ne, on a ſubſtitué les Fables à l'Hiſtoire. Les défenſeurs de la Gréce en imaginérent bien d'autres : mais, en rafinant les mêmes idées, on les couvrit d'un voile ſi tranſparent, que le premier coup d'œil en découvroit le myſtére. Il n'en faut point d'autre preuve que la généalogie inſérée dans un Traité Grec de la diſpute d'Homére avec Héſiode. Suidas, qui l'a rapportée, ne l'a pas beaucoup altérée. La voici.

Ἀγὼν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου.

Apollon & Thouſe, fille de Neptune, furent le Pére & la Mére du Poëte Linus, Pére du Roi Piérus : ce Prince eut de la Nymphe Méthon Eagrus, Epoux de Calliope & Pére d'Orphée, Pére d'Othris, de qui nâquit Harmonides, Pére de Dius, qui le fut d'Héſiode & de Perſés par Pucaméde, fille d'Apollon. De Perſés vint Méon Pére de Crythéis, dont le commerce avec le Dieu du Fleuve Mélés produiſit Homére.

Il faut convenir que cette généalogie eſt belle. On ne peut mieux s'y prendre pour ennoblir l'idée d'un homme extraordinaire. Ce ſont des Poëtes, des Rois, des Muſes, & des Dieux réunis dans une famille ; mais ſi l'on conſidére qu'Harmonides eſt l'Harmonie, que Philoſerpe eſt l'Amour des Délices ; Euphéme, la belle Elocution ; Epiphrade, l'Intelligence ; &

Pu-

Pucaméde, la sublime Sagesse : on trouve que les Généalogistes de ce Poëte si bien apparenté, en ont personnifié les talens, pour employer tout ce qui pouvoit s'imaginer de grand & de divin dans une Allégorie qui en fît l'éloge. Le même esprit a dicté un autre passage, que l'on attribue à Plutarque : il se trouve dans un abrégé de la vie d'Homére. On y cite au soutien de sa merveilleuse naissance, la troisiéme partie de la Poëtique d'Aristote qui est perdue. Quand Néléus, fils de Codrus, alla dans l'Ionie à la tête des Athéniens qu'il y menoit, il y avoit dans l'Ile d'Io, une jeune Fille aimée d'un Génie qui se plaisoit à fréquenter les Muses. Enceinte & honteuse de l'avanture, elle se retira dans un lieu que l'on nommoit Egine. Des Brigands l'enlevérent ; & l'ayant menée à Smyrne, où dominoient les Lydiens, ils la présentérent à leur Prince Méon, qui frappé de sa rare beauté, l'épousa. Un jour se promenant sur les bords du fleuve Mélés, elle accoucha d'Homére, & mourut. Méon l'éleva comme son fils. A la mort de ce Roi commença la pauvreté où la Tradition dit que vécut Homére, cependant elle ne l'ôte à son autre Pére Mélés que pour le faire sortir d'un Demi-Dieu. Plein de l'esprit Poëtique, il en reçut donc le gé-

nie & l'enthousiasme, comme des droits héréditaires.

Il n'est pas jusqu'à son aveuglement, dont tous les Historiens conviennent, qui n'ait quelque chose de surnaturel. Un accident ordinaire, une maladie est au-dessous des causes qui l'ont dû produire : il faut que des Dieux & des Héros s'en soient mêlés. Hermias, dans ses Recueils, dit qu'Homére ayant résolu de chanter la colére d'Achille, & voulant se graver dans l'ame une profonde image de la gloire de son Héros, lui rendit tous les honneurs qu'il lui devoit à ce titre, le priant avec ferveur sur son tombeau, de se montrer à lui. Achille apparut, mais dans une armure dont l'éclat fut si vif, que le Poëte y fixant ses regards avec une attention proportionnée au désir qu'il avoit d'élever ses idées, en devint aveugle.

Hermias, in Phæd. Plat.

Si ce Conte équivaut une Fable, c'est en insinuant qu'Homére perdit la vue, en s'appliquant à composer l'Iliade : mais voilà bien de la pompe & de la magnificence prodiguée, à-moins que la Poësie ne doive présider à tout ce qui concerne Homére, & que ce ne soit l'avilir que d'en parler comme d'un autre, sans l'associer aux Dieux & aux Héros qu'il prit tant de plaisir à célébrer dans ses Vers. Faisons pourtant grace à la fiction, telle

qu'elle

qu'elle eſt, en faveur de l'Epiſode qu'elle fournit à Politien dans ſon *Ambra.* Les agrémens de la Fable peuvent nous dédommager des pertes de l'Hiſtoire.

CONTES inventés par les Envieux d'Homére.

On vient de voir les effets d'une ſuperſtitieuſe admiration, mais il s'en faut bien que tous les hommes s'y laiſſent entraîner. Il en eſt (& c'eſt le grand nombre) qui ne peuvent ſouffrir que la Nature humaine, dont ils reſſentent en eux-mêmes la foibleſſe, reçoive en d'autres un tel hommage. De-là ces ſuppoſitions injurieuſes, ces traits malins aiguiſés à plaiſir, & lancés contre la perſonne d'Homére, afin de le rabaiſſer autant que ſes admirateurs l'élévent. Que n'a-t-on point dit pour décrier ſes voyages ? Si l'on en croit ſes envieux, il parcourut le Monde pour chercher les Auteurs qui avoient écrit avant lui ſur la Guerre de Troye, & pour en étouffer les productions, s'il ne pouvoit les mettre ſur ſon compte.

Diodore de Sicile nous dit que Daphné, fille de Tiréſias, & ſurnommée la Sybille, à cauſe de ſes inſpirations, étoit douée d'un génie extraordinaire. Devenue Prêtreſſe d'Apollon, elle *Diod. Sic. lib. 4.*

composa des Oracles en vers, & d'autres Ouvrages de la derniére beauté. Homére s'en étant emparé, se les appropria. Mais que dire d'un fait placé dans un siécle dont il n'est plus de monument sur la Terre? Les Poësies que l'on attribue aux Sybilles, ne sont point assez anciennes pour appuyer ce Conte; & d'ailleurs il est évident qu'elles n'ont rien de commun avec Homére, que leurs Compilateurs n'ayent emprunté de lui pour donner du relief & du poids à leur Ouvrage, sous le prétexte d'une Tradition.

Suidas vient à son tour nous dire que Palaméde, qui combattit à Troye, fut un Poëte renommé; qu'il écrivit sur la Guerre dont il s'agit, en Lettres Doriques, dont il étoit l'inventeur, & surtout contre ses deux mortels ennemis, Agamemnon & Ulysse; d'où il s'ensuit que ses vers furent supprimés, tant par leur postérité, que par Homére, lorsqu'il eut entrepris l'Iliade. Mais quoi! les Ecrits d'un homme aussi considérable que Palaméde, ont-ils pu se soutenir depuis le siége de Troye, jusqu'au tems d'Homére, sans se répandre en cent lieux différens? Un personnage, tel qu'on nous représente Homére (quelqu'envieux qu'on le suppose) a-t-il pu les anéantir? D'où vient que ces beaux Ouvrages, capables de rendre un Homére jaloux, ont

ont fait si peu de bruit dans le Monde, qu'on n'en ait pas conservé une ligne? Ce n'est pas tout: Suidas met au nombre des Auteurs qu'Homére a, dit-on, pillés, Corinnus, Sécretaire de Palaméde, qui écrivit le premier sur la Guerre de Troye un Poëme qui ne se trouve point, & que personne n'a vu.

Tzetzès, sur la parole de Jean de Mélala, parle de Sisiphe de Cos, Sécretaire de Teucer; mais on ne sait s'il écrivit en vers, ou seulement en prose. On ajoûte Dictis de Créte, Sécretaire d'Idoménée, & Darès Phrygien, Domestique d'Hector, dont les noms ont donné cours à des Ouvrages d'Auteurs inconnus: mais la vraisemblance est si peu ménagée dans toutes ces suppositions, que l'on ne peut les admettre sans convenir en même tems qu'Homére a pris de chacun d'eux en particulier le plan total de ses Poëmes. *Tzetzès, chil. 5. hist. 9.*

On veut qu'il ait rencontré Démodocus à Corcyre, & Phémius dans l'Ile d'Ithaque, & que l'un avoit écrit le Siége de Troye, l'autre le retour des Héros de la Gréce: le tout sans considérer que Démodocus & Phémius ne sont apparemment que deux Amis d'Homére, qu'il a bien voulu immortaliser; ou peut-être que lui-même sous deux noms, comme Auteur de l'Iliade & de l'Odyssée; ou que ce sont enfin de *Plutarque sur la Musique.*

pures fictions où s'eſt égayé le Poëte, ſans ſonger qu'on dût lui en faire un jour deux Précepteurs. Ici je me rappelle un endroit de l'Iliade, où Vulcain ayant animé deux Statues de ſa façon, ne pouvoit faire un pas ſans leur ſecours.

Iliad. 18.

On prétend, dit Ptolomée Epheſtion, qu'avant Homére, une Femme de Memphis, nommée *Phantaſia*, avoit écrit les Guerres de Troye, & les Avantures d'Ulyſſe. Phanitas, Copiſte de Memphis, où les Ouvrages de cette Femme étoient en dépôt, fut ſéduit par Homére, qui en tira les Ecrits ſacrés, où il prit enſuite le plan des ſiens.

Ptolomée Eph. excerp. apud Photium, l. 5.

Ce Conte n'eſt pas ſenſé : il donne à une Egyptienne, dont au ſurplus il n'eſt fait nulle mention ailleurs, un nom purement Grec. Il eſt vrai qu'Homére paroît inſtruit des Sciences & des Myſtéres de l'Egypte : qui ſait même s'il ne l'a pas été par un Phanitas ? Mais on voit aiſément que *Phantaſia* eſt encore un talent perſonnifié, pour figurer les ſyſtêmes de l'Odyſſée & de l'Iliade, formés en partie ſur les Hiſtoires, ou plutôt ſur les imaginations de l'Egypte.

Je paſſe légérement ſur ces Contes ridicules, comme ſur la petite Iliade compoſée par Siagrius, & rapportée par Elien. Mais ce qui fait ſentir combien

Elien, l. 14. *c.* 21.

bien le menſonge & la contradiction ſont inſéparables des baſſeſſes de l'envie, c'eſt qu'elle a déraiſonné au point d'attribuer le Chef-d'œuvre de l'Antiquité le plus durable, & de la beauté la plus achevée, à je ne ſais quels Auteurs, ou qui n'ont point écrit, ou qui n'ont point mérité d'être lus. Tout cela eſt ſans apparence de bon-ſens. Un pauvre ſe vêtit comme il peut, & tout lui ſert de parure. Il n'en eſt pas ainſi d'un grand Seigneur.

Homére, après avoir beaucoup voyagé, nous eſt repréſenté vaincu, ſur le retour de l'âge, dans un combat Poëtique. Non content de le traiter de Plagiaire par rapport à des Auteurs imaginaires ou morts, on veut qu'il ait été ſurpaſſé par un Auteur vivant, & cela dans le genre de Littérature dont il faiſoit profeſſion, & qui fondoit ſa renommée. Héſiode, ſans dire le nom de ſon concurrent aux funérailles d'Amphidamas, dit qu'il l'a vaincu; & l'on voit dans les Hymnes attribuées à Homére, qu'il pria Vénus de le ſecourir dans un combat de cette eſpéce. On ne trouve ni le nom du lieu, ni celui du compétiteur: mais les ennemis d'Homére y ont ſuppléé, en l'imaginant aux priſes avec Héſiode; en quoi leur malice a du-moins produit un ſpectacle auſſi noble qu'amuſant. Deux Génies de cette élevation ſe diſputant des lauriers,

Heſiod. Op. & Dierum, l. 2. ỳ. 272. c. 8.

Hom. hym. 2. ad Venerem.

riers, me semblent deux Héros entrant en lice couverts des armes les plus brillantes ; & si l'on suppose que l'un & l'autre y avoient leurs partisans Grammairiens, la belle occasion qui s'offrit à ceux d'Hésiode pour lui sacrifier Homére ! Il n'est ici question, la chose est sensible, que d'une simple conjecture. C'en est assez, on en fait une tradition : elle produit une Epigramme que nous avons ; & parce que l'on ignore quand & par qui elle fut composée, on la cite en preuve de la tradition qui la fit naître : à quoi l'on ajoûte un Traité complet en conséquence ; mais qui ne peut être d'une grande antiquité, puisqu'il fait mention de l'Empereur Adrien.

Ἀγὼν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου.

Au fond, cette Historiette se trouve assez conforme à la relation de Plutarque, qui est en ces termes : „ Ganictar, fils d'Amphidamas Roi d'Eubée, ayant coutume de célébrer des „ jeux funébres en l'honneur de son „ Pére, invitoit à sa Cour les hommes „ les plus fameux, tant pour la force „ du corps, que pour les talens de l'esprit. Homére se rendit, ainsi qu'Hésiode, à Chalcys : ils disputérent „ devant Panidas. Hésiode remporta „ le prix, qui consistoit en un Trépied d'or, avec cette inscription : „ *Le Poëte de la paix & de l'œconomie* „ *domestique mérite mieux la couronne*, „ *que*

Plutarq. Banquet des sept Sages. Ἀγὼν Ὁμήρου.

„ *que celui de la discorde & de la guerre.*
„ Le vainqueur consacra la sienne aux
„ Muses, & fit ces deux vers :

Ησιόδος Μούσαις Ελιχωνίσι τονδ' ἀνεθήκεν
Υμνος νικήσας ἐν Χαλκίσι θεῖον Ομήρον.

Ces vers, quoique pris dans Hésiode, nomment son Antagoniste, & par conséquent ils sont altérés. On le démontre, en les rapprochant de ceux-ci, qui sont certainement du même Auteur :

Υμνω νικήσαντα φέρειν Τρίποδ' ἀτωεντα
Τὸν μὲν ἐγὼ Μούσης Ελικωνιάδες ἀνέθηκα.

Il y a plus : Grævius, Commentateur d'Hésiode, place Homére cent ans avant lui. Plutarque raisonne sur cet événement prétendu comme sur une Fable. Hésiode lui-même donne lieu de croire que c'en est une. Il aimoit sa réputation, puisqu'elle put l'engager à combattre, & même à chanter sa victoire ; comment oublia-t-il de publier la défaite d'un rival tel qu'Homére ? Voulant éterniser ses conquêtes, il n'en devoit pas omettre la plus brillante. L'Auteur de l'Iliade, comme un Roi subjugué, auroit assurément orné le char de son vainqueur.

Plutarq. Sympt. lib. 552.

Enfin le même esprit de contradiction lui fait terminer ses jours d'une maniére indigne de lui. Une tradition

rapportée dans sa vie, écrite, dit-on, par Plutarque, suppose qu'étant averti par un Oracle, de bien prendre garde à l'Enigme des Jeunes-gens, il n'y comprit rien jusqu'à son arrivée en l'Ile d'Io. Là s'étant un jour assis pour voir des pêcheurs, ils lui proposérent une Enigme. Homére ne put l'expliquer, & mourut de regret.

Un Conte qui le suppose d'abord superstitieux, & puis insensé, n'a pas besoin de réfutation. Il est évident que c'est un ridicule mis en œuvre pour faire mourir en imbécile un homme d'esprit. Le trait part de la main qui se donna la peine de noyer Aristote: on y trouve le même dessein & le même tour. La différence est, que l'un périt à cause d'un Problême philosophique, & l'autre à cause d'une Enigme en vers. Les petitesses de l'orgueil, & les extravagances de la folie sont les sources d'un tel désespoir. Un ame vraiment éclairée & grande comme celle Homére, sait mieux apprécier les événemens, & ne s'émeut point jusqu'à la fureur sur des bagatelles: mais le malheur des capacités bornées, est de renfermer tout le Genre-Humain dans leur sphére, qu'ils s'imaginent bien connoître. Il y a des esprits assez vains & foibles pour croire que les choses de néant qui les déconcertent, suffiroient pour

jetter le trouble en des perſonnes qui ont du bon-ſens & de la fermeté. Ils bâtiſſent la-deſſus des conjectures de leur petite façon, c'eſt-à-dire avec ſi peu de ſens, & tant de mauvais naturel, que l'on y voit la claire expresſion de leur caractére.

CONTES ſur Homére, tels que les a produits une frivole curioſité.

Quelques-uns ont fait un amas de tout ce que les Ecrivains en avoient dit en bien comme en mal; & faute de Mémoires où l'on pût choiſir des faits, ou peut-être par la demangeaiſon d'en parler de maniére ou d'autre, ils en ont composé la vie d'Homére. Quoi qu'il en ſoit de leur motif, il eſt certain que des circonſtances triviales, qui, nonobſtant leur fidélité à bien des égards, ne donnent point aſſez de jour à la réputation d'un ſujet, ne rempliſſent point les engagemens d'un Auteur. C'eſt néanmoins ce que nous avons de mieux par rapport à Homére. A cela ſe réduit le Recueil que l'on attribue au célébre Hérodote. Dans ce Traité de minuties deſtituées de preuves, les événemens, quoique probables, ont un rapport direct avec les plus baſſes conditions de la vie: il y régne, d'un bout à l'autre, un eſprit Grammairien, mar-

qué sans-cesse par des Impromptus attribués au grand Homére, afin de prouver qu'il eut un esprit sublime. Au surplus, l'invention est si froide, que l'on n'en peut soupçonner un Poëte. On n'y voit rien qui ne soit à la portée d'un Maître de Grammaire: il faut même avouer que tout y convient à la vie qu'il méne. & dont le plus glorieux emploi consiste à tenir Ecole. Mais puisque c'est une source où les Historiens ont puisé, faute de mieux, en voici l'Extrait.

Homére nâquit à Smyrne, environ 168 ans après le Siége de Troye, & 622 ans avant l'expédition de Xerxès. Sa Mére se nommoit Crithéis. Une grossesse prématurée la fit éloigner de Cumes par son Oncle, avec Isménias, Conducteur d'une Colonie à Smyrne, qui se bâtissoit alors. Peu de tems après célébrant une fête avec d'autres femmes sur la rive du Fleuve Mélès, elle accoucha d'Homére, qui fut nommé, à raison de cette circonstance, Mélésigénes. Dès-lors elle quitta Isménias, & vêcut de son travail, jusqu'à ce que Phémius, qui tenoit Ecole, devînt amoureux d'elle, & l'épousa. L'un & l'autre étant morts, l'Ecole échut au jeune Mélésigénes, qui la gouverna si bien qu'il fut également estimé des Etrangers & des Citoyens. Un certain Mentes, Maître de Navire de Leuca-

de

de, l'engagea, par ses conseils & par ses promesses, à quitter cette Ecole, pour voyager avec lui. Après avoir vu l'Italie & l'Espagne, ils allérent à l'Ile d'Ithaque, où Mélésigénes resta indisposé d'une fluxion sur les yeux. Il y fut assisté par Mentor, homme juste, riche & hospitalier. Ce fut-là qu'il apprit les Avantures d'Ulysse. Il partit avec Mentes pour Colophon, où sa fluxion renouvellée produisit un aveuglement complet. Le parti qu'il prit dans sa détresse fut de retourner à Smyrne, où il espéroit que ses connoissances pourroient le secourir, tandis qu'il s'adonneroit à la Poësie; mais son espérance trompée, & sa misére accrue, il alla à Cumes. Un Corroyeur, nommé Tichius, le secourut quelque tems. Ses Vers furent admirés en cette Ville; mais sur la proposition qu'il fit aux Habitans de l'éternifer, moyennant une récompense, on lui répondit qu'il feroit sans fin de nourrir tous les Ομηροι ou *aveugles*: d'où lui vint le nom d'*Homére*. Aphocée Théostoride, autre Maître d'Ecole, offrit de le nourrir, à condition qu'il lui permît de transcrire ses Vers. Homére y consentit par nécessité; mais aussitôt que ce mal-honnête homme les eut en sa possession, il s'enfuit à Chio, où ces Poësies firent sa fortune, tandis que l'Auteur gagnoit à peine sa vie

en

en les récitant. Il apprit de quelques Habitans de Chio, que ses Ouvrages s'y publioient par un Maître d'Ecole; & voulant s'y transporter, il mit à terre proche de la Ville. Un Berger, nommé Glaucus, à la porte de qui le Poëte avoit essuyé une rude attaque de chiens, le reçut en sa maison: ensuite il le mena vers son Maître, qui demeuroit à Bollissus, & qui pénétré d'estime pour le mérite d'Homére, lui confia l'éducation de ses propres enfans. Alors la réputation du Poëte commençant à se répandre, l'infidéle Théostoride, allarmé du voisinage, s'enfuit encore une fois. Homére s'établit à Chio. Quelque tems après il y tint Ecole, gagna du bien, se maria, & eut deux filles, dont l'une mourut en bas-âge, & l'autre fut mariée à son protecteur de Bolissus. Il inséra dans ses Ecrits les noms de ceux qui lui avoient fait du bien, Mentes, Tichius, Phémius, Mentor. Ayant résolu de voir Athénes, il en fit l'éloge, afin de s'y préparer un gracieux accueil. Il fut contraint en y allant, de relâcher à Samos. Il y passa l'Hyver, chantant aux portes des bonnes maisons, où il alloit suivi d'un cortége d'enfans.

Au retour de la belle saison, il s'embarqua pour Athénes; mais le Navire mouillant à l'Ile de Chio, il tomba ma-

malade, mourut, & fut enterré ſur le rivage.

C'eſt ainſi que l'on fait parler Hérodote, contre le témoignage d'Hérodote même. Cet Hiſtorien, vivant lors de l'Expédition de Xerxès, dit qu'Homére a vêcu 400 ans avant lui; & néanmoins ce Conte ſuppoſe un intervalle de 622 ans entre Homére & l'Expédition de Xerxès. Mais ſuppoſé que cette Hiſtoire ſoit vraie au fond, il faut qu'Homére eût un déſir bien paſſionné de cultiver ſon eſprit, & de former ſon jugement par l'expérience, puiſque, dans cette vue, il fit tant & de ſi longs voyages, que ſa conſtance fût inimitable. en compoſant avec plus de nobleſſe & de feu, malgré ſon aveuglement & ſa miſére, que jamais Ecrivain, ſoit auparavant ou depuis, n'écrivit dans un état plus heureux; & que l'amour de l'eſtime, cette paſſion inſéparable des grands cœurs, fût en lui ſans bornes, quand il entreprit de voyager encore, nonobſtant tous ſes malheurs, même en ſa vieilleſſe.

Il me ſemble que c'eſt ici le lieu de propoſer mes conjectures au ſujet de ces Hiſtoires apocryphes. De tous les Ecrits de ſon ſiécle, y compris ceux qui lui ſont généralement attribués, il n'en eſt pas un ſeul qui faſſe mention de ſa perſonne. Tous les ſoins de

de la curiosité la plus empressée & la plus inquiéte à cet égard, n'ont abouti qu'à savoir son nom, & connoître ses Ouvrages. L'esprit humain s'est replié en tout sens pour en discerner l'Auteur, & s'y est pris en tant de maniéres différentes, que rien de certain n'en résulte, si ce n'est l'inutilité de ses efforts.

Premiérement, l'étymologie de son nom a fait naître mille difficultés. Les uns le tirent d'une marque naturelle, & prétendent que c'est un sobriquet, parce qu'Ομήρος signifie *la cuisse*: de-là, suivant la tradition que rapporte Héliodore, son bannissement d'Egypte, sa naissance illégitime, & sa vie errante. D'autres disent qu' Ομήρος est un ôtage: donc Homére en fut un, selon Proclus, dans la guerre de Smyrne contre Chio. Il en est, comme Hérodote, pour qui ὁμη ὁρῶν veut dire *non videns*: il faut donc qu'il fût aveugle. Nous n'avons pas fini: ὁμῶς ἐρεῖν signifie *parler dans le conseil*: il n'en faut pas davantage à Suidas, pour conclure que le Poëte inspiré du Ciel, exhorta Smyrne à déclarer la guerre à Colophon. En y regardant de plus près, on trouve qu'Ομηρεῖν signifie *suivre* ou *se joindre*. C'est justement d'où lui vint son nom: car dans sa vie attribuée à Plutarque, il est dit d'après Aristote, qu'Homére quitta Smyrne pour

Heliod. l. 3.

Proc. vit. Hom.

Vit. Hom.

Plut. vit. Hom.

pour suivre les Lydiens. C'est ainsi que chacun lui trouvant un nom, y pouvoit ajuster une nouvelle vie à sa guise, ou mettre du-moins ce qu'il vouloit dans l'ancienne.

Cependant un nom seul ne pouvant fournir de quoi composer son histoire, il en a fallu chercher le supplément dans ses Ouvrages. A la faveur de cette méthode, on a découvert que c'est de lui-même qu'il parle, en faisant mention de certaines personnes & de certains faits. Par exemple, il nomme Phémius dans son Odyssée: oh! voilà celui qui lui apprit à composer des Vers. Il va chanter aux portes des riches, parce qu'il parle d'un Démodocus, Poëte aveugle, qui fréquentoit les Grands. Ulysse, entrant chez son Berger, s'y voit contraint de se défendre des chiens: il faut que le même accident, parce qu'il a quelque chose d'abject, soit arrivé au Poëte à la porte de Glaucus. Si Tychius Corroyeur a fait le Bouclier d'Ajax, un Tychius a tendu la main à Homére dans sa pauvreté. On trouve dans l'Iliade la comparaison de deux Armées qui ne peuvent ni céder ni vaincre, & qui soutiennent de part & d'autre le carnage avec autant d'égalité qu'en a la balance de la Mére de famille pauvre, mais juste, pesant la laine qu'elle travaille assidûment

Herodot. vit. Hom.

Ibid.

Ibid.

ment

ment pour vivre : il faut donc que cette pauvre femme soit la Mére de l'Auteur (*a*). On a donné les jeux de son imagination pour des circonstances de sa vie ; & tout ce qu'elle a feint de misérable, est supposé lui convenir à la lettre. On pourroit conclure du même principe qu'Homére fut un grand Seigneur, puisqu'il étoit savant dans l'art de gouverner les Empires & dans toutes les fonctions les plus relevées. Le hazard & l'humeur en ont forgé d'autres Contes encore.

Diogen. Laërt. ex Heracl. in vit. Socrat. Tel est le récit d'Héraclide. Il dit qu'Homére fut enfermé par les Athéniens comme un homme en démence ; mais ce n'est-là qu'une vive déclamation, produite par le chagrin des Disciples de Socrate ; & cela se réduisoit à dire, que des Juges capables de condamner Socrate en impie, pouvoient bien traiter Homére en insensé.

Elien, l. 9. chap. 15. La relation d'Elien est du même poids. Il dit qu'Homére donna des Vers en dot à sa fille, parce qu'il n'avoit point d'argent. Un mauvais Railleur a d'abord fait une Epigramme sur la pauvreté d'un Bel-esprit, & dans la suite un pauvre Compilateur en a fait pesamment un trait d'histoire. En un mot, les hommes ont employé toutes les forces de leur esprit & de leur imagina-

(*a*) Voyez Mr. Dacier sur la vie d'Homére.

gination pour voir de près l'Auteur de l'Iliade. Ils se sont accrochés à chaque minutie qui s'est offerte : ils ont fait agir dans toute son étendue cette inquiéte & frivole curiosité, ce goût qui étoit si naturel aux Grecs pour la bagatelle, & que Senéque nomme leur maladie. A force de subtiliser pour atteindre le but, ils l'ont manqué. Semblables à des voyageurs égarés, mais déterminés à se faire une route par des lieux impraticables & déserts, ils se sont livrés à l'erreur sans rémédier à l'ignorance.

CONJECTURES plausibles au sujet d'Homére.

Les Auteurs qui ont entrepris d'écrire sa vie sans partialité, ont eu honte de ces folies; mais les difficultés qui n'ont pu les détourner de leur dessein, les ont fait recourir aux vieux Contes, en s'excusant; ou les ont réduits à composer au-lieu d'une Vie, un Traité mi-parti de critique & de caractére, & plus orné de descriptions que soutenu de faits. Dès le début, ils nous disent que les Historiens ne sont point d'accord sur le tems où vécut Homére, puisque les uns le placent vingt-quatre ans, les autres cinq siécles après le Siége de Troye.

Il paroît certain que les premiers

sont

sont dans l'erreur, puisqu'Homére invoquant les Muses pour en apprendre le Catalogue des Vaisseaux, s'exprime ainsi: „ Nous en avons seulement ouï „ parler, & n'en savons rien par nous-„ mêmes (a) ". Observons encore avec Paterculus (b), que les hommes du tems d'Homére étoient moins vigoureux de moitié, suivant l'Iliade, que ceux dont il est parlé dans ce Poëme. Or cela suppose un intervalle de plus de 24 ans, entre le sujet & l'Auteur de ce Poëme, s'il est vrai, comme on le croit ordinairement, que les forces humaines dégénérent avec lenteur & par degrés.

Le Marbre d'Arundel (c), qui est le Monument le plus certain à cet égard, conclut qu'Homére vivoit quand Athénes fut gouvernée par Diognétés, c'est-à-dire avant les Olympiades, environ 300 ans après le Sac de Troye, & de 1000 avant l'Ere Chrétienne.

Cic. Quest. Tuscul. l. 5. Cicéron dit qu'Homére & Lycurgue furent à peu près contemporains.

Strab. l. 20. Strabon rapporte une tradition du vo-

(a) Ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν. Iliad. ℣. 486.

(b) *Hic longius à temporibus belli quod composuit Troïci, quam quidam rentur, abfuit: nam fermè ante annos 950 floruit. Intra mille natus est quo nomine non est mirandum quòd sæpè illud usurpat* οἷοι νῦν βροτοί εἰσι.

(c) Voyez Dacier, Dupin, &c.

voyage que fit ce Législateur à Chio pour voir le Poëte.

Plutarque estime que le petit-fils *Plut. vit.* de Cléophile, qui avoit été du tems *Lycurg.* d'Homére, en avoit donné les Ouvrages à Lycurgue. Ils ont donc pu vivre tous deux dans le même siécle.

Le lieu de sa naissance est aussi contesté que le tems de sa vie. Adrien désespérant de l'apprendre des hommes, consulta les Dieux (a); & Pline *Plin. l. 3.* dit qu'Appien évoqua des Manes pour *chap. 2.* le savoir. Le grand nombre des Villes qui se disputérent l'honneur de l'avoir vu naître, augmente la difficulté. Suidas en a compté dix-neuf d'une haleine. La matiére a paru si féconde à Didime son ancien Commentateur, *Senéque,* qu'il a mis une grande partie de ses *op. 88, sur* quatre mille volumes à la traiter. Une *Didime.* Sybille est pour Salamine en Cypre: l'Oracle d'Adrien la contredit, & se déclare pour l'Ile d'Ithaque. L'Egypte le reclame, parce qu'il en fait les coutumes. Les prétentions de l'Eolie ne sont ni plus mal ni mieux fondées. L'Ile d'Io montre un tombeau, Colophon une école: deux preuves d'une force égale, ou plutôt de la même foiblesse. Athénes, le centre & le séjour des Sçavans de la Gréce, le re-

(a) *Ακων Ομήρου καὶ Ἡσιόδου* de l'Oracle d'Adrien.

revendique en le suppofant Grec, ou né dans une de fes Colonies: auffi fut-il déclaré citoyen de cette Ville, par une Loi femblable à celle que Rome établit long-tems après en faveur de tous les Habitans de l'Italie. Mais quoique chacune de ces Villes allégue des autorités en fa faveur, il femble que le différend doive fe décider entre Smyrne & Chio. Expofons leurs titres.

Pol. Praef. in Hom.

Epigramme fur Pififtrate, en la vie anonyme d'Homére.

Smyrne produit une Epigramme, trouvée au pied de la Statue de Pififtrate, en la Ville d'Athénes.

Suivant les paffages rapportés par Cicéron, Strabon, Aulu-Gelle & les Hiftoires Grecques, Proclus, Plutarque, & deux Anonymes, Smyrne lui bâtit un Temple, & frappa des Médailles en fon honneur. Elle fut fi fenfible à celui de l'avoir eu pour citoyen, qu'elle fit, dit-on, bruler Zoïle pour l'avoir outragée en la perfonne de ce Poëte.

Les Habitans de Chio citoient Simonide (a) & Théocrite (b). Ils prétendent avoir encore parmi eux des defcendans d'Homére, nommés *les Homérides*. Ils montrent, comme Smyrne,

(a) Simo. frag. de brevitate vitæ, *où on lit ce vers d'Homére.*

Ἓν δὲ τὸ κάλλιστον Χῖος εἶπεν ἀνήρ.

(b) Theocrit. in difcurf. ad fin.

ne, des Médailles, un Temple même proche de Bollissus: ils couronnent le tout d'une Hymne, que Thucidide lui attribue, & dans laquelle en priant Apollon, il se nomme *l'aveugle habitant de Chio.* C'est à quoi se réduit l'ample Traité de Leo Allatius, qui (tout considéré) se détermine en faveur de cette Ville. *Thucid. l. 3.* *Leo Allatius, de patr. Hom.*

Pour moi, je ne prends ni son parti, ni celui de Smyrne. Dans laquelle des deux Villes nâquit Homére ? Nâquit-il en l'une d'elles ? Chacune eut-elle un citoyen de ce nom, que différentes personnes ont pu porter ? Tout me paroît inutile à proposer, & difficile à résoudre. *Xenopho, in aequivoc.*

Mais quel est donc cet homme dont les Rois veulent connoître la patrie par la voix des Oracles, au sujet de qui le monde se divise, que tant de Villes se disputent la gloire d'avoir produit; gloire qui leur fut si chére, que pour l'acquérir, je vois des Savans & des Princes consumer leurs jours dans une pénible étude, évoquer les Ombres, intéresser le Ciel, la Terre & les Enfers dans une recherche, dont la grande importance vient de ce qu'il en est le sujet? Que peut-on faire de plus pour témoigner qu'on l'admire?

On ne sait pas mieux qui furent ses parens. Euphorus le fait naître de Méon *Plut. vita Homer. ex Ephoro.*

Méon & de sa niéce Crythéis qu'il avoit débauchée, d'où vint au Poëte le nom de Méonide. Si l'on prétend aller plus loin, on s'égare. Suidas nomme cette Mére, tantôt Eumatis, & tantôt Policaste. Pausanias l'appelle Climéne & Thémisto. Chaque Pays lui donne une Mére, avec un Historien. La Tradition n'offre là-dessus de lumiére, que pour appercevoir des ombres: ce sont les ténébres de Milton: il est très-évident que l'on n'y voit goute.

Pausanias lib. 10.

Selon quelques-uns, ce nom d'Homére n'est qu'un sobriquet; il s'appelle Mélésigéne, à cause de son Pére Mélés. Son goût pour l'harmonie l'a fait nommer Aulétés, dans le *Certamen Homericum*. Lucien veut que son nom soit Tigrane ou Tygréte, comme celui du frére d'Artémise. De-là vient que des Opuscules d'Homére ont été attribués à ce Prince. Finissons cet article par un trait badin du même Auteur.

Suidas de Tygrete. Vilai Hist. de Lucien, l. 2.

„ Je lui demandai, dit-il en un de „ ses Dialogues des Morts, d'où il „ étoit: question fort à la mode parmi „ nous, mais embarrassante. Je n'en „ sais rien, me répondit Homére. „ Les uns me veulent persuader que „ je suis de Chio; les autres préten„ dent que je suis de Smyrne, ou de „ Colophon. Mais je crois qu'ils se

„ trom-

„ trompent tous: mon pays eſt Babylone: je m'y nommois Tigrane. On „ me donna le nom d'Homére en „ Gréce, quand j'y fus en ôtage". C'eſt ainſi que Lucien joue le ridicule des Grammairiens & l'inutilité de leurs recherches.

La Médaille de Chio (*a*) repréſentant Homére attentif au Livre qu'il tient en main, fait penſer qu'il n'étoit pas aveugle de naiſſance, quoiqu'il eût pu le devenir dans la ſuite. Mais qu'eſt-il beſoin de Médailles ou d'autres Antiquités? Il ne faut que lire ſes Vers. Les Villes ſont ſituées, les Montagnes s'élévent, les Riviéres ont leur cours, & les Pays ſont étendus dans l'Iliade comme dans la Nature.

Quel trait, quel ornement, quelle couleur manque à ſes tableaux? Vit-on jamais la dextérité d'une action, les caractéres du ſentiment qui la produit, les proportions, la figure où la vie des objets exprimés par le pinceau d'un Aveugle-né? *Quem ſi cæcum genitum putat*, dit Paterculus, *ſenſibus omnibus orbus eſt*. Par quel prodige in- *Patercul. lib. 1.* concevable Homére a-t-il peint la Nature, ſans la connoître; mais peint de ſorte que nous croyons voir en effet ce qu'il a voulu ſeulement décrire?

Suivant Diodore de Sicile, il étudia *Diod. Sic. lib. 3.* ſous

(*a*) Elle eſt en tête de l'*Eſſai.*

fous Pronapidas, homme d'un favoir éminent, & qui, felon toute apparence, lui apprit à conferver fa Poëfie par le moyen des Caractéres Pélafgiques de l'invention de Linus. On croit que fes Poëmes font les premiers Ecrits que l'on ait confervés de la forte. Le troifiéme Vers de la *Batracomiomachie*, fi néanmoins il en eft l'Auteur, fuppofe qu'il écrivoit fur des Tablettes.

Jof. cont. App.

Proclus confidérant les longs voyages qu'Homére entreprit dans un âge mûr, afin d'acquérir de nouvelles connoiffances, juge qu'il fut riche; car les voyages qui coutent beaucoup en tout tems, étoient d'une extrême difficulté, fur-tout quand les Peuples n'ayant point de correfpondance, il étoit trop dangereux d'aller fur mer. Il falloit donc qu'Homére fût opulent, ou du-moins qu'il eût de puiffans & généreux Protecteurs, qui pénétrés d'eftime pour lui, cruffent rendre un bon office au Genre-Humain, en foutenant un homme qui paroiffoit né pour quelque chofe de grand & d'extraordinaire.

L'Egypte étant alors le Pays de l'Erudition, les Grecs avoient coutume d'y voyager: Homére y alla comme les autres. Diodore fonde fon opinion à cet égard fur les notions Egyptiennes qui font en grand nombre dans l'Iliade, & fur les allufions que fait

le

le Poëte aux usages des Egyptiens dans ses fictions. En effet, ses Dieux ont les noms de leurs premiers Rois: ses neuf Muses sont les neuf Joueurs d'Instrumens d'Osiris. Il parle des fêtes où les Egyptiens envoyoient leurs Statues en Ethiopie, d'où elles revenoient douze jours après. Il n'omet point le transport des défunts au-delà d'un Lac, au lieu charmant que l'on nommoit *Acherusia*, proche de Memphis, unique fondement du Stix, de l'Achéron & de l'Elisée. A ces traits semés dans ses Ecrits, on diroit avec Hérodote, que l'Egypte lui fournit la Religion des Grecs. On l'a cru du même Pays, en le voyant si bien instruit des mœurs & des mystéres que l'on n'y révéloit point aux Etrangers. Quoi qu'il en soit, il paroît certain qu'il y voyagea. *Herod. l. 2.*

Quant à la Gréce, qui étoit son Pays, & qui commençoit à signaler son goût pour les Sciences, il la parcourut avec une singuliére attention. Il en savoit tous les Dialectes en homme instruit par l'usage même. On le voit dans le second Livre de l'Iliade, par le détail qu'il y fait des Villes, des Montagnes, des Plaines & des Riviéres; il en décrit la situation, le cours, l'étendue, les limites & les propriétés avec la derniére exactitude. Ceux qui ont vu ces choses, n'ont pu

s'imaginer qu'il les eût si bien représentées sur le rapport d'autrui ; & ce qu'en raconte Strabon, n'est, à dire le vrai, qu'un Commentaire de ce Poëte.

S'il ne fit point le tour de l'Asie mineure, on ne devine point comment il peut décrire tout le Pays qu'Horace appelle *Regnum Priami vetus*. Il en distingue les Dynasties, ainsi que les Peuples voisins & les Alliés. Il est même assez probable qu'il vit tous les Ports de la Sicile & des lieux d'alentour, & qu'ensuite il y fit errer son Ulysse. Les Fables qu'il mêle à ses Descriptions, n'y font nul obstacle : il ne les raconte pas comme des histoires de son tems, mais comme les traditions des siécles passés.

Tout ce qu'il dit de la Thrace, de la Lybie & des Iles fortunées, nous le représente voyageant aux extrémités de la Terre, dans tous les Pays où ne régnoit pas une entiére barbarie. Qui peut fixer les courses d'un homme dont la curiosité fut sans bornes ? Qui peut dire les Nations que n'a point vues celui qui les connut toutes, & qui parle de leurs mœurs, comme nous parlons de ce qui nous est le plus familier ?

Son Iliade & son Odyssée pourroient se comparer à des Piéces de Théatre, dont la Scéne fût le Globe entier

de

de l'Univers. C'est-là qu'il se donne carriére, & qu'il va & vient hardiment d'un air aisé, comme un Citoyen du Monde à qui nul endroit n'est inconnu.

Ses voyages terminés, il est à croire qu'il mit la derniére main à ses Ecrits, dont le recueil est un précieux trésor de ses connoissances, tant acquises que naturelles; trésor où les hommes puisent leur savoir depuis près de trois mille ans, & qui feront à jamais son éloge. Ce fut alors que sur la foi de ses yeux, il se vit en état de décrire les sacrifices de l'Eolie, & le mélange des solemnités de Troye & de Sparte en fait de Traités. Alors il put comparer le bruit d'une multitude confuse à celui des flots qu'il avoit vus se briser, en mugissant contre les innombrables rochers de la Mer Icarienne; la grande Armée des Grecs, aux Cygnes du Fleuve Cayster; & les Troyens fuyans devant Achille & se précipitans dans le Scamandre, aux Grenouilles de Chypre qui vont périr à la Mer, quand les Insulaires mettent le feu dans leurs champs. Alors enfin une imagination enrichie d'une infinité de différens objets, fut capable, avec une tête comme celle d'Homére, d'enfanter une Iliade & une Odyssée.

Iliad. 3. *Iliad.* 2. ℣. 145. *Iliad.* 2. ℣. 461. *Iliad.* 2. ℣. 122.

Dans sa vieillesse il perdit la vue, & il s'établit à Chio. L'Hymne pour

Apollon que lui attribue Thucidide, comme je l'ai déjà remarqué, le suppose, & l'a fait croire à Simonide ainsi qu'à Théocrite. Strabon dit que Lycurgue, le grand Légiflateur de Lacédémone, après avoir étudié les Loix d'Egypte & celles de Créte, alla voir Homére à Chio. Cette idée est assurément plus digne de lui, & de tout ce qu'il est raisonnable de penser en lisant ses Ouvrages, que tant de contes odieux qui le ravalent au dernier point. Mais quelle peut être la conversation entre deux personnes de ce mérite, entre un Philosophe imbu du pouvoir de la Poësie sur les cœurs, & un Poëte éclairé sur les difficultés & les profondeurs de la Philosophie? Deux ames pleines d'intelligence, infiniment élevées au-dessus des frivoles égards & des petits intérêts, se consultent, travaillent de concert à poser les fondemens du bonheur des Hommes. Que peut-on concevoir de plus grand? Après tout, cette pensée n'est que flatteuse. L'Histoire a plus de crédit à nous persuader que Lycurgue apporta les Ouvrages d'Homére de l'Asie à Lacédémone après la mort de ce dernier, qui, suivant Strabon, vécut longtems: le savoir qui brille dans ses Ecrits ne pouvant être que le fruit d'une longue expérience.

Strab. l. 10.

Il

Il reste encore un moyen de nous instruire de son génie & de son caractére: c'est de chercher l'un & l'autre dans ses Ouvrages. Oublions pour un moment que nous lisons: faisons de l'Iliade un Homére qui nous entretienne. On connoît bientôt le cœur & l'esprit de ceux qui font de longs discours.

La merveilleuse variété de ses connoissances peut se comparer à l'Océan, dont la vaste capacité reçoit dans son sein, non pas une certaine quantité de Riviéres, mais tous les Fleuves & toutes les Eaux du Monde. Un désir ardent de la perfection dont l'homme est capable, avec une curiosité infinie, lui fit saisir tous les objets qu'il appercevoit. Le bon-sens qui régne dans ses Ecrits, prouve qu'il avoit l'esprit solide & judicieux. Il sonda les profondeurs du cœur humain & la nature des choses dans un siécle ténébreux, sans autre secours que sa pénétration à qui rien n'échappoit. Il surmonta dès-lors tous les obstacles qui même longtems après lui retardérent encore le progrès de la Science, de la Vertu, & du grand Art de gouverner.

La rapidité de son stile donne lieu de penser qu'il étoit prompt & d'une action vive; & les graces qui ne le quittent jamais, insinuent que le feu de son imagination étoit modéré par la douceur & la bonté de son naturel.

Un fond de Religion se fait sentir, pour ainsi dire, en chaque page de ses Ecrits. Par-tout il semble persuadé que le culte des Dieux est le premier & le plus important devoir de l'Homme. Sa générosité paroît dans l'amour qu'il témoigne pour sa Patrie. Plutarque observe que les Barbares sont traités en Supplians & en Captifs dans plusieurs endroits de l'Iliade, mais que l'on n'y voit jamais un Grec en cet état, si commun à toutes les Nations dans le Militaire. Ses sentimens sur l'hospitalité sont ceux d'un cœur humain, tendre & compatissant: à moins qu'on ne les attribue au besoin qu'il eut de ces vertus, comme font ordinairement les Ecrivains de sa vie. On diroit au goût qu'il marque pour les Histoires, comme à sa maniére de les raconter, que, nonobstant sa sagesse, il aimoit à parler. Il ne perd nulle occasion de vanter les banquets, l'excellent vin, les grandes coupes, en Bûveur qui aime la compagnie & la joie. Horace, qui ne la haïssoit point, lui donne à cette occasion une épithéte:

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

Mais on ne peut sans injustice le soupçonner, comme Virgile, d'être un ennemi dénaturé du Beau-Sexe: il a toujours soin de le peindre aimable.

ble. Son Andromaque & sa Pénélope sont les plus touchans & les plus nobles caractéres d'un amour légitime. Héléne même ne se montre jamais qu'avec tous les adoucissemens qui peuvent en quelque sorte l'excuser. Il excite la valeur des Soldats par l'espérance d'avoir des femmes. Les Capitaines en ont de belles dans leurs Tentes; & tous, sans excepter le vénérable Nestor, ont au-moins une maîtresse.

Il est vrai que cette maniére d'examiner un homme par le moyen d'un Livre, n'est pas une méthode bien sure pour le connoître à fond. C'est pourquoi, sans m'y arrêter plus longtems, je passe à une autre considération. Homére n'a parlé ni de lui-même, ni de ses Ouvrages: deux choses que les Poëtes ne font nul scrupule de vanter, & d'immortaliser même d'avance. Homére, qui mieux que personne pouvoit s'en faire le compliment, n'en dit pas un mot. Quelle modestie!

A l'égard de ses Vers, le monde l'en dédommage, & lui donne avec plaisir cette immortalité qu'il ne s'est point promise. Mais sa personne demeure inconnue: quelques efforts que l'on ait fait jusqu'ici, rien ne méne à cette découverte. Si c'est un malheur, c'en est un que l'on ne pourra

jamais réparer. Ce que les Hiftoriens en ont écrit, eft purement conjectural : ce que j'en dis ne vaut pas le foin d'en dire davantage. Ufant de la même liberté qu'eux, j'offre au Public une opinion de plus : il peut aumoins l'agréer comme un témoignage du défir que j'ai de le fatisfaire.

Les feuls Ouvrages qui foient inconteftablement d'Homére, fe réduifent à l'*Iliade* & l'*Odyffée*.

Stat. Praef. ad Syl. 1.

On lui attribue la *Batracomyomachie*, comme le *Culex* à Virgile. On prétend que pour effayer fon génie, il commença par un badinage affez ordinaire aux Beaux-Efprits : c'eft ainfi qu'on les voit quelquefois fe délaffer du pénible ton de la grandeur qu'il faut foutenir dans les Poëmes férieux : une humeur gaie, enjouée, femble naturelle à toute imagination vive, & s'y mêle comme le Mercure à la veine d'or dans une Mine.

Thucidid. l. 3. Luc. Phars. 2. Pauf. Baeot.

Thucidide, Lucien, Paufanias n'ont point révoqué en doute qu'il ne fût l'Auteur des Hymnes que les Scholiaftes attribuent à *Cymethus*. Ce Rapfodifte, fuivant le Traité *de Poëfi Homericâ*, fuppofe que le mot νομὸς employé dans l'Hymne pour Apollon, n'étoit point en ufage dans le tems d'Homére. Paufanias en dit autant par rapport à l'Hymne de Cérès. Le Τυράννος de l'Hymne à Mars, & le Τυλὴ de la premiére Hymne

Pauf. Meff.

ne à Minerve, ne ſont pas ſi anciens, au dire de Plutarque. Virgile dans le premier Livre de l'Enéïde, a copié des Vers entiers de l'Hymne à Vénus, en la faiſant apparoître à ſon fils Enée. Mais que ces Vers ſoient ou ne ſoient pas d'Homére, ils ſont certainement très-anciens, & peut-être même de ſon tems.

Les Epigrammes ſont tirées de ſa vie, écrite, à ce que l'on dit, par Hérodote, & j'en fais le même cas. J'excepte néanmoins une ancienne Epitaphe de Midas, que Platon & Longin ont citée ſans nom d'Auteur, & que Simonide attribue, dit Laërce, au ſage Cléobule, qui ayant vêcu depuis Homére, peut bien avoir été contemporain de ce Prince, fils de Gardias. *Plat. in Phæd. Longinus §. 16. Edit. Tollii. Laertius, in vita Cleo.*

On a perdu le *Margitès:* cette Piéce rouloit ſur le compte des Femmes: un certain Margités, homme foible, en étoit le héros; au ſurplus, on voit par le Commentaire qu'Euſtatius a fait ſur l'Odyſſée, que le Conte en étoit un peu libre. *Ariſtot. poët. cap. 4. Euſtatius in Odyſſ. 10.*

Il y a bien de l'apparence que les *Cercopes*, Ouvrage ſatyrique, faiſoient alluſion aux Cercopes de la fable métamorphoſés en Singes, à cauſe de leurs friponneries & de leurs impoſtures: c'eſt bien dommage que leur miroir, fait par un tel Artiſte, ſoit perdu. *Ovid. Met. lib. 4. de Cercop. Ariſtot. poët. cap. 23.*

Dans la destruction d'Oechalie, Hercule désole & ravage le Pays, parce que le Roi Eritus lui a refusé sa fille Jole. La petite Iliade contient la prise de Troye & le retour des Grecs; c'est où Virgile a pris l'Histoire de Sinon. Aristote prétend qu'Homére n'en est point l'Auteur.

Les *Cypriaques*, si Nœvius y prit le sujet de son Iliade Cyprienne suivant la conjecture de Mr. Dacier, sont les Avantures des Dames galantes pendant le Siége de Troye. Hérodote ne croit pas que cet Ouvrage soit d'Homére, parce qu'il fait arriver Héléne avec Pâris en trois jours; au-lieu que le Poëte nous dit, que leur voyage fut interrompu, & que le tems contraire les fit relâcher en différens endroits avant que d'arriver à Troye. On lui donne encore la *Chévre Heptapœtion* & l'*Arachnomachie* dans le Genre Burlesque: & dans le Sérieux la *Thébaïde*, les *Egygones* ou le second Siége de Thébes, la *Phocaïde* ou l'Amozonie, &c. Il est bien fâcheux que tout cela, si Homére en est l'Auteur, soit perdu; mais tandis que l'Iliade & l'Odyssée nous restent, nous avons le Héros qui, nonobstant quelques revers fortuits, a néanmoins remporté la victoire, & dont le Triomphe renouvellé d'âge en âge, ne finira qu'avec le Monde. Il est peu de monumens

Herod. l. 2.

mens de sa figure : les Historiens sachant si mal sa vie, il est à croire qu'ils n'ont pas bien connu sa personne. Les Anciens lui ont érigé des statues, mais ils en avoient fait autant pour les Dieux, qu'ils avoient aussi peu vus que lui. Cela ne concluoit donc rien : *Quin imò*, dit Pline, *quæ non sunt finguntur, pariuntque desideria traditi vultûs, sicut in Homero evenit.* Ses portraits sont de pure idée : tous les Anciens l'ont tous représenté, comme je pense que l'observe Fabretti, ayant des rides au front, & avec une barbe courte & frisée.

Plin. l. 35. chap. 2.

Rap. Fabretti explic. veteris Tabellæ Anaglyphæ Hom. Iliad.

A Bolliffus proche de Chio, l'on voit des ruines dans un endroit où étoit, dit-on, la maison d'Homére, Léon Allatius y fut en pélerinage, & n'y trouvant que des pierres détruites par le tems, cet objet lui arracha des larmes, ainsi qu'à ses Compagnons.

Leo Allatius, de patr. Hom. cap. 13.

Un des Temples que Smyrne bâtit en son honneur, subsiste encore : Cicéron le nomme le Temple de Janus. Il ressemble à celui que décrit Strabon. C'est un bâtiment quarré fait de pierres, assez proche d'une eau que l'on croit être l'antique Fleuve Mélés ; il a deux portes Nord & Sud : la statue d'Homére occupoit autrefois une grande niche qui étoit dans le mur à l'Orient. Mr. Spon soutient que ce Temple n'est pas le véritable *Homærium.*

Cicero pro Archiâ.

Strab l. 14. τὸ ὁμήρειον,

& de Smyrna. Il se trouve quelques Médailles de celles qui furent frappées en son honneur, tant à Smyrne qu'à Chio, & dont les figures sont au-devant de cet Essai. La plus estimée à cause de la grandeur de la tête, est celle d'Amastris, dont l'original est au Comte de Pembrok; c'est celle dont Gronovius, Cuper, & Mr. Dacier, ont des copies qui ne sont pas correctes. Mais ce qui depuis peu a le plus amusé les Savans à ce sujet, c'est un marbre où l'on a taillé son apothéose; l'ouvrage est d'Archélaüs de Prienne.

Dans un Temple tendu, Homére est assis au-dessus d'une estrade, dans l'attitude qu'il donne à ses Dieux, ayant à ses côtés une épée & des agrès de Navire, par allusion aux sujets de l'Iliade & de l'Odyssée; à ses pieds, & plus bas que l'estrade, sont deux Souris: derriére lui est le Tems qui s'arrête, & le Monde représenté par une figure portant des Tourelles sur la tête, la Couronne de lauriers, devant lui est un Autel où les Arts lui font des sacrifices, comme à leur Divinité. D'une part la Mythologie sous la figure d'un jeune Garçon paroît debout: de l'autre est une Femme qui représente l'Histoire: la Poësie derriére elle porte le feu sacré, accompagnée de la Tragédie, la Comédie, la Nature, la Vertu, la Mémoire, la Rhétorique, &

& la ſublime Intelligence, chacune ſous les caractéres qui la déſignent.

SECTION II.

JE paſſe maintenant aux Ouvrages d'Homére, ſuivant le plan que je me ſuis propoſé.

C'a été le ſort de pluſieurs grands Génies de vivre inconnus : ſoit faute d'Hiſtoriens, ou parce qu'ils étoient dépourvus des avantages de la Fortune, ou qu'enfin le goût de la retraite, qui ſemble naturel à l'eſprit poëtique, les ait retenus dans l'obſcurité. Après leur mort, tous ces obſtacles ont diſparu: la Renommée les a fait vivre ſans le ſecours de l'Hiſtoire; ni la pauvreté des Auteurs, ni leur amour de la ſolitude, n'ont empêché le ſuccès des beaux Ouvrages. Ils commencent alors à s'accréditer parmi les hommes: ils deviennent la gloire du Siécle qui les a produits, & les délices de la Poſtérité. Il n'eſt point d'Auteur moins connu que celui des deux Poëmes les plus célebres qui furent jamais. La plus ancienne hiſtoire que nous en ayons, ſe rapporte, ſuivant Plutarque, au tems que Licurgue alla par mer en Aſie, peu après la mort du Poëte. Il vit alors pour la premiére fois ces Ecrits, qui avoient ſans-doute été conſervés par les petits-fils de Cléophile;

& s'appercevant que les plus sages maximes de la Politique & de la Morale s'y trouvoient ornées de charmantes fictions, il en transcrivit le Recueil entier, qui est venu jusqu'à nous. Car alors, dit Plutarque, on n'en faisoit cas dans la Gréce qu'en général : à peine en connoissoit-on quelques fragmens qui couroient de main en main, quand Licurgue les publia. L'état où ils étoient, l'ignorance, le tems, tout concourt à nous persuader que la perte en étoit inévitable, s'il ne s'en fût pas mêlé. Ce savant Législateur d'un Peuple indisciplinable & divisé, n'ignoroit point le pouvoir des Vers sur l'esprit de l'Homme. Par les Chansons de Thalès de Créte sur la Concorde, il avoit préparé la voie de ses réglemens; l'union & la valeur étant les plus fermes appuis des Loix qu'il vouloit établir, il adora l'Iliade, où tout respiroit l'amitié qui devoit unir les Citoyens, & la guerre unanime qu'ils devoient faire aux ennemis. Elle flattoit sur-tout les Spartiates, en leur montrant la Gréce en armes subjuguant l'Asie sous la conduite d'un Roi de Lacédémone. Le Législateur & le Peuple furent également charmés d'Homére, qui d'abord contribua de la sorte à faire admettre ces Loix, ensuite à les faire observer par les motifs les plus intéressans.

Cléo-

Cléoméne eut donc raiſon de le nommer le *Poëte des Lacédémoniens* : car il eſt conſtant que, ſi l'on doit à Licurgue la conſervation de l'Iliade & de l'Odyſſée, Licurgue doit à leur incomparable Auteur l'établiſſement des Loix qu'il fit pour le Peuple de Lacédémone.

Ces Poëmes parurent d'abord en piéces détachées, & demeurérent longtems en cet état, ſuivant Elien, ſous divers noms : comme la *Bataille proche des Vaiſſeaux*, la *Mort de Dolon*, la *Vaillance d'Agamemnon*, la *Patroclée*, la *Grotte de Calypſo*, le *Maſſacre des Amans* : on les appelloit des rapſodies, & leurs Chanteurs des Rapſodiſtes. Ils commencérent à ſe répandre, ſe tranſcrire, & ſe chanter dans toute la Gréce avec d'autant plus d'ardeur & d'empreſſement, que l'on y voyoit éterniſer la deſcription & la gloire de la Patrie.

La Gréce partagée en divers petits Etats, y crut entrevoir (ce qui les mit le plus en crédit) un ſyſtême très-bien lié de ſa future grandeur ; elle conſidéra la conquête de l'Aſie, comme un judicieux projet dont l'importance devoit éteindre les Guerres Civiles des Grecs, & les réunir pour étendre enſemble leurs conquêtes, & par conſéquent la gloire de leur Empire. C'étoit la penſée d'Iſocrate. La Poëſie d'Homére

mére est, dit-il, en grande estime, parce qu'elle comble d'éloges ceux qui ont combattu les Barbares. Les Anciens ont voulu qu'elle fût enseignée aux Enfans, & qu'elle entrât dans nos Concerts, afin qu'étant imbus & pénétrés de l'antipathie qui régne entre nous & ces Peuples, nous fissions des efforts pour imiter, en les surmontant de-même, la valeur de nos Ancêtres qui renversérent la superbe Troye. L'événement justifia la pensée d'Isocrate ; il est certain par l'Histoire, que les Grecs animés de ce sentiment ne furent jamais en repos, qu'après avoir exécuté le dessein que leur avoit inspiré la Poësie d'Homére.

Cependant on n'en voyoit point la suite historique, & ce défaut leur ôtoit une grande partie de leur beauté.

Sparte avoit eu l'honneur de les publier. Athénes eut celui d'en régler la lecture par une Loi de Solon. Pisistrate, ce Tyran dont Cicéron qui s'y connoissoit admiroit le savoir & l'éloquence, fut le premier qui fit un tout des Livres séparés d'Homére, & qui les mit dans l'état où nous les avons. Il divisa l'Iliade & l'Odyssée conformément au dessein de l'Auteur, dont il rendit ainsi le plan facile à concevoir. Il partagea ces Ouvrages en 24 Livres, qui dans la suite furent désignés par les caractéres de l'Alphabet.

bet. Platon attribue ce soin, non à Pisistrate, mais à son fils Hyparchus. Il ajoûte que ce Prince ordonna de chanter les Vers d'Homére à la Fête Panathénée. Léon Allatius croit que la copie d'Hiparchus fut la plus correcte, & rapproche ainsi les opinions contraires. En tout cas, il est certain qu'Athénes a la gloire d'avoir soustrait Homére au naufrage des tems; elle a sauvé le Pére du savoir, l'a rendu à lui-même, & nous a procuré l'avantage de le voir tel qu'il est.

Les Vers d'Homére avoient paru jusqu'alors admirables, comme les Astres avant que l'on eût une connoissance méthodique de leurs cours; mais ils furent encore plus admirés, quand l'ordre en eut étalé toutes les beautés, ils en devinrent plus chers aux Savans de la Gréce: on en fit une étude plus attentive, & des Dissertations plus approfondies.

Cynethus, le Scholiaste de Pindare, étoit un Rapsodiste. Il s'établit à Syracuse, environ vers les tems qu'Athénes publia cette nouvelle édition d'Homére; & si, comme le croit Léon Allatius, il y avoit eu quelque part, il put de-même avoir été le premier qui la répandit. Mais elle ne resta pas longtems dans son intégrité; les Copistes se méprirent: les Interpolateurs mêlérent leur clinquant à son or;

on

on alloit tout perdre à force d'altération, quand des Philosophes, & même des Rois jugérent qu'ils devoient arrêter le progrès de ce désordre.

A la tête de ceux-ci parut Alexandre, pour qui l'Iliade sembloit faite exprès. Il n'est point de Livre si capable d'exciter la valeur, qui dans ce Monarque étoit telle en effet qu'on l'imagine pour embellir un Roman. Il y voyoit une espéce de systême de ses entreprises sur l'Asie; c'étoit le toucher dans un endroit sensible, que de lui présenter une Iliade entiére & correcte. Il chargea de ce soin Anaxarque & Callisthéne: il y travailla lui-même, parce qu'il regardoit cet Ouvrage comme une Exhortation à la bravoure, & comme une Ecole de toutes les vertus militaires: ou parce que, suivant l'ingénieuse pensée d'un Moderne, l'ambition de passer pour fils de Jupiter le déterminoit à rendre aussi commun qu'il lui seroit possible un Livre où régnoit la derniére familiarité entre les Dieux & les Mortels.

La correction achevée, il enferma son Homére dans une riche cassette, qui s'étoit trouvée parmi les dépouilles du Roi Darius. Il crut que rien n'en étoit aussi digne que ce trésor, d'où vint que l'Ouvrage se nomma *l'Edition de la Cassette*.

L'Egypte fut après la Gréce, le Pays

Pays où ces Poëmes furent le plus vantés. Les Ptolomées y régnoient: la Gréce étant la patrie de leurs Ancêtres, leur étoit chére: ils faisoient un gracieux accueil à tout ce qui en venoit: les Savans de ce Pays étoient invités par l'attrait des récompenses à se rendre à la Cour d'Egypte; on y parloit leur langue: c'étoit par des Gouverneurs de leur nation que l'on y faisoit élever les enfans des Rois, & leur Bibliothéque étoit la plus belle qui fût au Monde.

Des Savans furent établis Réviseurs de l'Iliade & de l'Odyssée. Zénodote Bibliothécaire, Grammairien & Poëte, fut à cause de ses talens, le plus distingué des Réviseurs: mais ni sa correction ni celle de son Disciple Aristophane, Gouverneur du Prince Evergétes, ne satisfaisant Aristarque, il l'entreprit avec tant de soin, sa critique fut si judicieuse & si sage, que malgré ses Censeurs toute l'Antiquité s'en est rapportée à lui, & l'a considéré au point de consacrer son nom à signifier tout Critique impartial & savant, comme celui de Zoïle qui s'avisa d'écrire en ce tems là contre Homére, à marquer tout Censeur envieux & faux. Ces deux personnages se trouvant à la fois sous ma main, je crois que les honnêtes-gens verront avec plaisir dans un paralléle, à quoi doi-

vent

vent s'attendre ceux qui prendront le bon-ſens de l'un, ou le mauvais cœur de l'autre, pour leur modéle

Ariſtarque fut honoré toute ſa vie de l'eſtime & des faveurs de la Cour, mais Zoïle y pourſuivant les avantages qu'elle avoit coutume d'accorder aux Gens de Lettres, ne put ni les obtenir, ni ſe faire ſupporter. Le nom de l'un eſt venu juſqu'à nous avec honneur, & nous le tranſmettons de-même à nos Deſcendans; celui de l'autre n'eſt conſervé que pour être à jamais infâme. Les Antagoniſtes d'Ariſtarque furent contraints de le payer de raiſons; on ne daigna jamais réfuter Zoïle; on lui dit pour toutes raiſons, qu'il étoit l'Eſclave de la Thrace, & le Chien de la Rhétorique, & ces beaux noms lui ſont reſtés. La bonne Critique ſubſiſte: mais il y a des ſiécles que la ſienne eſt anéantie, parce que le monde auroit cru ſe deshonorer en la conſervant: Juſte retour qui couronne enfin le vrai mérite, & qui punit de-même les lâchetés de l'envie!

L'Hiſtorien Aratus raconte qu'il fut mandé par Antiochus à la Cour de Syrie, après avoir achevé une Copie de l'Odyſſée, & qu'il y demeura juſqu'à ce qu'il en eut une entiére de l'Iliade. On en publia d'autres encore avec les noms de certains Pays: telles ſont les Maſſaliotiques, & les Synopiques. Il ſem-

sembloit que l'on eût dessein de rendre la dispute aussi animée sur la véritable édition des Ouvrages, qu'elle l'avoit été sur le nom & sur la patrie de l'Auteur. Quoique l'Egypte n'eût pas été la seule à les revoir, elle eut toute la gloire de leur correction; puisque l'examen du sage Aristarque fut préféré à tout autre. Si ce n'est pas celui qui régla le Recueil que nous avons aujourd'hui, on ne sait plus qui en est l'Auteur.

Les Commentaires & les Traductions en sont innombrables : tous les Peuples y ont puisé des pensées & des expressions dont ils ont enrichi leurs Discours & leurs Langues. Elien nous assure que les Indiens avoient traduit Homére, & que ses Poësies se chantoient vulgairement en Perse; Labéon le mit en Latin; bref on l'a tant imité, commenté, adopté, traduit, qu'il est, quoiqu'en lambeaux, dans les Ouvrages de toutes les Nations qui l'ont connu: ce qu'il y a de certain, c'est que l'on n'y peut lire un seul Vers où quelque Savant n'ait senti une exquise beauté dont il a tiré parti. La réputation où parvinrent ces Poëmes est incroyable, & je n'ai plus d'expression pour le faire entendre. A peine furent-ils publiés, que la Gréce y trouva son utilité, & qu'elle en fit ses plus doux amusemens. Elle avoit

alors peu de Livres, & dans ce peu rien n'étoit si digne de son attention; elle découvroit chaque jour de nouvelles richesses dans cette source inépuisable, & chaque Peuple s'en faisoit honneur. Les Spartiates & les Macédoniens en aimoient le ton guerrier: leur génie poëtique & leur sublime éloquence enchantoient Athénes & l'Egypte. Ces acclamations autorisérent les Savans à déclarer que l'excellence de ces Ecrits étoit universelle. Admirés d'abord comme des Chefs-d'œuvres de Poësie seulement, ils devinrent, à force d'être commentés, des Livres de Géographie & d'Histoire, des Traités complets de diverses Sciences; que dis-je? ils furent censés la Science même en action: ils réglérent le culte de la Divinité; on les cita, on les apprit, comme un Recueil des Maximes qu'il falloit croire & pratiquer.

Les Poëtes y prirent leur enthousiasme, les Critiques leurs principes, les Philosophes leurs opinions. Tout Ecrivain en allégua l'autorité, toute Profession en fit la matiére de quelque Livre, il s'en composa de grandes Bibliothéques, les Héros se formérent sur ceux de l'Iliade, & les Oracles parlérent son langage.

Le Genre-Humain ne croyant pas l'honorer selon son mérite en plaçant ce

ce beau Génie à la tête des Intelligences créées, lui décerna les honneurs divins. On institua des Jeux, on érigea des Statues, on bâtit des Temples en son honneur. Alexandrie, Smyrne & Chio s'y portérent comme à l'envi. Elien dit que les Argives sacrifiant avec leurs Hôtes, invoquoient Apollon & Homére ensemble. A Rome & dans tout l'Empire, il étoit dans la plus grande vénération, & cette idolâtrie dura jusqu'au Christianisme.

Alors toutes les adorations cessérent, & l'on tint à son sujet un langage bien différent; il fut censé le Pére des erreurs qu'il s'agissoit de détruire: ses fictions qui avoient été la croyance des Payens, devinrent une source d'objections entre les mains des Fidéles: on l'intéressa vivement dans les Controverses; c'étoit un Coupable qui avoit entraîné les hommes en mille absurdités criminelles. Non content d'avoir tiré des faussetés impies & ridicules de son imagination, il en avoit enté sur les Livres inspirés. La Tour de Babel, & la Chûte de Lucifer, lui avoient fourni la révolte des Titans & l'expulsion d'Até ou de la Discorde.

Voilà, s'écrioit Arnobe, celui qui a blessé votre Vénus, emprisonné votre Mars, mis votre Jupiter sous la protection de Briarée, & qui a trouvé des raisons pour autoriser tous vos vi-

ces. La Nature Humaine se vit tourner en ridicule, pour s'être laissé aveugler ainsi par les visions insensées d'un Poëte. Platon fut de tous les Philosophes celui que l'on ménagea le plus, à cause qu'il avoit banni ce scandaleux Homére de sa République idéale. On lui fit des crimes de tous ses agrémens: ils étoient les amorces du Paganisme, dont le régne ne subsistoit plus, & l'appui des égaremens qu'ils avoient accrédités en leur donnant de quoi plaîre.

Voilà dans quelle posture étoit le Pére des Dieux, tant que l'on fit la guerre à ses enfans. La lecture de l'Iliade fut un péché, Ruffin en accusa hautement St. Jérôme. Saint Augustin proscrivit Homére comme Inventeur de la Fable, & conséquemment de bien des mensonges; mais il paroît que ce n'est pas sans peine: car en vérité le *Dulcissime Vanus*, qu'il lui dit en le quittant, marque moins son repentir de l'avoir lu, que la violence qu'il se fait en renonçant au plaisir de le lire encore.

Les Philosophes qui l'avoient tant admiré, se crurent alors obligés de le défendre: ses Fables ne pouvant se soutenir dans le sens littéral, on les convertit en Allégories: cela réussit à quelques égards, mais à d'autres, quelle pitié!

Ju-

Junon se parant du Ceste de Vénus pour plaîre à Jupiter, devint l'air qui se purifioit aux approches du feu. Le Conte de Mars & de Vénus figuroit le tempérament amoureux de ceux qui étoient nés sous la conjonction de ces deux Planétes. L'esprit & l'érudition trouvérent abondamment de quoi s'exercer : jamais la contradiction n'eut un plus beau champ. Tantôt Jupiter étoit le Feu, tantôt c'étoit Vulcain : ici la Fable de Mars & de Vénus étoit une Leçon de Morale, & là un Problême d'Astronomie. Les rares découvertes de Porphire, & des autres Visionaires qui avoient érigé le Poëte en Cathéchiste des Grecs, se trouvérent, tout bien discuté, *l'art d'altérer* (dit Eusébe) *le sens naturel de ses expressions pour les rendre mistérieuses.*

Plutarque sur a .e. ture .es Poëtes.

Porphirius de Antro Nympharum.

Eusebii Præpar. Evangel. L. 3. cap. 1.

Les moyens auxquels on eut recours pour justifier le Poëte, anéantirent les Dieux. Ce que l'on avoit adoré jusques-là, ne fut plus que figure poëtique ; & les Savans, à force d'Allégories, n'avoient rien laissé dans l'Univers qui pût être l'objet de ses adorations, quand il s'en offrit un réel dans le Christianisme.

Il fut donc nécessaire alors que la dispute cessât : dès ce moment le Génie rentra dans ses droits : Homére ne perdit aucun des siens, pour n'être plus adoré : ses Ouvrages n'étant point révérés, comme un systême de la vraye

Religion, on en fait cas, ainsi que d'une fidéle Histoire de la fausse. On goûte & l'on approuve ses maximes, sans le respecter comme un Législateur. Les Ecrivains en citant ses Ouvrages, ne prétendent point que ce soient des oracles; on est attentif aux observations dont il fournit la matiére aux Philosophes; on est sensible aux beautés que les Poëtes admirent dans ses Vers, & l'on n'outre point son éloge, en disant que ce fut un Génie du premier ordre, que nul autre ne l'a jamais surpassé, que ses Ouvrages enfin le démontrent & le Pére & le Prince de la Poësie.

SECTION III.

Il s'agit maintenant de considérer son érudition, par rapport à celle qui régnoit de son tems. Examinons d'abord le Poëte, ensuite le Savant entant que Poëte: c'est le moyen de le voir tout entier, & de juger si rélativement aux obstacles qu'il eut à surmonter, il mérite les reproches qu'on lui fait.

On vantoit en Orphée, en Musée, en Linus, le merveilleux pouvoir de leurs Chansons, & de leur Musique. Le savant Fabricius, dans sa *Bibliothéque Grecque*, a compté soixante-dix Poëtes qui avoient écrit avant Homé-

re; mais leurs Ouvrages ne s'étant pas conſervés, l'excellence qu'on leur ſuppoſe ne s'eſt fait ſentir qu'à leurs Contemporains. On en peut juger par l'idée que donne Homére de ſon Démodocus & de ſon Phémius, deux Perſonnages inventés pour faire honneur aux Poëtes. Leurs Chefs-d'œuvres étoient des Vers faits & chantés à table par des perſonnes qui ſavoient un peu de Muſique & de Poëſie: le nom de Poëte n'étoit pas même connu; Homére ne l'a pas employé une ſeule fois dans ſes Ecrits: c'eſt néanmoins de ce miſérable état de ſon Art, qu'il prend occaſion de lui donner le plus grand éloge. Ulyſſe dans le 8. Livre de l'Odyſſée voulant mettre à l'épreuve les talens de Démodocus, après lui avoir entendu chanter quelques exploits des Grecs, lui dit: *il ſemble que vous ayez vu ces choſes, ou du-moins que l'on vous en ait bien inſtruit: mais chantez au vrai la conduite d'Ulyſſe au ſujet du Cheval de bois, & j'avouerai que les Dieux vous ont appris vos Chanſons.* Démodocus commence: Ulyſſe écoute, s'attendrit, répand des larmes, & confeſſe qu'il eſt ſatisfait. Ces prétendues inſpirations du Ciel qui animoient les Chanteurs, ne pouvoient ſe mettre en crédit qu'à la faveur d'une extrême ignorance. Homére les ſuppoſa de ſon chef: la Poëſie s'en trouvant bien,

Od. 1. & Od. 8.

s'est maintenue dans le privilége d'être inspirée, & même de prédire Mais personne avant lui n'avoit porté le titre de Poëte dans la Gréce: titre que les hommes n'ont point cessé de lui donner, comme n'appartenant par excellence qu'à lui. Joséphe observe que les Grecs le reconnoissoient pour le premier & le plus ancien de leurs Auteurs, dont ils eussent les Ouvrages. Aristote pour faire en peu de mots l'éloge du génie qui enfanta l'Iliade & l'Odyssée, déclare qu'il est le premier qui ait su mettre une judicieuse unité dans ses Compositions. Horace croit que ce Poëte inventa la mesure des Vers héroïques:

Joseph. contra App. L. 1.

Arist. Poët. c. 15.

Hor. Epist. ad Pisones ℣. 73.

Res gestæ Regumque, Ducumque & fortia bella
Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.

Tout ce qui s'imagine de grand & de sérieux fait partie de son sujet: les plans de ses deux Poëmes sont les actions d'un Siége, & les avantures d'un Voyage, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus vif & de plus intéressant dans la Paix & dans la Guerre. En l'un & l'autre il est également actif, varié, clair, abondant, & sublime: si quelquefois il paroît au-dessous de lui-même, il faut l'imputer à son siécle & non pas à lui. C'est par un excès de génie qu'il s'égare: les nuages peuvent affoiblir les rayons du Soleil: on en peut sentir aussi

auſſi la violence & s'en plaindre, mais en avouant que l'on doit tout à ſa chaleur.

La Théologie d'Homére eſt la doctrine des Payens, il n'en ſavoit point d'autre. Ceci mérite une ſinguliére attention.

Le bon-ſens concluoit la néceſſité de l'Etre, & la Tradition ne le ſuppoſoit pas unique. Homére nâquit & vécut ſous le régne de cette erreur, avec l'eſprit le plus tourné à la Poëſie qui fut jamais. Réſolu de l'employer à l'inſtruction des hommes, il mit les Dieux en œuvre, pour donner du poids à ſes leçons: perſuadé que le merveilleux de la Fable, & l'attrait naturel de l'Harmonie, étoient de puiſſans moyens pour accréditer ſa Morale, il ſentoit la néceſſité de ſe conformer au goût de ſon tems, pour réuſſir à ce deſſein: la ſévérité du Philoſophe eut déconcerté le projet du Poëte; il n'eut garde, ayant à plaîre, d'écarter les agrémens: quelque choſe qu'il pensât des Dieux, il les peignit tels que le Vulgaire les imaginoit, & les fit agir en conſéquence: car enfin on ne peut le ſoupçonner d'avoir ſeul inventé tout ce qu'il en rapporte.

A travers ces ingénieux menſonges, on apperçoit la vérité de ſes ſentimens; & dans ſes Allégories, dont le voile eſt quelquefois léger, les Savans ont puiſé

de nouvelles connoiſſances, chacun à ſa maniére. Afin que le Lecteur en puiſſe juger, voici l'Abrégé du Syſtême.

Jupiter eſt le Pére des Hommes & des Dieux ; la Sageſſe, la Puiſſance, la Science, & la Juſtice lui ſont eſſentielles. Il a deux Urnes, où il puiſe les (Iliade 24. ✝. 517.) biens & les maux qu'il répand : il délibére avec les Dieux qui l'entourent : (Iliade 9. ✝. 498.) les priéres ſe préſentent ſans-ceſſe devant lui, le Genre-Humain lui offre des ſacrifices. Tout cet appareil eſt un tribut que l'imagination du Poëte paye à la Raiſon : mais bientôt elle s'en dédommage, en attribuant à la Divinité non ſeulement nos paſſions, (c'eſt un ménagement que l'on eût toujours pour notre maniére de concevoir les choſes) mais encore nos imperfections & nos foibleſſes : un Dieu d'Homére boit & mange bien, & dort de-même. Les Partiſans outrés l'entendent figurément : il s'agit, diſent-ils, d'exprimer la félicité des (Iliade 5. ✝. 340.) Dieux : c'eſt pour cela que le Poëte leur ſuppoſe des alimens céleſtes, bien différens des nôtres : ce que j'y vois de plus certain, eſt, qu'ayant à parler de la Divinité ſans la connoître, il en prit une image dans l'homme : il contempla dans une onde inconſtante & fangeuſe l'Aſtre qu'il y voyoit réfléchi, mais dont ſa vue ne pouvoit ſoutenir directement l'éclat.

Ces

Ces Dieux ont divers offices. *Chaque chose*, dit Maxime de Tyr, *a sa divinité: parce qu'Homére veut insinuer qu'elle préside à tout.*

Maxim. Tyr. Dissert. 16.

Pour moi, je suis persuadé qu'il personifie tous les talens & les vertus, afin de nous mettre sous les yeux les principaux ressorts des actions, & parce que nous tenons du Ciel tout le bien qui est en nous. Il représente les Dieux comme descendus en Terre, pour nous faire agir: nos vices mêmes, source ordinaire de nos malheurs, sont des Divinités: il n'est pas jusqu'aux châtimens qui ne soient des Dieux irrités & vengeurs des crimes.

Après tout, lorsque nous les voyons chez Homére, manger, boire, & se battre; lorsque blessés par des mortels, ils répandent une sorte de sang, & font des actions où le jeu de la Poësie est trop naturel; j'avoue de bonne-foi que la Fable, inventée seulement pour causer le plaisir de la surprise, me semble se donner carriére aux dépens des mœurs, & que c'est en pure perte que l'on en veut trouver par-tout, en supposant qu'Homére eut un dessein formel de moraliser en chaque partie de son Iliade.

C'en est bien assez que le plan de son Poëme en général soit une sage & solide morale, & qu'elle n'ait point d'obscurité: le dessein d'amuser & de

plaîre, lui fit tirer parti de tout ce qui étoit un ornement, au gré de l'opinion. Il atteignit donc l'objet de

Maxim. Tyrius Diſſ. 29. l'Allégorie. *Les Hommes*, dit Maxime de Tyr, *négligent ce qui eſt à leur portée, & font grand cas de ce qui n'y eſt point: c'eſt leur folie.*

Les Poëtes, dans le deſſein de plaîre, ont inventé pour les choſes ſaintes, la Fable, qui étant plus obſcure que la ſimple converſation, & plus claire que l'Enigme, ſuppoſe un milieu entre le ſavoir & l'ignorance: c'eſt ainſi qu'elle ſe fait admettre ſous les auſpices du Prodige & du Plaiſir, des Philoſophes dont le nom ſeul auroit fortifié l'averſion des Hommes pour la vérité, qui condamne leurs déſordres, qu'elle la leur fait trouver aimable, & qu'elle les diſpoſe inſenſiblement à la rechercher.

La Théologie dont nous parlons, comprend dans les devoirs de la Religion, la priére, l'ablution, & tout le culte dont l'homme ne peut ſe diſpenſer, ſans déplaître aux Dieux. Elle ſuppoſe que l'Ame ſubſiſte après cette Vie: mais elle ne connoît de félicité dans l'autre, que pour les hommes déifiés.

Odyſſ. 11. ỳ. 488. Achille dans la Région des Morts, dit à Ulyſſe qu'il aimeroit mieux ſervir le plus pauvre homme vivant, que de régner ſur les premiers, ce fut pourquoi Platon l'exclut de ſa République idéale:

idéale : *Homére*, disoit-il, *parle des Dieux avec irrévérence*, & *d'une autre Vie, comme d'un état redoutable.* Mais si l'on ne peut justifier sa doctrine à tous égards, on peut dire au-moins qu'il en a tiré de grands sentimens, dont la vérité donne autant de noblesse à sa Poësie, que l'Allégorie lui prête de graces ; & qu'à la faveur des machines, qui ne signifient rien de plus, à-moins que l'on n'en rafine les idées au point de les rendre inintelligibles, elle a ce merveilleux qui, suivant Aristote, n'est jamais sans agrément.

La Gréce considérée telle que la voyoit Homére, étoit un Pays partagé en divers petits Etats, que désoloit un brigandage réciproque. On y étoit fort sur les represailles : l'un ravissoit Europe, & l'autre Io. Un Grec ayant enlevé Hésione, un Troyen enleva Héléne : mais cette Princesse ayant des Amis & des Alliés puissans, la ruine de Troye en fut la suite : & les Côtes de l'Asie furent si maltraitées, que les pirateries y cessérent faute d'objet. Les divisions intestines des Grecs recommencérent quand la prise de Troye eut mis fin à leur union ; elles causérent des ravages déplorables : on vit des Peuples entiers errer au hazard, des Exilés du Pays devenoient des Rois : en d'autres des Avanturiers se mirent en possession des Terres : ils en firent présent à ceux

Voyez Thucidide Liv. I.

qu'ils avoient menés au pillage: il ne fut plus mention de Commerce; on n'étoit point en fureté dans fa maifon; rien d'important ne fe paffoit qu'entre les proches voifins; la feule Athénes jouiffoit des douceurs de la Paix, parce que fon terroir ingrat & ftérile n'invitoit point les Brigands; & comme elle étoit extrêmement peuplée, elle fe déchargeoit d'une partie de fes Habitans par le moyen des Colonies.

Dans cet état des affaires communes de la Gréce, parut l'Iliade, qui ne refpirant que l'union des Citoyens, fait préfumer que ce précieux avantage fut l'objet du Poëte. Homére ayant cherché dans les fiécles paffés un tems où de pareils excès avoient été plus fupportables, choifit un événement qui en montroit le reméde; afin que l'ornant de toutes les graces qui pouvoient lui donner du prix, il pût infpirer à fes Compatriotes le défir de trouver ce bonheur dans la Paix: le Souverain d'un Etat borné, les Rois mêmes de plufieurs Etats confidérables, n'ayant rien de plus commun que leur haine mutuelle, auroient vainement entrepris un tel ouvrage; il falloit que la vive & majeftueufe éloquence des Mufes fît entrer dans tous les cœurs, à la faveur d'une Iliade, le fincére défir de la concorde entre les Citoyens, & de la victoire fur les En-

Ennemis de la Gréce. Mais de peur que l'on ne se trompât dans l'application des vrais principes, Homére met tout en action. Les Rois alliés se divisent, & les Peuples sont immolés. Ces Rois agissent-ils de concert? leurs Armées triomphent: il peint dans l'action les heureux effets de la sagesse qu'il a fait présider dans les conseils. Voilà ce que devroient chanter des Poëtes, ce que devroient écouter les Peuples, ce qu'il seroit utile aux Rois même d'entendre.

Porphyre en étoit persuadé; car il fit un Livre sur les avantages que les Princes pouvoient tirer des écrits d'Homére. Stratoclès, Hermias & Frontin y ont pris leurs notions de la Discipline Militaire; & malgré l'exclusion que lui donne un grand Philosophe, *Platon.* en établissant une République imaginaire, des Royaumes effectifs en ont reconnu la sagesse, & la solidité par expérience.

Des mauvaises mœurs naît la mauvaise Politique, & celle-ci les produit à son tour.

La Morale des Grecs ne valoit donc pas mieux que leur Gouvernement. La Discorde y produisoit de fréquentes querelles, dont l'habitude invétérée faisoit un Peuple dur & violent. La force du corps y étant chaque jour l'arbitre des contestations, étoit aussi

la

la vertu par excellence. Un courage aveugle qui se précipite à travers les hazards pour aller au pillage, étoit la qualité la plus applaudie; c'étoit elle en effet qui décidoit sans appel. Avec une éducation & des mœurs formées sur ces principes, on jugeoit que la rapine étoit honorable, pourvu qu'elle fût brave: les Poëtes n'offensoient personne en disant dans leurs Chansons, que les Marins d'un Pays disoient à ceux d'un autre en passant, *êtes-vous des Voleurs*? Telles étoient les belles qualités, les galans exploits, les sentimens d'honneur que célébroient alors les Beaux-Esprits. Ce fut dans un siécle aussi moriginé, qu'Homére se vit réduit à choisir ses Héros; après cela faut-il être surpris de les trouver orgueilleux, emportés, avares, cruels, & féroces! Il n'en est point du tout comme de nos Romans, dont la lecture nous attendrit sur des sujets purement imaginaires, & nous fait admirer avec foiblesse des perfections qui ne furent jamais en exercice dans le Monde. Homére écrivant pour les Hommes, peignit des hommes, & les peignit d'après nature, c'est-à-dire, méchans: c'est leur mauvais cœur qu'il faut blâmer, & non pas sa peinture; l'esprit de son siécle étant une ardente soif de la gloire & du butin, il l'eut rendu méconnoissable en le supposant vertueux.

Thucidides Liv. 1.

tueux. Tout ce qu'il put faire de mieux, fut de donner un motif légitime à l'exercice des habitudes que l'on avoit, d'en faire néanmoins de grands obstacles au succès d'une juste cause, & d'insinuer cependant sa morale en chaque partie de son Histoire. Quelle tendresse dans l'amitié d'Agamemnon & de Ménélas! Quelle vivacité dans celle d'Achille pour son cher Patrocle! Quel amour de la Patrie dans Hector! C'est l'Odyssée surtout où la Morale paroît l'immédiat objet d'Homére, comme la Politique l'est dans l'Iliade. Le premier de ces Poëmes nous représente un homme éprouvé par tout ce que les biens & les maux de la Vie ont de plus capable d'ébranler sa constance. A peine est-il sauvé d'un naufrage, qu'il tombe entre les mains des Barbares: il surmonte ses malheurs par sa fermeté, ou s'en dégage par sa prudence; & quoi qu'il arrive, il se comporte en Héros: les attraits de la volupté ne l'engagent point, ils trouvent en lui la même résistance, il en défend son cœur, & montre comment on en peut triompher.

Si l'on considére le soin que se donne Homére de fixer les points de sa Morale par une infinité de maximes, on ne sera nullement surpris que la Gréce, ayant donné le nom de Sage

à

à quiconque en proposoit une, l'ait surnommé le *Pére de la Vertu*: c'est vraiment un Maître en fait de mœurs. Horace, après avoir exposé la division ordinaire du Bien en agréable, utile, & honnête, prétend qu'Homére en a mieux instruit les hommes que n'ont jamais fait les plus rigides Philosophes.

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, fortius ac melius Chrysippo & Crantore, dicit.

On a cru néanmoins qu'il avoit eu dessein de plaire, & que ses partisans avoient bien voulu tirer de ses fictions les moralités dont elles étoient naturellement susceptibles. Cette opinion a moins de rapport avec l'état primitif de la Poësie, qu'avec celui où le relâchement des mœurs l'a fait tomber. L'ancienne tradition d'Orphée civilisant les hommes, par la douceur de ses Chansons en l'honneur des Dieux, prouve que l'on en connoissoit autrefois le véritable usage : il s'en présente un trait admirable dans le troisiéme Livre de l'Odyssée. Agamemnon allant au Siége de Troye, laissa auprès de Clytemnestre un Poëte pour chanter en sa présence. La Reine fut sage tandis qu'elle l'écouta, mais Egisthe, dont ce Chanteur traversoit les desseins, le fit chasser de la Cour, & puis il gagna facilement le cœur de la Princesse. Homére croyoit donc que le talent de la Poësie pouvoit être d'un grand secours à la vertu: c'étoit en cela qu'il faisoit consister le devoir,

Od. 3. v. 267.

&

& le mérite du génie; plein de ce sentiment il est à croire qu'il eut le même objet en vue. Si la licence & la bagatelle s'emparent quelquefois des soins & du loisir des Poëtes, les personnes que cet abus scandalise ne peuvent s'en prendre à l'Ecrivain, qui donne l'exemple du contraire en offrant à tous les Auteurs les plus parfaites leçons de leur Art.

L'érudition d'un Peuple sans gouvernement, & sans mœurs, devoit être bien mince. Homére est à notre égard le premier Historien de l'Antiquité; c'est de lui que nous savons tout ce qu'il a appris des Egyptiens & des Grecs, & ce qu'il a découvert lui-même par la force de son génie. Il ne faut pas néanmoins s'y tromper: les louanges que lui donnent les Anciens en le déclarant le Pére des Sciences & des Arts, ne doivent point se prendre à la rigueur. On en voit très-peu dans ses Ecrits, & tout cela s'est porté dans la suite à une perfection, dont l'idée même n'étoit pas alors. Il faut considérer qu'il eut à composer, non pas des Traités, mais des Poëmes, où l'érudition ne devoit figurer que pour le besoin & pour l'ornement.

Quant à l'Histoire, il n'étoit personne qui se fût avisé de l'écrire dans la Gréce. Il raconta ce qu'il savoit des événemens, par les voyes ordinai-

naires: ce feroit contredire toute l'Antiquité que de n'en pas convenir. Elle s'eft appuyée fur l'autorité d'Homére, & l'a préférée à toute autre au fujet des Coutumes & des Cérémonies anciennes. Elle n'a point douté que les exploits de Tydée à Thébes, le fecond fiége de cette Ville, la fucceffion des Rois d'Athénes dans la famille d'Agamemnon, l'établiffement de Rhodes, la bataille des Curétes & des Etoliens; les actions des Grecs à Troye, & plufieurs autres événemens n'euffent été confervés à la Poftérité dans les Ecrits d'Homére, ou rapportés auffi fidélement par ce Poëte, que par aucun Hiftorien: peut-être même n'a-t-il fait que prêter un certain luftre à des perfonnes, comme à des faits confidérables dont il ne reftoit plus qu'un fouvenir confus. Strabon obferve que la Tradition orale avoit pu confondre la Fable & l'Hiftoire, avant que des Ecrivains la miffent en œuvre: c'eft, dit-il, ce qui eft arrivé au premier des Hiftoriens. La déférence d'Hérodote pour les traditions, le rend fouvent auffi fabuleux qu'Homére: ne blâmons ni l'un ni l'autre, il leur étoit impoffible de faire autrement. Ils craignirent de s'égarer par fingularité, en rejettant ce qui paffoit pour certain, dans les Nations dont ils

Strabo L. 1.

ils parloient: de-là toutes les erreurs, toutes les abſurdités dont on les accuſe.

La Gréce, avant Homére, n'avoit nulle idée de la Géographie. Strabon, le meilleur des Géographes, le dit poſitivement: il déclare avec Hypparchus & les autres Anciens, qu'Homére en eſt l'Inventeur: auſſi commence-t-il ſon Traité par un éloge d'Homére. Ce dernier ſavoit que la Terre étoit environnée de l'Océan, puiſqu'il y ſuppoſoit le lever & le coucher du Soleil & des Etoiles: il en connoiſſoit auſſi l'uſage par rapport aux Voyageurs, on le voit dans l'Odyſſée. La preuve ſur laquelle on a le plus inſiſté à ce ſujet, eſt le Bouclier d'Achille: on y repréſente la Terre dans le ſein des Mers: les Etoiles y ſont nommées. Hyades, Pléïades, Ourſe, Orion; les trois premiers noms déſignent les Conſtellations de la Région du Nord, & le dernier celles de la Région du Sud Pour lui faire balancer en quelque façon les autres, il lui donne une épithéte qui marque ſa grandeur.

Strabo lib. 1. initio.

Od. L. 5. ÿ. 272.

Iliad. 18. ÿ. 482.

Il ajoûte que les Etoiles du Pole Arctique ne diſparoiſſent jamais, ce qui arrive à d'autres Conſtellations. Obſervons encore avec Eratoſthéne, que les cinq plaques attachées au Bouclier d'Achille, en font par leurs lignes où elles ſe rencontrent, la diviſion

ſion en cinq parties diſtinctes, & nous trouverons ainſi dans Homére un commencement de Méthode par rapport à la connoiſſance des Sphéres & des Zones (a). Il ſavoit la Géographie particuliére en détail, & l'on n'en peut douter. Strabon le cite à tout propos: il dit que ce Poëte avoit connu les extrémités de la Terre, & qu'il en avoit nommé les unes & déſigné les autres par d'exactes deſcriptions, comme les Iles fortunées. Le même Auteur en admire les relations par rapport aux terroirs, aux plantes, aux animaux, aux coutumes de chaque Pays. L'Egypte, par exemple, eſt fertile en herbes médicinales, comme la Lybie l'eſt en fruits: les brebis y ont des cornes, & font des agneaux trois fois l'an, comme le dit Homére. Il eſt certain que ces particularités rendent la Géographie plus utile & plus amuſante. Sa Deſcription de la Gréce eſt ſi parfaite, qu'il fut pourvu par des Loix à ce qu'on ne pût ni la perdre ni l'altérer. Elle fit la déciſion des procès en fait de limites: pourquoi? C'eſt que ſuivant Strabon, Homére en parlant de divers Pays, ne ſe permet pas l'uſage d'un ſeul mot, même en

Strabo L. 1.

Strabo L. 1.

(a) Mr. BOIVIN a donné une curieuſe deſcription de ce Bouclier, inſérée dans *les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

en ornement, qui ne marque la nature, la qualité, ou quelque circonstance du sujet. Ses Descriptions, après tant de siécles, sont encore de fidéles images de tous les lieux qu'il a voulu peindre, excepté ceux où la Nature même a subi des altérations. La Rhétorique étoit sans-doute inconnue, puisqu'elle doit son origine à la Poësie, qui jusqu'alors n'avoit été presque rien.

L'*Orateur*, dit Strabon, *imite le Poëte*. L'Art de celui-ci parut le premier, on le goûta: ses Imitateurs gênés par la mesure des Vers, s'en affranchirent. Cadmus le Milésien, Phérécide, Hécatée en usérent ainsi, & de nouvelles suppressions fortifiant les anciennes, elles réduisirent enfin le style poëtique à ce que nous appellons de la prose. C'est un surcroit d'obligation qu'on a à Homére, Auteur en même tems & Modéle de l'Art Oratoire en toutes ses parties, suivant cette expression de Quintilien: *Hic omnibus eloquentiæ partibus exemplum & artem dedit: hunc nemo in magnis rebus, sublimitate, in parvis proprietate superavit. Idem lætus, & pressus, jucundus & gravis, tum copiâ, tum suavitate admirabilis, non poëticâ modò, sed & oratoriâ virtute eminentissimus.*

Strabon L. 8.

Quint. L. 10. Cap. 1.

Voilà précisément pourquoi les Maîtres de l'Eloquence en ont cherché

les régles dans Homére: ce qui leur a paru facile, après qu'ils en ont divisé les genres & les ornemens.

Aulug. L. 7. C. 14. Quant aux genres: les Anciens, dit Aulugelle, en ont remarqué trois dans les principaux Orateurs d'Homére: Ulysse est pompeux & rapide, Ménéas concis & pressant: Hector qui est sans passion, tient de l'un & l'autre.

Arist. Topic. Aristote fait cette leçon: *Disposez votre matiére comme vous l'entendez: mais dans les affections & dans les mœurs, imitez les figures, & la diction du divin Homére.* C'est le langage unanime des Auteurs qui ont écrit sur l'Art de parler. Loin de s'en dédire jamais, ils ont réglé là-dessus leur conduite, en prenant dans cette source les preuves de leurs préceptes sur les similitudes, les amplifications, les exemples, les digressions, les raisonnemens. A l'égard de la Physique, le tems n'en étoit pas encore arrivé. Cependant il s'en trouve des notions dans l'Iliade & dans l'Odyssée. On y voit que les Fontaines & les Riviéres viennent de la Mer: on connoissoit donc la circulation des Fluïdes: ce genre de savoir paroît au-reste assez étranger au Poëte des Héros & des Combats; mais Politien & quelques autres ont outré la matiére, en le supposant instruit à fond des secrets de la Philosophie, sous prétexte qu'il parle du Soleil, de la Pluye & du Tonnerre.

Quint. L. 10.

Politien Præfat. in Hom.

re. Tout ce que l'on peut ſuppoſer, eſt qu'il a mis ce qu'il en ſavoit en Allégories, & que ſes Dieux lui ont fourni des noms pour les élémens, comme ils en fourniſſent les Chimiſtes pour les métaux : mais il y faut uſer de grandes précautions, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de montrer aux autres une allégorie, où l'on ne voit en effet qu'un exemple. Il eſt bien plus ſenſé de faire de la Fable un ſimple ornement, à ce que l'on peut comprendre avec facilité, qu'un voile à des problêmes inconnus & ſeulement curieux.

La Médecine étoit fort éloignée de ſa perfection, puiſque longtems après Homére la diéte, au dire de Celſe, fut inventée par Hypocrate: on en ſavoit néanmoins quelque choſe; les maux de l'homme l'ont dû faire en tous les tems recourir aux remédes: auſſi dit-il que les Egyptiens s'adonnoient tous à la guériſon des maladies, & peut-être qu'Homére l'apprit en *Egypte*. Les Grecs dans leurs guerres continuelles devoient avoir acquis l'expérience des panſemens: les Princes d'Homére, Achille, Machaon, Patrocle & Podilarius, en faiſoient dans l'occaſion. Il étoit ſi éclairé dans la ſtructure du Genre-Humain, qu'on lui a reproché d'avoir trop ſavamment tué ſes Héros: lorsqu'il s'agit de plaies, qui ſont les accidens ordinaires d'un Poëme Epi-

Celſus. Lib. 1.

Od. L. 4. §. 231.

Iliade 4. v. 218. & L. 11. in fine. que, il use quelquefois de lénitifs, d'autres fois de poudres améres, lorsque l'effusion du sang requiert des qualités astringentes; & partout il conduit les opérations en cette partie, comme feroit un habile Chirurgien.

L'Histoire d'Egypte & le Palladium de Troye ne permettent point de douter que la Sculpture ainsi que l'Idolâtrie, ne soit très-ancienne : mais l'Art en étoit imparfait, & n'avoit produit que peu d'excellens Ouvrages. Les Dieux corporels que l'on adoroit, parurent lui devoir être d'un charmant usage pour la Poësie, si l'on voyoit leurs beautés. (Strabo. L. 1.) Il ranima l'imagination des meilleurs Statuaires, pour soutenir la noblesse des idées qu'il avoit conçues (c'est ce que nous lisons de Phidias par rapport à la Statue de Jupiter); & parce qu'ils réussirent à faire leurs Dieux, en les travaillant d'après ses Descriptions poëtiques, nul Ouvrage en ce genre ne passa pour achevé, s'il n'y étoit conforme. Homére, disoit-on, est le seul qui ait vu les Dieux, ou du-moins le seul qui les ait fait voir aux hommes: (Préface de l'Iliade.) passage d'où Madame Dacier induit à la gloire du Poëte un savoir théologique, auquel Strabon n'avoit pas même pensé.

On l'a crû plus savant encore. Macrobe veut que cette chaîne avec laquelle Jupiter dit qu'il pourroit lever la

la Terre, soit une idée méthaphysique de la connexité graduelle que certains Philosophes ont faussement inventée depuis le Souverain Etre jusqu'à la moindre des Créatures. D'autres le prétendent Astrologue, parce qu'il fait naître dans la même nuit Hector & Polidamas, dont l'un néanmoins fut un vaillant Guerrier, l'autre un grand Orateur. Ses Fables de Circé l'ont fait croire expert en Magie. Mais il est tems que je m'arrête : une plus longue Dissertation ne serviroit point à prouver le savoir d'Homére ; au-lieu de donner une très-grande idée de son génie, j'en donnerois une très-petite de mon jugement.

Iliad. s. ℣. 19. Vid. Macrob. de som. Scip. L. 1. C. 14.

Convenons (& c'en est assez) qu'il a produit l'érudition : que l'Univers n'étoit point trop vaste pour la capacité de son intelligence : qu'après avoir brillé seul dans un siécle de ténébres, il n'a point eu d'égal en des siécles plus éclairés : qu'il a même enrichi le Monde, en lui laissant un trésor dans ses Ouvrages, puisqu'ils contiennent les connoissances de son tems, & les principes de celles qui dans la suite ont le plus approché de la perfection : que ses Ecrits enfin se maintiendront toujours au faîte du vrai Sublime, où ses Lecteurs ne cesseront jamais de le contempler avec une délicieuse surprise, ni ses Concurrens de le voir avec le chagrin d'une émulation sans espoir.

ESSAI

Sur les Combats d'Homére.

AVANT que d'entrer en cette Partie si considérable de l'Iliade, je crois qu'il est à propos d'observer la conduite de l'Auteur en général, & de réunir sous un point de vue les Antiquités qui peuvent servir à juger de ses Descriptions.

Ce qu'il dit Liv. IV. en parlant de ses Héros, se diroit avec raison de lui-même. Celui qui seroit conduit par Minerve, & placé de maniére à voir distinctement les particularités de ces Combats, n'y trouveroit rien qui ne lui parût admirable, & digne de ses applaudissemens. Comment a-t-il pu sur le même sujet composer douze Livres qui se lisent sans ennui? On n'explique point ce Phénoméne Littéraire, en disant qu'il a varié ses images. Il est vrai qu'il amuse toujours l'imagination de son Lecteur, soit en lui présentant une Armée, une Bataille, un Duël, où le menant sans-cesse à de nouvelles scénes intéressantes sur le rivage de la Mer, proche des Vaisseaux, au bord du Scamandre, à la Plaine, aux Portes de la Ville assiégée. Cette diversité nous enchante; mais pour en con-

connoître les moyens, il faut approfondir l'Art du Poëte.

Il consiste, je crois, à nous intéresser dans les circonstances.

La mort des Combattans en est une, qu'il décrit avec un génie sans égal. D'abord en combien de maniéres a-t-il soin de les représenter? Le caractére, l'âge, l'état, la nation, la famille, rien de touchant n'est omis.

L'un est un jeune-homme que les conseils de son Pére n'ont pu détourner des hazards, & qui périt dans la fleur de son printems. L'autre un Prêtre que sa piété n'a pu soustraire aux rigueurs du Sort: un Chasseur vainement instruit par Diane: un Etranger venu de bien loin qui ne reverra plus sa Patrie: ou le support d'une illustre Maison qui finit en sa personne. Celui-ci est présomptueux, celui-là est suppliant: tous ont quelque chose de purement personnel, ou du-moins une armure, un habit qui les distingue.

Chacun a son attitude, soit qu'il combatte, ou qu'il meure: elle est si exacte, que l'œil juge du coup avant qu'il soit donné; ou si singuliére, qu'elle suppose un Peintre à qui rien de naturel n'échappe. Médon, Livre V. blessé au coude, lâche les rênes: elles tombent, on les voit traîner par terre: il est blessé à la tempe, & précipité dans un endroit mouvant, où le poids

de ses armes l'enfonce jusqu'aux épaules : il fait de vains efforts, agite ses jambes en l'air, & ses chevaux le foulent aux pieds.

Les Poëtes ne savent ordinairement d'Anatomie, qu'autant qu'il en faut pour tuer les Guerriers d'une blessure à la tête ou au cœur. Veulent-ils varier leur peinture ? ils imaginent des playes qui ne sont mortelles que dans leurs Vers. Je conviens qu'ils ne sont point obligés de parler du corps humain, comme les Anatomistes ; mais ils devroient au-moins en savoir la structure. On ne peint point des nudités, sans en avoir une idée nette & précise, quoiqu'il ne soit pas nécessaire de marquer les muscles & les nerfs, comme feroit un Chirurgien. Il suffit de lire les Ouvrages d'Homére, pour être persuadé qu'il possédoit cette Science.

Tous les Poëtes des siécles suivans, y compris Virgile, ont emprunté de lui seul les diverses maniéres dont ils ont exprimé la simple action de mourir. S'ils se répétent moins qu'Homére à ce sujet, c'est qu'il a plus d'occasions de le traiter. Mais ne lui reprochons point ces répétitions: elles étoient du goût de son tems. *Il se retira vers les siens, il s'endormit avec ses Péres*, sont des expressions très-usitées dans l'Ecriture; peut-être avoient-elles pour

l'o-

l'oreille une sorte d'harmonie, ou ce repos qui la flatte dans les refrains de certaines Chansons.

L'horreur & le carnage des Combats rebutent à la longue. Homére en détourne un peu l'imagination du Lecteur, & la porte sur des objets moins odieux. C'est alors qu'il entasse les comparaisons, & qu'il montre ainsi des rapports que l'on considére plus volontiers que la chose.

Je sais que certains Critiques s'en plaignent. On étoit occupé, disent-ils, d'une Bataille, on s'intéressoit: la tempête, ou le torrent vient à la traverse: la Bataille disparoît, on ne voit plus qu'une similitude.

S'ils ont raison, on perd la vue du Soleil, lorsque l'on en regarde l'image dans l'eau, c'est-à-dire, lorsqu'il est plus facile de l'appercevoir distinctement. L'Esprit est l'œil de l'Ame: il est quelquefois bon de le détourner de son objet, afin qu'il le saisisse. On est si peu d'accord avec soi-même sur ce que l'on appelle son imagination détournée par des similitudes, que ces mêmes Critiques trouvent celles d'Homére trop ressemblantes entr'elles, & trop souvent prises du même animal. Cependant, s'ils vouloient bien s'en tenir à leur principe, ils jugeroient au contraire qu'il est plus sensé de comparer toujours le même homme à un

 Lion,

Lion, que de le comparer tantôt au Soleil, tantôt à un arbre, & quelquefois à un fleuve.

Homére varie à l'infini les circonstances d'une seule & même chose dans les comparaisons qu'il en fait. Ce n'est point l'animal: c'est sa posture qui nous frappe. Un animal se ressemble moins à lui-même en deux états différens, que deux animaux ne se ressemblent dans le même état. Quiconque blâme Homére de peindre toujours un Lion, devroit aussi trouver mauvais qu'il ait toujours voulu peindre un homme.

Le reproche qu'on lui fait sur les répétitions dont il use mot à mot en différens endroits, & qui d'une seule image font plusieurs ornemens, a quelque chose de plus proposable. Mais ne peut-on pas le considérer comme un homme ingénieux à placer une belle statue, de sorte qu'elle se présente aux divers aspects de son Jardin, & semble ainsi multipliée en autant de Statues qu'il a d'allées.

Ce qui donne plus de relief aux Combats d'Homére, & ce qui en adoucit mieux les sanglantes idées, c'est l'usage qu'il fait des circonstances par rapport aux mourans. On les plaint en voyant leurs richesses, leurs prétentions, leurs espérances qui s'envolent. Il nous transporte en leurs Pays,

& dans le ſein de leurs Familles il nous rend témoins de la douleur de leurs vieux parens, des larmes de leurs épouſes, & de l'abandon de leurs orphelins. Protéſilas tombe ſans avoir achevé ſes Palais: Phénops perd dans une ſeule action ſes enfans, & voit partager à des Etrangers les tréſors qu'il leur avoit amaſſés avec tant de ſoin. Qui peut refuſer un ſoupir au bon Taxile, à cet homme ſi généreux, dont la maiſon étoit celle de tous les hommes, & que ſa tendre compaſſion pour les malheureux faiſoit nommer l'ami du Genre-Humain?

Il n'eſt point de ſi petit événement dans une Bataille, qui ne fourniſſe une image au Poëte. Il peint l'eſprit, l'ame & le cœur de ſes Héros, la conſternation, le dépit, la honte, le reſſentiment: il met tout en œuvre. L'Iliade, à cet égard, eſt comme un grand Tableau d'Hiſtoire, où l'on s'eſt ménagé de petits recoins, pour y placer les Figures d'une moindre importance: mais les paſſions animées qui éclatent dans ſes Harangues, font avec cela que ſon Ouvrage eſt le plus dramatique de tous les Poëmes.

Les Dieux, par un continuel tranſport de la Scéne, tantôt de la Terre au Ciel, & tantôt du Ciel à la Terre, produiſent encore une charmante variété dans ces longues Batailles.

Homére qui en a besoin, fait les mettre en action, malgré la neutralité où Jupiter les condamne. Avec quel art les fait-il entrer dans son dessein? Ils n'ósent à-la-vérité secourir ni les Grecs ni les Troyens; mais de quel secours ne sont-ils pas au Poëte? Qu'il est charmant au sujet de ses Héros! Par quelles gradations il les éléve au-dessus d'eux-mêmes, pour en faire briller d'autres avec plus d'avantages! Dioméde que j'ai sous les yeux, est d'une valeur qui n'a point de pareille dans l'Humanité: bientôt il affrontera les Dieux. D'abord il surpasse tous les Grecs: si chacun d'eux est vainqueur d'un Troyen, Dioméde en surmonte deux à la fois; on voit tous les autres garder vaillamment leurs postes, mais Dioméde n'en a point de fixe: il se montre par-tout; c'est en tous lieux qu'il porte la terreur & le carnage. Après avoir vaincu Pandarus, Enée, Hector, il se bat contre Vénus, Apollon & Mars: enfin il attaque Jupiter au milieu de ses foudres.

Tous les Héros d'Homére sont caractérisés plus ou moins dans le même goût: mais il les subordonne les uns aux autres; il fait ainsi que chaque nouvelle Bataille surpasse les autres, & cela ne finit qu'avec le Poëme.

Dioméde après s'être signalé jusqu'au surnaturel, tremble à la vue d'Hector qui

qui l'ayant furmonté ainfi qu'Ajax, tue Patrocle, s'empare des armes d'Achille, efface tous les Guerriers, & brille feul au faîte de la gloire. Mais Achille paroît : Hector s'enfuit de peur, s'arrête par réflexion, combat fans efpoir, & fuccombe.

Obfervez la même chofe dans les Divinités de l'Iliade. Leurs premiers Combats ne font prefque rien : elles y paroiffent comme des éclairs, & n'opérent qu'en de petites rencontres. Vénus affifte Pâris, Minerve eft pour Dioméde, & Mars pour Hector ; enfuite Jupiter déploye toute fa puiffance, & régle en maître le fort des Batailles. Enfin les Dieux ont quitté l'Olympe, ont pris parti, fe rencontrent dans la mêlée ; Jupiter les excite par le bruit de fon Tonnerre : Neptune fouléve les flots : le Ciel s'enflamme : la Terre tremble, & Pluton s'épouvante fur le Trône des Enfers.

Paffons aux Antiquités qui ont du rapport avec l'Art Militaire : il en faut être inftruit pour goûter les Defcriptions des Combats de l'Iliade. Je crois avoir obfervé qu'Homére s'étoit plus attaché aux Coutumes dont il avoit entrepris la relation, qu'à celles de fon tems : en voici de nouvelles preuves. Il y avoit alors de la Cavalerie & des Trompettes dans la Gréce, & néanmoins il n'en fait nulle mention. Il eft

vrai que l'on eut des chevaux dans son Pays avant le Siége de Troye : ces animaux venoient du Levant, les Israëlites en avoient un grand nombre, cela étoit facile à des Asiatiques ; mais les Grecs en savoient si peu l'usage dans les commencemens, que les Centaures passoient chez eux pour des Monstres. Homére en parle dans le second Livre de l'Iliade. Polipétes fils de Pirithoüs nâquit, dit-il, d'Hippodamie, le jour que son Pére les ayant chassés du Mont Pélion, les poussa jusques dans les Déserts de l'Etique. On ne se servoit de chevaux qu'à la Guerre, & seulement pour tirer les chars. Homére n'entend point autre chose, en parlant de les mener aux Combats ou de les dompter : c'est un effet de sa judicieuse attention à sauver le probable. Il n'ignoroit pas que l'on montoit à cheval dans son siécle, puisqu'il nous représente (Liv. 15. de l'Iliade) un homme qui menant trois chevaux à la fois, saute de l'un sur l'autre avec une extrême agilité, quoiqu'ils aillent à bride abattue. Dès qu'ils parurent, les Guerriers en firent grand cas : d'où vient qu'Homére en parle avec une forte d'estime, & les traite presqu'en hommes : cela n'est pas surprenant, puisqu'alors un Cheval en fait de prix valoit un Captif.

Les Chars étoient bas : car un homme

me en tomboit d'un coup d'épée qu'un Soldat à pied lui portoit ſur la tête; on y montoit, on en deſcendoit avec une égale viteſſe; & pour le faire aiſément, on avoit la reſſource d'une ouverture dans le fond. Les roues étoient petites: on les ôtoit, on les mettoit à ſon gré, ſuivant le beſoin. Hébé dans le V. Livre obéit en un clin d'œil à Junon, qui ordonne de mettre les roues à ſon Char: c'eſt par alluſion à cet uſage qu'il eſt écrit dans l'Exode Chap. XIV. *le Seigneur ôta les roues de leurs chars, de ſorte qu'ils allérent peſamment.* Les côtes en étoient bas: ceux qui ſont tués dans leurs Chars d'un bout du Poëme à l'autre, n'ont rien qui les retienne, & tombent par terre. On voit dans un paſſage du Livre X. que la machine étoit petite & légére; en effet Dioméde en ayant pris une, délibére s'il la mettra hors du chemin, ou s'il l'emportera ſur ſes épaules pour la garder.

Tout cela s'ajuſte à l'idée qu'en donnent les anciennes Médailles Grecques, où l'on voit que le haut du Char n'eſt point auſſi élevé que la croupe des chevaux: les roues ſont ſans-doute plus baſſes, & le Héros y paroît debout à découvert juſqu'aux genoux.

Les Critiques ſe méprennent donc, en diſant qu'Homére fait quelquefois retirer ſes Héros en poltrons derriére

riére leurs Chars. Ils l'étoient aussi peu dans cette Action, que le font aujourd'hui nos Dragons, en mettant pied à terre dans une Bataille où le Service du Roi le demande.

Il y avoit ordinairement deux personnes sur le Char, & l'une menoit les chevaux. Un cheval tué, il falloit ou combattre avec le reste, ou se retirer faute de voiture: on le pouvoit sans blâme, & cette retraite n'étoit point un défaut de valeur. L'épée étoit large, & servoit du tranchant: on ne trouve rien de perçant dans l'Iliade que les lances. On se servoit aussi de l'épée comme du javelot. Ces armes étoient fortes, & proportionnées à la gigantesque vigueur des Guerriers: il ne faut donc pas être surpris de voir en ce Poëme un Héros & son armure percés de part en part: elle étoit d'airain, les lances & les javelots avoient des pointes de fer, & si le Poëte leur donne le nom d'airain, c'est comme celui d'yvoire aux brides, quoique l'yvoire n'en fût que l'ornement. Il dit néanmoins en quelques endroits que la lance étoit d'airain, comme dans sa Description de celle d'Hector au VI. Livre v. 320. Pausanias le dit expressément des armes offensives & défensives; il assure que la lance d'Achille conservée dans le Temple de Minerve étoit d'ai-

d'airain, & que l'épée de Mérion dans celui d'Efculape chez les Nicomédiens étoit toute de ce métal. Mais n'avons-nous pas encore des exemples à peine croyables de cette prodigieufe force à lancer des javelots? Les Turcs & les Arabes favent actuellement percer avec des dards d'un bois qu'ils font durcir des planches d'une grande épaisfeur. C'eft le fruit de l'éducation accoutumée de bonne-heure à de violens exercices: ils s'y adonnent tant qu'enfin ils y excellent.

La même caufe produifoit l'adreffe, & la vigueur des Anciens à jetter des pierres pefantes. On fe trompe en s'imaginant que c'eft une pure fiction du Poëte. Les Grecs & les Orientaux en avoient fait un de leurs Exercices Militaires. St. Jérôme dit qu'une ancienne Coutume de la Paleftine étoit, comme de fon tems, d'avoir dans les Bourgs & dans les Châteaux des pierres d'un grand poids, pour exercer la force des Jeunes-gens: cela fe pratique encore en Ecoffe: on y voit à la porte des grandes Maifons de ces fortes de pierres, que l'on appelle *putting ftones*.

On peut auffi juftifier Homére à d'autres égards, en confidérant les occafions que l'on avoit de fignaler fa valeur. Avant l'ufage des Armes à feu, la vigueur des Combattans n'étant pas éga-

égale, on pouvoit de bonne grace refuser un défi. Il n'en est plus de-même, depuis que l'égalité des armes supplée à l'inégalité des forces: un Soldat plus foible que l'Ennemi, le surmonte en maniant son mousquet ou son épée avec adresse: il ne peut donc alléguer la supériorité de l'Ennemi pour éviter le combat, quoique cette excuse fût recevable entre les Héros d'Homére. D'ailleurs suivant les maximes de la vraie bravoure qui de tout tems ont dû être les mêmes, puisqu'elles sont fondées sur la Raison, le lâche est en effet celui qui brave son inférieur, & qui ne veut se battre que parce qu'il est sûr de triompher.

Un autre usage des Anciens, étoit de dépouiller les Ennemis après les avoir tués, sans quoi la victoire leur sembloit imparfaite: ils s'y portoient donc avec ardeur. Des Critiques modernes ont taxé cette coutume d'avarice, & je pense qu'en effet c'en fut le principe dans le tems que la Guerre ne faisant, pour ainsi dire, que de naître, les armes étoient rares & précieuses; mais dans la suite on s'en fit un point d'honneur, comme d'enlever un Etendard. David & Moïse parlent du plaisir qu'ont les Guerriers, en se chargeant de dépouilles. La Religion y devint intéressée, quand les armes des vaincus commencérent à se consa-

crer

erer dans les Temples aux Dieux tutélaires des Vainqueurs.

On voit clairement que je traite de ces choses, comme il m'en souvient: tout Lecteur d'Homére trouvera, dans le peu que j'en dis, la source des réflexions qu'il portera sans-doute plus loin, sans quitter la méthode que j'indique.

Le plan de cet Essai ne m'engage nullement à marquer le progrès du Métier des armes, par rapport à des siécles si reculés. Pour en être bien instruit, il faut lire les Ecrits d'Homére, après avoir jetté les yeux sur le Théatre des combats qu'il décrit. C'est pourquoi je vais tracer en peu de mots la situation des lieux dont il est fait mention dans l'Iliade à ce sujet, & je citerai les passages de mon Auteur qui peuvent donner du jour à la matiére.

On s'est mépris en supposant que l'ancienne Troye étoit où l'on en montre des ruines, qui sont bien plus près qu'elle de la Mer.

Le V. Livre de l'Iliade v. 791. prouve ce que j'avance. On lit dans cet endroit que les Troyens n'osérent jamais sortir de leurs murs avant la retraite d'Achille, mais que dans son absence ils attaquérent les Grecs bien loin de la Ville, & jusques sur leurs Vaisseaux. D'ailleurs si Troye eût été voi-

voisine de la Mer, les Grecs, suivant la pensée de Strabon, eussent-ils laissé leurs Vaisseaux exposés dix ans de suite sans défense aux attaques des Troyens ? D'un autre côté, ceux-ci ayant Hector à leur tête, auroient-ils été si longtems sans rien entreprendre contre des Ennemis qui négligeoient de se retrancher ? Enfin un petit espace n'eût pas suffi pour la grandeur & le nombre des combats dont il s'agit.

Voici donc par ordre les lieux où l'on se bat dans l'Iliade.

1. La Porte de Scée qui s'ouvre sur le champ de bataille, & par où les Troyens font leurs sorties, non loin du Hêtre consacré à Jupiter : circonstance que le Poëte n'oublie jamais.

2. La Montagne des Figuiers sauvages, qui joint d'un côté les murs de Troye, & de l'autre s'étend vers le grand-chemin : d'où vient qu'Andromaque au Livre 6. de l'Iliade v. 432. dit que la Ville est en danger d'être prise de ce côté-là par escalade : le reste s'infére du Liv. 22. v. 145. &c.

3. Les deux Sources du Scamandre sont un peu plus haut sur le même chemin.

4. Callicolone : c'est le nom d'une agréable Colline située proche du Fleuve Simoïs, d'un autre côté de la Ville. Iliad 20. v. 53.

5. Batéya, ou le Sépulcre de My-rien-

rienne, dans la plaine devant la Ville. *Iliad.* 2. *v.* 308.

6. Le Monument d'Ilus vers le milieu de cette plaine. *Iliad.* 11. *v.* 166.

7. Le Tombeau d'Efyétes dont une vue eft fur les Vaiffeaux, & fur une partie du rivage. *Iliad.* 2. *v.* 801.

Il paroît au v. 465. du même Livre, que l'Armée Grecque étoit rangée en bataille le long du Scamandre vers l'endroit où étoient les Vaiffeaux, & que les Troyens & leurs Alliés étoient au Sépulcre de Myrienne, *v.* 820.

L'endroit où Dioméde livre fes premiers combats, eft celui où le Simoïs s'unit au Scamandre; c'eft où Pallas & Junon defcendent pour affifter ce Héros. *Iliad.* 5. *vers* 776 Il femble auffi *v.* 781, que les Grecs n'ont pas encore traverfé le Fleuve, & qu'ils ont combattu entre ce Fleuve & leur Flotte; car Junon dit que maintenant le Troyen les brave, & les vient attaquer jufqu'aux Vaiffeaux. Au commencement *du fixiéme Livre* le champ de bataille eft entre le Scamandre & le Simoïs ; de forte que les Grecs ont paffé du côté de Troye, quoiqu'Homére ne dife ni quand ni comment fe fit le paffage.

Au huitiéme Livre la bataille fe donne près des retranchemens que les Grecs ont faits fur le rivage. Hector demeure cette nuit au tombeau d'Ilus dans

dans la plaine, comme le révéle Dolon *Liv.* 10. *vers* 48. Le combat se donne en cet endroit *Liv.* 11. Les 12, 13 & 14. transportent la Scéne aux retranchemens des Grecs. Le 15. aux Vaisseaux. Dans le 16. les Troyens que Patrocle a repoussés combattent entre la flotte, la riviére, & les retranchemens, *vers.* 396. Ce Héros avançant toujours, on combat aux portes de la Ville, *vers.* 700. & sous les murs, *vers.* 403. Quand il est tué, & son corps emporté par ses Amis, Hector avec Enée les poursuit jusqu'aux retranchemens, *vers.* 760. Dans le 18. Achille paroît, les Troyens se retirent pour camper en-deçà. Dans le 20. on se bat toujours du même côté le plus proche de la Mer: les Troyens poursuivis par Achille repassent le Scamandre, pour s'enfuir au plus vite. Voyez le commencement du *Liv.* 21. Les combats suivans se livrent, soit dans la Riviére même, ou entre elle & la Ville, sous les murs de laquelle Hector est enfin tué dans *le* 22. *Livre*, ce qui termine les combats de l'Iliade.

FIN du Tome Troisiéme.



